

HISTOIRE
DES
MUSULMANS D'ESPAGNE

PAR LA COMTESSE DE CAHUSSE

(1812-1813)

PAR

R. DOZY

HISTOIRE

DES

MUSULMANS D'ESPAGNE

PAR

R. DOZY

PARIS

chez M. J. BAILLIER

1813 - 1814

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.

HISTOIRE
DES
MUSULMANS D'ESPAGNE

JUSQU'À LA CONQUÊTE DE L'ANDALOUSIE PAR LES ALMORAVIDES

(711—1110)

PAR

R. DOZY

NOUVELLE EDITION REVUE ET MISE À JOUR

PAR

E. LÉVI-PROVENÇAL

TOME II

(LIVRE II (*suite*), LIVRE III)

R. 886-2



LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE
CI-DEVANT E. J. BRILL S. A.
LEYDE — 1932

HISTOIRE

DES

MUSULMANS D'ESPAGNE

PAR LA COMITE DE RECHERCHES DES SCIENCES HISTORIQUES

PARIS—1907

TOME

R. DOZY

IMPRIMERIE

E. J. BRILL, S.A.

LEYDE (HOLLANDE)

CHAPITRE I.

LIVRE II.

LES CHRÉTIENS ET LES RENÉGATS.

(SUITE.)

CHAPITRE X.

Le touriste qui veut se rendre de Cordoue à Malaga et qui aime mieux supporter en stoïcien les fatigues et les privations d'une excursion poétique dans un beau mais sauvage pays, que de se laisser cahoter dans une voiture sur les monotones et ennuyeuses chaussées, traverse d'abord un pays ondulé et bien cultivé qui s'étend jusqu'au Genil, puis une contrée parfaitement plate et unie, jusqu'à Campillos. C'est là que commence la Serranía de Ronda et de Malaga, la partie la plus romantique de l'Andalousie. Tantôt sauvage et grandiose, cette chaîne de montagnes inspire une sorte de terreur poétique avec ses majestueuses forêts de chênes, de chênes-lièges et de châtaigniers, ses profonds et sombres ravins, ses torrents qui tombent avec fracas de précipice en précipice, ses vieux châteaux à demi ruinés et ses villages suspendus à la paroi de rochers à pic, dont les cimes sont dénuées de toute végétation et dont les flancs semblent noircis et calcinés par le feu du ciel; tantôt riante et suave, elle a un air de fête avec ses vignes, ses prairies, ses bosquets d'amandiers, de cerisiers, de citronniers, d'orangers, de figuiers et de grenadiers, ses touffes de lauriers-roses sur lesquels on compte plus de fleurs que de feuilles, ses petites rivières guéables qui serpentent avec une charmante coquetterie, ses vergers qui fournissent presque tout le midi de la Péninsule de poires et de pommes, ses champs de lin, de chanvre et surtout de blé, dont les épis donnent un pain qui passe pour être le plus blanc et le plus exquis du monde entier.

Le peuple qui habite cette Serranía est gai, causeur, beau, léger et spirituel; il aime à rire, à chanter, à danser au bruit des castagnettes, à jouer de la guitare ou de la mandoline; mais en même temps il est vain, querelleur, à la fois brave et fanfaron, et d'une humeur si violente que le coup mortel suit presque toujours de près le regard oblique de la colère; il ne se donne pas une

bonne fête sans que deux ou trois individus soient poignardés. Les femmes, quoique d'une beauté fort remarquable, ont quelque chose de viril; grandes et robustes, elles ne craignent pas de s'occuper des travaux les plus pénibles et transportent avec facilité de lourds fardeaux; on en a vu lutter entre elles.

En temps de paix, ces montagnards s'occupent principalement à faire la contrebande en important des marchandises anglaises de Gibraltar dans l'intérieur du pays, et ils savent tromper avec une merveilleuse adresse la surveillance des nombreux employés des douanes. Quelquefois, lorsqu'ils se sont réunis en assez grand nombre sous les plus renommés de leurs chefs, et qu'ils descendent dans les plaines pour vendre leurs marchandises, ils résistent vigoureusement aux troupes qu'on envoie à leur poursuite. Dans les temps de troubles et de discordes civiles, plusieurs d'entre eux exercent le métier de bandit, et alors ils sont ou *ladrones*, ou *rateros*. Sans être brigands de profession, les derniers, qui se recrutent parmi les gardiens de troupeaux, les villageois désœuvrés, les journaliers paresseux, les moissonneurs nomades, les aubergistes sans chalands, parfois même parmi les métayers, détroussent les voyageurs en amateurs, par occasion, et seulement quand ces voyageurs sont mal escortés; quand ils sont bien armés, bien accompagnés, le *ratero* cache sa carabine, prend ses outils et fait semblant de cultiver la terre. Dispersés partout, ces brigands de bas étage sont toujours disposés à prêter main-forte soit aux vrais brigands, soit aux gens de la police, selon les circonstances, car, en auxiliaires prudents, ils ne viennent qu'au secours du vainqueur. Les vrais brigands, qui, enrôlés comme des soldats, ne marchent qu'à cheval et par troupes, sont plus distingués. Au lieu que les *rateros*, de peur d'être dénoncés, assassinent souvent ceux qu'ils ont dépouillés, les *ladrones* ne tuent que ceux qui se défendent; polis et respectueux, surtout envers les dames, ils ne dévalisent les voyageurs qu'avec toutes sortes d'égards. Loin d'être méprisés, ils sont placés très haut dans l'esprit de la foule. Ils combattent contre les lois, ils sont en révolte contre la société, ils répandent l'épouvante dans les contrées qu'ils exploitent, mais ils ont un certain prestige, une certaine grandeur; leur audace, leur génie aventureux, leur savoir-vivre plaisent aux femmes, même les plus effrayées; et quand ils sont tombés entre les mains de la justice

et qu'on les pend, leur supplice inspire de l'intérêt, de la sympathie, de la compassion. De nos jours (1861), José-Maria s'est rendu fameux comme chef de bandits, et son nom vivra encore longtemps dans la mémoire des Andalous comme celui du brigand modèle. Un simple hasard l'avait poussé dans cette carrière. Ayant commis un meurtre dans un moment de fureur, il s'enfuit dans la montagne pour se soustraire à l'action des lois, et là, n'ayant d'autre parti à prendre que de vivre de sa carabine, il organisa des partisans, se procura des chevaux et se mit à dépouiller les voyageurs. Brave, actif, intelligent, connaissant parfaitement le pays, il sut faire réussir toutes ses entreprises et se dérober à toutes les poursuites de la justice. Par tout le pays il avait des affiliés unis à lui sous serment, et quand il lui fallait un homme pour compléter sa troupe, il pouvait toujours choisir entre quarante personnes au moins, tant on ambitionnait l'honneur de servir sous lui. Il avait des accointances avec les magistrats eux-mêmes : dans une proclamation du capitaine-général de la province, les autorités de quatre endroits furent signalées comme ses complices. Sa puissance était si grande qu'il était maître de toutes les routes du Midi, et que la direction des postes, afin d'obtenir le passage libre, lui payait régulièrement une redevance de quatre-vingts francs par voiture. Il gouvernait ses bandits plus arbitrairement qu'aucun souverain ne gouverne ses sujets, et un sauvage esprit de justice présidait à ses décisions envers eux ¹⁾.

En temps de guerre, ces contrebandiers et ces bandits, accoutumés qu'ils sont à lutter sans cesse avec les difficultés d'une nature sauvage, sont des adversaires extrêmement redoutables. Il est vrai qu'ils échouent dans les attaques qui demandent quelques combinaisons ; il est vrai aussi que, dans la plaine, ils ne peuvent résister aux savantes manœuvres des troupes réglées ; mais dans les sentiers escarpés, tortueux et étroits de leurs montagnes, leur agilité et leur connaissance du terrain leur donne sur les soldats un immense avantage. Les troupes françaises ont été à même d'en faire l'épreuve,

¹⁾ Voyez divers *Voyages*, et surtout C. Rochfort Scott, *Excursions in the mountains of Ronda and Granada* ; de Custine, *L'Espagne sous Ferdinand VII*, lettres 50 et 51 ; S. S. Cook, *Sketches in Spain*, ch. I et XV ; Ford, *Gatherings from Spain* (1846), ch. XVI ; P. Mérimée, *Lettres adressées d'Espagne etc.*, n° III, et l'ouvrage de M. de Rocca qu'on citera plus loin.

alors que le fantôme de roi placé par Napoléon sur le trône d'Espagne essaya de soumettre ces intrépides montagnards à son autorité détestée. Quand les hussards français pouvaient les attirer dans les campagnes, ils les sabraient par centaines; mais dans les sentiers tracés en zigzags et suspendus aux bords de précipices effrayants, où leurs chevaux, loin de leur être utiles, les embarrassaient, ces mêmes hussards tombaient à chaque pas dans des embuscades. Au moment où ils s'y attendaient le moins, ils se voyaient enveloppés d'une nuée d'ennemis qui tiraillaient sur leurs flancs et qui, sans cesser de faire feu, regagnaient aussitôt les sommets des rochers, où l'on ne pouvait les poursuivre, si bien que tout en fuyant, ils détruisaient des colonnes entières, sans que les Français pussent s'en venger. Malgré les horreurs de la guerre, les montagnards ne manquèrent pas non plus de montrer de temps à autre l'esprit bouffon et goguenard qui leur est propre. A Olbera, où les hussards français avaient demandé un jeune bœuf, les habitants leur apportèrent un âne coupé en quartiers. Les hussards trouvèrent que ce veau, comme ils l'appelaient, avait un goût un peu fade, et dans la suite les montagnards, en tiraillant avec eux, leur criaient souvent: «Vous avez mangé de l'âne à Olbera!» C'était, dans leur opinion, la plus sanglante des injures qu'on pût faire à des chrétiens¹⁾.

Au neuvième siècle, cette province, qui portait le nom de Reijo ou plutôt de Regio (*Regio montana*, selon toute apparence) et dont Archidona était la capitale²⁾, avait une population presque exclusivement espagnole, et qui ressemblait en tout point à celle qui y demeure aujourd'hui; elle avait le même caractère et les mêmes goûts, les mêmes vices et les mêmes vertus. Quelques-uns de ces montagnards étaient chrétiens; d'autres, en plus grand nombre, étaient musulmans; mais ils se sentaient tous espagnols, ils nourrissaient tous une haine implacable pour les oppresseurs de leur patrie, et, passionnés pour l'indépendance, ne voulant pas que la tyrannie étrangère s'engraisât plus longtemps de leurs dépouilles, ils guettaient tous le moment où ils pourraient secouer le joug. Ce

¹⁾ De Rocca, *Mémoires sur la guerre des Français en Espagne*, p. 174-259.

²⁾ Cf. R. Dozy, *Recherches*, 3^e édition, I, p. 317 et suiv. — Sur Archidona, cf. C. F. Seybold, in *Encyclopédie de l'Islām*, I, p. 428, s. v., et les références citées.

moment, impatiemment attendu, ne pouvait plus être éloigné. Les succès que leurs compatriotes remportaient chaque jour dans d'autres provinces montraient aux montagnards qu'avec du courage et de l'audace, il ne leur serait nullement impossible de réaliser leurs vœux. Déjà Tolède était libre. Pendant vingt ans, le sultan avait en vain tâché de la réduire à son autorité. Les chrétiens, qui avaient conservé leur prépondérance dans la cité, s'étaient mis sous la protection du roi de Léon ¹⁾, et, quoique trahis par les renégats, ils avaient forcé le sultan, dans l'année 873, à leur accorder un traité qui leur garantissait le maintien du gouvernement républicain qu'ils s'étaient donné, et une existence politique à peu près indépendante, car ce traité ne les engageait qu'à un tribut annuel ²⁾. Un autre Etat indépendant avait été fondé dans l'Aragon, province qui sous les Arabes s'appelait la Frontière supérieure (*al-ṭājr al-a'lā*), par une ancienne famille wisigothe qui avait embrassé l'islamisme, celle des Banū Kasī. Vers le milieu du IX^{ème} siècle, cette maison s'était élevée à une si grande puissance, grâce aux talents de Mūsā II, qu'elle pouvait marcher de pair avec les maisons souveraines. A l'époque où Muḥammad monta sur le trône, Mūsā II était maître de Saragosse, de Tudèle, d'Huesca, de toute la Frontière supérieure. Tolède avait conclu une alliance avec lui et son fils Lope (Lubb) était consul dans cette ville. Guerrier intrépide et infatigable, il tournait ses armes tantôt contre le comte de Barcelone ou celui d'Alava, tantôt contre le comte de Castille ou le roi de France. Parvenu au comble de la gloire et de la puissance, respecté et courtoisé par tous ses voisins, même par le roi de France, Charles-le-Chauve, qui lui envoyait des présents magnifiques, Mūsā tranchait du souverain sans que personne osât s'y opposer, et enfin, voulant l'être de nom comme il l'était de fait, il prit fièrement le titre de *troisième roi en Espagne*. Après la mort de cet homme extraordinaire (862), le sultan, il est vrai, se remit en possession de Tudèle et de Saragosse; mais la joie qu'il en ressentit ne fut pas longue. Dix années plus tard, les fils de Mūsā, aidés par la population de la province, qui s'était accoutumée à n'avoir que les Banū Kasī

¹⁾ Sébastien, *Chronicon*, in *Esp. sagr*, t. XIII, c. 26.

²⁾ Cf. an-Nuwairi, sous l'année 259 (éd. G. Remiro, p. 208); Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muṣṣrib*, texte, t. II, p. 103, 104; trad., t. II, p. 165.

pour maîtres, chassèrent les troupes du sultan. Ce dernier tâchait maintenant de les réduire; mais les Banū Kasī, secondés par le roi de Léon, Alphonse III, qui avait conclu avec eux une alliance si étroite qu'il leur avait confié l'éducation de son fils Ordoño, repoussaient victorieusement ses attaques ¹⁾.

Ainsi le Nord était libre et ligué contre le sultan. A la même époque, un renégat audacieux de Merida, Ibn Marwān ²⁾, fondait une principauté indépendante dans l'Ouest. Livré au sultan après la soumission de Merida, où il avait été un des chefs de l'insurrection, il était capitaine des gardes du corps, lorsque, dans l'année 875, le premier ministre Hāšim, qui avait on ne sait quel grief contre lui, lui dit un jour en présence des vizirs: «Un chien vaut mieux que toi.» Pour comble d'ignominie, il lui fit donner des soufflets. Jurant dans sa fureur de s'exposer à tout plutôt que de supporter le retour de ces mauvais traitements, Ibn Marwān rassembla ses amis, s'enfuit avec eux, et s'empara du château d'Alanje ³⁾, au sud de Merida, où il se mit en défense. Assiégé dans cette forteresse par les troupes du sultan et n'ayant point de vivres, de sorte que lui et ses compagnons furent obligés de se nourrir de la chair de leurs chevaux, il capitula au bout de trois mois, lorsque l'eau fut venue à lui manquer; mais, vu la position désespérée où il se trouvait, les conditions qu'il obtint pouvaient encore passer pour avantageuses: on lui permit de se retirer vers Badajoz, qui à cette époque n'était pas encore une ville murée, et de s'y établir. S'étant tiré ainsi d'entre les griffes du sultan, Ibn Marwān devint pour lui un ennemi aussi dangereux qu'implacable. Ayant réuni sa bande à une autre, composée également de renégats et commandée par un nommé Sa^cdūn ⁴⁾, il appela aux armes les renégats

¹⁾ Voir pour plus de détails, R. Dozy, *Recherches*, 3^e éd., t. I, p. 211 et suiv. (*Essai sur l'histoire des Todjibides*); E. Lévi-Provençal, in *Encyclopédie de l'Islām*, t. IV, p. 162, *sub* Saragosse, et la bibliographie citée.

²⁾ De son nom complet 'Abd ar-Rahmān b. Marwān b. Yūnus. Sur ce personnage et sa révolte, cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, texte, t. II, p. 102, 104, trad., t. II, p. 163, 167; Ibn al-'Aṭīr, *Kāmil*, t. VII, p. 127 = *Annales*, p. 243; Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, éd. de Būlāḡ, t. IV, p. 131; aḍ-Ḍabbī, *Buğyat al-multamis*, n^o 1045, p. 359.

³⁾ En arabe: *Ḳal'at al-ḡanaš*. Cf. al-Idrīsī, *Description*, p. 265.

⁴⁾ Sa^cdūn ar-Ramarī ou as-Surunbākī. Cf. Ibn 'Idārī, *loc. cit.*

de Merida et d'autres endroits, prêcha à ses compatriotes une nouvelle religion, qui tenait le milieu entre l'islamisme et le christianisme, conclut une alliance avec Alphonse III, roi de Léon¹⁾, l'allié naturel de tous ceux qui se révoltaient contre le sultan, et, portant la terreur dans les campagnes, mais ne maltraitant ou ne rançonnant que les ennemis du pays, les Arabes et les Berbères, il vengea d'une manière sanglante ses propres injures et celles de sa patrie. Voulant réprimer ses brigandages, le sultan envoya contre lui une armée, dont il confia le commandement à son ministre Hāšim et à son fils al-Munḍir. Ibn Marwān, au lieu d'attendre l'ennemi, alla à sa rencontre: ayant envoyé Sa'dūn demander du secours au roi de Léon, il se jeta dans Caracuel²⁾. Hāšim établit son camp dans le voisinage de cette forteresse, dont on voit encore les débris importants et fit occuper celle de Monte-Salud³⁾ par un de ses lieutenants. Peu de temps après, ce lieutenant lui donna avis que Sa'dūn approchait de Monte-Salud avec des troupes auxiliaires léonaises, mais que ces troupes, peu nombreuses, seraient faciles à surprendre. Le lieutenant se trompait; les forces de Sa'dūn étaient assez considérables, mais voulant attirer l'ennemi dans un piège, ce rusé capitaine avait fait répandre le bruit que son armée était faible. Son dessein lui réussit à merveille. Trompé par le rapport de son lieutenant, Hāšim alla avec quelques escadrons à la rencontre de Sa'dūn. Informé de tout par ses espions, celui-ci le laissa s'enfoncer dans les montagnes. Se tenant aux aguets, il l'attendit dans un défilé, cacha ses hommes derrière les rochers qui l'avoisinaient, fondit sur les ennemis dans un moment où ceux-ci ne s'attendaient nullement à être attaqués, et en fit un grand carnage. Hāšim lui-même, blessé plusieurs fois, fut fait prisonnier, après avoir vu tomber à

¹⁾ Cette alliance valut à Ibn Marwān le surnom d'*al-Ġillīkī* (le Galicien), que les historiens lui donnent pour la plupart.

²⁾ Caracuel se trouve entre Ciudad-Real et Almodovar del Campo. D'après les *Marāšid al-iṭṭilā'*, les Arabes en prononçaient le nom *Caraquei*, et c'est ainsi qu'écrivit Pélage d'Oviédo (c. 11); voyez aussi *Rauḍ al-kirṭās*, p. 107. Cependant on trouve également *Caraquer* (Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, p. 105). *Caraqueri*, dans al-Idrīsī, t. II, p. 29, est une faute; il faut lire *Caraquei* avec le manuscrit B. — Sur Caracuel, cf. aussi Yāqūt, *Muġam*, t. IV, p. 29 et Ibn al-Faraḍī, t. I, p. 19, 344.

³⁾ Orthographié en arabe: مننت شلوط.

ses côtés cinquante de ses principaux lieutenants. On l'amena à Ibn Marwān. Sa vie était maintenant entre les mains de celui qu'il avait si cruellement offensé; mais Ibn Marwān eut la générosité de ne lui faire aucun reproche; il le traita avec tous les égards dus à son rang, et l'envoya à son allié, le roi de Léon.

Le sultan, en apprenant ce qui s'était passé, devint furieux. La captivité de son favori l'affligeait sans doute, mais ce qui l'affligeait bien plus encore, c'est qu'il ne pouvait refuser, sans manquer à l'honneur, de le racheter des mains du roi de Léon. Et Alphonse exigeait cent mille ducats! C'était mettre à une trop rude épreuve la générosité de l'avare sultan! Aussi trouva-t-il mille raisons pour se dispenser de payer une somme si énorme. «Si Hāšim est prisonnier, disait-il, c'est sa propre faute. Pourquoi est-il toujours si téméraire? C'est un étourdi qui ne sait pas ce qu'il fait, et qui ne veut jamais prêter l'oreille à de sages conseils.» Enfin, après l'avoir laissé gémir dans les fers pendant deux années, il consentit à payer une partie de la rançon exigée. De son côté, Hāšim promit au roi de Léon que le reste lui serait payé plus tard, lui donna ses frères, son fils et son neveu en otages, et revint à Cordoue, brûlant du désir de se venger d'Ibn Marwān. Ce chef avait ravagé, dans cet intervalle, le district de Séville et celui de Niebla, et le sultan, qui ne pouvait rien contre lui, l'avait fait prier de dicter lui-même les conditions auxquelles il voudrait s'engager à suspendre ses irruptions qui ruinaient le pays. La réponse d'Ibn Marwān avait été hautaine et menaçante: «Je suspendrai mes irruptions, avait-il dit, et j'ordonnerai même qu'on nomme le sultan dans les prières publiques, à condition qu'il me cédera Badajoz, qu'il me permettra de fortifier cet endroit, et qu'il me dispensera de lui payer des contributions ou de lui obéir en quoi que ce soit; sinon, non.» Si humiliantes que fussent ces conditions, le sultan les avait acceptées. Hāšim tâcha dès lors de persuader à son maître que, dans les circonstances données, il ne lui serait nullement impossible de réduire cet orgueilleux rebelle. «Auparavant, disait-il, cet Ibn Marwān était insaisissable; n'ayant point de demeure fixe, lui et ses cavaliers savaient toujours se dérober à nos poursuites; mais à présent qu'il s'est enfermé dans une ville, nous le tenons. Nous pouvons l'assiéger, et nous saurons bien le forcer à se rendre.» Il réussit à faire approuver son dessein par le

monarque, et, ayant obtenu de lui l'autorisation de se mettre en marche avec l'armée, il s'était déjà avancé jusqu'à Niebla, lorsqu'Ibn Marwān fit parvenir au sultan un message conçu en ces termes: «J'ai appris que Hāsim s'est mis en marche vers l'Ouest. Je comprends fort bien que, croyant pouvoir m'enfermer dans une ville, il espère avoir trouvé l'occasion de se venger de moi; mais je te jure que s'il va plus loin que Niebla, je brûlerai Badajoz et qu'alors je reprendrai la vie que j'ai menée autrefois.» Le sultan fut si effrayé par cette menace, qu'il envoya aussitôt à son ministre l'ordre de retourner à Cordoue avec l'armée, et dès lors il ne se sentit aucune velléité de réduire ce trop redoutable ennemi ¹⁾.

Ainsi, tandis que les insurgés se montraient forts et courageux, le gouvernement se montrait faible et lâche. A chaque concession qu'il faisait aux rebelles, à chaque traité qu'il leur accordait, il perdait quelque chose du prestige dont il avait tant besoin pour inspirer du respect à une population mal soumise, irritée et beaucoup plus nombreuse que ses maîtres. Les montagnards de Reiyō, enhardis par les nouvelles qui leur arrivaient du Nord et de l'Ouest, commencèrent à s'agiter à leur tour. Dans l'année 879, il y eut des émeutes et des insurrections dans plusieurs endroits de la province. Le gouvernement, qui ne s'aveuglait point sur les dangers qui le menaçaient de ce côté, fut fort alarmé des avis qu'il recevait. Des ordres rapides et sévères furent donnés sur tous les points. On mit la main sur le chef d'une bande redoutée et on l'envoya à Cordoue. Des forteresses furent construites à la hâte sur les hauteurs qu'il importait le plus de garder ²⁾. Toutes ces mesures irritaient les montagnards sans les effrayer. Cependant, il y avait encore peu d'ensemble dans leurs mouvements; ce qui leur manquait, c'était un chef d'un caractère supérieur et capable de diriger vers un but marqué d'avance leurs vagues élans de patriotisme. Si un tel homme se présentait, il n'aurait guère qu'un signe à faire pour ébranler toute la population de la montagne, et la montagne marcherait avec lui.

¹⁾ Sur ces événements, cf. Ibn al-Kūṭīya, *Iftitāh*, fol. 37 r. et v.; Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 102, 103, 104, 105; trad. 162—169; Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 131; Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, t. VII, p. 199, 215 = *Annales*, p. 252—253. Cf. aussi Ibn Ḥaiyān, *Muḡtabis*, fol. 11 r. et v.; *Chronicon Albedense* (*Esp. sagr.*, t. XIII), c. 62.

²⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 106; trad., p. 170.

CHAPITRE XI.

A l'époque où les montagnards andalous commençaient à remuer, il y avait dans un hameau près de Ḥiṣn Aute (aujourd'hui Iznate), au nord-est de Malaga, un gentilhomme campagnard nommé Ḥafṣ. Il sortait d'une illustre lignée; son cinquième aïeul, le wisigoth Alphonse, avait porté le titre de comte¹⁾; mais prenant son parti sur les vicissitudes politiques et religieuses, soit par stoïcisme, soit par apathie, le grand-père de Ḥafṣ qui, sous le règne d'al-Ḥakam Ier, avait quitté Ronda pour venir s'établir près de Ḥiṣn Aute, s'était fait musulman, et ses descendants passaient aussi pour tels, bien qu'au fond du cœur ils gardassent un pieux souvenir de la religion de leurs ancêtres.

Grâce à son activité et à son économie, Ḥafṣ avait amassé une assez belle fortune. Ses voisins, moins riches que lui, le respectaient et l'honoraient au point qu'ils le nommaient non pas Ḥafṣ, mais Ḥafṣūn, car cette terminaison était l'équivalent d'un titre de noblesse²⁾; et rien, selon toute probabilité, n'aurait troublé sa paisible existence, si la mauvaise conduite de son fils 'Umar, qui ne pouvait se plier à la discipline paternelle, ne lui eût causé une continuelle inquiétude et un profond chagrin. Vain, altier, arrogant, d'un naturel turbulent

¹⁾ Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 134, Ibn 'Idārī, *Bayān*, t. II, texte, p. 108, trad., p. 173, Ibn al-Ḥaṭīb, *Ihāṭa* (article sur 'Umar b. Ḥafṣūn) fournissent la généalogie complète de Ḥafṣ jusqu'à Alphonse, auquel Ibn Ḥaldūn donne le titre de comte, sur l'autorité d'Ibn Ḥaiyān. Les noms du fils, du petit-fils et de l'arrière petit-fils d'Alphonse sont goths ou latins; mais malheureusement ils semblent plus ou moins altérés dans les manuscrits. Le père de Ḥafṣ s'appelait 'Umar, et son grand-père Ġa'far al-Islāmī (le renégat). — Voir aussi la courte notice consacrée à Ibn Ḥafṣūn par aḍ-Ḍabbī, *Buġyat al-mullamīs*, n° 1161, p. 393.

²⁾ Voyez l'édition d'Ibn 'Idārī par l'auteur, t. II, p. 48 des notes, et la note de M. de Slane, *Histoire des Berbères*, t. I, p. xxxvii. — Il est probable qu'il faut voir dans ces terminaisons de noms en *ūn* (= *ōn*) une parenté avec l'augmentatif espagnol en *on*.

et batailleur, ce fougueux jeune homme ne montrait du caractère andalou que le mauvais côté. La moindre offense allumait sa colère : un mot, un geste, un regard, l'intention même lui suffisait, et à diverses reprises, on le ramena à la ferme, meurtri, le visage en sang, couvert de contusions et de blessures. Avec un tempérament pareil, il devait arriver tôt ou tard qu'il assommât quelqu'un ou qu'il fût assommé lui-même. En effet, un jour qu'il avait engagé une querelle avec un de ses voisins sans motif raisonnable, il l'étendit mort sur la place. Pour le sauver de la potence, son père désespéré quitta avec lui la ferme que sa famille avait habitée pendant trois quarts de siècle, et alla s'établir dans la Serranía de Ronda, au pied de la montagne de Bobastro ¹⁾. Là, au milieu d'une nature sauvage, le jeune 'Umar, qui aimait à s'enfoncer au plus épais de la forêt ou dans les gorges les moins fréquentées, finit par faire le métier de bandit, de *ratero*, comme on dirait à présent. Il tomba entre les mains de la justice et le gouverneur de la province lui fit donner le fouet. Quand il voulut rentrer dans la maison de son père, celui-ci le chassa comme un vaurien incorrigible. Alors, ne sachant comment faire pour gagner sa vie en Espagne, il se dirigea vers la côte, s'embarqua sur un vaisseau qui faisait voile vers l'Afrique, et, après avoir mené quelque temps une vie errante, il arriva enfin à Tāhurt, où il entra comme apprenti au service d'un tailleur qui était né dans le district de Reiyō et qu'il connaissait un peu.

Un jour qu'il travaillait avec son maître, un vieillard qu'il n'avait jamais vu, mais qui était aussi andalou de naissance, entra dans la boutique et remit au tailleur une pièce d'étoffe en le priant de lui couper un habit. Le tailleur, s'étant levé aussitôt, lui présenta un siège et entama avec lui une conversation à laquelle l'apprenti se mêla petit à petit. Le vieillard demanda au tailleur qui était ce jeune homme.

— C'est un de mes anciens voisins de Reiyō, lui répondit le tailleur; il est venu ici pour apprendre mon métier.

— Depuis combien de temps as-tu quitté Reiyō? demanda le vieillard en s'adressant à 'Umar.

— Depuis quarante jours.

¹⁾ Cf. Ibn al-Ḥaṭīb, *Ḥāṭa* (article sur 'Umar b. Ḥaḥṣūn).

— Connais-tu la montagne de Bobastro dans ce district?

— C'est au pied de cette montagne que je demeurais.

— Ah, vraiment! . . . C'est qu'il y a là une révolte.

— Je t'assure que non.

— Eh bien, il y en aura une sous peu.

Le vieillard se tut quelques instants; puis il reprit:

— Connais-tu, dans le voisinage de cette montagne, un certain 'Umar, fils de Ḥafṣūn?

En entendant prononcer son nom, 'Umar pâlit, baissa les yeux et garda le silence. Le vieillard le regarda alors attentivement, et remarqua qu'il avait une dent œillère cassée. C'était un de ces Espagnols qui croyaient fermement à la résurrection de leur race. Ayant souvent entendu parler de 'Umar, il avait cru reconnaître en lui une de ces natures supérieures qui peuvent faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien, suivant la direction qui leur est imprimée, et il pressentait que dans ce fils indomptable, ce grand querelleur, ce bandit de la montagne, il y avait l'étoffe d'un chef de parti. Le silence de 'Umar, son air confus, sa pâleur, la dent œillère qui lui manquait (le vieillard avait entendu dire que, dans une rixe sanglante, 'Umar avait perdu l'une des siennes), tout cela lui avait donné la certitude qu'il parlait à 'Umar lui-même, et, voulant dès lors donner un noble but au besoin d'activité qui dévorait ce fougueux jeune homme: «Quoi, malheureux, s'écria-t-il, c'est en maniant l'aiguille que tu tâches d'échapper à la misère? Retourne dans ton pays et prends l'épée! Tu seras un redoutable adversaire pour les Umayyades, et tu régneras sur une grande nation.»

Dans la suite, ces paroles vraiment prophétiques servirent sans doute à stimuler l'ambition de 'Umar; mais, dans ce moment-là, elles produisirent sur lui un tout autre effet. Craignant d'être reconnu par des personnes moins bienveillantes et livré au gouvernement espagnol par le prince de Tāhurt, qui, dans tout ce qu'il faisait, se laissait guider par le sultan de Cordoue ¹⁾, il quitta la ville en toute hâte, n'emportant pour tout bagage que deux pains qu'il venait d'acheter et qu'il avait cachés dans ses manches.

¹⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 111, l. 5; trad., p. 178 et note 1. C'était alors Muḥammad b. Aflaḥ.

De retour en Espagne, comme il n'osait reparaître devant son père, il alla trouver son oncle, et lui raconta ce que le vieillard de Tâhurt lui avait dit. Cet oncle, qui joignait une grande crédulité à un esprit entreprenant, eut foi dans la prédiction du vieillard. Il conseilla à son neveu de suivre sa destinée et de tenter une révolte, en promettant de s'employer pour lui de tout son pouvoir. Il n'eut pas de peine à le convaincre, et, ayant rassemblé une quarantaine de ses garçons de ferme, il leur proposa de se faire partisans sous le commandement de son neveu. Ils acceptèrent tous. 'Umar les organisa et s'établit avec eux sur la montagne de Bobastro (880 ou 881 ¹), où se trouvaient les ruines d'une forteresse romaine, le Municipium Singiliense Barbastrence, que les gens du pays appellent aujourd'hui *el Castellon* ²). Ces ruines étaient faciles à réparer; 'Umar le fit. Aucun endroit ne pouvait être mieux situé pour servir de retraite à une bande de voleurs ou de partisans. Le rocher qui portait la forteresse est très haut, très escarpé, et inaccessible du côté de l'est et du sud, de sorte que le château était presque inexpugnable. Joignez-y qu'il avait à sa proximité la grande plaine qui s'étend depuis Campillos jusqu'à Cordoue. Dans cette plaine, la bande de 'Umar pouvait facilement faire des incursions, enlever des bestiaux et lever des taxes illégales sur les métairies isolées. C'est à cela que se bornèrent les premiers exploits de 'Umar; mais bientôt, il jugea que ce métier de voleur de grand chemin n'était pas digne de lui, et sitôt que sa troupe, grossie de tous ceux qui avaient intérêt à se retirer de la société et à se mettre en sûreté derrière de

¹) Cf. Ibn al-Kūṭīya, *Iftitāḥ*, fol. 37 v.—38 r.

²) L'emplacement de Bobastro a donné lieu à diverses conjectures. La question a été résumée par C. F. Seybold, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. I, p. 755, s. v.: «Après que Casiri et Conde l'eurent confondue avec Barbastro d'Aragon et aussi avec Huéscar, à l'extrême nord-est de la province de Grenade, Dozy, *Recherches*, I, 323—327... crut devoir l'identifier aux ruines de l'antique Municipium Singiliense Barbastrense (Singilia Barba), aujourd'hui el Castellon, près de Teba, à l'ouest d'Antequera dans la haute vallée du Guadalhorce. Simonet la recherche plus justement, avec Estébanez Calderón, entre Antequera, Ardales et Casarabonela à Las Mesas de Villaverde, à une lieue et demie au nord-est de l'actuelle Carratraca, à une hauteur inaccessible et à pic au dessus du moyen Guadalhorce.» Cf. Simonet, *Historia de los Mozárabes de España*, p. 513 et suivantes. F. de Castro, dans sa traduction espagnole du présent ouvrage, Madrid, 1877, t. II, p. 431—436, donne une longue note sur la situation de Bobastro.

bonnes murailles sur la crête d'un rocher, fut devenue assez considérable pour tenir en respect la chétive force militaire du canton, il se mit à pousser de hardies expéditions jusqu'aux portes des cités et à se signaler par des coups de main aussi audacieux que brillants. Justement alarmé, le gouverneur de Reijo se décida enfin à attaquer ce corps de partisans avec toutes les troupes de la province; mais il fut battu, et, dans sa fuite précipitée, il abandonna jusqu'à sa grande tente aux insurgés. Le sultan, qui attribuait ce désastre à l'incapacité du gouverneur, le destitua et nomma un autre à sa place. Le nouveau gouverneur ne réussit pas mieux: la résistance de la garnison de Bobastro l'effraya tellement qu'il conclut une trêve avec 'Umar. Cette trêve ne fut pas de longue durée, et 'Umar, bien qu'attaqué à différentes reprises, sut se maintenir pendant deux ou trois ans sur sa montagne ¹⁾; mais au bout de ce temps, Hāšim, le premier ministre, le contraignit à se rendre, et le fit conduire à Cordoue avec toute sa bande. Le sultan, qui voyait dans 'Umar un excellent officier et dans ses hommes de bons soldats, leur fit un accueil fort gracieux et leur proposa d'entrer dans son armée. Convaincus que pour le moment il ne leur restait pas d'autre parti à prendre, ils acceptèrent cette proposition ²⁾.

Peu de temps après, dans l'été de l'année 883, lorsque Hāšim alla combattre Muḥammad, fils de Lope, alors le chef de la maison des Banū Kasi, et Alphonse, roi de Léon, 'Umar, qui l'accompagnait, trouva l'occasion de se distinguer dans plusieurs rencontres et notamment dans l'affaire de Pancorvo. Calme et froid quand il fallait l'être, bouillant quand il fallait agir, il se concilia aisément l'estime et les bonnes grâces du général en chef; mais de retour à Cordoue, il eut bientôt à se plaindre d'Ibn Ġānim ³⁾, le préfet de la ville, qui, dans sa haine pour Hāšim, avait plaisir à tourmenter et à vexer les officiers qui, comme 'Umar, jouissaient de la faveur de ce ministre. A chaque instant il le faisait changer de logement, et le blé qu'il

¹⁾ Ces deux gouverneurs de la province de Reijo s'appelaient 'Āmir b. 'Āmir et 'Abd al-'Aziz b. al-'Abbār. Cf. Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, p. 106, 107; trad., p. 170, 171; Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 132; an-Nuwairī, *Histoire d'Espagne* p. 209; Ibn al-Aḫr, *Kāmil*, VII, p. 252 = *Annales*, p. 257.

²⁾ Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, p. 106—108, trad., p. 170—174; an-Nuwairī, *Histoire d'Espagne*, p. 209; Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 132.

³⁾ De son nom complet, Muḥammad b. al-Walīd b. Ġānim.

lui fournissait était de la plus mauvaise qualité. N'étant pas d'humeur endurente, 'Umar ne put contenir son ressentiment, et un jour, montrant au préfet un morceau d'un pain dur et noir: «Que Dieu ait pitié de toi! lui dit-il; peut-on manger cela? — Qui es-tu, méchant diable, lui répondit le préfet, pour oser m'adresser une question si impertinente?» En retournant, profondément indigné, à son logis, 'Umar rencontra Hāšim qui se rendait au palais. Il lui raconta tout. «Ils ignorent ici ce que tu vaux, lui dit le ministre, c'est à toi de le leur apprendre,» et il passa son chemin.

Dégoûté ainsi du service du sultan, 'Umar proposa à ses soldats d'aller reprendre dans les montagnes la vie aventureuse et libre qu'ils avaient menée si longtemps ensemble. Ils ne demandaient pas mieux, et avant le coucher du soleil, ils avaient déjà quitté la capitale pour retourner à Bobastro (884).

Le premier soin de 'Umar fut de se remettre en possession de ce château. C'était difficile, car Hāšim, qui sentait fort bien l'importance de cette forteresse, en avait confié la garde à une garnison assez nombreuse, et de plus il l'avait fait flanquer de tant de bastions et de tours, qu'elle pouvait passer pour imprenable. Mais 'Umar, plein de confiance en sa bonne étoile, ne se laissa pas décourager. Secondé par son oncle, il adjoignit d'abord quelques hommes résolus à sa troupe, qu'il jugeait trop faible; puis, sans donner aux soldats installés dans le château le temps d'organiser la résistance, il les attaqua hardiment et les força de fuir avec tant de précipitation qu'ils ne se donnèrent pas même le temps d'emmener la jeune maîtresse de leur capitaine, laquelle plut tellement à 'Umar qu'il en fit sa femme ou sa concubine ¹⁾.

A partir de ce moment, 'Umar, ce José-Maria du IX^{ème} siècle, mais mieux servi par les circonstances que ce héros manqué, n'était plus un chef de brigands, mais le chef de toute la race espagnole dans le Midi. Il s'adressait à tous ses compatriotes, qu'ils eussent embrassé l'islamisme ou qu'ils fussent restés chrétiens. «Trop longtemps déjà, leur disait-il, vous avez supporté le joug de ce sultan qui vous arrache vos biens et vous écrase de contributions forcées. Vous laisserez-vous fouler aux pieds par les Arabes qui vous con-

¹⁾ Cf. Ibn al-Ḳūṭīya, *Iftitāh*, fol. 38 v., 39 r.

sidèrent comme leurs esclaves?... Ne croyez pas que l'ambition me fasse parler ainsi; non, je n'ai d'autre ambition que de vous venger et de vous délivrer de la servitude!» — «Chaque fois, dit un historien arabe, qu'Ibn Ḥafṣūn parlait de la sorte, ceux qui l'écoutaient le remerciaient et se déclaraient prêts à lui obéir¹⁾.» Ce sont aussi ses ennemis, les seuls qui aient raconté son histoire, qui disent que, lorsqu'il fut devenu le chef de son parti, ses anciens défauts disparurent entièrement. Au lieu d'être arrogant et querelleur comme par le passé, il était affable et courtois envers le moindre de ses soldats; aussi ceux qui servaient sous ses ordres lui gardaient une affection qui allait jusqu'à l'idolâtrie, et lui obéissaient avec une discipline et une ponctualité presque fanatiques; quel que fût le danger, tous partaient au premier signal: il eût fait marcher ses hommes dans le feu. Toujours à leur tête et toujours au fort de la mêlée, il se battait comme les simples soldats, maniait la lance et l'épée comme le plus habile d'entre eux, s'attaquait aux plus vaillants champions, et ne quittait la partie que lorsqu'elle était gagnée. On ne pouvait mieux payer de sa personne ni donner l'exemple avec plus d'éclat. Il récompensait généreusement les services qu'on lui rendait; il faisait toujours une très ample part à celui de ses hommes qui s'était plus particulièrement distingué; il honorait la bravoure jusque dans ses ennemis; souvent il rendait la liberté à ceux qui n'étaient tombés en son pouvoir qu'après s'être bien battus. D'un autre côté, il punissait rigoureusement les malfaiteurs. Un sauvage esprit de justice présidait à ses décisions; il n'exigeait ni preuves, ni témoins; la conviction qu'une accusation était fondée lui suffisait. Aussi, quoique le brigandage soit dans le sang de ce peuple, les montagnes jouirent bientôt, grâce à la bonne et prompte justice de 'Umar, d'une pleine et entière sécurité. Les Arabes assurent qu'à cette époque une femme chargée d'argent pouvait les parcourir seule sans avoir rien à craindre²⁾.

Presque deux années se passèrent sans que le sultan entreprît quelque chose de sérieux contre ce redoutable champion d'une nationalité longtemps opprimée; mais au commencement du mois

¹⁾ Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 117, trad., p. 188.

²⁾ Cf. Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 117, 118, trad., p. 187-189.

de juin de l'année 886, al-Munḍir, l'héritier présomptif du trône, alla attaquer le seigneur d'Alhama ¹⁾, allié de 'Umar et renégat comme ce dernier. 'Umar accourut au secours de son ami et se jeta dans Alhama. Après avoir soutenu un siège de deux mois, les renégats, qui commençaient à manquer de vivres, résolurent de se frayer un passage à travers les ennemis; mais leur sortie ne fut point heureuse; 'Umar reçut plusieurs blessures, eut une main mutilée, et, après avoir perdu beaucoup de soldats, il fut forcé de rentrer dans la forteresse. Heureusement pour les renégats, al-Munḍir reçut, peu de temps après, une nouvelle qui le força à lever le siège et à retourner à Cordoue: son père venait de mourir (4 août 886) ²⁾. 'Umar profita de cet événement pour étendre sa domination. Il s'adressa aux châtelains d'un grand nombre de forteresses et les invita à faire cause commune avec lui. Tous le reconnurent pour leur souverain ³⁾. Dès ce moment, il était le véritable roi du Midi.

Cependant il avait trouvé dans le sultan qui venait de monter sur le trône un adversaire digne de lui. C'était un prince actif, prudent et brave; les clients umayyades croyaient que s'il lui eût été donné de régner une seule année de plus, il eût forcé tous les rebelles du Midi à mettre bas les armes ⁴⁾. Il opposa aux révoltés une énergique résistance; les districts de Cabra, d'Elvira et de Jaen devinrent le théâtre d'une lutte acharnée, où les succès et les revers alternaient pour chacun des deux partis ⁵⁾. Dans le printemps de l'année 888, al-Munḍir marcha en personne contre les insurgés, s'empara, chemin faisant, de quelques forteresses, ravagea les environs de Bobastro et vint assiéger Archidona. Le renégat 'Aišūn, qui y commandait, n'était pas exempt de cette fanfaronnerie que l'on reproche encore aujourd'hui aux Andalous. Comptant sur sa bravoure, que personne ne contestait, il répétait à tout propos: «Si je me laisse attraper par le sultan, je lui donne toute liberté de me crucifier entre un cochon à ma droite et un chien à ma gauche.» Il oubliait

¹⁾ Arabe: al-Ḥamma. Ce seigneur se nommait, d'après Ibn 'Idārī, Ḥarīṭ b. Ḥamdūn ar-Rifā'ī.

²⁾ Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 109, trad., p. 174-175.

³⁾ *Ibid.*, p. 117 (trad., p. 187-188).

⁴⁾ *Ibid.*, p. 123 (trad., p. 197); cf. aussi p. 117, l. 3 (trad., p. 187).

⁵⁾ *Ibid.*, p. 118 (trad., p. 189).

que, pour le prendre, le sultan avait à sa disposition un moyen plus sûr que la force des armes. Quelques habitants de la ville se laissèrent corrompre; ils promirent à al-Munḍir de lui livrer leur chef vivant, et un jour que ʿAisūn était entré sans armes dans la demeure d'un de ces traîtres, il fut arrêté à l'improviste, chargé de fers, livré au sultan et crucifié de la manière qu'il avait indiquée lui-même. Archidona se rendit bientôt après. Ensuite, le sultan fit prisonniers les trois Banū Maṭrūḥ qui possédaient des châteaux dans la Sierra de Priego, et, les ayant fait crucifier de même que dix-neuf de leurs principaux lieutenants, il vint mettre le siège devant Bobastro ¹⁾.

Certain que son rocher était désormais imprenable, Ibn Ḥafṣūn s'inquiétait si peu de ce siège qu'il ne songeait qu'à faire une petite malice au sultan. La gaité et la plaisanterie étaient dans son caractère. Il fit donc faire des propositions de paix à al-Munḍir. «Je viendrai habiter Cordoue avec ma famille, lui fit-il dire; je serai un des généraux de ton armée, et mes fils deviendront tes clients.» Al-Munḍir donna dans le piège. Ayant fait venir de Cordoue le cadî et les principaux théologiens, il leur fit dresser un traité de paix aux termes proposés par Ibn Ḥafṣūn. Celui-ci se rendit auprès du sultan, qui avait établi son quartier général dans un château du voisinage, et lui dit: «Je te prie de vouloir bien envoyer à Bobastro une centaine de mulets qui serviront à transporter mes meubles.» Le sultan promit de le faire, et bientôt après, lorsque l'armée eut quitté les environs de Bobastro, les mulets demandés furent envoyés à cette forteresse sous l'escorte de dix officiers et de cent cinquante cavaliers. Négligemment surveillé, car on croyait pouvoir se fier à lui, Ibn Ḥafṣūn profita de la nuit pour s'évader, retourna à Bobastro le plus vite qu'il put, ordonna à quelques-uns de ses soldats de le suivre, attaqua l'escorte, lui arracha les mulets et les mit en sûreté derrière les bonnes murailles de son château ²⁾.

Furieux de s'être laissé tromper, al-Munḍir jura dans sa colère

¹⁾ *Ibid.*, p. 117—120 (trad., p. 187—192). Ces trois Banū Maṭrūḥ portaient les noms de Ḥarb, ʿAun et Ṭālūt.

²⁾ *Ibid.*, p. 121 (trad., p. 193—194). Cf. aussi Ibn ʿAbd Rabbīhi, *al-ʿIḍā*, t. II, p. 367; an-Nuwaīrī, *Histoire d'Espagne*, p. 211. Ce dernier auteur a eu la singulière idée de faire assiéger Ibn Ḥafṣūn dans Tolède, ville dans laquelle il n'a jamais mis le pied.

de recommencer le siège de Bobastro et de ne le lever que lorsque le perfide renégat se serait rendu. La mort le dispensa de tenir son serment. Son frère 'Abd Allāh, qui avait exactement le même âge que lui et qui convoitait le trône, mais qui perdait tout espoir d'y monter au cas où al-Munḍir ne mourrait que lorsque ses enfants seraient en âge de lui succéder, avait corrompu le chirurgien d'al-Munḍir. En saignant le sultan, cet homme se servit d'une lancette empoisonnée, et le 29 juin 888, al-Munḍir rendit le dernier soupir, après un règne de presque deux années ¹⁾.

Averti par les eunuques, 'Abd Allāh, qui était encore à Cordoue, arriva en toute hâte dans le camp, communiqua aux vizirs la mort de son frère, qu'ils ignoraient encore, et se fit prêter serment, par eux d'abord, puis par les Kūraisites, les clients umayyades, les employés de l'administration et les chefs de l'armée. Comme les soldats avaient murmuré fortement à propos de la résolution qu'avait prise le sultan, car ils étaient convaincus que Bobastro était imprenable, il était à prévoir qu'ils se débateraient dès qu'ils apprendraient qu'al-Munḍir avait cessé de vivre. Un officier appela l'attention de 'Abd Allāh sur cette disposition des esprits; il lui conseilla de tenir cachée la mort de son frère et de le faire enterrer dans quelque endroit du voisinage. Mais 'Abd Allāh repoussa ce conseil avec une indignation fort bien jouée: «Quoi! s'écria-t-il, j'abandonnerais le corps de mon frère à la merci de gens qui sonnent des cloches et qui adorent des croix? Non, jamais; dussé-je mourir en le défendant, je l'emmènerai à Cordoue!» La mort d'al-Munḍir fut donc annoncée aux soldats, pour lesquels elle fut la plus heureuse nouvelle qu'ils eussent pu recevoir. Sans attendre les ordres du nouveau sultan, ils firent leurs préparatifs pour rentrer sans retard dans leurs foyers, et pendant que 'Abd Allāh retournait à Cordoue, le nombre de ses soldats diminuait à chaque instant.

Ibn Ḥafṣūn, qui ne fut informé de la mort d'al-Munḍir que lorsque l'armée était déjà en route, se hâta de profiter du désordre qui caractérisait cette retraite précipitée. Il s'était déjà emparé de plusieurs traînards et d'un butin considérable, lorsque 'Abd Allāh lui envoya son page Fortunio pour le conjurer de ne pas inquiéter

¹⁾ Voyez l'introduction de l'édition d'Ibn 'Idārī, p. 44—46.

une marche qui était un convoi funèbre, et pour l'assurer qu'il ne demandait pas mieux que de vivre en paix avec lui. Soit générosité, soit calcul, le chef espagnol cessa aussitôt ses poursuites.

En arrivant à Cordoue, 'Abd Allāh comptait à peine quarante cavaliers autour de lui; tous les autres soldats l'avaient abandonné ¹⁾.

¹⁾ Ibn Haiyān, *Muḫtabis*, fol. 2r.—4r. [Une édition de la partie de l'histoire d'Ibn Haiyān concernant le règne de 'Abd Allāh, par le R. P. Melchor M. Antuña, est actuellement sous presse].

CHAPITRE XII.

‘Abd Allāh prenait le pouvoir dans des conditions fatales. L’Etat, miné depuis longtemps par les antipathies de race, semblait marcher rapidement vers sa ruine et sa décomposition. Si le sultan n’avait eu à tenir tête qu’à Ibn Ḥafṣūn et à ses montagnards, il n’y aurait eu encore que demi-mal; mais l’aristocratie arabe, profitant du désordre général, avait aussi commencé à relever la tête et visait à l’indépendance. Elle était encore plus redoutable pour le pouvoir monarchique que les Espagnols eux-mêmes, ‘Abd Allāh le croyait du moins. Aussi, comme il lui fallait transiger soit avec les Espagnols, soit avec les nobles, afin de ne pas être tout à fait isolé, il aima mieux transiger avec les premiers. Auparavant déjà, il avait donné des témoignages de bienveillance à quelques-uns d’entre eux; il avait eu une intime liaison avec Ibn Marwān le Galicien, dans le temps où celui-ci servait encore dans la garde du sultan Muḥammad ¹⁾. Maintenant, il offrit à Ibn Ḥafṣūn le gouvernement de Reio, à condition qu’il le reconnaîtrait pour souverain. Au commencement, le succès sembla justifier cette politique nouvelle. Ibn Ḥafṣūn rendit l’hommage; il donna une marque de confiance au sultan en envoyant à la cour son fils Ḥafṣ et quelques-uns de ses capitaines. De son côté, le sultan fit tout ce qu’il pouvait pour consolider l’alliance; il traita ses hôtes de la manière la plus amicale et les combla de présents. Mais au bout de quelques mois, lorsque Ḥafṣ et ses compagnons furent retournés à Bobastro, Ibn Ḥafṣūn laissa faire ses soldats qui pillaient les bourgades et les villages jusqu’aux portes d’Osuna, d’Ecija et même de Cordoue; puis, lorsque les troupes que le gouvernement avait envoyées contre eux eurent été battues, il rompit ouvertement avec le sultan et chassa ses employés ¹⁾.

¹⁾ Ibn al-Kūṭīya, *Iftitāh*, fol. 37 v.

²⁾ Ibn Ḥaiyān, *Muḥtabis*, fol. 37 v., 38 r.

Au bout du compte, ‘Abd Allāh n’avait donc pas réussi à gagner les Espagnols; mais en l’essayant, il s’était entièrement brouillé avec sa propre race. Il était naturel que dans les provinces, où l’autorité royale était déjà très affaiblie, les Arabes ne voulussent plus obéir à un monarque qui s’alliait avec leurs ennemis.

Voyons d’abord comment les choses se passèrent dans la province d’Elvira.

Si les pieux souvenirs ont quelque empire sur les âmes, aucune province ne devait être aussi attachée à la religion chrétienne que celle d’Elvira. Elle avait été le berceau du christianisme espagnol; on y avait prêté l’oreille à la prédication des sept *apostoliques* qui, d’après une tradition fort ancienne, avaient été les disciples des apôtres à Rome, dans un temps où tout le reste de la Péninsule était encore plongé dans les ténèbres de l’idolâtrie¹⁾. Plus tard, vers l’année 300, la capitale de la province²⁾ avait été le siège d’un célèbre concile. Aussi les Espagnols d’Elvira étaient-ils restés longtemps fidèles à la religion de leurs ancêtres. Dans la capitale, les fondements d’une grande-mosquée avaient bien été jetés, peu de temps après la conquête, par Ḥanaš aš-Šan‘ānī, un des plus pieux compagnons de Mūsā, mais on comptait si peu de musulmans dans la ville que, pendant un siècle et demi, cet édifice en resta là où Ḥanaš l’avait laissé³⁾. Les églises, au contraire, étaient nombreuses et riches. Même à Grenade, bien qu’une grande partie de cette ville appartînt aux juifs, il y en avait au moins quatre, et l’une d’entre elles, celle qui se trouvait hors de la porte d’Elvira et qui avait été bâtie au commencement du VII^{ème} siècle par un seigneur goth, nommé Gudila, était d’une magnificence incomparable⁴⁾.

Peu à peu cependant, sous le règne de ‘Abd ar-Raḥmān II et sous

1) Voyez l’office des sept apostoliques dans l’*Esp. sagr.*, t. III, p. 361—377. Cet office a été composé à Acci (Guadix el Viejo) dans les premiers temps de l’Eglise. Comparer aussi le *Lectionarium Complutense*, *ibid.*, p. 380—384.

2) La ville d’Elvira était située au nord-ouest de Grenade, à peu près à l’endroit où se trouve aujourd’hui Pinos Puente. En arabe: Ilbīra. Cf. l’article de C. F. Seybold, dans l’*Encyclopédie de l’Islām*, t. II, p. 26—27, s. v., et la bibliographie citée.

3) Cf. Ibn al-Ḥaṭṭīb, *Iḥāta*, manuscrit Gayangos, fol. 5r. — On attribua aussi à Ḥanaš aš-Šan‘ānī la fondation de la grande-mosquée de Saragosse; cf. *Encyclopédie de l’Islām*, t. IV, p. 162 b.

4) Cf. *Recherches*, 3^{ème} édition, t. I, p. 339—40.

celui de Muḥammad, les apostasies étaient devenues fréquentes. Dans la province d'Elvira, on n'était pas plus à l'épreuve de l'intérêt que dans d'autres provinces; mais en outre, les honteuses débauches et l'impiété avérée de l'oncle maternel d'Hostegesis, de Samuel, l'évêque d'Elvira, avaient inspiré à plusieurs chrétiens une aversion bien naturelle pour un culte qui avait de si indignes ministres. La persécution avait fait le reste. L'infâme Samuel l'avait dirigée. Ayant été déposé enfin à cause de sa vie scandaleuse, il n'avait eu rien de plus pressé que de se rendre à Cordoue et de s'y déclarer musulman. Dès lors, il avait sévi de la manière la plus cruelle contre ses anciens diocésains, que le gouvernement avait livrés à son aveugle fureur, et beaucoup de ces malheureux avaient trouvé dans l'apostasie le seul moyen de sauver leurs biens et leurs vies ¹⁾.

De cette manière, les renégats étaient devenus si nombreux à Elvira, que le gouvernement avait senti la nécessité de leur procurer une grande-mosquée. Cet édifice fut achevé dans l'année 864, sous le règne de Muḥammad ²⁾.

Quant aux Arabes de la province, ils descendaient pour la plupart des soldats de Damas. N'aimant pas à s'enfermer dans les murailles d'une ville, ceux-ci s'étaient fixés dans les campagnes, où leurs descendants habitaient encore. Ces Arabes formaient à l'égard des Espagnols une aristocratie extrêmement orgueilleuse et exclusive. Ils avaient peu de rapports avec les habitants de la capitale; le séjour d'Elvira, une triste ville, située au milieu de rochers arides, monotones et volcaniques, qui n'ont aucune fleur en été, aucun flocon de neige en hiver, n'avait pour eux aucun attrait: mais le vendredi, quand ils venaient dans la ville, en apparence pour assister à l'office, mais en réalité pour faire parade de leurs chevaux superbes et richement équipés ³⁾, ils ne manquaient jamais d'accabler les Espagnols de leur mépris et de leurs dédains calculés. Rarement, la morgue aristocratique s'est montrée plus naïvement odieuse chez des hommes qui, d'ailleurs, dans les relations qu'ils avaient entre eux, se distinguaient par une courtoisie parfaite. Pour eux, les Espagnols, qu'ils fussent chrétiens ou musulmans, étaient *la vile*

¹⁾ Samson, *Apolog.*, L. II, c. 4.

²⁾ Ibn al-Ḥaṭīb, *Iḥāṭa*, manuscrit Gayangos, fol. 5 r.

³⁾ *Ibid.*, *ibid.*

canaille; c'était leur terme consacré. Ils avaient donc créé contre eux des griefs inexpiables; aussi les collisions entre les deux races étaient fréquentes. Une trentaine d'années avant l'époque dont nous allons parler, les Espagnols avaient déjà assiégé les Arabes dans l'Alhambra, où ils avaient cherché un refuge ¹⁾.

Au commencement du règne de 'Abd Allāh, nous trouvons les Espagnols engagés dans une guerre meurtrière contre les seigneurs arabes. Ceux-ci, qui avaient entièrement rompu avec le sultan, avaient élu pour leur chef un brave guerrier de la tribu de K̄ais, nommé Yaḥyā b. Şuḳāla. Chassés de leurs bourgades par leurs adversaires, ils s'étaient fortifiés dans un château situé au nord-est de Grenade, près du Guadalhortuna. De ce château, qui portait anciennement le nom espagnol de Monte-Sacro (montagne sainte), mais dont le nom est devenu, par la prononciation arabe, Montejicar, ils infestaient les environs. Alors, les renégats et les chrétiens, commandés par Nābil, vinrent les assiéger, tuèrent un grand nombre d'entre eux, et prirent la forteresse. Yaḥyā b. Şuḳāla se sauva par la fuite; mais sa troupe était si affaiblie qu'il se vit obligé de déposer les armes et de conclure un traité avec les Espagnols. A partir de cette époque, il passait souvent des jours entiers dans la capitale. Peut-être tâchait-il d'y former des intrigues; mais, qu'il ait été coupable ou non, toujours est-il que dans le printemps de l'année 889, les Espagnols l'attaquèrent à l'improviste et l'égorgeèrent avec ses compagnons; puis ils jetèrent les cadavres de leurs victimes dans un puits, et se mirent à traquer les Arabes comme s'ils eussent été des bêtes fauves.

La joie des Espagnols fut immense. «Les lances de nos ennemis sont brisées!» disait leur poète al-'Abli ²⁾. «Nous avons rabaissé leur orgueil! Ceux qu'ils appelaient *la vile canaille* ont sapé les fondements de leur puissance. Depuis combien de temps leurs morts, que nous avons jetés dans ce puits, attendent-ils en vain un vengeur?»

La situation des Arabes était d'autant plus dangereuse qu'ils

1) Nous ne possédons aucun détail sur cette guerre, dont parle le poète espagnol al-'Abli, dans un vers que nous citerons plus loin.

2) Il s'appelait 'Abd ar-Raḥmān b. Aḥmad. On le nommait al-'Abli, parce qu'il était originaire de 'Abli, près de Guadix (cf. al-Idrisi, *Description*, texte, p. 201, trad., p. 246; Yāḳūt, *Mu'jam al-buldān*, éd. du Caire, t. VI, p. 114).

étaient désunis. L'anarchie dans laquelle on était tombé avait donné une vigueur nouvelle à la funeste rivalité des Ma'addites et des Yamanites; dans plusieurs districts, comme dans celui de Sidona, ces deux races se combattaient à outrance. Dans la province d'Elvira, alors qu'il s'agissait de donner un successeur à Yaḥyā, les Yamanites, qui semblent avoir eu la supériorité du nombre, contestaient aux Ma'addites leurs droits à l'hégémonie. Se quereller dans un moment aussi critique, c'était s'exposer à une ruine complète. Heureusement pour eux, les Yamanites le comprirent encore à temps; il cédèrent, et, de concert avec leurs rivaux, ils donnèrent le commandement à Sauwār ¹). Ce chef intrépide devint le sauveur de son peuple, et plus tard on disait souvent: «Si Allāh n'avait pas donné Sauwār aux Arabes, ils auraient été exterminés jusqu'au dernier.»

Ḳaisite, de même que Yaḥyā, Sauwār devait naturellement avoir à cœur de venger la mort de son contribule; mais il avait de plus à prendre une revanche: lors de la prise de Monte-Sacro, il avait vu les Espagnols tuer son fils aîné. A partir de ce moment, il avait été dévoré de la soif de la vengeance. D'après son propre témoignage, il était déjà vieux; «les femmes ne veulent plus de mon amour depuis que mes cheveux ont blanchi,» disait-il dans un de ses poèmes, et de fait, il apportait à la tâche sanglante qu'il allait accomplir, une obstination et une férocité que l'on s'expliquerait difficilement chez un jeune homme, mais qui se conçoivent chez un vieillard qui, dominé par une seule et dernière passion, a fermé l'âme à toute pitié, à tout sentiment humain. On serait porté à penser qu'il se crut l'ange exterminateur, et qu'il étouffa ses instincts plus doux, s'il en avait, par la conscience de sa mission providentielle.

Après avoir réuni autant d'Arabes que possible sous sa bannière, son premier soin fut de se remettre en possession de Monte-Sacro. En cela, il avait un double but: il voulait posséder une forteresse qui pût servir de base à ses opérations ultérieures, et assouvir sa rage dans le sang de ceux qui avaient tué son fils. Quoique Monte-

¹) Sauwār b. Ḥamdūn al-Ḳaisī, dit Ibn 'Idārī dans *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 137, trad., p. 219. — Hunaida, le quatrième aïeul de Sauwār et le chef des Ḳaisites, s'était établi à Maracena, dans le district d'Albolote, au nord de Grenade. Ses descendants y habitaient encore.

Sacro eût une garnison nombreuse, les Arabes prirent cette forteresse d'assaut. La vengeance de Sauwār fut terrible : il passa au fil de l'épée tous les soldats de la garnison, au nombre de six mille. Ensuite il attaqua et prit d'autres châteaux. Chacun de ses succès entraîna une horrible boucherie ; jamais et dans aucune circonstance, cet homme terrible ne fit grâce aux Espagnols ; des familles entières furent exterminées jusqu'au dernier membre, et pour une foule d'héritages, il n'y eut point d'héritiers.

Dans leur détresse, les Espagnols d'Elvira supplièrent Ğa'd ¹⁾, le gouverneur de la province, de les aider, en promettant de lui obéir dorénavant. Ğa'd consentit à leur demande. A la tête de ses propres troupes et des Espagnols, il alla attaquer Sauwār.

Le chef arabe l'attendit de pied ferme. Le combat fut vif des deux côtés ; mais les Arabes remportèrent la victoire, poursuivirent leurs ennemis jusqu'aux portes d'Elvira et leur tuèrent plus de sept mille hommes. Ğa'd lui-même tomba entre les mains des vainqueurs.

L'heureuse issue de cette bataille, connue sous le nom de *bataille de Ğa'd*, remplit les Arabes d'une joie indicible : s'étant bornés jusqu'alors à l'attaque des châteaux, ils avaient, pour la première fois, vaincu leurs ennemis en rase campagne, et ils avaient immolé bien des victimes aux mânes de Yaḥyā. Voici en quels termes un de leurs plus braves chefs, qui était en même temps un de leurs meilleurs poètes, Sa'īd Ibn Ğūdī ²⁾, exprima leurs sentiments :

Apostats et incrédules, qui, jusqu'à votre dernière heure, *déclarez fausse la vraie religion* ³⁾, nous vous avons massacrés, parce que nous avons à venger notre Yaḥyā. Nous vous avons massacrés : Dieu le voulait ! Fils d'esclaves, vous avez imprudemment irrité des braves qui n'ont jamais négligé de venger leurs morts ; accoutumez-vous donc à endurer leur fureur, à recevoir dans vos reins leurs épées flamboyantes.

A la tête de ces guerriers qui ne souffrent aucune insulte et qui sont courageux comme des lions, un illustre chef a marché

¹⁾ La *Hulla*, p. 80 *in fine*, le nomme Ğa'd b. 'Abd al-Ġāfir.

²⁾ Sa'īd b. Sulaimān b. Ğūdī, sur lequel cf. aḏ-Ḍabbī, *Buġyat al-multamis*, n° 795, p. 294 ; Ibn 'Idārī, II, texte, p. 138—139, trad., p. 221 et note 1 et les références citées (Ibn al-Abbār et Ibn al-Ḥaṭīb).

³⁾ Paroles que Muḥammad adresse, dans le Coran, aux chrétiens et aux juifs.

contre vous. Un illustre chef! Sa renommée surpasse celle de tout autre; il a hérité la générosité de ses incomparables ancêtres. C'est un lion; il est né du sang le plus pur de Nizār; il est le soutien de sa tribu comme nul autre ne l'est. Il allait venger ses contribuables, ces hommes magnanimes qui avaient cru pouvoir se fier à des serments réitérés. Il les a vengés! Il a passé les fils des blanches au fil de l'épée, et ceux d'entre eux qui vivent encore gémissent dans les fers dont il les a chargés. Nous avons tué des milliers d'entre vous; mais la mort d'une foule d'esclaves n'est point un équivalent pour celle d'un seul noble.

Ah, oui! ils ont assassiné notre Yaḥyā quand il était leur hôte! L'assassiner n'était pas une action sensée... Ils l'ont égorgé, ces méchants et méprisables esclaves; tout ce que font les esclaves est vilain. En commettant leur crime, ils n'ont pas fait une action sensée; non, leur sort qui n'a point été heureux, a dû les convaincre qu'ils avaient été mal inspirés. Vous l'avez assassiné en traîtres, infâmes, après bien des traités, après bien des serments!

Après l'éclatante victoire qu'il avait remportée, Sauwār, qui venait de conclure des alliances avec les Arabes de Reiyō, de Jaen, et même de Calatrava, recommença ses déprédations et ses massacres. Les Espagnols, entièrement découragés, n'imaginaient plus d'autre voie de salut que de se jeter dans les bras du sultan. Ils implorèrent donc sa protection. Le sultan la leur eût volontiers accordée, s'il eût été en état de le faire. Tout ce qu'il pouvait dans les circonstances données, c'était de promettre son intervention amicale. Il fit donc dire à Sauwār qu'il était prêt à lui donner une large part dans la direction des affaires de la province, mais qu'il attendait de lui en retour l'obéissance à ses ordres et la promesse de laisser les Espagnols en paix. Sauwār accepta ces conditions; lui et les Espagnols jurèrent solennellement la paix, et l'ordre matériel fut rétabli dans la province; malheureusement, c'était un calme trompeur; le trouble et la passion étaient au fond de toutes les âmes. Ne trouvant plus dans son voisinage des ennemis à exterminer, Sauwār attaqua les alliés et les vassaux d'Ibn Ḥafṣūn. Au bruit de ses exploits et de ses cruautés, aux cris de détresse de leurs compatriotes, le sentiment national se réveilla soudain chez les habi-

tants d'Elvira. D'un commun élan ils reprirent les armes, toute la province s'insurgea à leur exemple, le cri de guerre retentit dans toutes les familles, et les Arabes, partout attaqués, partout battus, allèrent chercher en toute hâte un asile dans l'Alhambra.

Pris par les Espagnols, repris par les Arabes, l'Alhambra n'était plus qu'une ruine majestueuse et presque hors de défense. Et pourtant, c'était le seul refuge qui restât aux Arabes; s'ils se le laissaient prendre, ils pouvaient être certains d'être égorgés jusqu'au dernier. Aussi étaient-ils fermement résolus à le défendre à outrance. Tant que le soleil était à l'horizon, ils repoussaient vigoureusement les attaques sans cesse renouvelées des Espagnols, qui, la rage au cœur, comptaient bien en finir cette fois avec ceux qui avaient été si longtemps leurs oppresseurs impitoyables. La nuit venue, ils rebâtissaient, à la lumière des flambeaux, les murailles et les bastions de la forteresse; mais les fatigues, les veilles, la perspective d'une mort certaine au cas où ils faibliraient un seul instant, tout cela les jetait dans un état de surexcitation fébrile qui ne les disposait que trop à se laisser gagner par des terreurs superstitieuses dont ils auraient rougi dans d'autres circonstances. Or, une nuit qu'ils travaillaient aux fortifications, il arriva qu'une pierre passa par dessus les murs et vint tomber à leurs pieds. Un arabe l'ayant ramassée, il y trouva attaché un morceau de papier qu'il déroula et sur lequel il vit écrits ces trois vers, qu'il lut à haute voix tandis que ses compagnons l'écoutaient dans le plus profond silence :

Leurs bourgades sont désertées, leurs champs sont en friche, les vents orageux y font tourbillonner le sable. Enfermés dans l'Alhambra, ils méditent à présent de nouveaux crimes; mais là aussi ils auront à subir des défaites continuelles, de même que leurs pères y étaient toujours en butte à nos lances et à nos épées.

En entendant lire ces vers à la lueur incertaine, blafarde et lugubre des flambeaux, dont les clartés tremblotantes formaient, au milieu des ombres opaques de la nuit, une illumination mobile de l'effet le plus singulier, les Arabes, qui désespéraient déjà du triomphe de leur cause, se laissèrent gagner par les plus sinistres pressentiments. « Ces vers, disait plus tard un d'entre eux, nous parurent un avis du ciel;

en les entendant lire, nous fûmes saisis d'une frayeur si grande, que toutes les armées de la terre, si elles eussent été là pour cerner notre forteresse, n'eussent pu l'augmenter.» Quelques-uns, moins impressionnables que les autres, essayèrent de rassurer leurs camarades épouvantés, en leur disant que le caillou et le billet n'étaient pas tombés du ciel, comme ils semblaient disposés à le croire, mais qu'ils avaient été lancés parmi eux par une main ennemie et que les vers étaient probablement de la composition du poète espagnol al-^cAblī. Cette idée ayant prévalu peu à peu, tous sommèrent leur poète al-Asadī de répondre, dans le même mètre et sur la même rime, au défi du poète ennemi. Pour al-Asadī, une telle tâche n'était point nouvelle; souvent il avait engagé avec al-^cAblī des duels poétiques de ce genre; mais il était d'un tempérament nerveux, d'une imagination infiniment impressionnable, et cette fois, ému et troublé plus qu'aucun autre, il chercha longtemps avant de trouver ces deux vers qui montraient assez qu'il n'était point en veine:

Nos bourgades sont habitées, nos camps ne sont pas en friche. Notre château nous protège contre toute insulte; nous y trouverons la gloire; il s'y prépare pour nous des triomphes, et pour vous, des défaites.»

Pour compléter la réponse, il fallait un troisième vers. Al-Asadī, qui était retombé sous l'empire de son émotion, ne put le trouver. Rougissant de honte et les yeux fixés à terre, il demeura interdit et muet, comme si de sa vie il n'eût composé un vers.

Cette circonstance n'était pas de nature à relever le courage abattu des Arabes. Déjà à demi rassurés, ils étaient prêts à ne voir rien de surnaturel dans ce qui était arrivé; mais quand ils s'aperçurent que, contre toute attente, l'inspiration faisait faux bond à leur poète, leurs craintes superstitieuses se réveillèrent de plus belle.

Tout honteux, al-Asadī était rentré dans son appartement, lorsque tout à coup il entendit une voix prononcer ce vers:

Certes, bientôt, quand nous en sortirons ¹⁾, vous aurez à essuyer une défaite si terrible, qu'elle fera blanchir en un seul instant les cheveux de vos femmes et de vos enfants.

¹⁾ C'est-à-dire: quand nous sortirons de l'Alhambra.

C'était le troisième vers, qu'il avait cherché en vain. Il regarda autour de lui, il ne vit personne. Fermement convaincu dès lors que ce vers avait été prononcé par un esprit invisible, il courut trouver le chef Aḏḥā, son ami intime, lui raconta ce qui venait d'arriver et lui répéta le vers qu'il avait entendu. « Réjouissons-nous ! s'écria Aḏḥā. Certainement, je suis tout à fait de ton opinion ; c'est un esprit qui a prononcé ce vers, et nous pouvons être certains que sa prédiction s'accomplira. Il doit en être ainsi, cette race impure doit périr, car Dieu a dit ¹⁾ : Celui qui, ayant exercé des représailles en rapport avec l'outrage reçu, en recevra un nouveau, sera assisté par Dieu lui-même. »

Convaincu désormais que l'Éternel les avait pris sous sa protection, les Arabes roulèrent le billet qui contenait les vers de leur poète autour d'un caillou et le lancèrent à leurs ennemis.

Sept jours plus tard, ils virent l'armée espagnole, forte de vingt mille hommes, se préparer à les attaquer du côté de l'est, et placer ses machines de guerre sur une colline. Au lieu d'exposer ses braves soldats à être égorgés dans une forteresse en ruines, Sauwār aima mieux les conduire à la rencontre de l'ennemi. Le combat engagé, il quitta tout à coup le champ de bataille avec une troupe d'élite, sans que son départ fût aperçu par ses adversaires, fit un détour et se précipita sur la division postée sur la colline, avec une impétuosité telle qu'il la mit en déroute. La vue de ce qui se passait sur la hauteur inspira aux Espagnols qui combattaient dans la plaine une terreur panique, car ils s'imaginaient que les Arabes avaient reçu des renforts. Alors commença un horrible carnage : poursuivant leurs ennemis fugitifs jusqu'aux portes d'Elvira, les Arabes en tuèrent douze mille, selon les uns, dix-sept mille, selon les autres.

Voici de quelle manière Sa'īd Ibn Ġūdī chanta cette seconde bataille, connue sous le nom de *bataille de la ville* :

Ils avaient dit, les fils des blanches : « Quand notre armée volera vers vous, elle tombera sur vous comme un ouragan. Vous ne pourrez lui résister, vous tremblerez de peur, et le plus fort château ne pourra pas vous offrir un asile.

¹⁾ Coran, sūr. XXII, vers. 59.

Eh bien ! Nous avons chassé cette armée quand elle vola vers nous, avec autant de facilité qu'on chasse des mouches qui voltigent autour de la soupe, ou que l'on fait sortir une troupe de chameaux de leur étable. Certes, l'ouragan a été terrible ; la pluie tombait à grosses gouttes, le tonnerre grondait et les éclairs sillonnaient les nuées ; mais ce n'était pas sur nous, c'était sur vous que fondait la tempête. Vos bataillons tombaient sous nos bonnes épées, ainsi que les épis tombent sous la faucille du moissonneur.

Quand ils nous virent venir à eux au galop, nos épées leur causèrent une si grande frayeur, qu'ils tournèrent le dos et se mirent à courir ; mais nous fondîmes sur eux en les perçant de coups de lance. Quelques-uns, devenus nos prisonniers, furent chargés de fers ; d'autres, en proie à des angoisses mortelles, couraient à toutes jambes et trouvaient la terre trop étroite.

Vous avez trouvé en nous une troupe d'élite, qui sait à merveille comment il faut faire pour embraser les têtes des ennemis quand la pluie, dont vous parliez, tombe à grosses gouttes. Elle se compose de fils de 'Adnān, qui excellent à faire des incursions, et de fils de Kaḥṭān, qui fondent sur leur proie comme des vautours. Son chef, un grand guerrier, un vrai lion qu'on célèbre en tous lieux, appartient à la meilleure branche des Kais ; depuis de longues années, les hommes les plus généreux et les plus braves reconnaissent sa supériorité en courage et en générosité. C'est un homme loyal. Issu d'une race de preux dont le sang ne s'est jamais mêlé à celui d'une race étrangère, il attaque impétueusement ses ennemis, comme il sied à un arabe, à un kaisite surtout, et il défend la vraie religion contre tout mécréant.

Certes, Sauwār brandissait ce jour-là une excellente épée, avec laquelle il coupait des têtes comme on ne les coupe qu'avec des lames de bonne trempe. C'était de son bras qu'Allāh se servait pour tuer les sectateurs d'une fausse religion, qui s'étaient réunis contre nous. Quand le moment fatal fut arrivé pour les fils des blanches, notre chef était à la tête de ses fiers guerriers, dont la fermeté ne s'ébranle pas plus qu'une montagne, et dont le nombre était si grand que la terre semblait trop étroite pour les porter. Tous ces braves galopèrent à bride abattue, tandis que leurs coursiers hennissaient.

Vous avez voulu la guerre; elle a été funeste pour vous, et Dieu vous a fait périr soudainement!

Dans la position critique où ils se trouvaient après cette bataille désastreuse, les Espagnols n'avaient pas le choix des partis; il ne leur en restait qu'un à prendre, c'était l'implorer l'appui et de reconnaître l'autorité du chef de leur race, de 'Umar b. Ḥafṣūn. Ils le firent, et bientôt après, Ibn Ḥafṣūn, qui se trouvait alors dans le voisinage, entra dans Elvira avec son armée, réorganisa les milices de cette ville, réunit sous sa bannière une partie des garnisons des châteaux voisins et se mit en marche pour aller attaquer Sauwār.

Ce chef avait profité de cet intervalle pour attirer à lui les Arabes de Jaen et de Reiyo, et son armée était maintenant assez nombreuse pour qu'il osât espérer pouvoir combattre Ibn Ḥafṣūn avec succès. Son espoir ne fut pas trompé. Après avoir perdu plusieurs de ses meilleurs soldats et prodigué son propre sang, Ibn Ḥafṣūn fut forcé à la retraite. Accoutumé à vaincre, il fut fort irrité de cet échec. L'imputant aux habitants d'Elvira, il leur reprocha de s'être mal conduits pendant la mêlée, et dans sa colère il leva sur eux une énorme contribution, en disant qu'ils devaient fournir eux-mêmes aux frais de cette guerre qu'il n'avait entreprise que dans leur intérêt. Puis il retourna vers Bobastro avec le gros de son armée, après avoir confié la défense d'Elvira à son lieutenant Ḥafṣ b. el-Moro.

Parmi les prisonniers qu'il emmenait, se trouvait le brave Sa'īd Ibn Ğūdī. Voici une pièce de vers que cet excellent poète composa pendant sa captivité:

Du courage, de l'espoir, mes amis! Soyez sûrs que la joie succédera à la tristesse, et qu'échangeant l'infortune contre le bonheur, vous sortirez d'ici. D'autres que vous ont passé des années dans ce cachot, qui courent les champs à cette heure, au grand soleil du jour.

Hélas, si nous sommes prisonniers, ce n'est pas que nous nous soyons rendus, mais c'est que nous nous sommes laissés surprendre. Si j'avais eu le moindre pressentiment de ce qui allait nous arriver, la pointe de ma lance m'aurait protégé; car les cavaliers connaissent ma bravoure et mon audace à l'heure du péril.

Et toi, voyageur, va porter mon salut à mon noble père et à

ma tendre mère, qui t'écouteront avec transport dès que tu leur auras dit que tu m'as vu. Salue aussi mon épouse chérie et rapporte-lui ces paroles: «Toujours je penserai à toi, même au jour du jugement dernier; je me présenterai alors devant mon créateur, le cœur rempli de ton image. Certes, la tristesse que tu éprouves maintenant m'afflige bien plus que la prison ou la perspective de la mort.»

Peut-être va-t-on me faire périr ici, et puis on m'enterrera.... Un brave tel que moi aime bien mieux tomber avec gloire sur le champ de bataille et servir de pâture aux vautours!

Après le départ d'Ibn Ḥafṣūn, Sauwār, qui s'était laissé attirer dans une embuscade, fut tué par les habitants d'Elvira. Quand on porta son cadavre dans la ville, l'air retentit de cris d'allégresse. Altérées de la soif de la vengeance, les femmes jetaient des regards de bêtes de proie sur le corps de celui qui les avait privées de leurs frères, de leurs maris, de leurs enfants, et rugissantes de fureur, elles le coupèrent en morceaux, qu'elles avalèrent...¹⁾

Les Arabes donnèrent le commandement à Sa'īd Ibn Ġūdī, auquel Ibn Ḥafṣūn venait de rendre la liberté (890).

Bien que Sa'īd eût été l'ami de Sauwār et le chantre de ses exploits, il ne lui ressemblait nullement. D'illustre naissance, son aïeul avait été successivement cadī d'Elvira et préfet de police de Cordoue, sous le règne d'al-Ḥakam I^{er} 2); il était en outre le modèle du chevalier arabe, et ses contemporains lui attribuaient les dix qualités qu'un parfait gentilhomme devait posséder toutes. C'étaient la générosité, la bravoure, la complète connaissance des règles de l'équitation, la beauté du corps, le talent poétique, l'éloquence, la force physique, l'art de manier la lance, celui de faire des armes et le talent de bien se servir de l'arc. C'était le seul Arabe qu'Ibn Ḥafṣūn craignît de rencontrer sur le champ de bataille. Un jour, avant que le combat commençât, Sa'īd provoqua Ibn Ḥafṣūn en duel; mais ce dernier, si brave qu'il fût, n'osa pas se mesurer avec lui. Une autre fois, pendant la mêlée, Sa'īd se trouva soudain face à face avec

¹⁾ La mort de Sauwār est également signalée par Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, p. 126, trad., p. 202.

²⁾ Voyez Ibn al-Abbār, *Ḥulla*, p. 83.

Ibn Ḥafṣūn. Celui-ci voulut l'éviter encore; mais Sa'īd le saisit à bras-le-corps et le jeta contre terre. Il l'aurait écrasé si les soldats d'Ibn Ḥafṣūn, en se jetant sur lui, ne l'eussent forcé à lâcher prise.

Ce plus vaillant des chevaliers en était aussi le plus tendre et le plus galant. Nul ne s'enamourait aussi promptement d'un son de voix ou d'une chevelure, nul ne savait mieux quelle puissance de séduction il y a dans une belle main. Etant venu un jour à Cordoue lorsque le sultan Muḥammad y régnait encore, il passait devant le palais du prince 'Abd Allāh, quand le chant harmonieux d'une femme frappa son oreille. Ce chant venait d'un appartement au premier étage, dont la fenêtre donnait sur la rue, et la chanteuse était la belle Djéhane (Ġahān). Celle-ci était alors auprès du prince, son maître; tantôt elle lui versait à boire, tantôt elle chantait. Attiré par un charme indéfinissable, Sa'īd alla se placer dans une encoignure, où il pouvait écouter à son aise sans attirer les regards des passants. Les yeux immuablement fixés sur la fenêtre, il écoutait, perdu dans le ravissement et l'extase, et mourant d'envie de voir la belle chanteuse. Après l'avoir guettée longtemps, il aperçut à la fin sa petite et blanche main au moment où elle présentait la coupe au prince. Il ne vit rien de plus; mais cette main d'une incomparable élégance et aussi cette voix si suave et si expressive, c'était assez pour faire battre violemment son cœur de poète et mettre son cerveau en feu. Mais, hélas! une barrière infranchissable le séparait de l'objet de son amour! En désespoir de cause, il essaya alors de faire prendre le change à sa passion. Il paya une somme énorme pour la plus belle esclave qu'il pût trouver, et lui donna le nom de Djéhane. Mais malgré les efforts que fit cette jeune fille pour plaire au beau chevalier, elle ne réussit pas à lui faire oublier son homonyme.

Le doux chant que j'ai entendu, disait-il, en m'enlevant mon âme, y a substitué une tristesse, qui me consume lentement. C'est à Djéhane, à celle dont je garderai un éternel souvenir, que j'ai donné mon cœur, et pourtant nous ne nous sommes jamais vus.... O Djéhane, objet de tous mes désirs, sois bonne et compatissante pour cette âme qui m'a quitté pour s'envoler vers toi! ton nom chéri, je l'invoque, les yeux baignés de larmes, avec la dévotion

et la ferveur d'un moine qui invoque celui de son saint, devant l'image duquel il se prosterne ¹⁾.

Mais Sa'ïd ne retint pas longtemps le souvenir de la belle Djéhane. Volage et inconstant, errant sans relâche de désir en désir, les grandes passions et les rêveries platoniques n'étaient point son fait, témoin ces vers de sa composition, que les écrivains arabes ne citent qu'en ajoutant les paroles : « Que Dieu lui pardonne ! »

Le plus doux moment dans la vie, c'est celui où l'on boit à la ronde ; ou plutôt, c'est celui où, après une brouillerie, l'on se réconcilie avec son amante ; ou plutôt encore, c'est quand l'amant et l'amante se lancent des regards enivrants ; c'est celui enfin où l'on enlace dans ses bras celle que l'on adore.

Je parcours le cercle des plaisirs avec la fougue d'un coursier qui a pris le mors aux dents ; quoiqu'il arrive, je contente tous mes désirs. Inébranlable le jour du combat, quand l'ange de la mort plane au-dessus de ma tête, je me laisse toujours ébranler par deux beaux yeux.

Il avait donc déjà oublié Djéhane, lorsqu'une nouvelle beauté lui fut amenée de Cordoue. Quand elle entra dans son appartement, la pudeur lui fit baisser les yeux, et alors Sa'ïd improvisa ces vers :

Quoi, ma belle amie, tu détournes de moi tes regards pour les fixer sur le plancher ! Serais-ce parce que je t'inspire de la répulsion ? Par Dieu, ce n'est pas ce sentiment-là que j'inspire d'ordinaire aux femmes, et j'ose t'assurer que ma figure mérite plus tes regards que le plancher.

Sa'ïd était à coup sûr le représentant le plus brillant de l'aristocratie ; mais il n'avait pas les qualités solides de Sauwār. La mort de ce grand chef était donc une perte que Sa'ïd ne pouvait réparer. Grâce aux soins de Sauwār, qui avait fait rebâtir plusieurs forte-

¹⁾ On dirait presque que ce dernier vers est d'un troubadour provençal, tant on y retrouve la délicatesse du chevalier chrétien et l'espèce de culte qu'il rendait à la dame de ses pensées.

resses romaines à demi ruinées, telles que Mentesa et Basti (Baza), les Arabes furent en état de se maintenir sous son successeur; mais, quoiqu'ils n'eussent plus à combattre le sultan, car celui-ci avait reconnu Sa'ïd, ils ne remportèrent plus d'avantages signalés sur les Espagnols. Les chroniqueurs musulmans, qui au reste ne disent presque rien sur les expéditions de Sa'ïd, ce qui prouve déjà qu'en général elles n'étaient pas heureuses, nous apprennent seulement qu'il y eut un instant où Elvira se soumit à son autorité. Quand il eut fait son entrée dans la ville, al-^cAblī, le poète espagnol, se présenta à lui et lui récita des vers qu'il avait composés à sa louange. Sa'ïd le récompensa généreusement; mais quand le poète fut parti, un arabe s'écria: «Quoi, émir, donnes-tu de l'argent à cet homme? As-tu donc oublié qu'il était naguère le grand agitateur de sa nation et qu'il a osé dire: «Depuis combien de temps leurs morts, que nous avons jetés dans ce puits, attendent-ils en vain un vengeur?» Chez Sa'ïd une plaie mal fermée se rouvrirait aussitôt, et, les yeux étincelants de colère: «Va saisir cet homme, dit-il à un parent de Yaḥyā b. Şuḳāla, tue-le et jette son cadavre dans un puits!» Cet ordre fut exécuté sur le champ ¹⁾.

¹⁾ Ibn Ḥaiyān, *Muḳtabis*, fol. 22 r.—23 v.; 40 v.—49 r.; 92 v.—94 r.; Ibn al-Abbar, p. 80—87; Ibn al-Ḥaṭīb, *Iḥāṭa*, articles sur Sauwār (manuscrite de l'Escurial) et sur Sa'ïd Ibn Ğūdī (dans *Notices sur quelques manuscrits arabes*, p. 258). L'auteur doit avertir que le manuscrit d'Ibn Ḥaiyān l'a souvent mis à même de corriger les vers qu'il a publiés, d'après d'autres manuscrits, dans ses *Notices*. — Cf. aussi Ibn 'Iḳārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 138, trad., p. 220—221.

CHAPITRE XIII ¹⁾.

Pendant que les Espagnols d'Elvira combattaient contre la noblesse arabe, des événements fort graves se passaient aussi à Séville.

Nulle part, le parti national n'était aussi fort. Du temps des Wisigoths, Séville avait été le siège de la science et de la civilisation romaines, et la résidence des familles les plus nobles et les plus opulentes ²⁾. La conquête arabe n'y avait apporté presque aucun changement dans l'ordre social. Peu d'Arabes s'étaient établis dans la ville; ils s'étaient fixés de préférence dans les campagnes. Les descendants des Romains et des Goths formaient donc encore la partie la plus nombreuse des habitants. Grâce à l'agriculture et au commerce, ils étaient fort riches; de nombreux vaisseaux d'outremer venaient chercher à Séville, qui passait pour un des meilleurs ports de l'Espagne, des cargaisons de coton, d'olives et de figes, que la terre produisait en abondance ³⁾. La plupart des Sévillans avaient abjuré le christianisme; ils l'avaient fait de bonne heure, car déjà sous le règne de 'Abd ar-Raḥmān II, on avait dû bâtir pour eux une grande-mosquée ⁴⁾; mais leurs mœurs, leurs coutumes, leur caractère, tout enfin, jusqu'à leurs noms de famille, tels que

¹⁾ Tout ce chapitre suit en entier Ibn Ḥaiyān, *Muḥtabis*, fol. 49 v.—56 v.; 63 r.—65 r. Le récit des événements qu'il rapporte est très bref ou même passé sous silence chez les autres historiens arabes.

²⁾ Cf. *Aḥbār maǧmū'a*, p. 16; al-Maḥḥarī, *Nafh at-ṭīb (Analectes)*, t. I, p. 89. Sous les Romains, Séville avait été la principale ville de l'Espagne, témoin ces vers d'Ausone:

Iure mihi post has memorabere nomen Hiberum
Hispalis, aequoreus quam praeterlabitur amnis,
Submittit cui tota suos Hispania fasces.

Quelques éditions portent ici *Emerita* au lieu de *Hispalis*; mais l'expression *aequoreus amnis*, qui convient fort bien au Guadalquivir près de Séville, puisque la marée s'y fait ressentir, ne convient pas à la Guadiana près de Mérida.

³⁾ Ar-Rāzī, traduction espagnole (dans les *Memorias de la Academia de la Historia*, t. VIII), p. 56.

⁴⁾ Cf. Ibn al-Ḳuṭīya, *Iftitāh*, fol. 26 r; *Encyclopédie de l'Islām*, t. IV, p. 244b.

Beni Angelino, Beni Sabarico ¹⁾ etc. . . , rappelait encore leur origine espagnole.

En général, ces renégats étaient pacifiques et nullement hostiles au sultan, qu'ils considéraient au contraire comme le soutien naturel de l'ordre; mais ils craignaient les Arabes, non pas ceux de la ville, car ceux-ci, accoutumés aux bienfaits de la civilisation, ne s'intéressaient plus aux rivalités de tribu ou de race, mais ceux de la campagne, qui avaient conservé intactes leurs mœurs agrestes, leurs vieilles préventions nationales, leur aversion pour toute race autre que la leur, leur esprit belliqueux et leur attachement pour les anciennes familles auxquelles ils avaient obéi de père en fils depuis un temps immémorial. Remplis d'une haine jalouse contre les riches Espagnols, ils étaient prêts à marcher pour aller les piller et les massacrer, dès que les circonstances le leur permettraient ou que leurs nobles les y convieraient. Ils étaient fort redoutables, ceux de l'Aljarafe surtout; aussi les Espagnols, qui avaient une vieille prédiction selon laquelle la ville serait brûlée par le feu qui viendrait de l'Aljarafe ²⁾, avaient-ils concerté leurs mesures pour ne pas être pris au dépourvu par les fils des brigands du Désert. Ils s'étaient organisés en douze corps, dont chacun avait son chef, sa bannière et son arsenal, et ils avaient contracté des alliances avec les Arabes ma'addites de la province de Séville et avec les Berbères Butr de Moron.

Parmi les grandes familles arabes de la province, il y en avait deux qui primaient toutes les autres: c'étaient celle des Banū Ḥaġġāġ et celle des Banū Ḥaldūn. La première, quoique très arabe dans ses idées, descendait cependant, par les femmes, de Witiza, l'avant-dernier roi goth. Une petite fille de ce roi, Sara, avait épousé en secondes noces un certain 'Umair, de la tribu yamanite de Laḥm. De ce mariage étaient issus quatre enfants, qui furent la souche d'autant de grandes familles, parmi lesquelles celle des Banū Ḥaġġāġ était la plus riche. C'est à Sara qu'elle devait les grandes propriétés territoriales qu'elle possédait dans le Sened, car un historien arabe,

¹⁾ On trouve souvent ce nom dans les chartes du nord de l'Espagne. Voyez, par exemple, *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 469. L'orthographe arabe est بنو أنجلين et بنو شبرقه.

²⁾ Ar-Rāzī, traduction espagnole, p. 56.

qui, lui aussi, descendait de Witiza par Sara, remarque que 'Umair avait eu des enfants d'autres femmes, mais que les descendants de celles-ci ne pouvaient nullement rivaliser avec ceux de Sara ¹⁾). L'autre famille, celle des Banū Ḥaldūn, était aussi d'origine yamanite; elle appartenait à la tribu de Ḥaḍramaut et ses propriétés se trouvaient dans l'Aljarafe. Agriculteurs et soldats, les membres de ces deux grandes maisons étaient aussi marchands et armateurs. Ils résidaient d'ordinaire à la campagne dans leurs châteaux, leur *bordjs* ²⁾); mais de temps en temps, ils séjournaient dans la ville, où ils avaient des palais.

Au commencement du règne de 'Abd Allāh, Kuraib était le chef des Banū Ḥaldūn. C'était un homme dissimulé et perfide, mais qui possédait tous les talents d'un chef de parti. Fidèle aux traditions de sa race, il détestait la monarchie; il voulait que la caste à laquelle il appartenait ressaisît la domination que les Umayyades lui avaient arrachée. D'abord, il essaya de faire éclater une insurrection dans la ville même. Il s'adressa donc aux Arabes qui y demeuraient, et tâcha de ranimer chez eux l'amour de l'indépendance. Il n'y réussit pas. Ces Arabes, pour la plupart kuraïšites ou clients de la famille régnante, étaient royalistes, ou pour mieux dire, ils n'étaient d'aucun parti, si ce n'est de celui qu'on appelle de nos jours le parti de l'ordre. Vivre en paix avec tout le monde et ne pas être troublés dans leurs affaires ou dans leurs plaisirs, c'était tout ce qu'ils demandaient. Ils n'avaient donc aucune sympathie pour Kuraib; son humeur aventureuse et son ambition déréglée ne leur inspirait qu'une profonde aversion mêlée de terreur. Quand il parlait d'indépendance, on lui répondait qu'on haïssait le désordre et l'anarchie, qu'on n'aimait pas être l'instrument de l'ambition d'autrui, et qu'on n'avait que faire de ses mauvais conseils et de son mauvais esprit.

Voyant qu'il perdait son temps dans la ville, Kuraib retourna

¹⁾ Cf. Ibn al-Kuṭīya, *Iftitāh*, fol. 3 r.

²⁾ Le château des Banū Ḥaldūn portait encore au XIII^e siècle le nom de ses anciens seigneurs, car, dans les chartes d'Alphonse X, il est souvent question du *Borg Aben-Haldon* ou de la *Torre Aben-Haldon*. Voyez Espinosa, *Historia de Sevilla*, t. II, fol. 4, col. 1; fol. 16, col. 2; fol. 17, col. 1; cette dernière charte se trouve aussi dans le *Memorial histórico español*, t. I, p. 14.

dans l'Aljarafe, où il n'eut point de peine à enflammer les cœurs de ses contribules; ils lui promirent presque tous de prendre les armes au premier signal qu'il leur donnerait; ensuite, il forma une ligue dans laquelle entrèrent les Banū Ḥaġġāġ, deux chefs yamanites, l'un de Niébla, l'autre de Sidona, et le chef des Berbères Barānis de Carmona. Le but que les alliés se proposaient était d'enlever Séville au sultan et de piller les Espagnols.

Les patriciens sévillans, qui, à cause de la distance, ne pouvaient plus épier Kuraib comme au temps où il se trouvait encore parmi eux, ignoraient le complot qu'il tramait; de temps à autre, des bruits vagues en parvenaient bien à leurs oreilles, mais ils ne savaient rien de précis et ne se méfiaient pas encore assez du dangereux conspirateur.

Voulant d'abord se venger de ceux qui n'avaient pas voulu l'écouter et leur montrer en même temps que le souverain était incapable de les défendre, Kuraib fit savoir secrètement aux Berbères de Merida et de Medellin que la province de Séville était presque dégarnie de troupes, et que s'ils le voulaient, ils pourraient y faire facilement un riche butin. Toujours enclins à la rapine, ces hommes à demi sauvages se mirent aussitôt en marche, s'emparèrent de Ṭalyāṭa ¹⁾, pillèrent ce village, y massacrèrent les hommes et y mirent les femmes et les enfants en servitude. Le gouverneur de Séville appela aux armes tous ceux qui étaient en état d'en porter et alla à la rencontre des Berbères. Ayant appris en route qu'ils étaient déjà maîtres de Ṭalyāṭa, il établit son camp sur une hauteur qui s'appelait la « montagne des oliviers ». Une distance de trois milles seulement le séparait de l'ennemi, et des deux côtés on se tenait prêt à combattre le lendemain, lorsque Kuraib, qui avait fourni son contingent, de même que les autres seigneurs, profita de la nuit pour faire dire aux Berbères que, le combat engagé, il leur faciliterait la victoire en prenant la fuite avec son régiment. Il tint sa promesse, et, en fuyant, il entraîna toute l'armée derrière lui. Poursuivi par les Berbères, le gouverneur ne fit halte que dans le village de Huebar, à cinq lieues de Séville, où il se retrancha.

¹⁾ Bourgade qui se trouvait à deux milles à l'ouest de Séville: cf. *Recherches*, 3^{me} édition, t. I, p. 308 et suiv. (attestations dans Ibn al-Abbār, *Takmilat aṣ-Ṣila*, p. 245 et n° 292, p. 142, note 2; Yāqūt, *Muġam*, t. IV, p. 56; erreur de de Slane dans *Histoire des Berbères*, t. II, p. 185).

Les Berbères, sans faire le moindre effort pour le forcer dans cette position, retournèrent à Ṭalyāṭa, où ils restèrent trois jours, pendant lesquels ils mirent à feu et à sang tous les endroits du voisinage. Puis, leurs grands sacs regorgeant de butin, ils retournèrent chez eux.

Cette terrible razzia avait déjà ruiné un grand nombre de propriétaires, lorsqu'un nouveau fléau vint frapper les Sévillans. Cette fois, le perfide Kuraib n'avait rien à se reprocher: un chef de race ennemie, un renégat, vint spontanément seconder ses projets. C'était Ibn Marwān, le seigneur de Badajoz. Voyant ses voisins de Merida revenir chargés de riches dépouilles, il en conclut qu'il n'avait qu'à se montrer pour obtenir sa part de la curée. Il ne se trompait pas. S'étant avancé jusqu'à trois parasanges de Séville, il pilla tout à la ronde pendant plusieurs jours consécutifs, et, quand il retourna à Badajoz, il n'avait rien à envier aux Berbères de Merida.

La conduite de leur gouverneur, qui était resté inactif pendant que des hordes sauvages ravageaient coup sur coup leurs terres, avait exaspéré les Sévillans contre lui et contre le souverain. Cédant à leurs plaintes, le sultan déposa, il est vrai, ce gouverneur malhabile; mais le successeur qu'il lui donna, bien qu'il fût au reste d'une réputation intacte, manquait également de l'énergie nécessaire pour maintenir l'ordre dans la province et réprimer l'audace des brigands qui s'y multipliaient d'une manière effrayante.

Le plus redoutable parmi ces bandits était un berbère des Barānis de Carmona, nommé Ṭamašekka ¹⁾, qui dévalisait les voyageurs sur la grande route entre Séville et Cordoue. Le gouverneur de Séville n'osait ou ne pouvait rien entreprendre contre lui, lorsqu'un brave renégat d'Ecija, nommé Muḥammad Ibn Ġālib, promit au sultan de faire cesser ces brigandages, s'il lui permettait de bâtir une forteresse près du village de Siete Torres, sur les frontières de la province de Séville et de celle d'Ecija. Le sultan accepta son offre; la forteresse fut bâtie, Ibn Ġālib s'y installa avec un grand nombre de renégats, de clients umaiyades et de Berbères Butr, et les brigands ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avaient affaire à un ennemi bien autrement redoutable que ne l'était le gouverneur de Séville.

La sûreté commençait déjà à se rétablir, lorsqu'un matin, le

¹⁾ En arabe الطمشكة. La vocalisation de ce nom est incertaine.

soleil s'étant à peine levé, la nouvelle se répandit dans Séville que, pendant la nuit, une rencontre avait eu lieu entre la garnison du château d'Ibn Ġālib d'un côté, et les Banū Ḥaldūn et les Banū Ḥaġġāġ de l'autre; qu'un des Banū Ḥaġġāġ avait été tué; que ses amis étaient arrivés avec son cadavre dans la ville; qu'ils s'étaient rendus directement auprès du gouverneur pour lui demander justice, et que ce dernier leur avait répondu qu'il n'osait prendre sur lui la responsabilité de prononcer en pareille matière, et que par conséquent ils devaient s'adresser au souverain.

Au moment où l'on s'entretenait à Séville de ces événements, les plaignants étaient déjà sur la route de Cordoue, suivis de près par quelques renégats sévillans, qui, informés par Ibn Ġālib de ce qui s'était passé, allaient plaider sa cause. A leur tête se trouvait un des hommes les plus considérés de la ville; c'était Muḥammad ¹⁾, dont l'aïeul avait embrassé l'islamisme le premier de sa famille; son bisaïeul s'appelait Angelino, et le nom de Banū Angelino avait été conservé à cette maison.

Quand les plaignants eurent été introduits auprès du sultan, l'un d'entre eux prit la parole et porta plainte en ces termes: «Voici ce qui est arrivé, émir. Nous passions paisiblement sur le grand chemin, lorsque tout à coup Ibn Ġālib nous attaque. Nous cherchons à nous défendre, et pendant cette action, un des nôtres tombe frappé à mort. Nous sommes prêts à jurer que c'est ainsi que les choses se sont passées, et nous exigeons par conséquent que tu punisses ce traître, cet Ibn Ġālib. Et permets-nous, émir, d'ajouter à ce propos que ceux qui t'ont engagé à accorder ta confiance à ce renégat, t'ont mal conseillé. Prends des informations sur les hommes qui servent sous lui; tu apprendras alors que ce sont des gens sans aveu, des repris de justice. Cet homme te trahit, sois-en convaincu; pour le moment, il fait encore semblant de t'être fidèle; mais nous avons l'intime conviction qu'il entretient des intelligences secrètes avec Ibn Ḥaḥṣūn, et qu'un beau jour il lui livrera toute la province.»

Quand ils eurent fini de parler, Muḥammad Ibn Angelino et ses compagnons furent introduits à leur tour. «Voici de quelle manière

¹⁾ De son nom complet, Muḥammad b. 'Umar b. Ḥaṭṭāb Ibn Angelino.

la chose s'est passée, émir, dit le patricien. Les Banū Ḥaldūn et les Banū Ḥaġġāġ avaient formé le projet de surprendre le château pendant la nuit; mais contre leur attente, Ibn Ġālib se tenait sur ses gardes, et, voyant son château attaqué, il opposa la force à la force. Ce n'est donc pas sa faute si un des assaillants a été tué; il ne faisait autre chose que se défendre, il était dans son droit. Nous te prions donc de ne pas croire aux mensonges de ces Arabes turbulents. Ibn Ġālib mérite bien, d'ailleurs, que tu sois juste envers lui; c'est un de tes serviteurs les plus fidèles et les plus dévoués, et il te rend un grand service en purgeant la contrée de bandits.»

Soit que le sultan jugeât réellement l'affaire douteuse, soit qu'il craignît de mécontenter l'un des partis en donnant raison à l'autre, il déclara que, voulant prendre de plus amples informations, il enverrait son fils Muḥammad à Séville, afin qu'il y examinât la cause.

Bientôt après, ce jeune prince, l'héritier présomptif du trône, arriva à Séville. Il y fit venir Ibn Ġālib et l'interrogea, de même que les Banū Ḥaġġāġ; mais comme les deux partis continuaient à s'inculper réciproquement et qu'il n'y avait pas de témoins impartiaux, le prince ne savait à qui donner raison. Tandis qu'il hésitait encore, les passions s'échauffaient de plus en plus, et l'effervescence qui régnait parmi les patriciens se communiquait aussi au peuple. A la fin, il déclara que, ne considérant pas l'affaire comme suffisamment éclaircie, il ne prononcerait que plus tard, mais que, pour le moment, il permettait à Ibn Ġālib de retourner à son château.

Les renégats criaient victoire. Ils disaient que le prince donnait évidemment raison à leur ami, et que s'il ne se déclarait pas ouvertement, c'était qu'il ne voulait pas se brouiller avec les Arabes. De leur côté, les Banū Ḥaldūn et les Banū Ḥaġġāġ interprétaient la conduite du prince de la même manière, et ils en étaient piqués jusqu'au vif. Bien résolus à se venger et à lever l'étendard de la révolte, ils quittèrent la ville, et tandis que Kuraib faisait prendre les armes à ses Ḥaḍramites de l'Aljarafe, le chef des Banū Ḥaġġāġ, 'Abd Allāh, rassemblait sous sa bannière les Laḥmites du Sened ¹⁾. Ensuite ces deux chefs arrêtèrent un plan de conduite. Ils convin-

¹⁾ On appelait ainsi la contrée qui s'étend entre Séville et Niebla.

rent entre eux de faire, chacun de son côté, un coup de main. 'Abd Allāh se rendrait maître de Carmona, et le même jour, Kuraib ferait surprendre la forteresse de Coria, sur la frontière orientale de l'Aljarafe, après avoir fait enlever le troupeau qui appartenait à un oncle du sultan et qui pâturait dans l'une des deux fies que forme le Guadalquivir à son embouchure.

Kuraib, qui était trop grand seigneur pour exécuter lui-même une entreprise de ce genre, en confia l'exécution à son cousin al-Mahdī, un débauché dont les dérèglements scandalisaient tout Séville¹). Al-Mahdī se rendit d'abord à la forteresse de Lebrija, vis-à-vis de l'île. Sulaimān, le seigneur de cette forteresse et l'allié de Kuraib, l'y attendait. Ensuite on aborda dans l'île. Deux cents vaches et une centaine de chevaux y paissaient, gardés par un seul homme. Les Arabes tuèrent ce malheureux, et, s'étant emparés des animaux, ils s'acheminèrent vers Coria, surprirent cette forteresse et y mirent leur butin en sûreté.

De son côté, 'Abd Allāh Ibn Ḥaġġāġ, secondé par le Berbère des Barānis Ġunaid, attaqua Carmona à l'improviste et s'en rendit maître, après en avoir chassé le gouverneur, qui alla chercher un refuge à Séville.

La hardiesse des Arabes et la promptitude avec laquelle ils avaient accompli leurs desseins, répandirent l'alarme dans la ville. Aussi le prince Muḥammad se pressa-t-il d'écrire à son père pour lui demander des ordres et surtout des renforts.

Le sultan, quand il eut reçu la lettre de son fils, assembla son conseil. Les opinions sur le parti à prendre y étaient partagées. Alors un vizir pria le sultan de lui accorder un entretien secret. Ayant obtenu sa demande, il lui conseilla de se raccommoier avec les Arabes en faisant mettre à mort Ibn Ġālib. «Quand ce renégat, dit-il, aura cessé de vivre, les Arabes se tiendront pour satisfaits; ils te rendront Carmona et Coria, restitueront à ton oncle ce qu'ils lui ont pris et rentreront dans l'obéissance.

Sacrifier aux Arabes un serviteur loyal et se brouiller avec les renégats, sans qu'on eût la certitude de gagner leurs adversaires, c'était à coup sûr une politique, non seulement perfide, mais mala-

²) Voyez Ibn Ḥaiyān, *Muḥtabis*, fol. 59 v.

droite. Toutefois le sultan crut devoir se ranger à l'avis qu'on lui donnait, et, ayant ordonné à son client Ğa'd, à qui Sauwār venait de rendre la liberté, de marcher vers Carmona avec des troupes : « Tu donneras raison, lui dit-il, aux accusateurs d'Ibn Ğālib, et tu le feras mettre à mort; puis tu feras tout ce que tu pourras pour ramener par la douceur les Arabes à l'obéissance, et tu ne les combattras que quand tu auras épuisé tous les moyens de persuasion. »

Ğa'd se mit en marche; mais quoique le but de son expédition fût tenu secret, le bruit courait cependant que ce n'était pas aux Banū Ḥaldūn, mais à Ibn Ğālib qu'on en voulait. Aussi le renégat se tenait-il sur ses gardes, et il s'était déjà mis sous la protection d'Ibn Ḥafṣūn, lorsqu'il reçut une lettre de Ğa'd. « Rassure-toi, lui écrivait ce général, le but de ma marche n'est nullement tel que tu sembles le croire. J'ai l'intention de punir les Arabes qui se sont portés à de si grands excès, et comme tu les hais, je crois pouvoir compter sur ta coopération. » Ibn Ğālib se laissa tromper par cette lettre perfide, et quand Ğa'd fut arrivé près du château, il se joignit à lui avec une partie de ses soldats. Alors Ğa'd fit semblant d'aller assiéger Carmona; mais arrivé devant cette ville, il fit parvenir en secret au chef des Banū Ḥaġġāġ une autre lettre qui portait qu'il était prêt à faire périr Ibn Ğālib, pourvu que, de son côté, Ibn Ḥaġġāġ rentrât dans l'obéissance. Le marché fut bientôt conclu; Ğa'd fit couper la tête d'Ibn Ğālib, et Ibn Ḥaġġāġ évacua Carmona.

Quand les renégats de Séville eurent appris la noire trahison dont leur allié avait été la victime, toute leur fureur se tourna contre le sultan. Ils tinrent conseil sur ce qu'il convenait de faire. Quelques-uns proposèrent de venger le meurtre d'Ibn Ğālib sur Umāiya, le frère de Ğa'd et l'un des plus vaillants guerriers de l'époque, qui était alors gouverneur de Séville. Cette proposition fut adoptée; mais comme on ne pouvait rien faire à moins qu'on ne fût maître de la ville, Ibn Angelino prit sur lui d'aller parler au prince et de faire en sorte que celui-ci en confiât la défense aux renégats. Puis les patriciens résolurent de dépêcher des exprès à leurs alliés, les Arabes ma'addites de la province de Séville et les Berbères Butr de Moron, pour les prier de venir leur prêter main-forte.

Pendant que ces exprès étaient déjà en route, Ibn Angelino, accompagné de quelques-uns de ses amis, alla trouver le prince Muḥammad. «Seigneur, lui dit-il, il se peut que nous ayons été calomniés à la cour et accusés d'un crime dont nous sommes innocents; il se peut qu'un projet funeste ait été formé contre nous dans le conseil du sultan; il se peut enfin que Ğa'd, ce traître infâme, nous attaque à l'improviste avec des forces si nombreuses qu'il nous soit impossible de lui résister. Si tu veux donc nous sauver du péril qui nous menace et nous attacher à toi par les liens de la gratitude, il faut nous confier les clefs de la ville et le soin de veiller à sa défense, jusqu'au moment où les choses se seront éclaircies. Ce n'est pas que nous nous méfions de toi; mais tu sais toi-même que, quand les troupes seront entrées dans la ville, tu ne seras pas en état de nous protéger.»

Bon gré mal gré, Muḥammad, déjà brouillé avec les Arabes et ne pouvant disposer que d'une chétive garnison, fut forcé d'accorder aux renégats ce qu'ils lui demandaient.

Maîtres de la ville, les renégats attendirent la venue des Ma'adites et des Berbères Butr. Ceux-ci arrivèrent dans la matinée du mardi 9 septembre de l'année 889 ¹⁾. Alors une foule compacte se rua sur le palais d'Umaiya. L'insurrection fut si soudaine que le gouverneur n'eut pas même le temps de mettre ses bottes. Il se jeta sur un cheval et galopa, ventre à terre, vers le palais du prince. Désappointés, les insurgés pillèrent son palais; puis ils se rendirent vers celui du prince qu'ils entourèrent en poussant des cris féroces. De minute en minute, la foule se grossissait de boutiquiers, d'artisans, d'ouvriers. Ne sachant que faire, le prince envoya en toute hâte des messagers à Ibn Angelino, à Ibn Sabarico et à d'autres patriciens, pour les conjurer de venir concerter avec lui les moyens propres à faire cesser le tumulte.

Ces patriciens, qui jusque-là s'étaient tenus à l'écart, délibérèrent entre eux sur ce qu'ils feraient. Leur embarras était grand. Ils craignaient de tomber dans un piège, s'ils se rendaient à l'invitation du prince; mais ils savaient aussi que s'ils refusaient de le faire,

¹⁾ Voyez Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabiṣ*, fol. 63 r. La date qui se trouve fol. 55 v. est inexacte.

ils seraient accusés de connivence avec les émeutiers, et c'est ce qu'ils ne voulaient pas non plus. Tout bien considéré, ils résolurent de se rendre auprès du prince; mais ils prirent des précautions: ils revêtirent des cuirasses sous leurs habits, et avant d'entrer dans le palais, ils placèrent des Sévillans bien armés et des soldats de de Moron derrière la porte. «Si nous ne sommes pas de retour au moment où le muezzin annoncera la prière de midi, vous assaillirez le palais, et vous viendrez nous délivrer.» Cela dit, ils allèrent trouver le prince, qui les accueillit de la manière la plus gracieuse. Mais tandis qu'ils s'entretenaient encore avec lui, les hommes postés à la porte perdirent patience, prirent du soupçon et se mirent à enfoncer la porte. Se précipitant d'abord dans les écuries, ils se rendirent maîtres des chevaux et des mulets; puis ils coururent vers la porte du *faşıl* (avant-mur), qui se trouvait à l'autre bout de la cour, vis-à-vis de la porte d'entrée; mais là, ils trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'attendaient nullement. Umaiya était là.

Dès que ce vaillant guerrier avait entendu les cris des insurgés dans les écuries, il avait fait arrêter Ibn Angelino et ses compagnons; puis il avait posté ses propres serviteurs et ceux du prince sur la plate-forme de la porte du *faşıl*; il y avait fait apporter un amas de projectiles, et quand les renégats et leurs alliés s'approchèrent de cette porte, ils furent assaillis d'une grêle de traits, de pierres, de meubles. Quoiqu'ils eussent l'avantage du nombre, leurs adversaires avaient celui de la position. Excités par Umaiya, qui, la tête et la poitrine ensanglantées par de nombreuses blessures, les animait par son geste, son regard, son exemple, les défenseurs du palais étaient résolus à vendre chèrement leurs vies, et le désespoir semblait leur prêter des forces surhumaines.

Le combat dura depuis midi jusqu'au coucher de soleil. La nuit venue, les assaillants bivouaquèrent dans la cour, et le lendemain matin, ils recommencèrent l'attaque.

Que faisaient, pendant ce temps, les royalistes et tous ces amis de l'ordre, qui auraient dû voler, ce semble, au secours du gouverneur? Fidèles à leur devise: *chacun pour soi*, et subissant l'inévitable ascendant qu'exerce sur la faiblesse une résolution vigoureuse, ils attendaient, et, s'étant barricadés dans leurs hôtels, ils laissaient le gouverneur se tirer d'affaire comme il le pourrait. Ils lui voulaient du

bien sans doute, tous leurs vœux étaient pour lui, mais risquer leur vie pour le sauver, leur dévouement n'allait pas jusque-là.

Ils avaient fait quelque chose pourtant. Aussitôt que le tumulte avait commencé, ils avaient envoyé un courrier à Ğa'd pour le prévenir du péril où se trouvait son frère et le prince. Il est vrai que cela ne leur coûtait pas beaucoup, et il s'agissait de savoir, d'abord, si Ğa'd arriverait à temps, ensuite, s'il réussirait à dompter l'insurrection.

A peine informé de ce qui se passait à Séville, Ğa'd s'était mis en route avec autant de cavaliers qu'il avait pu en rassembler à la hâte. Dans la matinée du 10 septembre, le combat ayant recommencé dans la cour du palais, il arrive du côté du midi. Un poste de renégats veut lui barrer le passage: il lui passe sur le corps. Il pénètre dans le faubourg où demeurait le ħuraišite 'Abd Allāh b. al-Aš'at. Ce royaliste lui apprend en peu de mots où les choses en sont. «Au galop et ventre à terre!» crie le général. L'épée au poing, il fond sur la multitude. Les Sévillans soutiennent fermement le choc. Le cheval de Ğa'd s'abat frappé à mort; ses cavaliers reculent. Il tâche de les ramener à la charge, appelle chacun par son nom, les conjure de tenir ferme. Les plus vaillants se rallient, reviennent à la charge, et s'attaquent de préférence aux chefs. Le général lui-même se précipite sur un des plus braves Sévillans et le tue. Le désordre se met dans la multitude. On recule, on se heurte, on se presse. Les cavaliers redoublent de vigueur, et bientôt les Sévillans fuient de tous côtés.

Au comble de la joie, Ğa'd s'élançait dans le palais, serre son frère sur son cœur et baise respectueusement la main du prince. «Dieu soit loué, s'écrie-t-il, j'ai pu vous sauver encore. — Il était temps, lui répond son frère, une demi-heure plus tard et nous étions perdus. — Oui, ajoute le prince, tous nous n'attendions que la mort. Mais ne songeons à présent qu'à la vengeance! Que l'on punisse ces rebelles en mettant leurs maisons à sac; que l'on tire Ibn Angelino et ses complices de la prison, que le bourreau leur coupe la tête, et que leurs biens soient confisqués!»

Pendant que ces infortunés marchaient à l'échafaud, Séville présentait un horrible spectacle. Altérés de la soif du carnage et avides de butin, les cavaliers de Ğa'd massacraient les fuyards et pillaient

leurs demeures. Heureusement pour les renégats, il existait entre eux et les clients umaiyades de Séville ce qu'on appelait une alliance de voisinage. En considération de cette alliance, ces clients demandèrent et obtinrent la grâce de leurs concitoyens, et peu de temps après, le sultan lui-même accorda une amnistie générale. Ce n'était qu'un répit; les renégats touchaient au moment de leur ruine entière.

Quand le prince Muḥammad fut retourné à Cordoue avec Ğa'd et ses troupes, des messagers d'Ibn Ḥafṣūn, qui était alors en paix avec le sultan, y arrivèrent pour demander la tête de Ğa'd, puisque ce général avait fait périr Ibn Ğālib, l'allié de leur maître.

La puissance d'Ibn Ḥafṣūn et la crainte qu'il inspirait au sultan étaient alors si grandes, que Ğa'd, bien qu'il n'eût fait que ce que son souverain lui avait ordonné, craignit non sans raison d'être sacrifié au chef des renégats. Ne voyant, pour se soustraire au péril qui le menaçait, d'autre moyen qu'une prompte fuite, il quitta la capitale de nuit et secrètement, afin d'aller chercher un refuge auprès de son frère, le gouverneur de Séville. Il était accompagné de ses deux frères, Hāsim et 'Abd al-Ğāfir, de quelques-uns de ses amis, parmi lesquels se trouvaient deux ḵuraišites, de ses pages et de ses esclaves. Longeant le Guadalquivir qu'ils avaient à gauche, ces cavaliers arrivèrent à la pointe du jour près du château de Siete Filla. Ils demandèrent et obtinrent la permission de s'y arrêter quelques instants pour se reposer et se rafraîchir. Malheureusement pour eux, la bande du berbère Ṭamašekka rôdait alors dans les alentours, et les frères d'Ibn Ğālib, qui servaient dans cette bande, avaient remarqué l'arrivée des cavaliers au château. Ils avaient reconnu Ğa'd, et, brûlant du désir de venger sur lui le meurtre de leur frère, ils avertirent leur chef et lui dirent qu'il pourrait facilement s'emparer des montures que ces cavaliers avaient laissées en dehors du château. Ṭamašekka et ses brigands se mirent aussitôt en route, et ils avaient déjà mis la main sur les chevaux, lorsque Ğa'd et ses amis, attirés par les cris de leurs esclaves, fondirent sur eux l'épée au poing. Loin de lâcher pied, les brigands se défendirent vigoureusement, et comme ils avaient la supériorité du nombre, ils tuèrent Ğa'd, ses deux frères et un ḵuraišite.

Cet événement eut des suites funestes pour les Espagnols de



Séville. C'était sur eux qu'Umaiya, dans l'impuissance où il était de punir les vrais coupables, voulait venger la mort de ses trois frères. Il les livra donc aux Banū Ḥaldūn et aux Banū Ḥaġġāġ, qu'il avait déjà rappelés dans la ville et auxquels il donna un plein pouvoir pour piller et exterminer les Espagnols, musulmans ou chrétiens, partout où ils les trouveraient, à Séville, à Carmona, dans les campagnes. Un horrible massacre commença alors. Dans leur aveugle fureur, les Yamanites égorgèrent les Espagnols par milliers. Les rues ruisselaient de sang. Ceux qui se jetèrent à la nage dans le Guadalquivir pour échapper au sabre, périrent presque tous dans les flots. Bien peu d'Espagnols survécurent à cette terrible catastrophe. Naguère opulents, ils étaient maintenant plongés dans la misère.

Les Yamanites gardèrent longtemps le souvenir de cette sanglante journée; chez eux la rancune survécut à la ruine de leurs adversaires. Dans les manoirs seigneuriaux ou dans les villages de l'Aljarafe et du Sened, les improvisateurs, aux veillées du soir, prenaient maintes fois pour thème de leurs chants le sombre drame que nous venons de raconter et alors les Yamanites, le regard enflammé d'une haine sombre et farouche, ne se lassaient pas de prêter l'oreille à des vers tels que ceux-ci :

Le sabre au poing, nous avons exterminé ces fils d'esclaves. Vingt mille de leurs cadavres jonchaient le sol; les grosses ondes du fleuve en emportaient d'autres.

Leur nombre était prodigieux autrefois; — nous l'avons rendu minime.

Nous, fils de Kaḥṭān, nous comptons parmi nos ancêtres les princes qui régnaient jadis dans le Yémen; eux, ces esclaves, ils n'ont que des esclaves pour aïeux.

Ces infâmes, ces chiens! Dans leur folle audace, ils osaient venir braver les lions dans leur antre!...

Nous nous sommes enrichis de leurs dépouilles, et nous les avons précipités dans les flammes éternelles, où ils sont allés rejoindre les Tamūdites ¹⁾.

¹⁾ C'était un peuple impie, qui ne voulait pas croire à un prophète que Dieu lui avait envoyé.

CHAPITRE XIV.

Ce ne fut pas le sultan qui profita de la ruine des renégats de Séville, mais l'aristocratie arabe. Désormais les Banū Ḥaldūn et les Banū Ḥaġġāġ étaient les maîtres de la province; le parti royaliste était trop faible et surtout trop lâche pour leur disputer le pouvoir; il ne le tenta même pas. Umaiya seul essaya de leur tenir tête. Il fit tout son possible pour semer la discorde entre le berbère Ğunaid et 'Abd Allāh Ibn Ḥaġġāġ, qui avaient partagé Carmona entre eux; il tâcha de brouiller Kuraib avec son propre parti et de le gagner par les promesses les plus brillantes; il prit même des mesures pour se débarrasser d'un seul coup de tous ces turbulents Yamanites. Rien ne lui réussit. Il est vrai qu'il fit assassiner 'Abd Allāh par Ğunaid; mais au lieu d'y gagner, il y perdit, car après la mort de 'Abd Allāh, les Banū Ḥaġġāġ élurent pour chef son frère Ibrāhīm, un homme de grands talents, qui devint bien plus redoutable que 'Abd Allāh ne l'avait été. Kuraib, bien qu'il feignît de prêter l'oreille aux propositions qu'on lui faisait, était trop rusé pour se laisser tromper, et le grand projet qu'Umaiya avait formé pour exterminer les Yamānites échoua complètement. Il avait ordonné à cet effet d'entourer d'une muraille une partie de la ville qui comprenait le palais et la grande-mosquée, et il avait annoncé que cette enceinte serait réservée exclusivement à la garnison. Les Arabes comprirent qu'un beau jour, lorsqu'ils entreraient dans la mosquée ou qu'ils en sortiraient, ils seraient égorgés par les satellites du gouverneur. Ils firent des remontrances. Umaiya n'en tint pas compte. Alors ils eurent recours à la force et empêchèrent les maçons de continuer les travaux. Umaiya comprima les séditieux et les contraignit à lui livrer des otages qui répondraient sur leurs têtes de la soumission de leurs parents. Il n'en fut pas plus avancé pour cela. Les Yamanites savaient que la peur d'attirer une terrible vendetta sur lui-même et sur sa famille l'empêcherait de faire périr ses otages, et un jour, la plupart des soldats étant

sortis pour chercher des vivres, ils assaillirent le palais. Umaiya monta en toute hâte sur la plate-forme avec le peu de soldats qui lui restaient, fit jeter des projectiles sur les assaillants et fit placer les otages en évidence en menaçant de leur faire couper la tête. Les révoltés se moquèrent de lui. Ils lui dirent que, toutes les provinces ayant secoué le joug du sultan, il était tout naturel qu'ils ne voulussent pas que la leur restât en arrière. « Nous sommes fort traitables au reste, ajoutèrent-ils avec une amère ironie; nous nous engageons à être des sujets modèles aussitôt qu'une seule des provinces insurgées sera rentrée dans la sujétion. » Quant à Umaiya lui-même, il ne lui restait, disaient-ils, qu'un parti à prendre, celui de s'en aller; s'il pouvait se résoudre à le faire, ils ne lui feraient point de mal.

Malgré qu'il en eût, Umaiya plia aux circonstances son caractère orgueilleux et opiniâtre. Il promit de quitter la ville, à condition que les révoltés jureraient de ne pas attenter à sa vie. Alors Kuraib, Ibrāhīm et trois autres chefs montèrent sur la terrasse de la porte orientale de la mosquée, et là, chacun d'eux jura cinquante fois de ne faire aucun mal à Umaiya et de le conduire en un endroit où il serait en sûreté. Cela fait, Umaiya, qui, de la plate-forme où il se trouvait, avait pu les voir et les entendre, leur rendit leurs otages. Mais il ne se hâta pas de partir; honteux de sa faiblesse et croyant le péril passé, il tâcha au contraire de ressaisir le pouvoir. Les Arabes ne s'en aperçurent pas plutôt qu'ils recommencèrent les hostilités. Ne voulant pas céder pour la seconde fois, Umaiya prit une résolution désespérée. Il fit mourir ses femmes, couper les jarrets à ses chevaux et brûler tout ce qu'il possédait de précieux; puis il sortit du palais, se précipita sur ses ennemis et combattit sans reculer jusqu'à ce qu'il succombât.

Désormais tout-puissants, mais jugeant que le moment de secouer tout à fait l'autorité du souverain n'était pas encore venu, les Yamanites lui écrivirent qu'ils avaient tué Umaiya parce qu'il avait manifesté l'intention de se révolter. Ne pouvant les punir, le sultan agréa leurs singulières explications et leur envoya un gouverneur. Ce pauvre homme ne fut qu'un mannequin dont Kuraib et Ibrāhīm tenaient les fils. Il se laissait manier comme de la cire, et néanmoins ses tyrans le tourmentaient et le vexaient de toutes les manières. Leur lésine s'exerçait sur les moindres objets de sa dépense;

à peine lui donnaient-ils sa ration de pain et de viande. Croyant bien à tort qu'il y gagnerait quelque chose, le sultan remplaça ce gouverneur par un autre, et envoya en même temps son oncle Hišām à Séville. Mais il n'y envoya pas d'armée et le pouvoir des Yamānites resta aussi illimité qu'il l'avait été jusque-là. Le gouverneur et Hišām ne l'éprouvèrent que trop. Ce dernier avait un fils nommé Muṭarrif. Ce jeune débauché avait une intrigue avec une maîtresse d'al-Mahdī. L'ayant appris, al-Mahdī guetta son rival pendant la nuit et le poignarda. Quand Hišām eut reçu cette triste nouvelle, il attendit jusqu'au lever du soleil pour se rendre à l'endroit où gisait le cadavre de son fils, tant il craignait d'être poignardé lui-même s'il sortait de son palais pendant l'obscurité. Quant à punir le meurtrier, il n'en fut pas même question. Quelque temps après, les Banū Ḥaldūn interceptèrent une lettre que le gouverneur avait envoyée au sultan pour l'exciter à venger le meurtre de Muṭarrif et à mettre un terme à l'anarchie. Ils lui montrèrent cette lettre, l'accablèrent de reproches et de menaces, et pour comble d'ignominie, ils le mirent aux arrêts pour quelques jours ¹⁾.

Telle était la situation de Séville dans l'année 891, la quatrième du règne de 'Abd Allāh. A cette époque, presque tout le reste de l'Espagne musulmane s'était affranchi de la sujétion : chaque seigneur arabe, berbère ou espagnol, s'était approprié sa part de l'héritage des Umayyades. Celle des Arabes avait été la plus petite. Ils n'étaient puissants qu'à Séville ; partout ailleurs, ils avaient beaucoup de peine à se maintenir contre les deux autres races. Plusieurs d'entre eux, tels qu'Ibn 'Aṭṭāf, seigneur de Mentesa ²⁾, Ibn as-Salīm ³⁾, seigneur de Madīnat Banī as-Salīm (Medinaceli), dans le district de Sidona, Ibn Waḍḍāh, seigneur de Lorca, et al-Anḡar ⁴⁾, gouverneur

¹⁾ Ibn Ḥaiyān, *Muḡtabis*, fol. 56 v.—59 v.

²⁾ Ishāḡ b. Ibrāhīm b. 'Aṭṭāf al-'Uḡailī: il finit par faire sa soumission au calife an-Nāṣir et mourut à Cordoue. Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 141, trad., p. 225.

³⁾ Muṅdir b. Ibrāhīm b. Muḡammad b. as-Salīm est signalé par Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, p. 140 du texte, p. 224 de la trad., parmi les révoltés sous le règne de 'Abd Allāh. Il fut tué par la suite par son esclave Galindo.

⁴⁾ L'ancêtre des Tuḡībides de Saragosse, de son vrai nom Abū Yaḡyā Muḡammad b. 'Abd ar-Raḡmān at-Tuḡībī. Sur les débuts de sa révolte, cf. Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., t. I, p. 217. Cf. aussi Ibn 'Idārī, *op. cit.*, t. II, texte, p. 142, trad., p. 227.

de Saragosse, n'exécutaient les ordres du sultan que quand cela leur convenait; mais ils n'avaient pas rompu ouvertement avec lui; ayant conscience de leur faiblesse, ils s'étaient ménagé la possibilité d'une réconciliation.

Les Berbères, qui étaient retournés à leur gouvernement primitif, celui des chefs de tribu, étaient plus puissants et plus intraitables. Al-Mallāhī, un simple soldat, s'était emparé de la citadelle de Jaen ¹⁾. Dans le district d'Elvira, les deux frères Ḥalīl et Sa'īd, qui appartenaient à une famille fort ancienne, possédaient deux châteaux ²⁾. Les provinces qui portent à présent le nom d'Estramadure et d'Alentejo, étaient presque entièrement au pouvoir des Berbères. Les Banū Farāniḡ régnaient sur la tribu de Nafza, établie aux environs de Trujillo ³⁾. Un autre Berbère, Ibn Tākīt, de la tribu des Maṣmūda, qui s'était déjà soulevé dans l'Estramadure sous le règne de Muḥammad, et qui s'était emparé de Merida, d'où il avait chassé les Arabes et les Berbères de la tribu des Kutāma, était presque constamment en guerre contre Ibn Marwān, le seigneur de Badajoz, auquel il ne pardonnait pas d'avoir aidé les troupes du sultan lorsqu'elles assiégeaient Merida ⁴⁾. Mais la plus puissante famille parmi les Berbères était celle des Banū Di 'n-nūn. Mūsā en était le chef, un abominable pillard, un grand scélérat. Toujours debout et toujours à l'œuvre, il promenait partout l'épée et la torche. Ses trois fils lui ressemblaient par la vigueur physique et la brutalité des mœurs. C'était Yaḥyā, le plus perfide et le plus cruel de sa race, Faṭḥ, le seigneur d'Uclès, et Muṭarrif, le seigneur d'Huete, qui était un peu moins méchant que ses frères. Chacun d'eux avait sa bande avec laquelle il pillait et massacrait partout.

Plus puissants encore que les Berbères, les renégats étaient aussi plus humains; plusieurs de leurs chefs étaient amis de l'ordre et de la civilisation; mais le caractère de cette civilisation était entièrement arabe; tout en combattant contre les conquérants, on

¹⁾ Il se nommait, d'après *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, p. 140 du texte et 224 de la traduction, 'Umar b. Muḡimm al-Banzūti.

²⁾ Ḥalīl et Sa'īd fils de Muhallab: cf. Ibn 'Idārī, *op. cit.*, t. II, p. 141 du texte et 226 de la traduction.

³⁾ Cf. Ibn Ḥaiyān, *Muḡtabis*, fol. 17 r. et v., 99 r., 100 r.

⁴⁾ Cf. Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 135—136.

reconnaissait cependant leur supériorité intellectuelle. Dans la province d'Ocsonoba ¹⁾, qu'on nomme aujourd'hui l'Algarve et qui est la plus méridionale du royaume de Portugal, régnait Bakr ²⁾, l'arrière petit-fils d'un chrétien qui s'appelait Zadulpho. Son père Yahyā s'était déclaré indépendant vers la fin du règne de Muḥammad. D'abord, il s'était rendu maître de Santa-Maria, ensuite de toute la province. Bakr lui-même, qui résidait à Silves, déployait une pompe toute royale. Il avait un conseil, une chancellerie, des troupes nombreuses, bien armées et accoutumées à la discipline. On admirait les savantes fortifications de Santa-Maria, ses magnifiques portes de fer et sa superbe église ³⁾, qui ne le cédait en réputation qu'à celle du Corbeau, un fameux pèlerinage ⁴⁾. Loin de considérer les voyageurs et les marchands comme sa proie, Bakr avait au contraire prescrit à ses sujets de les protéger et de leur donner l'hospitalité. Ses ordres avaient été exécutés : dans la province d'Ocsonoba, disait-on, le voyageur trouve partout des amis, des parents ⁵⁾. Fort des alliances qu'il avait contractées avec Ibn Ḥafṣūn, avec Ibn Marwān de Badajoz et avec d'autres chefs de sa race, Bakr était cependant pacifique. Le sultan lui ayant offert de le reconnaître comme gouverneur de la province, il avait accepté cette offre, qui au fond ne l'engageait à rien. Son voisin et son allié au nord était 'Abd al-Malik b. Abi 'l-Ġawād, qui comptait Beja et Mertola parmi ses villes principales ⁶⁾. Plus à l'est, dans les montagnes de Priego, régnait le vaillant Ibn Mastana ⁷⁾, l'allié le plus actif d'Ibn Ḥafṣūn. Ses nombreux châteaux, parmi lesquels se trouvait Carcaboulia (aujourd'hui Carabuey), passaient pour imprenables. Les seigneurs de la province de Jaen étaient tous alliés ou vassaux d'Ibn Ḥafṣūn. C'étaient Ḥair b. Šākir, le seigneur de Jodar, qui, peu de temps avant

1) Cf. Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., II, p. 277.

2) Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, p. 141, trad., p. 226.

3) Cf. E. Lévi-Provençal, in *Encyclopédie de l'Islām*, t. IV, p. 158—159, sub Santa Maria de Algarve, et les références citées.

4) L'église du Corbeau se trouvait sur le promontoire qui porte aujourd'hui le nom de Cap Saint-Vincent. Cf. al-Idrīsī, *Description*, p. 173 et 180 du texte, 207 et 218 de la traduction, et comparez *España sagr.*, t. VIII, p. 187 et suiv.

5) *Bayān*, loc. cit..

6) *Ibid.*, p. 140 du texte et 223 de la trad..

7) Sa'īd b. Mastana : *ibid.*, p. 127 et 140 du texte, 204 et 225 de la trad..

l'époque dont nous parlons, avait combattu Sauwār, le chef des Arabes d'Elvira, et lui avait enlevé un grand nombre de châteaux ¹⁾; Sa'īd Ibn Huḏail, le seigneur de Monteleon ²⁾; les Banū Hābil, quatre frères qui possédaient plusieurs forteresses telles que la Marguerite et San Estevan ³⁾; enfin, Ibn aš-Šāliya, qui possédait entre autres châteaux celui d'Ibn 'Umar et celui de Cazlona ⁴⁾. Ce dernier seigneur, qui avait amassé des richesses immenses, récompensait généreusement les poètes et vivait somptueusement. «Les palais de notre prince, disait le poète 'Ubaidīs, son secrétaire, qui avait quitté la cour du sultan pour aller se mettre au service de ce seigneur ⁵⁾, les palais de notre prince sont construits sur le modèle de ceux du paradis céleste et l'on y goûte toutes les délices. On y voit des salles qui ne reposent pas sur des piliers, des salles dont le marbre est bordé d'or.» Un autre chef, Daisam b. Ishāḳ, seigneur de Murcie, de Lorca et de presque toute la province de Tudmīr, aimait aussi la poésie, et il disposait d'une armée dans laquelle on comptait cinq mille cavaliers ⁶⁾. Par sa générosité et sa douceur, il s'était concilié l'amour de tous ses sujets ⁷⁾.

Mais l'adversaire le plus redoutable du sultan était toujours Ibn Ḥafṣūn, et dans les deux dernières années, il avait obtenu de grands avantages. Le sultan, il est vrai, s'était mis en marche, dans le printemps de 889, pour aller l'attaquer dans Bobastro. Chemin faisant, il avait pris quelques bicoques et ravagé quelques champs de blé; mais cette promenade militaire, qui avait duré quarante jours, était demeurée sans résultat sérieux, et le sultan à peine de retour à Cordoue, Ibn Ḥafṣūn prit Estepa et Osuna, et alors les habitants d'Ecija se hâtèrent de le reconnaître pour leur souverain en le

¹⁾ *Bayān*, p. 126 et 140 du texte, p. 202 en 224 de la trad..

²⁾ *Ibid.*, p. 140 du texte, 224 de la trad.. — Sur le château-fort de Monteleon (arabe: المنتلون), cf. les *Marāsid al-iṭṭilā'*, t. III, p. 155.

³⁾ *Ibid.*, p. 140—141 du texte, 225 de la trad.. — Ils se nommaient Mundir, Abū Karāma Hābil, 'Āmir et 'Umar, fils de Ḥuraiz b. Hābil.

⁴⁾ De son nom complet 'Ubaid Allāh b. Umaiya. Cf. *ibid.*, p. 139 du texte et 223 de la trad..

⁵⁾ Cf. Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabis*, fol. 33 r. — Sur le poète Abu 'l-Kāsim 'Ubaidīs b. Maḥmūd, cf. la notice d'aḏ-Ḍabbī, *Buḡyat al-multamis*, n° 1135, p. 387—388.

⁶⁾ Cf. Ibn al-Ḳuṭṭīya, fol. 45 r., 46; Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 139, trad., p. 222—223.

⁷⁾ Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabis*, fol. 7 r.—23 v.

priant de venir dans leur ville avec ses troupes. «Ecija est une ville maudite où règnent l'iniquité et l'infâmie, disait-on à Cordoue; les bons l'ont quittée et les méchants seuls y sont restés¹⁾.» Effrayé des rapides succès de son adversaire, le sultan avait déjà fait marcher contre lui toutes les troupes dont il pouvait disposer, lorsqu'Ibn Ḥafṣūn, content des avantages qu'il avait remportés et croyant qu'il était bon de temporiser encore, lui proposa un accommodement. Il lui promit de le laisser en paix à condition qu'il lui conférerait de nouveau le gouvernement du pays qu'il possédait. Trop heureux d'en être quitte à si bon marché, le sultan consentit à cette demande²⁾.

Mais Ibn Ḥafṣūn entendait la paix à sa manière. Peu de temps après l'avoir conclue, il attaqua le berbère des Barānis Abū Ḥarb, l'un des plus fidèles serviteurs du sultan, qui résidait dans une forteresse de la province d'Algeciras. Abū Ḥarb ayant été tué dans un combat, ses soldats capitulèrent et livrèrent leur forteresse au renégat.

Le sultan n'avait donc pas trop à se louer des dispositions pacifiques qu'affichait Ibn Ḥafṣūn; mais d'un autre côté, les plus fougueux parmi les partisans de ce dernier se plaignaient de ce qu'ils appelaient sa faiblesse et son inaction. Ils n'y trouvaient pas leur compte; pour pouvoir subsister il leur fallait absolument des razzias et du butin. Aussi l'un d'entre eux, Ibn Mastana, plutôt que de rester oisif, aima mieux encore conclure une alliance avec les Arabes de de son voisinage qui venaient de se fortifier dans Ḳal'at Yaḥṣub³⁾ (Alcala la Real), et prendre part aux expéditions qu'ils faisaient pour piller les honnêtes gens qui ne s'étaient pas révoltés. Ceux-ci implorèrent le secours du sultan. Fort embarrassé, car il ne pouvait abandonner ses fidèles sujets à leur sort et cependant il n'avait pas assez de soldats à leur envoyer, 'Abd Allāh prit le parti d'écrire à Ibn Ḥafṣūn pour le prier de vouloir bien se joindre avec ses troupes à celles qu'il enverrait contre Ibn Mastana et ses alliés arabes. Ibn Ḥafṣūn, qui avait son plan à lui, et qui était un peu inquiet de l'alliance qu'Ibn Mastana venait de conclure avec les

¹⁾ Ibn Ḥabīb, *Ta'riḫ*, (ms. d'Oxford), p. 158. Cette phrase est donnée également par Ibn 'Abd al-Mun'im al-Ḥimyarī, *ar-Rauḍ al-mi'ṯār*, notice sur Ecija. — Sur Ecija, en arabe *Istiğ'ja*, cf. C. F. Seybold, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. II, p. 1, s. v.

²⁾ Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabis*, fol. 39 v.—40 v.

³⁾ Cf. *Encyclopédie de l'Islām*, t. I, p. 255.

ennemis de sa race, accéda à la demande du sultan avec plus d'empressement que celui-ci n'avait osé l'espérer; mais quand il se fut réuni au corps du général umaiyade Ibrāhīm Ibn Ḥamīr ¹⁾, il fit parvenir secrètement à Ibn Mastana une lettre dans laquelle il lui reprochait son alliance avec les Arabes. «Toutefois, ajoutait-il, je compte sur toi comme sur un fidèle champion de la cause nationale. Pour le moment tu n'as rien d'autre chose à faire que de persévérer dans la rébellion. Ne crains rien; l'armée dans laquelle je me trouve ne te fera point de mal.» En s'attribuant ainsi une puissance illimitée sur l'armée, Ibn Ḥaḥḥūn n'exagérait rien. Il avait si bien éclipsé le général umaiyade, qu'il traitait les soldats du sultan comme il l'entendait; il les mettait aux arrêts sous différents prétextes; il leur ôtait leurs chevaux pour les donner à ses propres soldats, et quand Ibrāhīm Ibn Ḥamīr lui faisait des objections, il savait toujours les réfuter de la manière la plus plausible. Sa marche à travers le pays ennemi ne fut donc qu'une promenade militaire, comme il l'avait promis à Ibn Mastana; mais il profita de l'occasion pour nouer des intelligences avec tous les Espagnols que se trouvaient sur son passage, et pour aller secourir les habitants d'Elvira, qui venaient de perdre contre Sauwār la bataille dite *de la ville*. Ainsi que nous l'avons déjà dit précédemment, il fut moins heureux qu'à l'ordinaire dans cette expédition; mais le léger échec qu'il venait de subir ne le découragea nullement. Fortifié par les alliances qu'il venait de conclure et s'étant aperçu peut-être que ses partisans s'impacientaient de ses temporisations et de sa conduite ambiguë, il crut que le moment de quitter le masque était venu, et, après avoir fait jeter en prison Ibrāhīm Ibn Ḥamīr et plusieurs autres autres officiers de l'armée umaiyade, il déclara au sultan qu'il avait rompu avec lui ²⁾.

A peine eut-il fait cette déclaration qu'il trouva des alliés fort utiles dans les chrétiens de Cordoue. Ceux-ci n'étaient plus au temps où ils ne trouvaient, pour témoigner leur haine des conquérants et leur zèle religieux, d'autre moyen que celui de se

¹⁾ Ce personnage est signalé comme ayant été l'un des commandants de la cavalerie de 'Abd Allāh par Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 156, trad., p. 252.

²⁾ Cf. Ibn Ḥayyān, *Muḥtabis*, fol. 68 r.—69 v.

livrer au martyre. Au milieu du bouleversement général, ils croyaient pouvoir contribuer, les armes à la main, à l'affranchissement de leur patrie. Ceux-là même qui, quelque temps auparavant, avaient été les instruments des Umayyades, étaient à présent leurs ennemis les plus acharnés. De ce nombre était le comte Servando. Fils d'un serf de l'Eglise, il ne reculait auparavant devant aucune bassesse pour se rendre agréable au monarque. Sachant que pour arriver à ce but le meilleur moyen était de remplir le fisc, il écrasait d'impôts ses coreligionnaires, et les forçait ainsi à abjurer leur foi. Non content de tuer les vivants, dit un contemporain, il ne respectait pas même les morts, car afin d'augmenter la haine que les musulmans portaient aux chrétiens, il faisait exhumer les corps des martyrs de dessous les autels et les montrait aux ministres du sultan, en se plaignant de l'audace des fanatiques qui avaient osé donner une sépulture aussi honorable à des victimes de la justice musulmane. Dans ce temps-là, les chrétiens le détestaient plus que qui que ce fût. Les prêtres épuisaient le vocabulaire pour y trouver des termes injurieux et les lui appliquer. Ils le nommaient insensé, insolent, orgueilleux, arrogant, avare, rapace, cruel, opiniâtre, présomptueux; ils disaient qu'il avait l'audace de s'opposer à la volonté de l'Eternel et qu'il était un fils du démon. Ils avaient d'excellentes raisons pour le haïr comme ils le faisaient. Servando ayant imposé toutes les églises de la capitale, celles-ci ne pouvaient plus salarier elles-mêmes leurs prêtres; elles devaient accepter comme tels les hommes peureux et rampants qu'il plaisait à Servando de leur donner et qui étaient payés par l'Etat. En outre, il était l'ennemi mortel des soi-disant martyrs et de leurs protecteurs, auxquels il tendait des pièges avec une adresse et une ruse vraiment diaboliques. Une fois il avait accusé l'abbé Samson et l'évêque de Cordoue, Valentius, d'avoir excité un de leurs disciples à blasphémer Mahomet, et à cette occasion il avait dit au sultan: «Que ton altesse fasse venir Valentius et Samson, et qu'on leur demande s'ils pensent que ce blasphémateur a dit la vérité. S'ils répondent oui, ils devront être punis eux-mêmes comme blasphémateurs; si au contraire la crainte leur fait dire qu'il a menti, qu'alors ton altesse leur fasse donner des poignards et qu'elle leur ordonne de tuer cet homme. S'ils refusent de le faire, tu auras obtenu la preuve que cet homme

a été leur instrument. Qu'à mon tour, on me donne alors une épée, et je les tuerai tous les trois ¹⁾.» Mais une vingtaine d'années s'étaient écoulées depuis qu'il avait parlé de cette manière. Les temps étaient bien changés depuis, et les hommes de la trempe de Servando changent avec eux. Doué d'une grande prévoyance, il s'était pris tout à coup d'une haine violente pour le sultan, qui tombait du trône, et d'une vive sympathie pour le chef du parti national, qui croyait y monter. Alors il se mit à caresser ses coreligionnaires qu'il avait persécutés autrefois, complota avec eux et fit tout son possible pour exciter une sédition. La cour découvrit quelque chose de ses projets et fit arrêter son frère; mais averti à temps, lui-même put encore se sauver avec ses autres complices. Une fois hors de la capitale, il était en sûreté, car le pouvoir du sultan ne s'étendait pas au delà. N'ayant donc plus rien à craindre, il forma le projet d'occuper l'importante forteresse de Polei, aujourd'hui Aguilár, à une journée au sud de Cordoue ²⁾. Comme elle n'était pas mieux gardée que les autres forteresses du sultan, il réussit dans son entreprise. Puis, s'étant installé dans Polei, il fit proposer une alliance à Ibn Ḥafṣūn. Celui-ci accepta joyeusement son offre, lui envoya quelques escadrons et lui recommanda de faire sans cesse des razzias dans la campagne de Cordoue. Nul n'aurait pu les diriger mieux que Servando, qui connaissait à merveille toute cette contrée, et qui, les auteurs arabes en conviennent, était un chevalier intrépide. La nuit venue, il sortait du château; à la pointe du jour, il y rentrait, et alors des moissons détruites, des villages incendiés, des cadavres qui gisaient sur le sol, indiquaient la route qu'il avait prise. Lui-même fut tué dans une rencontre; mais ses compagnons poursuivirent l'œuvre sanglante qu'il avait commencée ³⁾.

Ibn Ḥafṣūn, qui venait de prendre Baena ⁴⁾, était maintenant en possession des forteresses les plus importantes qui se trouvaient au sud du Guadalquivir. Presque toute l'Andalousie lui obéissait; le sultan en était si bien convaincu qu'il ne décorait plus personne du

¹⁾ Samson, *Apologet.*, c. 5, 9.

²⁾ Cf. al-Idrīsī, *Description de l'Espagne*, p. 205 du texte et 253 de la trad., et Dozy, *Recherches*, t. 1, p. 316.

³⁾ Ibn Ḥaiyān, *Muḥtabis*, fol. 70 r., 77 v.

⁴⁾ *Ibid.*, fol. 69 v.

vain titre de gouverneur d'Elvira ou de Jaen ¹⁾. Fier de sa puissance actuelle, le chef des renégats voulut aussi la rendre durable. Cordoue, il s'en tenait convaincu, tomberait bientôt entre ses mains, et alors il serait le maître de l'Espagne; mais il sentait que s'il restait ce qu'il avait été jusque-là, il aurait encore à lutter contre les Arabes, qui bien certainement ne se soumettraient pas à son autorité s'il se présentait à eux sous le titre de chef des Espagnols. Obtenir un autre titre du calife de Bagdad, être nommé par lui gouverneur de l'Espagne, telle était son ambition, tel était son projet. Son propre pouvoir n'en souffrirait aucunement; les califes n'exerceraient plus qu'une autorité nominale sur les provinces éloignées du centre de leur empire; et si le calife consentait à lui envoyer un diplôme de gouverneur, il pouvait espérer que les Arabes ne refuseraient plus de lui obéir, car alors il ne serait plus pour eux un espagnol, mais le représentant d'une dynastie qu'ils respectaient comme la première de toutes.

Son projet arrêté, il ouvrit une négociation avec Ibn al-Ağlab, le gouverneur de l'Afrique pour le calife de Bagdad, et, pour le gagner, il lui fit offrir en même temps des présents magnifiques. Ibn al-Ağlab reçut fort bien ses ouvertures, lui envoya à son tour des présents, l'encouragea à persister dans son projet et lui promit de faire en sorte que le calife lui envoyât le diplôme qu'il sollicitait ²⁾.

Attendant donc le moment où il arborerait le drapeau 'abbāsīde, Ibn Ḥafṣūn se rapprocha de Cordoue et établit son quartier général à Ecija ³⁾. De là, il se rendait de temps en temps à Polei pour presser l'achèvement des fortifications qu'il avait ordonné d'y faire et qui devaient rendre ce château inexpugnable, pour amener des renforts aux soldats de la garnison, pour stimuler leur courage s'il en était besoin ⁴⁾. Encore quelques mois, quelques jours peut-être, et il entrerait en vainqueur dans la capitale.

Elle était en proie à une morne tristesse. Sans être assiégée encore, elle souffrait déjà tous les maux d'un siège. «Cordoue, disent les historiens arabes, était dans la position d'une ville-frontière qui est

¹⁾ Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabis*, fol. 71 r.

²⁾ *Ibid.*, fol. 71 r.

³⁾ *Ibid.*, fol. 78 r.

⁴⁾ *Ibid.*, fol. 70 r. et v., 77 v.

exposée à tout instant aux attaques de l'ennemi.» A différentes reprises, les habitants furent réveillés en sursaut, au milieu de la nuit, par les cris de détresse que poussaient les malheureux paysans de l'autre côté de la rivière, alors que les cavaliers de Polei leur mettaient le sabre sur la gorge ¹⁾. Une fois, l'un de ces cavaliers poussa l'audace jusqu'à s'avancer sur le pont, et alors il lança son javelot contre la statue qui se trouvait au dessus de la porte ²⁾. «L'Etat est menacé d'une entière dissolution, écrivait un contemporain; les calamités se succèdent sans relâche; l'on vole et l'on pille; nos femmes et nos enfants sont traînés en esclavage ³⁾.» Tout le monde se plaignait de l'inaction du sultan, de sa faiblesse et de sa lâcheté ⁴⁾. Les soldats murmuraient parce qu'on ne les payait pas. Les provinces ayant cessé d'envoyer leurs contributions, le trésor était tout à fait à sec. Le sultan avait bien fait des emprunts, mais il employait le peu d'argent qu'il avait ramassé de cette manière à payer les Arabes dans les provinces qui tenaient encore pour lui ⁵⁾. Les marchés déserts n'attestaient que trop l'anéantissement du commerce. Le pain était devenu d'un prix exorbitant ⁶⁾. Personne ne croyait plus à l'avenir; le découragement s'était glissé dans les cœurs. «Bientôt, écrivait le contemporain que nous avons déjà cité, bientôt le vilain sera puissant, et le noble rampera dans l'abjection!» On se rappelait avec effroi que les Umayyades avaient perdu leur palladium, le drapeau de 'Abd ar-Raḥmān Ier. Les faḳīhs, qui regardaient toutes les calamités publiques comme un châtement de Dieu et qui appelaient Ibn Ḥafṣūn le fléau de la colère céleste ⁷⁾, troublaient la ville de leurs prédictions lamentables. «Malheur à toi,

1) Ibn Ḥaiyān, *Muḳtabis*, fol. 70 r., 71 r., 77 v.

2) Cf. *Aḥbār maḡmū'a*, éd. Lafuente y Alcantara, p. 151. Sur la statue de la Vierge qui se trouvait au dessus de Bāb al-Ḳanṭara, à Cordoue, voir aussi Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. III, texte, p. 14.

3) *Ta'riḥ* d'Ibn Ḥabīb (manuscrit d'Oxford), p. 157. — Ce livre a été composé à cette époque par un disciple d'Ibn Ḥabīb, nommé Ibn Abi 'r-Riḳā. Voir Dozy, *Recherches*, 3^{ème} édition, t. I, p. 29—30. — Sur cet ouvrage, voir aussi la longue notice de F. Pons Boigues, *Ensayo bio-bibliográfico sobre los historiadores y geógrafos arábigo-españoles*, Madrid, 1898, p. 32 et suiv. Cf. en plus *Encyclopédie de l'Islām*, t. II, p. 402, *sub* Ibn Ḥabīb.

4) Ibn Ḥaiyān, *Muḳtabis*, fol. 77 v.

5) *Aḥbār maḡmū'a*, p. 151; cf. an-Nuwairī, *Histoire d'Espagne*, p. 212.

6) *Ta'riḥ* d'Ibn Ḥabīb, *loc. cit.*

7) Voyez Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 117, trad., p. 188.

ô Cordoue, disaient-ils, malheur à toi, vile courtisane, cloaque d'impureté et de dissolution, demeure de calamités et d'angoisses, à toi qui n'as point d'amis, point d'alliés! Lorsque le capitaine au grand nez et à la physionomie sinistre, celui dont l'avant-garde se compose de musulmans et l'arrière-garde de polythéistes, arrivera devant tes portes, alors ta funeste destinée s'accomplira. Tes habitants iront chercher un asile dans Carmona, mais ce sera un asile maudit ¹⁾! Dans les chaires on fulminait contre l'hôtel de l'iniquité, comme on appelait le palais; on y annonçait avec une grande précision le temps où Cordoue tomberait au pouvoir des mécréants. «Infâme Cordoue, disait un prédicateur, Allāh t'a prise en haine depuis que tu es devenue le rendez-vous des étrangers, des malfaiteurs et des prostituées; il te fera éprouver sa terrible colère!... Vous voyez, vous qui m'entendez, que la guerre civile ravage toute l'Andalousie. Songez donc à autre chose qu'aux vanités mondaines!... Le coup mortel viendra de ce côté-là où vous voyez les deux montagnes, la montagne brune et la montagne noire... Le commencement sera dans le mois suivant, celui de ramadān; puis il y aura encore un mois, puis encore un autre, et alors il y aura une grande catastrophe sur la grande place de l'hôtel de l'iniquité. Gardez bien alors vos femmes et vos enfants, ô habitants de Cordoue! Faites en sorte que personne de ceux qui vous sont chers ne se trouve dans le voisinage de la place de l'hôtel de l'iniquité ou dans celui de la grande-mosquée, car ce jour-là on n'épargnera ni les enfants ni les femmes. Cette catastrophe aura lieu un vendredi, entre midi et quatre heures, et elle durera jusqu'au coucher du soleil. L'endroit le plus sûr sera alors la colline d'Abū 'Abda, là où se trouvait autrefois l'église ²⁾...»

Le sultan était peut-être le plus découragé de tous. Son trône, ce trône si ardemment convoité et qu'il ne devait qu'à un fratricide, était devenu pour lui un lit d'épines. Il était à bout de moyens. Il avait essayé d'une politique qu'il croyait sensée et habile, et il avait échoué. Que ferait-il maintenant? reviendrait-il à la vigoureuse politique de son frère? L'eût-il voulu, il ne le pouvait plus; il

¹⁾ *Ta'riḫ* d'Ibn Ḥabīb, p. 158.

²⁾ *Ta'riḫ* d'Ibn Ḥabīb, p. 159, 160. Les dernières paroles signifient évidemment que les chrétiens d'Ibn Ḥafṣūn respecteraient trop l'endroit où se trouvait autrefois leur église pour oser y commettre des meurtres.

n'avait point d'argent, point d'armée. D'ailleurs la guerre lui répugnait. 'Abd Allāh était un prince casanier et dévot, qui faisait une assez piètre figure dans un camp ou sur un champ de bataille. Force lui fut donc de persévérer dans la politique de la paix, au risque d'être trompé de nouveau par le rusé renégat qui l'avait déjà joué tant de fois. Mais Ibn Ḥafṣūn, sûr de la victoire, ne voulait plus d'accommodements. En vain 'Abd Allāh le suppliait-il de lui accorder la paix; en vain lui offrait-il les conditions les plus avantageuses: Ibn Ḥafṣūn repoussait toutes ses offres avec dédain ¹⁾. Chaque fois qu'il avait essuyé un refus, le sultan, n'espérant plus rien des hommes, se tournait vers Dieu ²⁾, s'enfermait dans son cabinet avec un ermite ³⁾, ou composait de tristes vers tels que ceux-ci :

Toutes les choses de ce monde sont transitoires; rien ici-bas n'est durable. Hâte-toi donc, pécheur, de dire adieu à toutes les vanités mondaines et convertis-toi. Sous peu tu seras dans le cercueil et la terre humide sera jetée sur ton visage naguère si beau. Applique-toi uniquement à tes devoirs religieux, adonne-toi à la dévotion, et tâche de te rendre prophète le maître des cieux! ⁴⁾

Une fois cependant, il reprit courage: ce fut vers la fin de l'année 890, lorsqu'on lui vint offrir, de la part d'Ibn Ḥafṣūn, la tête de Ḥair b. Šakir, le seigneur de Jodar. Il voyait dans cet acte un rayon d'espoir; il se figurait que son terrible adversaire allait enfin lui concéder la paix qu'il sollicitait depuis si longtemps; la tête de Ḥair était pour lui le gage d'une réconciliation prochaine; Ibn Ḥafṣūn, pensait-il, lui montrait de la reconnaissance pour les conseils qu'il lui avait donnés, car lui-même l'avait averti que Ḥair jouait double jeu et qu'il reconnaissait, à côté d'Ibn Ḥafṣūn, un autre souverain, Daisam, le prince de Tudmir. Extrêmement jaloux de son autorité, Ibn Ḥafṣūn avait fait prompt et terrible justice. Ḥair lui

¹⁾ Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabis*, fol. 70 r.

²⁾ Cf. *Aḫbār maǧmū'a*, p. 150.

³⁾ Voyez sur le respect que 'Abd Allāh avait pour les ermites, al-Ḥuṣanī, *Ta'riḫ kuḫāt Ḳurṭuba*, éd. J. Ribera, Madrid, 1914, p. 169.

⁴⁾ Ces vers sont cités par Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muǧrib*, t. II, texte, p. 160, trad., p. 257.

ayant demandé un renfort, il le lui avait envoyé, mais en même temps il avait donné à son lieutenant, qui s'appelait el Royol en espagnol et al-Uḫaimir en arabe (*le petit rougeaud*), l'ordre secret de couper la tête au traître ¹⁾. Au reste Ibn Ḥafṣūn tira bientôt le sultan de son illusion. Loin de négocier, il alla assiéger les forteresses de la province de Cabra qui tenaient encore pour le sultan ²⁾.

La situation ne pouvait empirer. ‘Abd Allāh comprit enfin qu'il fallait risquer le tout pour le tout. Il annonça à ses vizirs qu'il avait résolu d'aller attaquer l'ennemi. Les vizirs stupéfaits lui représentèrent les périls auxquels il allait s'exposer. «Les troupes d'Ibn Ḥafṣūn, lui disaient-ils, sont bien plus nombreuses que les nôtres, et nous aurons affaire à des ennemis qui ne donnent point de quartier.» Il n'en persista pas moins dans son projet ³⁾, et certes, pour peu qu'il eût le sentiment de sa naissance et de sa dignité, il devait préférer à sa honte actuelle une mort honorable sur le champ de bataille.

1) Cf. Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabis*, fol. 18 v., 70 v.

2) *Ibid.*, fol. 70 v., 71 r.

3) *Ibid.*, fol. 71 v.

CHAPITRE XV.

Ibn Ḥafṣūn apprit avec un mélange de joie et d'étonnement la résolution hardie que le sultan avait prise. « Nous le tenons, le troupeau de bœufs ! dit-il en espagnol à Ibn Mastana. Qu'il vienne, ce sultan ! Je donne cinq cents ducats à celui qui viendra m'annoncer qu'il s'est mis en marche ! » Peu de temps après, il reçut à Ecija la nouvelle que la grande tente du sultan venait d'être transportée dans la plaine de Secunda. Aussitôt il forme le projet d'aller l'incendier. Ce coup de main, s'il réussissait, allait couvrir le sultan de ridicule. Accompagné de quelques escadrons, Ibn Ḥafṣūn arrive dans la plaine de Secunda au début de la nuit. Soudain il fond sur les esclaves et les archers qui étaient de garde près du pavillon ; mais bien qu'en petit nombre, ceux-ci se défendent bravement, et, attirés par leurs cris, les soldats se précipitent hors de la ville pour leur venir en aide. Comme il ne s'agissait au fond que de jouer un tour au sultan, Ibn Ḥafṣūn ne vit pas plutôt que l'entreprise allait finir mal, qu'il ordonna à ses cavaliers de tourner bride et de se retirer au galop sur Polei. Les cavaliers du sultan les poursuivirent et en tuèrent quelques-uns.

Toute insignifiante qu'elle était, cette rencontre nocturne prit aux yeux des Cordouans des proportions gigantesques. Quand à la pointe du jour toute la population de la capitale alla au devant des cavaliers du sultan, qui revenaient de leur poursuite avec quelques chevaux qu'ils avaient saisis et quelques têtes qu'ils avaient coupées, elle ne se lassa pas d'admirer ces trophées, et l'on se racontait, avec joie et avec orgueil, qu'en fuyant, Ibn Ḥafṣūn s'était égaré de la grande route, et qu'en arrivant à Polei, il n'avait avec lui qu'un seul cavalier.

Bientôt, cependant, un combat plus sérieux allait se livrer, et comme on savait qu'on se battrait un contre deux, on n'était nullement rassuré sur son issue. Dans l'armée du sultan on ne comp-

tait que quatorze mille hommes, dont quatre mille seulement étaient des troupes régulières; Ibn Ḥafṣūn, au contraire, avait trente mille hommes. Cependant le sultan donna l'ordre de se mettre en marche et de prendre la route de Polei.

Le jeudi 15 avril de l'année 891, l'armée arriva auprès de la petite rivière qui coule à une demi-lieue du château, et selon l'usage, on convint des deux côtés que le combat aurait lieu le lendemain.

Ce jour-là, qui était pour les chrétiens le vendredi de la semaine sainte ¹⁾, l'armée du sultan se mit en marche à la pointe du jour, tandis qu'Ibn Ḥafṣūn rangeait ses soldats en bataille au pied de la colline sur laquelle le château était assis. Ils étaient remplis d'enthousiasme, et dans leur ivresse guerrière, ils se croyaient sûrs de la victoire. Il en était autrement du côté de 'Abd Allāh. Son armée était sa dernière ressource; elle portait avec elle toute la fortune des Umayyades; si elle venait à s'abîmer dans un grand désastre, tout serait perdu. Pour comble de malheur, elle était mal commandée, et peu s'en fallut que le général en chef, 'Abd al-Malik b. Umaiya, ne la livrât à l'ennemi par une manœuvre maladroite. Il l'avait déjà conduite en avant, lorsque, désapprouvant la position qu'il avait prise, il lui ordonna de rétrograder jusqu'à une montagne qui se trouvait au nord de la forteresse. Cet ordre s'exécutait, lorsque le général de l'avant-garde — un brave client umayyade, nommé 'Ubaid Allāh, de la famille des Banū Abī 'Abda — vole vers le sultan en criant: «Mon Dieu, mon Dieu, aie pitié de nous! Où te conduit-on, émir? Nous étions en face de l'ennemi; devons-nous maintenant lui tourner le dos? Mais alors il croira que nous avons peur et il viendra nous tailler en pièces!» Il disait vrai: Ibn Ḥafṣūn s'était aperçu de la faute de son adversaire, et il s'apprêtait à en profiter. Aussi le sultan ne contesta nullement la justesse de l'observation de 'Ubaid Allāh, mais il lui demanda ce qu'il y avait à faire. «Marcher en avant, répondit le général, attaquer l'ennemi

¹⁾ D'après la règle établie par le concile de Nicée, la solennité pascalle, dans l'année 891, aurait dû avoir lieu le 4 avril; mais comme les chroniqueurs arabes placent la bataille de Polei dans l'année 278 de l'hégire, laquelle commença le 15 avril 891, il est probable que les Andalous auront célébré leurs Pâques d'après le système de leur compatriote Migetius, système que le pape Adrien I^{er} mentionne et condamne dans une lettre adressée à l'évêque Egila. Voyez cette lettre dans l'*España sagrada*, t. V, p. 532, c. 6.

avec vigueur, et qu'alors la volonté de Dieu s'accomplisse! — Fais comme tu voudras,» répliqua le sultan.

Sans perdre un instant, 'Ubaid Allāh retourna aussitôt près de sa division et lui ordonna de fondre sur l'ennemi. Les troupes s'ébranlèrent; mais elles désespéraient presque du succès. «Que penses-tu de l'issue de cette bataille? demanda un officier au théologien Abū Marwān 'Ubaid Allāh, un fils du célèbre Yaḥyā b. Yaḥyā et renommé lui-même par son savoir et sa piété au point qu'on l'appelait *le šaiḫ des musulmans*. — Que te dirai-je, mon cousin? répliqua le docteur; je ne puis te donner pour réponse que ces paroles du Tout-Puissant: — Si Dieu vient à votre secours, qui est-ce qui pourra vous vaincre? S'il vous abandonne, qui est-ce qui pourra vous secourir ¹⁾?» Le reste de l'armée n'était pas plus rassuré que l'avant-garde. Les soldats avaient reçu l'ordre de déposer leur bagage, de dresser les tentes et de se ranger en bataille; mais au moment où ils étaient occupés à tendre un dais pour le sultan, un pieu, destiné à le soutenir, se rompit, de sorte que le dais tomba par terre. «Mauvais signe!» murmura-t-on de tous côtés. «Rassurez-vous, dit alors un officier supérieur; cela n'annonce rien de fâcheux; la même chose est arrivée au moment où une autre bataille allait se livrer, et pourtant, on a remporté alors une victoire éclatante.» En parlant ainsi, il redressa le dais avec un pieu qu'il avait pris dans les bagages.

A l'avant-garde aussi, où le combat avait déjà commencé, il fallait que les officiers et les docteurs de la religion effaçassent l'effet produit par plusieurs mauvais présages. Doués d'une heureuse mémoire, et peut-être d'une fertile imagination, ils ne se lassaient pas de citer des précédents chaque fois qu'il en était besoin. Au premier rang combattait 'Abd Allāh ar-Raḥiṣī, un brave guerrier vieilli sous le casque et la cuirasse, et en même temps un poète fort distingué. Chaque fois qu'il frappait de la lance ou de l'épée, il improvisait des vers. Tout à coup il tombe blessé à mort. «Fâcheux présage, crient les soldats consternés; le premier qui tombe est un des nôtres! — Non, répondent les docteurs, c'est au contraire un présage très heureux, car dans la bataille de Guadaete, où nous avons battu les Tolédans, le premier qui tomba fut aussi un des nôtres.»

¹⁾ *Coran*, sūr. III, vers. 154.

Bientôt le combat devint général sur toute la ligne. Ce fut un tapage effroyable : au bruit des fanfares se mêlait la voix des docteurs musulmans et des prêtres chrétiens, qui récitaient des prières ou des passages du Coran et de la Bible. Contre toute attente, les royalistes de l'aile gauche obtinrent de plus en plus l'avantage sur l'aile droite d'Ibn Ḥafṣūn. Après l'avoir fait reculer, ils coupaient des têtes l'un à l'envi de l'autre, et ils les apportaient au sultan qui avait promis une récompense à chaque soldat qui lui en présenterait une. Lui-même ne prenait pas part au combat. Assis sous son dais, il regardait les autres se battre pour lui, et avec son hypocrisie ordinaire, il récitait des vers tels que ceux-ci :

Que d'autres mettent leur confiance dans le grand nombre de leurs soldats, dans leurs machines de guerre, dans leur courage : je ne mets la mienne qu'en Dieu, l'unique, l'éternel !

L'aile droite des Andalous ayant été mise en pleine déroute, toute l'armée royaliste se jeta sur l'aile gauche. Ibn Ḥafṣūn y commandait en personne ; mais malgré ses efforts et quoique, selon sa coutume, il fit preuve d'un grand courage, il ne réussit pas à retenir ses soldats à leur poste. Plus ardents que fermes, aussi prompts à se décourager qu'à s'enflammer, ils désespérèrent trop tôt de l'événement, et, cédant le champ de bataille, ils tournèrent le dos à l'ennemi. Les uns prirent la fuite dans la direction d'Ecija, poursuivis par les cavaliers royalistes qui les sabraient par centaines ; les autres, parmi lesquels se trouvait Ibn Ḥafṣūn lui-même, allèrent chercher un refuge dans le château ; mais comme la porte était encombrée par les fuyards de l'aile droite, les nouveaux venus tâchèrent en vain de se frayer un passage, et pour sauver leur chef, les soldats postés sur les remparts durent le prendre à bras-le-corps, et, le tenant ainsi, l'enlever de son cheval ; après quoi, ils le portèrent dans l'enceinte.

Pendant que la foule se pressait encore à la porte du château, les soldats du sultan pillaient le camp ennemi. Remplis d'une joie d'autant plus grande qu'elle était inattendue, ils s'amusaient à lancer des sarcasmes contre leurs adversaires, tous chrétiens à leurs yeux, qui venaient de perdre une bataille aussi importante justement

l'avant-veille de Pâques. «Le jeu était bien amusant, dit un soldat; quelle belle fête pour eux! La plupart ne verront pas le jour de Pâques, et c'est vraiment dommage! — Fête magnifique en vérité, répliqua un autre, avec force victimes; toute fête religieuse doit en avoir. — Voyez donc à quoi sert un bon coup d'épée, ajouta un troisième interlocuteur; à la communion, ils avaient bu outre mesure, et si nous ne les avions pas dégrisés, ils seraient encore ivres à l'heure qu'il est! — Savez-vous bien, observa un quatrième qui avait quelque teinture d'histoire, savez-vous bien que cette bataille ressemble exactement à celle de la Prairie de Rāhiṭ? C'était aussi un vendredi qui tombait un jour de fête, et notre victoire n'est pas moins éclatante que celle que les Umayyades ont remportée alors. Voyez donc ces pourceaux, comme ils gisent démembrés au pied de la colline! Vraiment, je plains le sol qui est condamné à porter leurs cadavres; s'il pouvait s'en plaindre, il n'y manquerait pas.» — Plus tard, le poète de la cour, Ibn ʿAbd Rabbihi, reproduisit ces grossières et brutales plaisanteries, ces mots de corps de garde, dans un long poème, où le mauvais goût et les jeux de mots tiennent une large place, mais qui a du moins le mérite d'exprimer vigoureusement la haine et le mépris que les royalistes avaient pour les Andalous.

Les soldats du sultan allaient se réjouir encore davantage. Ibn Ḥafṣūn voulait rester dans le château et y soutenir un siège; mais les soldats d'Ecija lui déclarèrent que leur devoir les rappelait dans leur ville, qui, selon toute apparence, allait être assiégée par le sultan. Ibn Ḥafṣūn s'opposa énergiquement à leur départ; il voulut même les retenir de force dans le château; mais ils percèrent la muraille du côté du nord et ils s'enfuirent vers leur ville natale. Abandonnés ainsi à eux-mêmes, les autres soldats prétendirent qu'ils n'étaient plus en nombre pour défendre le château, et que par conséquent il fallait l'évacuer. Après une longue résistance, Ibn Ḥafṣūn céda enfin à leur désir. Au milieu de la nuit, on sortit donc de la forteresse; mais ce ne fut pas une retraite, ce fut une fuite précipitée, une sauve-qui-peut général. Au milieu du désordre effroyable et de l'obscurité, Ibn Ḥafṣūn lui-même chercha longtemps avant de trouver une monture; à la fin, il mit la main sur une misérable haridelle qui appartenait à un soldat chrétien, et, l'ayant enfourchée,

il ne cessait de piquer des deux, en tâchant de faire prendre le galop à cette misérable monture qui, depuis de longues années, avait pris l'habitude de ne marcher qu'au pas. Il fallait se hâter, en effet. S'étant aperçus de la fuite des ennemis, les royalistes s'étaient mis à leur poursuite. «Eh bien, dit alors Ibn Mastana qui galopait à côté d'Ibn Ḥafṣūn, et qui, malgré la gravité du péril, conservait une parfaite gaîté, une véritable insouciance d'andalou; eh bien, mon camarade, tu avais promis cinq cents ducats à celui qui viendrait t'annoncer que le sultan s'était mis en campagne. Il me paraît que le bon Dieu t'a rendu cette somme avec usure. Ce n'est pourtant pas chose si aisée que de vaincre les Umayyades; qu'en penses-tu? — Ce que j'en pense? lui répondit Ibn Ḥafṣūn, qui, la rage dans le cœur, n'était pas en humeur de plaisanter; je pense que nous devons imputer le malheur qui nous frappe à ta lâcheté et à la lâcheté de ceux qui te ressemblent. Vous n'êtes pas des hommes, vous autres!»

A la pointe du jour, Ibn Ḥafṣūn arriva avec quatre compagnons à la ville d'Archidona; mais il ne s'y arrêta qu'un moment, et, ayant ordonné aux habitants de se rendre à Bobastro le plus tôt possible, il continua son chemin vers cette forteresse.

De son côté, le sultan, après avoir pris possession du château de Polei, où il trouva quantité d'argent, de provisions et de machines de guerre, se fit donner le registre où les noms de tous ses sujets musulmans étaient inscrits. Ensuite il se fit amener les prisonniers et leur annonça que tous ceux qui étaient inscrits comme musulmans auraient la vie sauve, pourvu qu'ils jurassent qu'ils l'étaient encore; quant aux chrétiens, ils devraient périr tous par le glaive du bourreau, à moins qu'ils n'embrassassent l'islamisme. Tous les chrétiens, au nombre de mille environ, aimèrent mieux mourir que d'abjurer leur foi. Un seul d'entre eux faiblit au moment même où le bourreau allait le frapper, et sauva sa vie en prononçant la profession de foi musulmane. Tous les autres subirent la mort avec un véritable héroïsme, et peut-être jugera-t-on que ces obscurs soldats ont bien plus de droit au titre de martyr que les fanatiques de Cordoue, qui, quarante ans auparavant, en avaient été décorés.

Ayant laissé une garnison suffisante dans le château de Polei, le sultan alla mettre le siège devant Ecija. Comme cette ville avait

une garnison fort considérable, grâce au grand nombre de fuyards qui y avaient cherché asile, elle opposa une résistance opiniâtre. Malheureusement elle ne renfermait pas assez de provisions pour nourrir ses défenseurs. Au bout de quelques semaines, la disette se fit sentir, et comme elle s'aggravait de jour en jour, il fallait bien songer à capituler. Les Andalous entrèrent donc en pourparlers; mais le sultan exigeait qu'ils se rendissent à discrétion. Ils s'y refusèrent, quoique la famine exerçât dans la ville des ravages terribles, de sorte que les habitants, réduits au désespoir, montraient, du haut des remparts, leurs femmes et leurs enfants affamés aux assiégeants, en implorant à grands cris leur pitié. A la fin le sultan se laissa fléchir. Il accorda aux assiégés une amnistie générale; puis, lorsqu'il eut reçu d'eux des otages et qu'il leur eut donné un gouverneur, il prit la route de Bobastro et posa son camp dans le voisinage de cette forteresse.

Mais dans Bobastro et sur un terrain dont il connaissait chaque monticule, chaque vallon, chaque défilé, Ibn Ḥafṣūn était réellement invincible. Les soldats cordouans ne le savaient que trop. Aussi commencèrent-ils à murmurer. Ils disaient que la campagne avait déjà été assez longue; qu'ils ne voulaient pas user le peu de forces qui leur restaient dans une opération sans issue, et que leurs adversaires sortiraient plutôt agrandis que diminués d'une lutte dans laquelle leur supériorité dès qu'il s'agissait de se tenir sur la défensive aurait été une fois de plus démontrée. Forcé de céder à leur volonté, le sultan donna l'ordre que l'on se retirât en se dirigeant sur Archidona. Avant d'y arriver, les Cordouans eurent à passer un défilé très étroit, où ils furent attaqués par Ibn Ḥafṣūn; mais grâce aux talents et à la valeur de 'Uбайд Allāh, ils se tirèrent avec honneur de cette rencontre. Etant allé ensuite à Elvira, dont les habitants lui donnèrent des otages, le sultan reconduisit son armée à Cordoue ¹⁾.

¹⁾ Les faits relatés dans ce chapitre ne nous sont connus que par Ibn Ḥaiyān, *Muḥtabis*, fol. 71 v.—80 r. Un récit abrégé de la bataille de Polei est donné, d'après la *Bahjat an-nafs*, par Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 126, trad., p. 202.

CHAPITRE XVI.

La victoire remportée près de Polei avait sauvé le sultan au moment même où il semblait perdu. Polei, Ecija et Archidona, ces avant-postes du parti national, étaient prises; Elvira était rentrée dans l'obéissance; Jaen, d'où Ibn Ḥafṣūn avait retiré ses troupes, avait suivi l'exemple d'Elvira ¹⁾. C'étaient à coup sûr de beaux succès; ils firent une grande impression sur l'opinion publique, d'autant plus que celle-ci n'avait nullement prévu de tels résultats. Ibn Ḥafṣūn avait perdu beaucoup de son prestige, lui même ne s'en apercevait que trop. Ses ambassadeurs auprès d'Ibn al-Aḡlab, naguère accablés d'égarde, furent désormais reçus avec froideur. On leur disait qu'on avait soi-même des révoltes à dompter et que par conséquent on n'avait pas le loisir de se mêler aux affaires de l'Espagne ²⁾. Naturellement, on ne se souciait pas en Afrique d'appuyer un prétendant qui se laissait battre, et il n'y fut plus question de le faire nommer gouverneur de l'Espagne par le calife de Bagdad. Le sultan, au contraire, s'était réhabilité dans l'esprit de bien des gens. Les citoyens paisibles qui, las du désordre et de l'anarchie, voyaient dans le rétablissement du pouvoir royal le seul moyen de salut, prenaient une attitude plus ferme et plus décidée. Mais si l'on aurait tort de méconnaître les avantages que le sultan avait obtenus, il ne faut pas se les exagérer cependant. La puissance d'Ibn Ḥafṣūn avait sans doute subi un rude échec, mais elle était loin d'être anéantie. Aussi ne désespérait-il nullement de la rétablir. Pour le moment il avait besoin de la paix, et il la demanda. Le sultan se déclara prêt à la lui accorder, pourvu qu'il lui donnât un de ses fils comme otage. Ibn Ḥafṣūn promit de le faire; mais comme il avait l'intention de recommencer les hostilités aussitôt que cela lui

¹⁾ Cf. Ibn Ḥaiyān, *Muḡtabis*, fol. 77 r.

²⁾ Cf. an-Nuwairi, *Histoire d'Espagne*, p. 212.

conviendrait, il trompa le sultan en lui faisant remettre, non pas un de ses propres fils, mais celui d'un de ses trésoriers qu'il avait adopté. Sa fraude ne fut pas découverte tout d'abord; mais dans la suite, on conçut des soupçons, on s'informa, et, la vérité ayant été dévoilée, le sultan lui reprocha sa mauvaise foi et exigea un otage qui fût vraiment son fils; puis, comme Ibn Ḥafṣūn ne voulait pas satisfaire à cette demande, la guerre recommença ¹⁾.

Le chef andalou regagna avec une surprenante rapidité le terrain qu'il avait perdu. Sachant qu'il pouvait compter sur les habitants d'Archidona, il envoya dans cette ville des hommes à sa dévotion, qui firent si bien que la population s'insurgea. Les deux employés auxquels le sultan avait confié le gouvernement de la ville, furent arrêtés pendant la nuit et livrés à Ibn Ḥafṣūn au moment où celui-ci entrait dans la ville avec ses troupes (892). Bientôt après, les députés d'Elvira vinrent lui annoncer que leur ville avait aussi secoué le joug, et qu'on y comptait sur son concours. Il s'y rendit et installa une garnison dans la citadelle. Mais le parti royaliste, qui était fort nombreux à Elvira, ne se tint pas pour battu. Secondé par le gouverneur d'Ubeda, il prit les armes, chassa les soldats d'Ibn Ḥafṣūn, élut un conseil municipal et introduisit dans la ville le gouverneur que le sultan lui avait donné. Les partisans de l'indépendance, intimidés par le voisinage de l'armée du sultan, qui assiégeait alors Carabuey, une des forteresses d'Ibn Mastana, ne s'étaient pas opposés à cette révolution; mais aussitôt que l'armée fut retournée à Cordoue, ils relevèrent la tête, et, s'étant mis en rapport avec Ibn Ḥafṣūn à l'insu du conseil, ils profitèrent de l'obscurité de la nuit pour faire entrer quelques-uns de ses soldats dans la citadelle. Bientôt après, Ibn Ḥafṣūn, averti du succès de l'entreprise par des fanaux que ses partisans avaient allumés, y entra aussi avec le gros de ses troupes, tandis que les royalistes, soudainement réveillés par les cris d'allégresse que poussaient leurs adversaires, étaient frappés de stupeur au point qu'ils ne songèrent même pas à résister. Ils furent punis sévèrement: tous leurs biens furent confisqués. Le gouverneur nommé par le sultan eut la tête coupée.

¹⁾ Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabis*, fol. 82 r. et v.

Maître d'Elvira, Ibn Ḥafṣūn tourna ses armes contre Ibn Ğūdī et les Arabes de Grenade. Sentant que la bataille qui allait se livrer serait décisive, Ibn Ğūdī avait appelé tous ses alliés à son secours. Il n'en essuya pas moins une terrible défaite, et comme il avait eu l'imprudence de s'éloigner de Grenade, son point d'appui, ses soldats, qui avaient à parcourir toute la Vega avant qu'ils pussent rentrer dans leur forteresse, furent sabrés en grand nombre. De l'avis des habitants d'Elvira, cette victoire était une ample compensation pour toutes les défaites qu'ils avaient subies auparavant. En effet, les Arabes avaient été si bien battus qu'ils ne purent jamais se relever.

Fier de sa victoire, Ibn Ḥafṣūn marcha contre Jaen. Là il fut aussi heureux qu'il l'avait été à Elvira. Il s'empara de la ville, lui donna un gouverneur, et y mit des troupes. Cela fait, il retourna à Bobastro ¹⁾.

A l'exception de Polei et d'Ecija, l'année 892 lui avait donc rendu ce que la précédente lui avait ôté. Pendant cinq années, sa puissance resta à peu près la même, si ce n'est qu'il perdit Elvira. Il avait surpris les royalistes dans cette ville, mais il ne les avait pas vaincus, et sa conduite envers eux les avaient exaspérés contre lui. Aussi saisirent-ils la première occasion pour secouer le joug qu'il leur avait imposé. Elle se présenta en 893, lorsque l'armée du sultan, après avoir fait une razzia dans les environs de Bobastro, parut devant les portes de la ville. Le prince Muṭarrif, qui la commandait, offrit alors aux habitants une amnistie générale, pourvu qu'ils lui livrassent le lieutenant et les soldats d'Ibn Ḥafṣūn. L'influence des royalistes fut si grande que les habitants consentirent à le faire, et à partir de cette époque, Elvira demeura dans la sujétion. Le patriotisme et l'amour de la liberté s'y étaient refroidis; d'ailleurs on y avait combattu contre les Arabes de Grenade plutôt que contre le sultan; c'est contre les Arabes qu'on avait appelé Ibn Ḥafṣūn, et depuis qu'ils avaient perdu la bataille de Grenade, les Arabes avaient cessé d'être redoutables. Fort affaiblis par leur défaite, ils le furent bien plus encore par la discorde qui se glissa parmi eux. Ils étaient maintenant partagés en deux factions, dont l'une s'était attachée à Sa'īd Ibn Ğūdī, l'autre à Muḥammad Ibn Aḏḥā, le puissant

¹⁾ Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabis*, fol. 80 v.—82 r.

seigneur d'Alhama, contre lequel Sa'ïd nourrissait une haine si violente qu'il avait mis sa tête à prix. L'imprudencce de Sa'ïd et la légèreté de sa conduite aggravaient encore la situation. Par son orgueil, sa fatuité et ses nombreuses galanteries, il s'était attiré la haine de plusieurs chefs, et à la fin, l'un de ceux dont il avait détruit le bonheur domestique, Abū 'Umar 'Uṭmān, résolu de laver sa honte dans le sang du séducteur. Averti que sa femme avait assigné un rendez-vous à l'émir dans la maison d'une juive, il alla s'y cacher avec un de ses amis, et quand Sa'ïd y fut arrivé, il se rua sur lui et le tua (décembre 897) ¹⁾.

Ce meurtre mit le comble à la discorde. Le meurtrier et ses amis eurent le temps d'aller se mettre en sûreté dans la forteresse de Noalejo, au nord de Grenade, où ils proclamèrent émir Ibn Aḏḥā. Ne voulant pas se brouiller avec le sultan, ils le prièrent de confirmer leur choix, et ils essayèrent aussi de lui persuader qu'ils avaient tué Sa'ïd dans l'intérêt de l'Etat, en disant qu'il avait formé le projet de se mettre en révolte et qu'il avait composé ces vers: «Va, mon messager, va dire à 'Abd Allāh qu'une prompte fuite peut seule le sauver, car un guerrier redoutable a levé l'étendard de la révolte sur les bords du fleuve aux roseaux. Fils de Marwān, rendez-nous le pouvoir; c'est à nous, aux fils des Bédouins, qu'il appartient de droit! Vite, que l'on m'amène mon alezan avec sa housse brodée d'or, car mon étoile l'emporte sur la leur!» Peut-être ces vers étaient-ils réellement de Sa'ïd; ils ne sont pas du moins indignes de lui. Quoi qu'il en soit, le sultan, qui s'estimait heureux de ce que ces Arabes voulaient bien condescendre à lui présenter une justification de leur conduite, donna sa sanction à tout ce qu'ils avaient fait. Mais les anciens amis de Sa'ïd ne reconnurent point Ibn Aḏḥā. Le meurtre de leur chef les avait remplis d'indignation et de colère. Inconsolables de sa perte, ils oubliaient toutes ses fautes et tous les griefs qu'ils avaient eus contre lui, pour ne se souvenir que de ses vertus. Un d'entre eux, Miḳdam b. Mu'āfā, que Sa'ïd avait fait fouetter sans qu'il eût mérité ce châtimeut, composa cependant sur lui ce poème:

¹⁾ D'après Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 139, trad., p. 221, l'émir 'Abd Allāh l'aurait fait tuer dans la maison d'une juive qui était sa maîtresse.

Qui nourrira et vêtira les pauvres, à présent que celui qui était la générosité même, gît dans le tombeau? Ah! que les prés ne soient plus couverts de verdure, que les arbres soient sans feuillage, que le soleil ne se lève plus, maintenant qu'Ibn Ġūdī est mort, lui dont ni les hommes ni les génies ne verront jamais l'égal!

«Quoi, s'écria un arabe quand il l'entendit réciter ces vers, tu fais l'éloge de celui qui t'a fait donner le fouet? — Par Dieu, lui répondit Mikdam, il m'a fait du bien même par son arrêt inique, car le souvenir du châtement qu'il m'a fait subir m'a détourné d'une foule de péchés que je commettais auparavant. Ne lui dois-je pas de la reconnaissance pour cela? D'ailleurs, après qu'il m'eut fait fouetter, j'ai toujours été injuste envers lui; crois-tu que je voudrais continuer à l'être, maintenant qu'il n'est plus¹⁾?»

D'autres, qui avaient été les amis intimes de Sa'īd étaient altérés de la soif de la vengeance. «Le vin, disait al-Asadī dans un long poème, le vin que l'échanson me présente ne recouvrera pour moi sa saveur qu'au moment où mon âme obtiendra ce qu'elle désire, au moment où je verrai les cavaliers galoper à bride abattue, pour aller venger celui qui naguère était leur joie et leur orgueil!»

Sa'īd fut vengé en effet par ses amis; mais les Arabes continuèrent à se combattre sans relâche. Le sultan et les Andalous n'avaient pas d'autre chose à faire que de les laisser s'entr'égorg²⁾.

La soumission d'Elvira fut un grand avantage pour le sultan. Il en obtint encore d'autres. Persuadé qu'il ne gagnerait rien à faire la guerre contre Ibn Ḥaḥṣūn, il tournait de préférence ses armes contre des rebelles moins puissants. Son intention n'était pas de les réduire; il n'essayait pas de leur arracher leurs villes et leurs châteaux: il voulait seulement les forcer à lui payer tribut³⁾. A cet effet, il faisait faire à son armée une ou deux expéditions par

¹⁾ Cet épisode est relaté par al-Maḥḥarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes)*, t. II, p. 361. Une notice est consacrée au poète par aḍ-Ḍabbī, *Buġyat al-multamis*, n° 1386, p. 460—461.

²⁾ Cf. Ibn Ḥaiyān, *Muḥtabis*, fol. 83 r., 22 r. et v., 23 r., 47 v., 48 r., 92 v.; Ibn al-Ḥaṭīb, dans Dozy, *Notices*, p. 259.

³⁾ Voyez les vers d'Ibn Ḳulzum (c'est ainsi qu'al-Ḥuṣanī, *Ḳudāt Ḳurṭuba*, p. 150—151, prononce ce nom) dans Ibn 'Iḍārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, p. 143, trad., p. 230.

an. Alors on ravageait des champs de blé, on brûlait des villages, on assiégeait des forteresses, et, quand le rebelle avait consenti à payer tribut et à donner des otages, on le laissait en paix pour en aller attaquer un autre. Des expéditions de ce genre ne pouvaient pas amener des résultats prompts, décisifs ou brillants; mais elles produisaient néanmoins des résultats fort avantageux. Le trésor était à sec, et le gouvernement comprenait fort bien qu'avant de faire la grande guerre, il fallait se pourvoir du nerf de la guerre, c'est-à-dire d'argent. Grâce à ces razzias, on s'en procurait. Celle de 895 fut fort heureuse. Elle fut dirigée contre Séville. Cette cité était encore dans la même situation: le sultan y avait un gouverneur; son oncle Hišām y résidait aussi; mais les Banū Ḥaldūn et les Banū Ḥağğāğ y régnaient de fait. Ces chefs étaient fort contents de leur position, qui leur donnait tous les avantages de l'indépendance, sans les périls qui y étaient ordinairement attachés; ils faisaient tout ce qu'ils voulaient, ils ne payaient point de tribut, et cependant ils n'étaient pas en guerre contre le monarque. Ils croyaient qu'ils ne pouvaient mieux servir leurs intérêts qu'en perpétuant cet état de choses, et lorsque, dans l'année 895, un employé du sultan vint convoquer le ban, Ibrāhīm Ibn Ḥağğāğ et Ḥālid Ibn Ḥaldūn, le frère de Kuraib, s'empressèrent de répondre à l'appel et de se rendre à Cordoue avec leurs contingents. Leur allié Sulaimān, de Sidona, et son frère Maslama suivirent leur exemple.

Tout le monde était dans l'idée qu'on allait faire une expédition contre les renégats de Tudmir. Qu'on se figure donc l'étonnement et l'épouvante de Kuraib, lorsqu'il apprit qu'au lieu de faire marcher l'armée vers l'est, on l'avait fait marcher contre Séville; que Sulaimān avait trouvé le moyen de s'évader, mais que tous les autres officiers et soldats de Séville et de Sidona avaient été mis aux arrêts sur l'ordre du prince Muṭarrif.

Il fallait prendre des mesures promptes et décisives. Kuraib les prit. Ayant fait occuper par ses gens toutes les portes du palais, il vola vers la salle où se trouvait le prince Hišām. «Belle nouvelle, lui cria-t-il, l'œil enflammé de colère: je viens d'apprendre que Muṭarrif a mis aux arrêts mon frère et tous mes autres parents qui se trouvent dans l'armée. Eh bien! je le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré: si le prince ose attenter à la vie d'un seul d'entre

eux, je te coupe la tête. Nous verrons jusqu'où ira son audace. En attendant, toi et tous les tiens, vous serez mes prisonniers. Aucun de tes serviteurs ne sortira du palais sous quelque prétexte que ce soit, pas même pour aller acheter des vivres. Je sais bien qu'il n'y en a pas ici, mais cela ne me regarde pas. Décide toi-même si tu veux voir suspendu le glaive mortel au dessus de ta tête, et si la perspective de mourir de faim est de nature à te rassurer! Pour sauver ta vie, il ne te reste qu'un moyen: écris au prince, dis-lui que ta tête me répondra de la vie de mes parents, et fais en sorte qu'il me les rende!»

Sachant que Kuraib n'était pas homme à s'arrêter à des menaces, Hišām s'empressa de lui obéir, mais la lettre qu'il écrivit à Muṭarrif n'eut pas le résultat qu'il s'en était promis: le prince, au lieu de rendre la liberté à ses prisonniers, continua sa marche vers Séville et somma Kuraib de lui en ouvrir les portes. Craignant pour la vie de ses parents et ne voulant rien entreprendre avant que les troupes auxiliaires de Niebla et de Sidona, qu'il attendait, fussent arrivées, Kuraib jugea prudent de se montrer modéré et traitable. Il permit donc aux soldats du sultan d'entrer par pelotons dans la ville et d'y acheter des vivres; en outre, il promit de payer le tribut et rendit la liberté au prince Hišām, qui n'eut rien de plus pressé que de quitter la ville.

Tournant alors ses armes contre le ma'addite Ṭālib b. Maulūd ¹⁾, Muṭarrif attaqua ses deux forteresses, Montefique, sur la Guadaira, et Monteagudo ²⁾. Après s'être défendu vigoureusement, Ṭālib promit de payer le tribut et donna des otages. Madīnat Ibn as-Salīm et Vejer suivirent son exemple. Lebrija fut prise d'assaut, et Muṭarrif y installa une garnison; mais Sulaimān, à qui appartenait cette forteresse, et qui était alors à Arcos, attaqua l'armée du sultan avant qu'elle fût arrivée à Mairena, et lui fit subir de grandes pertes. Furieux de cet échec, Muṭarrif s'en vengea en faisant couper la tête à trois parents ou amis de Sulaimān, qui se trouvaient parmi ses prisonniers.

¹⁾ Il était de Moron et fut tué en 287/900 par Ibn Abī 'Abda, au témoignage d'Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 143, trad., p. 230. On a vu plus haut que ce seigneur avait été l'allié des renégats de Séville.

²⁾ Monteagudo se trouvait près de Jerez. Voyez Maldonado, *Ilustraciones de la Casa de Niebla* (dans le *Memorial histórico español*, t. IX), p. 96.

Vers la fin d'août, l'armée se trouva de nouveau devant Séville. Muṭarrif croyait que Kuraib se montrerait aussi soumis que la première fois. Il se trompait. Kuraib avait profité du répit qu'on lui avait laissé pour se mettre en état de défense, et ses alliés étant arrivés dans la ville, il était résolu à ne point céder. Muṭarrif trouva donc les portes fermées. Alors il fit charger de fers Ḥālid Ibn Ḥaldūn, Ibrāhīm Ibn Ḥaġġāġ et d'autres prisonniers. Cela ne lui servit de rien. Loin de se laisser intimider, Kuraib sortit de la ville et attaqua brusquement l'avant-garde. Il y eut un instant où l'on craignit un désastre; mais les officiers ayant réussi à rallier leurs soldats, les Sévillans furent repoussés. Alors Muṭarrif fit torturer Ḥālid et Ibrāhīm et attaqua Séville pendant trois jours consécutifs. Il ne remporta aucun avantage; mais voulant se venger autant que possible des Banū Ḥaldūn et des Banū Ḥaġġāġ, il s'empara d'un château situé sur le Guadalquivir et qui appartenait à Ibrāhīm; puis, ayant brûlé les vaisseaux qu'il trouva dans le bassin, il ordonna de raser le bâtiment, et, ayant fait donner une hache à Ibrāhīm, il le força de travailler, les fers aux mains et aux pieds, à la destruction de sa propre forteresse. Ayant ensuite démoli un autre château qui appartenait à Kuraib, il reprit la route de Cordoue ¹⁾.

L'armée étant rentrée dans la capitale, et le tribut de Séville étant arrivé, un vizir conseilla à son maître, qui avait bien essayé de gagner Ibn Ḥafṣūn, mais qui jusque-là n'avait fait aucune tentative pour se réconcilier avec l'aristocratie arabe, de rendre la liberté aux prisonniers après qu'ils se seraient obligés par serment à lui obéir dans la suite. «Si tu retiens ces nobles en prison, lui dit-il, tu serviras les intérêts d'Ibn Ḥafṣūn, qui ne manquera pas de s'emparer de leurs châteaux. Essaie plutôt de te les attacher par les liens de la reconnaissance; ils t'aideront alors à combattre le chef des renégats.» Le sultan se laissa persuader. Il annonça aux prisonniers qu'il les remettrait en liberté, à condition qu'ils lui donneraient des otages, et qu'ils jureraient cinquante fois, dans la grande-mosquée, de lui rester fidèles. Ils prêtèrent les serments exigés et donnèrent des otages, parmi lesquels se trouvait le fils aîné d'Ibrāhīm, nommé 'Abd ar-Raḥmān; mais à peine de retour à

¹⁾ Ibn Haiyān, *Muḫtabis*, fol. 59 v.—62 r.; 84 r.—87 r.

Séville, ils violèrent leurs serments, refusèrent le tribut et se mirent en révolte ouverte ¹⁾. Ibrāhīm et Kuraib divisèrent la province entre eux, de sorte que chacun en eut la moitié ²⁾.

Les choses demeurèrent ainsi jusqu'à l'année 899 ; mais la discorde devait inévitablement éclater entre les deux chefs, leur puissance étant trop égale pour qu'ils pussent rester amis. Aussi ne tardèrent-ils pas à se quereller, et alors le sultan attisa le feu autant que cela lui fut possible. Il rapportait à Kuraib les termes injurieux dans lesquels Ibrāhīm parlait de lui, et il avertissait Ibrāhīm des mauvais propos que Kuraib tenait sur son compte. Un jour qu'il avait reçu de Ḥālid une lettre fort blessante pour Ibrāhīm, et qu'il avait écrit sa réponse au bas, il la donna parmi d'autres à un de ses serviteurs, en le chargeant de l'expédier. Le serviteur eut la négligence de la laisser tomber. Un eunuque la ramassa, la lut, et, comptant sur une bonne récompense, il la donna à un envoyé d'Ibrāhīm, en lui enjoignant d'aller la remettre à son seigneur.

Quand Ibrāhīm eut jeté les yeux sur cet écrit, il ne douta plus que les Banū Ḥaldūn n'attentassent à son pouvoir, à sa liberté, à sa vie peut-être ; mais comprenant en même temps que, pour se venger d'eux, il devait avoir recours à la ruse, il se montra fort aimable envers eux et les invita à dîner. Ils se rendirent à son invitation. Pendant le repas, Ibrāhīm leur montra la lettre de Ḥālid et les accabla de reproches. Ḥālid se leva alors, et, tirant un poignard de sa manche, il en frappa Ibrāhīm à la tête. Ibrāhīm eut sa coiffure déchirée et reçut une blessure au visage ; mais il appela aussitôt ses soldats qui se ruèrent sur les deux Banū Ḥaldūn et les massacrèrent. Ibrāhīm fit couper leurs têtes, et, les ayant jetées dans la cour, il attaqua leurs gardes qui s'y trouvaient, en tua quelques-uns et dispersa les autres.

Dès lors, il était le seul maître de la province ; mais sentant qu'il lui fallait justifier sa conduite auprès du monarque, qui avait encore son fils en son pouvoir, il lui écrivit pour lui dire qu'il n'avait pas pu agir autrement qu'il ne l'avait fait ; que d'ailleurs les Banū Ḥaldūn l'avaient toujours poussé à la rébellion ; qu'au fond du cœur,

¹⁾ *Ibid.*, fol. 62 r. et v.

²⁾ Cf. Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 128, trad., p. 205.

il n'avait jamais partagé leur manière de voir, et que si le sultan voulait le nommer gouverneur, il pourvoirait à toutes les dépenses exigées par le service public et lui donnerait en outre sept mille ducats par an. Le sultan accepta son offre, mais il envoya en même temps un certain al-Kāsim à Séville, afin qu'il gouvernât la province conjointement avec Ibrāhīm. Ce dernier ne se souciait pas d'avoir un collègue; aussi annonça-t-il à al-Kāsim, au bout de quelques mois, qu'il pouvait fort bien se passer de ses services.

S'étant ainsi débarrassé assez cavalièrement d'al-Kāsim, il voulut aussi que le sultan lui rendît son fils. Il le lui redemanda à différentes reprises, mais toujours en vain; le sultan refusait opiniâtement de se dessaisir de cet otage. Espérant alors qu'il réussirait à intimider le monarque, il refusa le tribut et fit proposer une alliance à Ibn Ḥafṣūn (900) ¹).

Cette offre plut extrêmement au chef andalou, qui, trois années auparavant, s'était remis en possession d'Ecija ²). L'année précédente, il avait enfin franchi le pas, après avoir balancé souvent: il avait embrassé le christianisme avec toute sa famille. Au fond de l'âme il était chrétien depuis longtemps; la crainte seule de perdre ses alliés musulmans lui avait imposé jusque-là une sorte de contrainte et l'avait empêché de suivre l'exemple de son père, qui était déjà revenu au giron de l'Eglise plusieurs années auparavant ³). L'événement avait montré que ses appréhensions n'étaient pas tout à fait mal fondées. Yahyā, fils d'Anatole, l'un de ses lieutenants les plus distingués, l'avait quitté: il avait bien voulu servir sous le musulman 'Umar Ibn Ḥafṣūn, mais sa conscience lui défendait de servir sous le chrétien Samuel: c'était le nom que 'Umar s'était fait donner lorsqu'il reçut le baptême ⁴). Ibn al-Ḥalī ⁵), le seigneur berbère de Cañete, qui jusque-là avait été son allié, lui avait déclaré la guerre et cherchait à se rapprocher du sultan. Partout la démarche qu'il avait faite avait

¹) *Ibid.*, t. II, texte, p. 128, 129; trad., p. 205—207; Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabis*, fol. 62 v.

²) Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabis*, fol. 90 v.

³) Voyez Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabis*, fol. 82 v.

⁴) *Vita Beatae Virginis Argentae*, c. 2.

⁵) 'Ausaġa b. al-Ḥalī', dit Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, p. 143, trad., p. 230. Sur Cañete la Real (arabe *Ḳanīt*), cf. Simonet, *Descripcion del reino de Granada*, p. 128.

produit une sensation profonde. Les musulmans se racontaient avec horreur que dans les domaines du *maudit*, les plus hautes dignités étaient remplies par des chrétiens; que les vrais croyants n'y avaient plus rien à espérer et qu'on les y traitait avec une méfiance très marquée. Secondée par les fakîhs, la cour exploitait habilement ces rumeurs plus ou moins fondées, et elle tâchait de persuader aux fidèles que leur salut éternel était en péril, s'ils ne se levaient pas comme un seul homme pour aller écraser *l'infâme* ¹⁾.

Dans ces circonstances, rien ne pouvait être plus agréable à Ibn Ḥafṣūn que les propositions qu'il reçut de la part du seigneur de Séville. Il cherchait partout des alliés; il était entré en négociations avec Ibrāhīm b. al-Ḳāsim, le seigneur d'Arzila, au Maroc ²⁾, avec les Banū Ḳasī ³⁾, avec le roi de Léon ⁴⁾; mais une alliance avec Ibn Ḥaġġāġ était à coup sûr bien préférable pour lui, car elle le réhabiliterait, il l'espérait du moins, dans l'esprit des musulmans. Il s'empressa donc de la conclure, et Ibrāhīm lui ayant envoyé de l'argent et de la cavalerie, sa puissance redevint aussi formidable que jamais ⁵⁾.

Le sultan jouait de malheur. Quoi qu'il fît, sa politique tournait toujours contre lui. La tentative qu'il avait faite pour se concilier le plus puissant seigneur arabe avait échoué aussi bien que les efforts qu'il avait tentés auparavant pour gagner le chef du parti espagnol. Sa position était maintenant déplorable. Pour être en état de résister à la ligue que s'était formée contre lui, il devrait lui opposer toutes ses troupes, et renoncer par conséquent aux expéditions qu'il faisait faire chaque année, afin de forcer les autres rebelles à lui payer tribut; il courait donc le risque de succomber faute d'argent. Evidemment il n'avait pas le choix des partis; il ne lui en restait qu'un à prendre: c'était de s'humilier devant Ibn Ḥafṣūn et de lui faire des propositions de paix assez avantageuses pour qu'il pût les accepter. Nous ignorons quelles étaient celles qu'il lui fît; nous

1) *Al-ḥabīb*, comme disaient les Arabes: Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabib*, fol. 95 r. et v.

2) Cf. Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muġrib*, t. I, texte, p. 241, trad., p. 340.

3) Cf. Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabib*, fol. 94 v., 95 r.

4) Cf. Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 135.

5) Cf. Ibn al-Ḳuṭīya, *Istīṭāḥ*, fol. 45 r.; Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabib*, fol. 62 v., 63 r.; Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, p. 129, trad., p. 207.

savons seulement que les négociations furent fort longues; que la paix fut conclue en 901, et qu'Ibn Ḥafṣūn envoya à Cordoue quatre otages, parmi lesquels se trouvait un de ses trésoriers, nommé Ḥalaf, et Ibn Mastana ¹⁾.

Mais cette paix fut de courte durée. Soit qu'Ibn Ḥafṣūn n'y trouvât pas son compte, soit que le sultan ne remplît pas les clauses du traité, toujours est-il que la guerre recommença en 902. Dans cette année, Ibn Ḥafṣūn eut une entrevue avec Ibn Ḥaġġāġ à Carmona. «Envoie-moi, lui dit-il, tes meilleurs cavaliers sous le noble arabe (il voulait désigner par ce terme Faġīl b. Abī Muslim, le général de la cavalerie sévillane), car j'ai l'intention d'aller me mesurer sur mes frontières contre Ibn Abī 'Abda; j'espère le battre, et le jour d'après, nous pillerons Cordoue.» Faġīl, qui assistait à cet entretien, et qui, en véritable arabe qu'il était, avait bien plus de sympathie pour la cause du sultan que pour celle des Espagnols, fut blessé du ton leste et dédaigneux dont Ibn Ḥafṣūn avait prononcé ces paroles. «Abū Ḥafṣ, lui dit-il, ne méprise pas l'armée d'Ibn Abī 'Abda. Elle est à la fois petite et grande, et alors même que toute l'Espagne serait réunie contre elle, elle ne tournerait pas encore le dos. — Noble seigneur, lui répondit Ibn Ḥafṣūn, tu essaierais en vain de me faire changer d'avis. Que peut-il, cet Ibn Abī 'Abda? Combien de soldats a-t-il? Quant à moi, j'ai mille six cents cavaliers; ajoutes-y les cinq cents d'Ibn Mastana et les tiens qui peut-être seront aussi au nombre de cinq cents. Quand toutes ces troupes seront réunies, nous mangerons l'armée de Cordoue. — On peut être repoussé, reprit Faġīl, on peut être battu.... Au reste, tu ne peux m'en vouloir si je ne t'encourage pas dans ton projet, car tu connais les soldats d'Ibn Abī 'Abda aussi bien que moi.»

Malgré l'opposition de Faġīl, Ibn Ḥaġġāġ approuva le plan des son allié, et il ordonna à son général d'aller se réunir à lui.

Informé par ses espions que le général umayyade venait de quitter le Genil et qu'il avait établi son camp dans le district d'Estepa, Ibn Ḥafṣūn vint l'attaquer. Quoiqu'il n'eût encore que sa cavalerie,

¹⁾ Cf. Ibn Ḥaiyān, *Muḥtabis*, fol. 98 v., 102 v. Ce chroniqueur veut faire croire que les premières propositions vinrent du côté d'Ibn Ḥafṣūn; mais la situation dans laquelle se trouvaient les deux partis prouve suffisamment que les premières démarches ont été faites par le sultan.

il remporta un succès éclatant et tua plus de cinq cents hommes à l'ennemi. Vers le soir, son infanterie, au nombre de quinze mille hommes, arriva dans le camp. Sans lui laisser le temps de se reposer, il lui donna l'ordre de se tenir prête à se remettre en marche; puis, étant entré dans la tente de Fağil :

— Allons, noble seigneur, lui dit-il, mettons-nous en campagne!

— Contre qui? lui demanda Fağil.

— Contre Ibn Abī 'Abda.

— O Abū Ḥafs, vouloir obtenir deux succès en un seul jour, ce serait tenter l'Éternel, ce serait se montrer ingrat envers lui! Tu as couvert de honte le général ennemi; tu lui as porté un coup si terrible qu'il en aura assez pour longtemps. Dix années pourront se passer avant qu'il puisse te rendre la pareille. Garde-toi bien à présent de le porter à une résolution désespérée.

— Nous allons l'accabler avec des forces tellement supérieures qu'il devra remercier le ciel s'il a encore le temps de se jeter à cheval et de chercher son salut dans la fuite.

Fağil se leva alors et se fit donner ses armes; mais tandis qu'il bouclait sa cuirasse: «Dieu m'est témoin, s'écria-t-il, que je n'ai point de part à ce projet téméraire!»

Pendant que les coalisés, dans l'espoir de surprendre l'ennemi, se mettaient en marche en observant le plus profond silence, Ibn Abī 'Abda, encore tout honteux de sa défaite, était à table avec ses officiers. Tout à coup, une nuée de poussière qui s'élevait dans le lointain attira son attention. Un de ses meilleurs officiers, 'Abd al-Wāhid ar-Rūṭī, sortit aussitôt de la tente pour aller voir ce que c'était. «Mes amis, dit-il en revenant, l'obscurité m'empêche de bien distinguer les objets, mais il me semble qu'Ibn Ḥafṣūn marche contre nous avec sa cavalerie et son infanterie, et qu'il compte nous surprendre.» En un clin d'œil, tous les officiers prirent leurs armes, coururent à leurs chevaux, sautèrent dessus et conduisirent leurs hommes à la rencontre des ennemis. Quand on se trouva en présence, plusieurs officiers se mirent à crier: «Jetez les lances et combattez à l'épée!» Cet ordre fut exécuté sur le champ, et alors les royalistes attaquèrent leurs adversaires avec tant d'impétuosité qu'il leur tuèrent mille cinq cents hommes et qu'ils les forcèrent d'aller chercher un refuge dans leur camp.

Le lendemain matin, le sultan reçut la nouvelle que son armée avait d'abord essuyé un échec et qu'ensuite elle avait remporté une victoire. Fort irrité contre les coalisés, il donna l'ordre de mettre à mort leurs otages. On coupa la tête de trois des otages d'Ibn Ḥafṣūn; le quatrième, Ibn Mastana, sauva sa vie en promettant d'être désormais fidèle au sultan ¹⁾. Ce fut alors le tour de 'Abd ar-Raḥmān, le fils d'Ibn Ḥaġġāġ; mais son père n'avait épargné ni l'argent ni les promesses pour se faire des amis à la cour, et il n'avait pas cessé de dire qu'aussitôt que le sultan lui aurait rendu son fils, il rentrerait dans l'obéissance ²⁾. Parmi ses amis se trouvait le slave Badr, et ce Badr s'enhardit à prendre la parole au moment même où l'on allait couper la tête à 'Abd ar-Raḥmān: «Seigneur, dit-il au sultan, excuse mon audace et veuille m'écouter: les otages d'Ibn Ḥafṣūn ont cessé de vivre, mais si à présent tu fais aussi mettre à mort la fille d'Ibn Ḥaġġāġ, tu feras en sorte que ces deux hommes resteront unis contre toi jusqu'à leur dernier soupir. Il est impossible de gagner Ibn Ḥafṣūn, c'est un espagnol; mais il n'est pas impossible de gagner Ibn Ḥaġġāġ, car il est arabe, lui!»

Le sultan fit appeler ses vizirs ³⁾ et leur demanda conseil. Tous approuvèrent le conseil que Badr venait de donner. Quand ils furent partis, Badr parla de nouveau au sultan et l'assura que s'il rendait la liberté au fils d'Ibn Ḥaġġāġ, il pourrait compter à l'avenir sur la fidélité du chef sévillan. Puis, voyant que le monarque hésitait encore, il alla prier un de ses amis les plus influents, le trésorier at-Tuġībī, d'adresser au sultan un mémoire dans lequel il l'engagerait à suivre le conseil que Badr lui avait donné. La lecture de cet écrit vainquit les hésitations de 'Abd Allāh, qui chargea alors at-Tuġībī d'aller remettre 'Abd ar-Raḥmān entre les mains de son père ⁴⁾.

Nous renonçons à décrire la joie qu'éprouva Ibn Ḥaġġāġ quand il lui fut enfin permis de serrer sur son cœur son fils bien-aimé,

¹⁾ Voyez Ibn Ḥaiyān, *Muḥtabis*, fol. 102 v.

²⁾ Voyez Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, p. 129, trad., p. 207.

³⁾ Aucun sultan n'avait eu tant de vizirs à la fois. Quelquefois il en avait treize. Ibn Ḥaiyān, *Muḥtabis*, fol. 5 r. — Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, p. 156 du texte et 221 de la trad., en nomme quatre.

⁴⁾ Ibn al-Ḳuṭīya, *Iftitāh*, fol. 45 v.—47 r. Ibn Ḥaiyān (fol. 96 et suiv.) a copié ce récit, mais d'après une rédaction un peu différente, et au lieu de le placer sous l'année 289 de l'hégire, il l'a placé par erreur sous l'année 287.

qu'il avait redemandé en vain pendant de si longues années. Cette fois, il sut se montrer plus reconnaissant que par le passé. Quand il disait dans la lettre qu'il avait adressée au sultan après la mort des Banū Ḥaldūn, que ceux-ci l'avaient toujours poussé à la révolte, il semble bien qu'il disait vrai. Kuraib avait été son mauvais génie, et maintenant que cet homme perfide et ambitieux n'était plus là, il se conduisit tout autrement. Sans rompre avec Ibn Ḥafṣūn, auquel il continua d'envoyer des présents ¹⁾, il cessa cependant d'être son allié, et, au lieu de se montrer hostile au sultan, il lui fit parvenir régulièrement son tribut et son contingent en hommes. Sa position à l'égard du souverain était dorénavant celle d'un prince tributaire; mais dans ses domaines, il exerçait un pouvoir illimité. Il avait son armée à lui, qu'il payait comme le sultan payait la sienne; c'était lui qui nommait tous les employés à Séville, depuis le cadî et le préfet de police jusqu'au moindre huissier ou au moindre sergent de ville. Rien ne lui manquait de la pompe royale, ni un conseil aulique, ni une garde de cinq cents cavaliers, ni un manteau de brocart sur lequel ses noms et ses titres étaient brodés en lettres d'or. Au reste, il exerçait noblement le pouvoir. Juste mais sévère, il était sans pitié pour les malfaiteurs et maintenait l'ordre avec la plus grande fermeté. Prince et marchand, homme de lettres et ami des arts, il recevait par les mêmes vaisseaux les présents des princes d'outre-mer, les tissus des villes manufacturières de l'Égypte, les savants de l'Arabie et les chanteuses de Bagdad. La belle Ḳamar ²⁾, dont il avait tant entendu vanter les talents qu'il l'avait fait acheter pour une somme énorme, et le bédouin Abū Muḥammad al-ʿUḍrî ³⁾, un philologue du Ḥiğāz, étaient les plus beaux ornements de sa cour. Le savant, qui, chaque fois qu'il entendait une phrase incorrecte ou un mot impropre, avait la coutume de s'écrier: «Ah, citadins, qu'avez-vous fait de la langue!» était un oracle quand il s'agissait de la pureté du langage et de la finesse de l'expression. La spirituelle Ḳamar joignait à son talent pour la musique une éloquence

¹⁾ Ibn al-Ḳūṭīya, *Iftitāh*, fol. 47 r.

²⁾ Sur cette esclave, voir Ibn al-Abbār, *Takmilat aṣ-Ṣila*, n^o 2114.; al-Maḳḳārī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes...)*, t. II, p. 97; Ibn ʿIdārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, p. 132, trad., p. 211.

³⁾ De même, *Bayān*, loc. cit..

naturelle, du génie pour la poésie et une noble fierté. Un jour que des ignorants entichés de leur noble naissance avaient dénigré son origine et son passé, elle composa ces vers :

Ils dirent : — Lorsque Ḳamar arriva ici, elle était en guenilles ; Jusque-là son métier avait été de conquérir des cœurs à force de regards languissants ; elle marchait dans la boue des chemins, elle errait de ville en ville ; elle est de basse extraction ; sa place n'est pas parmi les nobles et son seul mérite, c'est de savoir écrire des lettres et des vers. — Ah ! s'ils n'étaient pas des rustres, ils parleraient autrement de l'étrangère ! Quels hommes, mon Dieu, que ceux qui méprisent la véritable, la seule noblesse, celle que donne le talent ! Qui me délivrera des ignorants et des stupides ? Ah ! l'ignorance est la chose la plus honteuse qui soit au monde, et s'il fallait qu'une femme fût ignare pour entrer dans le paradis, j'aimerais bien mieux que le Créateur m'envoyât aux enfers ¹⁾ !

En général, Ḳamar ne semble pas avoir fait grand cas des Arabes d'Espagne. Accoutumée à l'exquise courtoisie qui régnait à Bagdad, elle se trouvait déplacée dans un pays qui avait conservé beaucoup de traces de la rudesse des vieux temps. Le prince seul trouvait grâce à ses yeux, et c'est à sa louange qu'elle composa ces vers :

Dans tout l'Ouest il n'y a pas d'homme vraiment généreux, excepté Ibrāhim qui est la générosité même. Rien de plus agréable que de vivre auprès de lui, et quand on a connu ce bonheur, ce serait un supplice que de vouloir vivre dans un autre pays ²⁾.

Quand elle vantait ainsi la générosité d'Ibrāhim, elle n'exagérât rien. A cet égard tout le monde était de son avis ; aussi les poètes de Cordoue, que l'avare sultan laissait presque mourir de faim, accouraient-ils en foule à sa cour, le poète lauréat, Ibn 'Abd Rabbihi ³⁾,

¹⁾ Cette pièce est donnée aussi par l'auteur du *Bayān* (*loc. cit.*).

²⁾ Abū 'Āmir as-Sālimī, auteur des *Durar al-ḡalī'id* (*apud* al-Maḡḡarī, *Nafh at-ḡib* (*Analectes...*), t. II, p. 97), cite une pièce de vers qu'il attribue à Ḳamar, et d'où l'on pourrait conclure qu'elle avait le mal du pays ; mais ces vers sont évidemment d'un homme, et non pas d'une femme.

³⁾ L'auteur du *ʿIḡd*, sur lequel voir *Encyclopédie de l'Islām*, t. II, p. 375—376 et la bibliographie citée.

en tête. Ibrāhīm les récompensait toujours avec une munificence vraiment royale. Une fois seulement, il ne donna rien : ce fut lorsque al-Ḳalfāṭ ¹⁾, un satirique fort mordant, lui eut récité un poème rempli d'amers sarcasmes contre les ministres et les courtisans de Cordoue. Quoiqu'il eût peut-être des griefs contre quelques-uns de ces personnages, Ibn Ḥaġġāġ n'avait donné aucun signe d'approbation, et quand le poète eut fini : « Tu t'es trompé, lui dit-il froidement, si tu as cru qu'un homme tel que moi puisse trouver plaisir à entendre de si ignobles injures. » Al-Ḳalfāṭ retourna à Cordoue les mains vides. Désappointé et furieux, il se mit aussitôt à vomir son fiel :

Ne me blâme pas, disait-il, ne me blâme pas, ô ma femme, si je verse toujours des pleurs après le voyage que j'ai fait. Ce voyage m'a causé une douleur dont je ne pourrai jamais me consoler. J'espérais trouver là-bas un homme généreux, et je n'y ai trouvé qu'un stupide hibou !

Ibn Ḥaġġāġ n'était pas homme à endurer de telles grossièretés. Dès qu'il eut appris la manière dont le poète se vengeait, il lui fit dire ces paroles : « Si tu ne cesses pas de me diffamer, je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré que je te ferai couper la tête sur ton lit à Cordoue ! » Dès lors, al-Ḳalfāṭ ne fit plus de satires contre le seigneur de Séville ²⁾.

¹⁾ Abū 'Abd Allāh Muḥammad b. Yaḥyā al-Ḳalfāṭ, sur lequel cf. aḍ-Ḍabbī, *Buġyat al-multamis*, n° 314, p. 134—135 et al-Maḳḳarī, *Nafh at-tīb*, t. II, p. 199.

²⁾ Cf. Ibn Ḥaiyān, *Muḳtabis*, fol. 8 v.—11 r., 97 v.—98; Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, p. 130—132. trad., p. 207—212; al-Maḳḳarī, *Nafh at-tīb (Analectes...)*, t. II, p. 97.

CHAPITRE XVII.

La réconciliation du sultan avec Ibn Ḥağğāğ fut le commencement d'une ère nouvelle, celle du rétablissement du pouvoir royal. Séville avait été le point d'appui pour la rébellion dans tout l'Ouest; ce point d'appui étant venu à manquer, tous les autres districts, depuis Algeciras jusqu'à Niebla, rentrèrent forcément dans la sujétion ¹⁾. Pendant les neuf dernières années du règne de ʿAbd Allāh, ils payèrent le tribut avec une régularité si parfaite, qu'il n'était plus nécessaire d'envoyer des troupes de ce côté-là. Le sultan pouvait donc tourner toutes ses forces contre le Midi. C'est au sage conseil de Badr qu'il devait cet heureux résultat: aussi lui en sut-il gré et lui donna-t-il les preuves les plus éclatantes de sa reconnaissance. Il lui conféra le titre de vizir, l'admit dans son intimité et lui accorda une confiance si grande, que Badr, bien qu'il ne portât pas le titre de premier ministre, l'était cependant de fait ²⁾.

Dans le Midi, les armes du sultan furent désormais presque constamment heureuses. En 903, son armée prit Jaen; en 905, elle gagna la bataille du Guadalbollo sur Ibn Ḥafṣūn et Ibn Mastana ³⁾; en 906, elle enleva Cañete aux Banu ʿl-Ḥalī ⁴⁾; en 907, elle força Archidona à payer tribut; en 909, elle arracha Luque à Ibn Mastana ⁵⁾; en 910, elle prit Baeza ⁶⁾, et l'année suivante, les habitants d'Iznajar se révoltèrent contre leur seigneur, Faḍl b. Salama, le gendre d'Ibn Mastana, le tuèrent et envoyèrent sa tête au sultan ⁷⁾. Même dans le Nord, il y avait une amélioration notable. Un instant — c'était dans l'année 898 — on avait craint que le plus puissant

1) Cf. Ibn al-Kūṭīya, *Iftitāh*, fol. 47r.

2) *Ibid.*, fol. 47 r.; Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabis*, fol. 4 r., 9 v.

3) Cf. Ibn ʿIḍārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, pp. 145—146, trad., p. 234.

4) *Ibid.*, t. II, texte, p. 146, trad., p. 235.

5) *Ibid.*, t. II, texte, p. 148, trad., p. 239 (et note 2).

6) *Ibid.*, t. II, texte, p. 149, trad., p. 251.

7) Cf. Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabis*, fol. 102 v., 104 r. et v., 105 r., 106 v., 107 v.

espagnol du Nord et le plus puissant espagnol du Midi ne s'allièrent l'un avec l'autre. Muḥammad b. Lope, de la famille des Banū Ḳasī, avait promis de se rendre dans la province de Jaen afin d'y conférer avec Ibn Ḥafṣūn. La guerre qu'il avait à soutenir contre al-Anḳar ¹⁾, le gouverneur de Saragosse, l'empêcha de venir en personne; mais à sa place il envoya son fils Lope. Celui-ci était déjà arrivé dans la province de Jaen et il y attendait l'arrivée d'Ibn Ḥafṣūn, lorsqu'il reçut la nouvelle que son père, qui assiégeait Saragosse, avait été tué (octobre 898), et alors il retourna dans sa patrie, sans attendre l'arrivée d'Ibn Ḥafṣūn. Dans la suite, il ne fut plus question de ce projet d'alliance qui avait inspiré à la cour des alarmes fort sérieuses ²⁾, et Lope, loin de se montrer hostile au sultan, brigua sa faveur; aussi le sultan le nomma-t-il gouverneur de Tudèle et de Tirazona. Lope usa ses forces dans des guerres continuelles contre ses voisins, tels que le seigneur d'Huesca, le roi de Léon, le comte de Barcelone, celui de Pallars et le roi de Navarre, jusqu'au moment où il fut tué dans un combat qu'il livra à ce dernier (907) ³⁾. Son frère 'Abd Allāh, qui lui succéda, tourna aussi ses armes, non pas contre le sultan, mais contre le roi de Navarre ⁴⁾. Les Banū Ḳasī avaient donc cessé d'être redoutables pour les Umayyades.

Evidemment les choses prenaient partout un aspect plus rassurant. A Cordoue, on envisageait déjà l'avenir avec plus de confiance. Les poètes faisaient entendre des chants de victoire qu'on n'avait pas entendus depuis bien des années ⁵⁾. Toutefois le pouvoir royal n'avait fait encore que des progrès fort lents, et rien de décisif ne s'était accompli, lorsque 'Abd Allāh mourut le 15 octobre 912, à l'âge de soixante-huit ans, dont vingt-quatre de règne ⁶⁾.

L'héritier présomptif du trône s'appelait 'Abd ar-Raḥmān. C'était

¹⁾ C'est-à-dire Abū Yahyā Muḥammad b. 'Abd ar-Raḥmān b. 'Abd al-Azīz at-Tuġībī. Cf. *supra*, t. II, p. 55 et note 4.

²⁾ Cf. Ibn Ḥaiyān, *Muḳtabis*, fol. 94 v., 95 r.; cf. 12 v., 13 r.; Ibn al-Ḳūṭīya, *Iftitāh*, fol. 47 v.; Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, p. 143, trad., p. 229; Manuscrit de Meyá; Dozy, *Recherches*, 3^{me} éd., t. I, p. 220.

³⁾ Cf. Ibn Ḥaiyān, *Muḳtabis*, fol. 13 r., 89 v., 94 v.; Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, p. 145—147, trad., p. 232—237.

⁴⁾ Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, p. 147, 152, 153; trad., p. 237, 245.

⁵⁾ Voyez les vers qui se trouvent chez Ibn Ḥaiyān, *Muḳtabis*, fol. 105 r.

⁶⁾ Un exposé résumé du règne de 'Abd Allāh est fourni par K. V. Zetterstéen, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. I, p. 27, *sub* 'Abd Allāh b. Muḥammed.

le fils du fils aîné de 'Abd Allāh, de l'infortuné Muḥammad qui avait été assassiné par son frère Muṭarrif sur l'ordre de leur père ¹⁾. Orphelin dès sa plus tendre enfance, il avait été élevé par son aïeul, qui, agité sans relâche par les remords de sa conscience, semble avoir concentré sur cet enfant toute l'affection dont il était capable, et qui depuis longtemps l'avait désigné pour son successeur ²⁾. Mais 'Abd ar-Raḥmān ne comptait pas encore vingt-deux ans ³⁾ et l'on pouvait craindre que ses oncles ou ses grands-oncles ne lui disputassent la couronne, car il n'y avait point de loi pour la succession; quand le trône était vacant, c'était d'ordinaire l'aîné ou bien le plus capable de la famille royale qui y montait. Contre toute attente, personne ne s'opposa à l'élévation de 'Abd ar-Raḥmān; qui plus est, tous les princes et tous les courtisans saluèrent cet événement avec joie, tous y virent le gage d'un avenir de prospérité et de gloire. C'est que le jeune prince avait déjà su se faire aimer, et qu'il avait inspiré à tous ceux qui le connaissaient une haute idée de ses talents ⁴⁾.

'Abd ar-Raḥmān III, en poursuivant l'œuvre commencée par son aïeul, s'y prit d'une tout autre façon. A la politique circonspecte et tortueuse de 'Abd Allāh, il substitua une politique franche, hardie, audacieuse. Dédaignant les moyens termes, il annonça fièrement aux insurgés espagnols, arabes et berbères, que ce qu'il voulait d'eux, ce n'était pas un tribut, mais leurs châteaux, leurs villes. A ceux qui se soumettraient, il promettait un pardon plein et entier, il menaçait les autres d'un châtement exemplaire.

Il semble au premier abord que de telles prétentions devaient réunir contre lui toute l'Espagne. Il n'en fut point ainsi. Sa fermeté n'indisposait pas, elle maîtrisait, et la ligne de conduite qu'il suivait, loin d'être insensée, était clairement indiquée par l'état des faits et des esprits.

C'est que peu à peu tout avait changé. L'aristocratie arabe n'était plus ce qu'elle était au commencement du règne de 'Abd Allāh.

¹⁾ Voyez Dozy, *Introduction à la chronique d'Ibn Adhārī*, p. 47—50.

²⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 162, trad., p. 260.

³⁾ Il était né le 22 ramadān 277 (8 janvier 891): Ibn 'Idārī, *op. cit.*, *loc. cit.*

⁴⁾ Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 162, 163, trad., p. 260—262; comparez les deux vers que cite al-Maḡḡarī, *Nafh at-tīb (Analectes...)*, t. II, p. 508.

Elle avait perdu ses chefs les plus illustres; Sa'īd Ibn Ġūdī et Kuraib Ibn Ḥaldūn n'étaient plus, Ibrāhīm Ibn Ḥaġġāġ venait aussi de mourir ¹⁾, et personne n'avait assez de talent ou de considération pour prendre la place que la mort de ces hommes supérieurs avait laissée vide. Restait le parti espagnol. Il avait encore la plupart de ses chefs, et il ne semblait pas avoir perdu beaucoup de sa puissance. Mais ces chefs se faisaient vieux, et le parti lui même n'était plus ce qu'il était trente ans auparavant, alors que, rempli d'ardeur et d'enthousiasme, on s'était insurgé d'un commun élan à la voix d'Ibu Ḥafṣūn, pour secouer le joug de la domination étrangère. Cette première ferveur s'était calmée et refroidie. A l'ardente et vigoureuse génération de 884, avait succédé une génération nouvelle, qui n'avait ni les griefs, ni la fierté, ni les passions, ni l'énergie de celle qui l'avait précédée. N'ayant pas été opprimée par le pouvoir royal, elle n'avait pas de raison pour le haïr. Elle se plaignait, il est vrai, elle se sentait profondément malheureuse, mais les maux qu'elle déplorait n'étaient pas ceux du despotisme, c'étaient ceux de l'anarchie et de la guerre civile. Chaque jour, elle voyait les troupes du sultan ou des insurgés ravager des champs qui promettaient une abondante récolte, couper des oliviers en fleurs et des orangers chargés de fruits, incendier des hameaux et des villages; mais ce qu'elle ne voyait pas, mais ce qu'elle attendait toujours en vain, c'était le triomphe de la cause nationale. Certes, le trône du sultan chancelait parfois, mais l'instant d'après il était de nouveau ferme comme le rocher. C'était peu encourageant. Peut-être ne formulait-on pas sa pensée intime, mais on sentait instinctivement, à n'en point douter, qu'une grande insurrection nationale, quand elle n'arrive pas au but du premier élan, n'y arrive jamais. Telle avait été l'impression générale au temps où les succès alternaient encore pour les deux partis; ce fut bien pis lorsque les insurgés ne rencontraient plus que des revers, et qu'au lieu d'avancer, ils se voyaient ramenés en arrière. On commença alors à se demander à quoi avait servi la ruine ou la mort de tant de braves gens, et si

¹⁾ En 910 ou dans l'année suivante: voyez Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, p. 153, trad., p. 246 (cf. texte, p. 150, trad., p. 242); Ibn al-Abbār, *al-Ḥulla*, p. 97. La date qui est donnée dans le *Bayān*, t. II, texte, p. 132, trad., p. 212 (288 H. = 901 de J. C.) est erronée.

c'était bien la peine de se laisser dépouiller ou tuer pour une cause que le ciel ne semblait plus favoriser. Les populations des grandes villes, c'est-à-dire celles qui étaient les plus amoureuses du repos et du bien-être, avaient été les premières à se poser cette question, et n'y trouvant pas une réponse satisfaisante, elles s'étaient dit que, tout bien considéré, la paix à tout prix valait mieux, avec l'industrie et l'espoir de s'enrichir, que la guerre patriotique avec le désordre et l'anarchie. Elvira s'était donc soumise spontanément, Jaen s'était laissée prendre, et Archidona avait consenti à payer tribut. Dans la Serranía, ce berceau de l'insurrection, l'enthousiasme avait été moins prompt à se refroidir; mais là aussi des symptômes de lassitude et de découragement avaient déjà commencé à se manifester. Les montagnards ne s'empressaient plus de s'enrôler sous le drapeau national, de sorte qu'Ibn Ḥafṣūn s'était vu forcé de suivre l'exemple du sultan et de prendre à sa solde des mercenaires de Tanger¹). Dès lors, la guerre avait beaucoup perdu de son caractère primitif. Elle était devenue encore plus ruineuse, car le but qu'on se proposait des deux côtés, c'était de mettre l'ennemi hors d'état de payer ses troupes africaines; mais elle n'avait plus la sauvage énergie d'autrefois, elle n'était plus sanglante. Les Berbères de Tanger, toujours prêts à passer sous le drapeau opposé pour la moindre augmentation de solde²), ne considéraient la guerre que comme un jeu lucratif; ils ménageaient leurs adversaires, car ces adversaires avaient été la veille leurs camarades et le seraient peut-être le lendemain. Dans

¹) Voyez Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabis*, fol. 91 v.

²) En 896, pendant le siège de Velez, plusieurs cavaliers et fantassins de l'armée du sultan, attirés par l'espérance d'une paye plus forte, passèrent à l'ennemi. Ibn Ḥaiyān, fol. 88 v. — Pendant le siège de Lorca, il y eut de nombreuses désertions dans l'armée du sultan et dans celle de Daisam. *Ibid.*, fol. 89 r. — En 897, douze soldats de Tanger, qui servaient sous Ibn Ḥafṣūn, vinrent offrir leurs services au général du sultan. *Ibid.*, fol. 91 v. — Dans la dernière année du règne de 'Abd Allāh, les contingents de Tanger que ce prince avait à son service, désertèrent en masse (apparemment parce qu'ils n'avaient pas perçu l'arriéré de leur solde) pour aller se ranger sous les drapeaux d'Ibn Ḥafṣūn et sous ceux de son allié, Sa'īd Ibn Ḥuḡail de Monteleon. Bientôt après, il eurent à Bobastro et à Monteleon une violente querelle avec leurs nouveaux camarades. On en vint aux mains, et presque tous les Berbères furent massacrés. Ceux qui survécurent à cette catastrophe retournèrent dans le camp du sultan et obtinrent leur pardon. *Ibid.*, fol. 107 r.; Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 152, trad., p. 244—245.

maint combat, il n'y eut que deux ou trois hommes de tués; il arrivait même qu'on ne tuât personne. Quand on avait blessé quelques hommes et coupé les jarrets à quelques chevaux, on croyait en avoir fait assez ¹⁾. Vouloir conquérir l'indépendance avec de tels soldats, quand la levée en masse d'une population enthousiaste et irritée n'avait pas suffi pour l'obtenir, c'était, on ne le sentait que trop, un projet chimérique. Ibn Ḥafṣūn lui-même semble en avoir été convaincu, car dans l'année 909, il avait reconnu pour son souverain 'Ubaid Allāh le Šī'ite, qui venait d'enlever le nord de l'Afrique aux Aglabides ²⁾. Cette bizarre alliance ne porta aucun fruit, mais elle prouve qu'Ibn Ḥafṣūn n'osait plus compter sur ses compatriotes.

Ajoutez à ces causes de l'affaiblissement général des convictions et des courages la profonde démoralisation des châtelains, surtout dans les provinces de Jaen et d'Elvira. Ces seigneurs avaient entièrement oublié qu'ils avaient pris les armes pour un motif patriotique. Dans leurs donjons élancés au milieu des nues, ils étaient devenus des brigands sans foi ni loi, qui, du haut de leurs tours crénelées, guettaient les voyageurs et fondaient sur eux avec la vitesse d'oiseaux de proie, sans distinguer entre l'ami et l'ennemi. Dans tous les hameaux et dans toutes les villes, on maudissait ces tyrans, et celui qui éventrerait leurs tours colossales et jetterait à terre les murailles de leurs manoirs détestés, pourrait être sûr de la reconnaissance de la population d'alentour. Qui le ferait, si le sultan ne le faisait pas, et n'était-il pas naturel que les espérances du pauvre peuple se tournassent vers lui?

Ce qu'il faut remarquer en outre, c'est que la lutte avait perdu le caractère national et pour ainsi dire universel qu'elle avait eu dans l'origine, pour devenir entièrement religieuse. Auparavant Ibn Ḥafṣūn n'avait pas fait de distinction entre les musulmans et les chrétiens; il ne demandait pas quelle religion on professait, il lui suffisait qu'on fût espagnol, qu'on voulût combattre pour la bonne cause, et qu'on sût tenir une épée. Mais depuis que lui et Ibn Mastana ³⁾, son plus puissant allié, avaient ouvertement embrassé le

¹⁾ Ibn Ḥaiyān, *passim*.

²⁾ Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 136.

³⁾ Voyez les vers qui se trouvent chez Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabis*, fol. 105 r. et v.

christianisme; depuis que, rendant à la religion sa pompe antique, ils avaient fait bâtir partout de superbes églises, il n'en était plus de même. Maintenant Ibn Ḥafṣūn, ou Samuel comme il se faisait appeler, n'accordait sa confiance qu'aux chrétiens; les postes lucratifs et les hautes dignités n'étaient plus que pour eux. Bobastro était devenu le foyer d'un fanatisme aussi austère et aussi sombre que celui qui, soixante ans auparavant, avait animé les moines de Cordoue. La propre fille d'Ibn Ḥafṣūn, l'enthousiaste et courageuse Argentea, en donnait l'exemple. Résistant aux instances de son père qui, lorsqu'il eut perdu sa femme Colomba, avait voulu la charger des soins domestiques, elle avait fondé dans le palais même une espèce de cloître, et, désespérant comme tant d'autres du triomphe des Andalous, elle se laissait dévorer par la soif du martyr, un moine lui ayant prédit qu'elle était destinée à mourir pour le Christ ¹). Or, ce zèle pour la religion chrétienne et ce dédain des musulmans ne convenaient point du tout à une grande partie de ceux qui, jusque-là, avaient combattu pour l'indépendance du pays. Plusieurs d'entre eux, malgré la haine qu'ils avaient pour les Arabes, étaient sincèrement et fermement attachés à la religion qu'ils leur avaient enseignée, car l'espagnol, on ne l'ignore pas, est presque toujours un croyant exalté, quelle que soit la religion qu'il a adoptée. D'autres, les anciens serfs ou les descendants des serfs, voulaient empêcher à tout prix que le christianisme ne devînt de nouveau la religion dominante, car s'il le devenait, on ne manquerait pas de ressusciter les vieilles prétentions dont ils seraient les victimes. La religion était donc devenue un tison de discorde. Partout les Espagnols musulmans et les Espagnols chrétiens s'observaient d'un œil jaloux et méfiant; dans quelques districts, ils se faisaient même une guerre meurtrière. Dans la province de Jaen, le renégat Ibn aš-Šāliya, lorsqu'il eut repris Cazlona, forteresse que les chrétiens lui avaient enlevée, passa toute la garnison au fil de l'épée (898) ²).

Ainsi ce parti était beaucoup moins puissant qu'il le paraissait. Il n'avait plus le feu sacré qui seul peut faire accomplir des actions héroïques et grandes; il était désuni; il ne subsistait qu'en payant

¹) *Vita Beatae Virginis Argenteae* (Esp. sagr., t. X), c. 2, 3.

²) Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 143, trad., p. 229.

des mercenaires africains; il était las du désordre; il comptait dans son sein une foule de personnes qui ne répugnaient nullement à l'idée d'une réconciliation avec le sultan, le défenseur naturel de l'orthodoxie, pourvu toutefois que ce sultan ne fût pas 'Abd Allāh. Se réconcilier avec ce tyran misanthrope et hypocrite qui avait empoisonné deux de ses frères, qui en avait fait exécuter un troisième, qui avait fait tuer deux de ses fils sur de simples soupçons et sans qu'un jugement eût été rendu ¹⁾, se réconcilier avec un tel monstre, c'était impossible. Mais il avait enfin cessé de vivre, et son successeur ne lui ressemblait en rien. Ce prince avait tout ce qu'il fallait pour attirer les sympathies et la confiance du peuple, tout ce qui plaît, éblouit ou subjugué. Il avait cet extérieur qui n'est pas donné en vain aux représentants du pouvoir: à la grâce qui séduit, il joignait l'éclat qui impose ²⁾. Tous ceux qui l'approchaient vantaient ses talents, sa clémence et la bonté dont il avait déjà fait preuve en ordonnant la réduction des impôts ³⁾. Il intéressait d'ailleurs les âmes sensibles par le triste sort de son père assassiné à la fleur de l'âge, et l'on avait pas oublié qu'un jour ce père avait cherché un asile dans Bobastro et qu'il s'était rangé alors sous le drapeau national.

Le jeune monarque montait donc sur le trône sous des auspices très favorables. Les grandes villes ne demandaient pas mieux que de lui ouvrir leurs portes. Ecija leur donna l'exemple. Deux mois et demi après la mort de 'Abd Allāh (31 décembre 912), elle se rendit à Badr qui l'assiégeait, et qui venait de recevoir le titre de *ḫāḡib* (premier ministre) ⁴⁾. Mais 'Abd ar-Raḥmān voulait cueillir lui-même les lauriers sur le champ de bataille. Dès le retour de la belle saison, en avril 913, il prit le commandement de son armée pour aller réduire les châtelains de Jaen. Pendant bien des années, les troupes n'avaient pas vu un sultan à leur tête; depuis sa campagne de Carabuey, en 892, 'Abd Allāh ne s'était plus montré dans le camp ⁵⁾, et l'absence du souverain avait eu sans doute une

¹⁾ Voyez Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. I—II, Introduction, p. 44, 62.

²⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 161, trad., p. 259.

³⁾ Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 137.

⁴⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, pp. 165 et 164, trad., pp. 265 et 264.

⁵⁾ Cf. Ibn Ḥaiyān, *Muḫtabis*, fol. 81 r.

influence fâcheuse sur le moral des soldats. Maintenant ils saluèrent avec enthousiasme le jeune et brillant monarque qui voulait bien partager, non seulement leur gloire, mais encore leurs fatigues et leurs périls.

Arrivés dans la province de Jaen, 'Abd ar-Raḥmān apprit qu'Ibn Ḥafṣūn avait noué des intelligences avec le parti révolutionnaire à Archidona ¹⁾ et qu'il espérait se rendre maître de cette ville. Il détacha aussitôt une brigade et ordonna au général qui la commandait d'aller se jeter dans Archidona avec la plus grande vitesse. Ce général fit si bien qu'Ibn Ḥafṣūn fut frustré dans son espoir.

De son côté, le sultan alla mettre le siège devant Monteleon. Le seigneur de ce château, Sa'īd Ibn Huḍail, un des plus anciens alliés d'Ibn Ḥafṣūn, aima mieux négocier que combattre. Le dimanche, il avait vu investir sa forteresse, le mardi suivant, il se rendit. Ibn aš-Šāliya, Ishāk b. Ibrāhīm, le seigneur de Mentesa et sept autres châtelains attendirent à peine que le sultan arrivât devant les portes de leurs manoirs pour se soumettre et demander l'*amān* ²⁾. 'Abd ar-Raḥmān le leur accorda, les envoya à Cordoue sous bonne escorte, avec leurs femmes et leurs enfants, et installa ses lieutenants dans les forteresses qu'ils venaient d'abandonner. Dans la province d'Elvira, tout se passa de la même manière, et le sultan ne trouva de la résistance qu'en arrivant devant Fiñana. Là, les partisans d'Ibn Ḥafṣūn avaient le dessus, et ils avaient persuadé aux autres habitants que la ville était imprenable. La résistance ne fut pas longue cependant. Ayant vu brûler les maisons qui se trouvaient sur la pente de la montagne au sommet de laquelle la ville était assise, les tièdes se mirent à négocier et consentirent à livrer les exaltés, comme le sultan l'exigeait. Puis 'Abd ar-Raḥmān s'aventura dans les sentiers presque inaccessibles de la Sierra Nevada. Là aussi, tous les châtelains se rendirent sans exception aucune. Alors on apprit qu'Ibn Ḥafṣūn menaçait Elvira. Sans perdre un instant, le sultan

¹⁾ Le compilateur du *Bayān* se trompe quand il pense que déjà à cette époque, Malaga était la capitale de la province de Reio. Voyez Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., t. I, pp. 319, 320.

²⁾ C'étaient, d'après le *Bayān*, 'Ukāša b. Muḥṣan, seigneur du Wādī Banī 'Abd Allāh (Velez de Benaudalla); Salama b. 'Arām, seigneur de Baḥīla; Mundir b. Huraiz, seigneur de Baḡtawīra; Aflaḥ b. 'Arūs, seigneur de Bakūr; Faḥlūn b. 'Abd Allāh, seigneur de Sasāna.

envoya des troupes au secours de cette ville. Dès qu'elle eut reçu ce renfort, la milice d'Elvira, qui se piquait de montrer du zèle, se mit en marche pour aller repousser l'ennemi. Elle le rencontra près de Grenade, le mit en fuite et fit prisonnier un petit-fils d'Ibn Ḥafṣūn.

Sur ces entrefaites, 'Abd ar-Raḥmān assiégeait Juviles, où les chrétiens des autres châteaux avaient cherché un refuge. Le siège dura quinze jours; au bout de ce temps, les Andalous musulmans implorèrent la clémence du souverain et promirent de lui livrer les chrétiens qui se trouvaient parmi eux. Ils tinrent leur promesse, et tous les chrétiens eurent la tête coupée. Puis, passant par Salobreña et prenant la route d'Elvira, le sultan attaqua et prit San Estevan et Peña Forata, deux nids de vautours qui étaient l'effroi des habitants d'Elvira et de Grenade.

Dès lors, les provinces d'Elvira et de Jaen étaient purgées de brigands et pacifiées. Une campagne de trois mois avait suffi pour amener ce résultat important ¹⁾.

Ce fut alors le tour de l'aristocratie sévillane.

Après la mort d'Ibrāhīm Ibn Ḥaġġāġ, son fils aîné, 'Abd ar-Raḥmān, lui avait succédé à Séville, et son second fils, Muḥammad, à Carmona; mais 'Abd ar-Raḥmān étant mort en 913, Muḥammad (l'idole des poètes qu'il comblait de dons comme son père l'avait fait) voulut aussi se faire proclamer seigneur à Séville. Il n'y réussit pas. Il avait déjà fait des démarches pour se rapprocher du monarque, et à Séville on voulait rester indépendant; on l'accusait d'ailleurs d'avoir fait empoisonner son frère, ce qui peut-être n'était qu'une calomnie. A son préjudice, on élut donc son cousin germain, Aḥmad b. Maslama, un brave guerrier. Muḥammad en fut profondément blessé, et comme le sultan, qui n'avait pas voulu reconnaître le nouveau seigneur, avait envoyé une armée contre Séville, il vint à la cour pour offrir ses services. Le sultan les accepta.

Le siège fut poussé avec tant de vigueur qu'Aḥmad b. Maslama se vit bientôt forcé de chercher un allié. Il s'adressa à Ibn Ḥafṣūn. Ce dernier vint encore une fois au secours de l'aristocratie arabe

¹⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, pp. 166—169; trad. pp. 266—271 et les notes au sujet des identifications toponymiques.

menacée. Mais la fortune lui avait tourné le dos. Etant sorti de Séville avec ses alliés pour aller attaquer les troupes du sultan, qui avaient établi leur quartier général sur la rive droite du Guadalquivir, il essuya une si terrible déroute que, laissant les Sévillans se tirer d'affaire comme ils le pourraient, il retourna avec la plus grande vitesse à Bobastro.

Aḥmad b. Maslama et les autres nobles de Séville comprirent alors qu'une plus longue résistance serait inutile. Ils se mirent donc à négocier avec Badr, qui venait d'arriver dans le camp, et quand ils eurent obtenu la promesse que le gouvernement garderait les us et coutumes tels qu'ils étaient sous les Banū Ḥaġġāġ, ils ouvrirent les portes de leur ville (20 décembre 913)¹⁾.

Muḥammad Ibn Ḥaġġāġ, qui avait compté que si l'on prenait Séville, ce serait à son profit, et à qui l'on avait soigneusement caché la négociation que l'on avait entamée, fut fort surpris lorsqu'il reçut de la part de Badr une lettre qui lui annonçait que la ville s'était rendue et que par conséquent il pouvait se retirer. Il se retira en effet, mais le cœur gonflé de colère et jurant de se venger. En retournant à Carmona, il s'empara d'un troupeau qu'il rencontra et qui appartenait à des habitants de Cordoue. Puis il s'enferma dans sa forteresse et se mit à défier le sultan. Celui-ci ne se fâcha pas contre lui. Il lui envoya un officier de la cour et lui donna à entendre, d'une manière à la fois ferme et polie, que les temps où les nobles pouvaient impunément s'approprier le bien d'autrui étaient passés, et que par conséquent le troupeau volé devait être rendu. Muḥammad se laissa convaincre et restitua le troupeau; mais malgré son rare esprit, il méconnaissait encore la nouvelle face des temps. Ayant appris que le gouvernement faisait raser les murailles de Séville, il voulut en profiter pour s'emparer de la cité par un coup de main, et un beau jour il vint l'attaquer. Il échoua dans sa téméraire entreprise, et le sultan eut encore une fois la complaisance de lui envoyer quelqu'un qui devait le mettre à la hauteur des idées nouvelles. Ce fut le préfet de police, Kāsim b. Walid al-Kalbī, qu'il chargea de cette mission. Il ne pouvait faire un meilleur choix: Kāsim, qui, sous le règne de ʿAbd Allāh, avait été pendant quelques

¹⁾ *Ibid.*, t. II, texte, pp. 133—134, 169; trad., pp. 212—215, 272.

mois le collègue d'Ibrāhīm Ibn Ḥaġġāġ, était l'ami intime de Muḥammad, et récemment encore, lors du siège de Séville, on les avait toujours vus ensemble. Aussi le sultan ne fut-il pas trompé dans son attente: Kāsim s'acquitta de sa mission avec tant de tact et d'intelligence, il parla si bien et avec tant d'entrain, que Muḥammad finit par promettre qu'il se rendrait à la cour, pourvu toutefois qu'on lui permît de laisser son lieutenant à Carmona; et le sultan y ayant consenti, il se rendit à Cordoue avec une suite nombreuse (avril 914). Le monarque le reçut avec les plus grands égards, lui fit de beaux présents ainsi qu'à ses hommes d'armes, lui conféra le titre de vizir et l'engagea à l'accompagner dans la nouvelle campagne qu'il allait entreprendre ¹⁾.

Cette fois, le sultan avait l'intention d'aller attaquer l'insurrection dans son point central, la Serranía de Reiyo. On ne pouvait pas s'attendre, il est vrai, à y remporter des avantages aussi rapides et aussi éclatants que ceux qu'on avait obtenus l'année précédente dans les provinces de Jaen et d'Elvira. Dans la Serranía, d'où l'islamisme avait été presque entièrement banni, on aurait affaire aux chrétiens et 'Abd ar-Raḥmān avait déjà éprouvé que les Espagnols chrétiens se défendaient avec bien plus d'opiniâtreté que les Espagnols musulmans. Cependant il croyait que, même parmi les chrétiens, il y en aurait quelques-uns qui, persuadés non seulement de sa fermeté, mais aussi de sa loyauté, se soumettraient spontanément. Et en effet, le gouvernement, il faut le dire à son honneur, se conduisait avec la plus grande droiture envers les chrétiens qui avaient capitulé. Ainsi il était arrivé récemment que la maîtresse d'un seigneur chrétien qui s'était rendu l'année précédente et qui résidait maintenant à Cordoue, s'était adressée au cadī en disant qu'étant musulmane et de condition libre, elle désirait être affranchie de la dépendance où elle était, attendu qu'il n'était pas permis à un chrétien d'avoir une musulmane pour concubine. Le premier ministre, Badr, n'eut pas plutôt appris les démarches qu'elle avait faites, qu'il envoya au cadī quelqu'un qui lui dit en son nom: «Le chrétien dont il s'agit ne s'est rendu qu'en vertu d'une capitulation. Il n'est pas permis de la violer, et tu sais mieux que personne que les traités doivent

¹⁾ *Ibid.*, t. II, texte, pp. 134—135; trad., pp. 215—216.

être scrupuleusement observés. Ne tente donc point d'enlever cette esclave à son maître!» Le cadi fut un peu surpris de ce message; il trouvait que le ministre empiétait sur lui. «Est-ce bien le *ḥāǧīb* qui t'envoie vers moi?» demanda-t-il au messenger; et quand celui-ci eut répondu affirmativement: «Eh bien, dit-il, va dire à ton maître qu'il est de mon devoir de respecter tous les serments, et que je ne puis faire une exception pour celui que j'ai prêté moi-même. Je vais m'occuper, toute affaire cessante, de la demande de cette dame, qui est musulmane et libre, remarque-le bien.» Quand il eut reçu cette réponse, le ministre ne put plus douter de la disposition où était le cadi. Néanmoins, il lui fit encore dire ceci: «Je n'ai pas l'intention d'entraver le cours de la justice, et il ne m'est pas permis d'exiger de toi un jugement inique. Tout ce que je te demande, c'est de vouloir bien prendre en considération les droits que ce seigneur chrétien a acquis en concluant un traité avec nous. Tu sais qu'il est de notre devoir de traiter ces chrétiens avec équité et avec les plus grands ménagements. Décide maintenant toi-même ce que tu as à faire. ¹⁾»

Le cadi se laissa-t-il persuader, ou bien crut-il que la loi était au-dessus des traités? On l'ignore; mais la conduite de Badr dans cette circonstance était en tout cas une preuve de la sincérité du gouvernement et de l'esprit de conciliation qui l'animait. C'était là une politique noble et belle; ajoutons qu'elle était dans le caractère de 'Abd ar-Raḥmān. Ce monarque était si peu exclusif qu'une fois il voulut donner l'emploi le plus élevé dans la magistrature, celui de cadi de Cordoue, à un renégat dont le père et la mère étaient encore chrétiens, et que les faḳīhs eurent bien de la peine à lui faire abandonner ce projet ²⁾.

L'attente de 'Abd ar-Raḥmān à l'égard des châtelains chrétiens de la Serranía ne fut point trompée. Plusieurs d'entre eux demandèrent et obtinrent l'amnistie; mais Torox où Ibn Ḥafṣūn animait la garnison par sa présence, se défendit avec tant d'opiniâtreté que le sultan ne put le prendre. Une fois la garnison fit une sortie, et

¹⁾ Cet épisode est rapporté par al-Ḥuṣanī, *Ta'riḫ Ḳuḍāt Ḳurṭuba*, éd. J. Ribera, texte, p. 184, trad. espagnole, pp. 227—228. Le *ḳāḍī* en question se nommait Aslam b. 'Abd al-Azīz.

²⁾ *Ibid.*, texte, pp. 187—188, trad. espagnole, p. 233—234.

alors il y eut un combat fort sanglant ¹⁾. Un autre château opposa aussi tant de résistance, que 'Abd ar-Raḥmān jura dans sa colère qu'il ne goûterait point de vin et n'assisterait à aucune fête avant qu'il l'eût pris. Il fut bientôt délié de son serment; car non seulement il prit ce château-là, mais il en prit encore un autre ²⁾. Vers la même époque, sa flotte lui rendit un grand service: elle s'empara de plusieurs vaisseaux qui apportaient des vivres à Ibn Ḥafṣūn, ce chef étant déjà tellement réduit à l'étroit qu'il devait s'approvisionner en Afrique ³⁾.

En retournant vers sa capitale, le sultan passa par Algeciras, et ensuite par les provinces de Sidona et de Moron. C'est à Carmona qu'il voulait se rendre, et le 28 juin 914, il arriva devant les portes de cette ville.

Ḥabīb, le lieutenant de Muḥammad, y avait arboré le drapeau de la révolte. L'avait-il fait de son propre mouvement? On en doutait; on disait qu'il ne l'avait fait qu'à l'instigation de son maître, et 'Abd ar-Raḥmān, qui croyait cette accusation fondée, ôta à Muḥammad sa dignité de vizir et le fit jeter en prison. Puis il commença le siège de Carmona. Ḥabīb ne se défendit que vingt jours; au bout de ce temps, il demanda et obtint l'*amān*. Quant à Muḥammed Ibn Ḥaḡḡāḡ, comme dorénavant il n'était plus en état de nuire, il fut bientôt remis en liberté; mais il ne jouit pas longtemps de cette faveur, car il mourut en avril 915 ⁴⁾. Ce fut le dernier des Banū Ḥaḡḡāḡ qui joua un rôle dans l'histoire.

En 915, une terrible famine, causée par une longue sécheresse, ne permit pas d'entreprendre une campagne. Les habitants de Cordoue moururent par milliers, et les bras manquaient presque pour enterrer les morts. Le sultan et son ministre firent tout ce qu'ils purent pour soulager la misère; mais ils eurent beaucoup de peine à contenir les insurgés, qui, pressés par la faim, sortaient de leurs montagnes pour saisir le peu de vivres qui se trouvaient encore

¹⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 171, trad., p. 274. Cf. aussi pour l'identification de Torox, p. 273, note 1.

²⁾ Cf. *Aḡbār maḡmū'a*, texte, p. 162. Des poèmes composés à cette occasion sont cités dans cette chronique.

³⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 171, trad., p. 274.

⁴⁾ *Ibid.*, t. II, texte, pp. 135, 171—172; trad., pp. 216, 274—275.

dans les plaines ¹⁾. L'année suivante, Orihuela et Niebla furent conquises, et le sultan avait déjà si bien rétabli sa puissance, qu'il put faire faire des razzias contre les chrétiens du Nord ²⁾, lorsque la mort vint le délivrer de son ennemi le plus redoutable: dans l'année 917, Ibn Ḥafṣūn rendit le dernier soupir. Cet événement causa une grande joie à Cordoue; on n'y douta plus dès lors que l'insurrection ne fût bientôt étouffée ³⁾.

Le héros espagnol, qui, pendant plus de trente ans, avait bravé les envahisseurs de sa patrie, et qui maintes fois avait fait trembler les Umayyades sur leur trône, devait bénir la providence qui le faisait mourir à cette heure et lui épargnait ainsi le triste spectacle de la ruine de son parti. Il mourut indompté; dans les circonstances données, c'était tout ce qui lui était permis d'espérer. Il ne lui fut point donné de délivrer sa patrie et de fonder une dynastie; mais il n'en faut pas moins reconnaître en lui un héros tout à fait extraordinaire, et tel que l'Espagne n'en avait pas produit depuis le temps où Viriathe jura de délivrer son pays de la domination romaine.

¹⁾ *Ibid.*, t. II, texte, pp. 173—175; trad., pp. 277—279.

²⁾ *Ibid.*, t. II, texte, pp. 176, 177; trad., pp. 281, 283.

³⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 178; trad., p. 284. Ibn Ḥafṣūn ne mourut que l'année suivante (306 H. = 918—19 J. C.), d'après Ibn 'Abd Rabbihi, *Ibid.*, t. II, p. 374 et Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, éd. de Būlak, t. IV, p. 135.

CHAPITRE XVIII.

La guerre dans la Serranía dura encore dix ans. 'Umar Ibn Ḥafṣūn avait laissé quatre fils, Ğa'far, Sulaimān, 'Abd ar-Raḥmān et Ḥafṣ qui, à une seule exception près, avaient hérité, sinon des talents, du moins de la vaillance de leur père. Sulaimān fut forcé de se rendre (en mars 918), de s'enrôler dans l'armée du sultan, et de prendre part aux campagnes contre le roi de Léon et celui de Navarre¹⁾. 'Abd ar-Raḥmān, qui commandait à Torox et pour lequel les livres avaient plus d'attrait que les armes, se rendit aussi, et, ayant été conduit à Cordoue, il y passa le reste de sa vie à copier des manuscrits²⁾. Mais la puissance de Ğa'far était encore formidable; le sultan, du moins, en jugeait ainsi, car lorsqu'il assiégeait Bobastro en 919, il ne refusa pas d'entrer en pourparlers avec lui; et quand Ğa'far lui eut offert des otages et un tribut annuel, il agréa cette proposition³⁾. Bientôt après, cependant, Ğa'far commit une faute fort grave et qui lui devint fatale. A son avis, son père avait eu tort de se déclarer chrétien avec toute sa famille, et jusqu'à un certain point, cette manière de voir était juste, car il est incontestable qu'Ibn Ḥafṣūn s'était aliéné le cœur des Andalous musulmans par son changement de religion; seulement, la chose une fois faite, ni Ibn Ḥafṣūn ni ses fils ne pouvaient se rétracter; ils devaient désormais s'appuyer uniquement sur les chrétiens, et triompher ou succomber avec eux. Les chrétiens étaient les seuls qui eussent conservé de l'énergie et de l'enthousiasme, tandis que les musulmans trahissaient partout. Ce qui s'était passé peu de temps auparavant dans la forteresse de Belda, en était la preuve. Cette

¹⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, p. 178, trad., p. 284. Sa soumission eut lieu à la suite de la prise de son château-fort d'Ubeda d'Elvira. Cf. aussi Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 135.

²⁾ Cf. *Bayān*, t. II, texte, p. 182—183, trad., p. 290.

³⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 181—182; trad., p. 288—289.

forteresse étant assiégée par le sultan, la partie musulmane de la garnison avait passé tout entière à l'ennemi, tandis que les chrétiens s'étaient laissés massacrer jusqu'au dernier, plutôt que de se rendre ¹⁾. Toutefois Ğāfar, qui ne se rendait pas bien compte de la situation où il se trouvait, croyait encore à la possibilité de se réconcilier avec les Andalous musulmans, et voulant les gagner, il manifesta clairement son intention de retourner à l'islamisme. C'est ce qui le perdit. Frémissant d'horreur à l'idée d'avoir un mécréant pour leur chef, ses soldats chrétiens tramèrent un complot contre lui, et, s'étant entendus avec son frère Sulaimān, ils l'assassinèrent (920), après quoi ils proclamèrent Sulaimān, qui se hâta de se rendre auprès d'eux ²⁾.

Le règne de Sulaimān ne fut pas heureux. Bobastro était en proie aux plus furieuses discordes. Une insurrection y éclata; Sulaimān fut chassé, ses prisonniers furent mis en liberté, son palais fut saccagé; mais peu de temps après, ses partisans surent se glisser dans la ville, lui-même y entra sous un déguisement, et, ayant gagné la populace en lui promettant le pillage, il l'appela aux armes. Il resta le maître, et, inexorable dans sa vengeance, il fit couper la tête à la plupart de ses adversaires. «Allāh, dit un historien de Cordoue, laissait les mécréants s'entr'égorger, parce qu'il voulait extirper complètement leurs derniers vertiges ³⁾.»

Sulaimān ne survécut pas longtemps à son rétablissement. Ayant été démonté dans une escarmouche le 6 février 927, il fut tué par les royalistes, qui assouvirent leur rage sur son cadavre, auquel ils coupèrent la tête, les mains et les pieds ⁴⁾.

Son frère Ḥafṣ lui succéda; mais l'heure fatale allait sonner. Dans le mois de juin de l'année 927, le sultan vint assiéger Bobastro, bien décidé à ne plus lever le siège avant que la ville ne se fût rendue. Ayant ordonné d'élever partout des ouvrages formidables et de rebâtir une ancienne forteresse romaine à demi ruinée qui se trouvait dans le voisinage, il cerna la place de toutes parts

¹⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 181; trad., p. 288.

²⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 189; trad., p. 298—299; Ibn Ḥaldūn, *Tbar*, t. IV, p. 135.

³⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 194; trad., p. 305.

⁴⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 204; trad., p. 317, avec un récit assez détaillé des circonstances de la mort de Sulaimān.

et lui coupa les vivres. Pendant six mois, Ḥafṣ soutint les efforts de l'ennemi; mais il se rendit enfin, et le vendredi 21 janvier 928, les troupes du sultan prirent possession de la ville. Ḥafṣ fut transporté à Cordoue de même que tous les autres habitants, et dans la suite, il servit dans l'armée de son vainqueur ¹⁾. Sa sœur Argentea se retira dans un couvent, et probablement on l'aurait laissée en paix, si elle eût consenti elle-même à vivre ignorée; mais enthousiaste fanatique, et aspirant depuis longtemps à la palme du martyr, elle irrita l'autorité en lui déclarant qu'elle était chrétienne; et comme aux yeux de la loi elle était musulmane, attendu que son père l'était encore à l'époque où elle avait vu le jour, elle fut condamnée à mort comme coupable d'apostasie. Elle subit son arrêt avec un courage héroïque et se montra ainsi la digne fille de l'indomptable 'Umar Ibn Ḥafṣūn (931) ²⁾.

Deux mois après la reddition de Bobastro, le sultan se rendit en personne dans cette ville. Il voulait la voir de ses propres yeux, cette forteresse orgueilleuse, qui, pendant un demi-siècle avait bravé les attaques sans cesse renouvelées de quatre sultans. Quand il y fut arrivé, quand, du haut des remparts, il attacha ses regards sur les bastions crénelés et les tours colossales, quand il mesura de l'œil la hauteur de la montagne taillée à pic, sur laquelle elle était assise, et la profondeur des précipices qui l'entouraient, alors il s'écria qu'elle n'avait pas sa pareille au monde, et, rempli de reconnaissance envers l'Éternel qui la lui avait livrée, il s'agenouilla, se répandit en actions de grâces, et pendant toute la durée de son séjour, il observa un jeûne rigoureux. Malheureusement pour sa gloire, il eut la faiblesse de se laisser arracher une concession qu'il aurait dû refuser. Voulant voir, eux aussi, la ville redoutable qui avait été le boulevard d'une religion qu'ils avaient en horreur, les faḳihs s'étaient mis à sa suite, et à Bobastro, ils ne lui laissèrent point de repos qu'il ne leur eût permis d'ouvrir les tombeaux de 'Umar Ibn Ḥafṣūn et de son fils Ġa'far. Puis, les voyant enterrés à la manière chrétienne, ils n'eurent pas honte de troubler le repos de ceux qui dormaient du sommeil éternel, et, ayant retiré leurs corps de la sépulture, ils les envoyèrent

¹⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 206—208; trad., p. 319—322.

²⁾ *Vita Beatae Virginis Argenteae*, in *Esp. sagr.*, t. X, c. 4 jusqu'à la fin.

à Cordoue avec l'ordre de les clouer à des poteaux. « Ces corps, s'écrie un chroniqueur du temps, dans sa joie barbare, ces corps devinrent ainsi un avertissement salulaire pour les gens mal intentionnés, et un doux spectacle pour les regards des vrais croyants ¹⁾. »

Les places qui se trouvaient encore au pouvoir des chrétiens ne tardèrent pas à se rendre. Le sultan les fit raser toutes, à l'exception de quelques-unes qu'il laissa subsister parce qu'il les jugeait nécessaires pour contenir le pays dans l'obéissance, et il fit transporter à Cordoue les hommes les plus influents et les plus dangereux ²⁾.

La Serranía était donc pacifiée; mais avant qu'elle le fût, le sultan avait déjà dompté la rébellion sur plusieurs autres points. Dans les montagnes de Priego, les fils d'Ibn Mastana avaient dû lui céder leurs châteaux; dans la province d'Elvira, les Berbères de la famille des Banū Muhallab avaient été obligés de mettre bas les armes ³⁾. Monte-Rubio, sur les frontières de Jaen et d'Elvira, avait été pris. Bâtie sur une montagne très haute et fort escarpée, cette forteresse avait longtemps inspiré au gouvernement de sérieuses alarmes. Un grand nombre de chrétiens s'y étaient nichés, qui descendaient à chaque instant de leur aire pour piller les hameaux du village, ou pour dévaliser et massacrer les voyageurs. En 922, ce repaire avait été assiégé sans succès par le sultan pendant tout un mois; il ne fut pris que quatre ans plus tard ⁴⁾. En 924, plusieurs rebelles du pays valencien furent forcés de se soumettre ⁵⁾. Dans la même année, le sultan fut à même d'interdire la frontière supérieure à tous les Banū Kāsī ⁶⁾ qui s'étaient affaiblis par les guerres qu'ils s'étaient livrées entre eux et par celles qu'ils avaient eu à soutenir contre le roi de Navarre, et il les contraignit à s'enrôler

¹⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, p. 209—210, trad., p. 323—324. Cf. aussi Ibn 'Abd Rabbihi, *Ikd*, t. II, p. 381 et Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 135.

²⁾ *Bayān*, t. II, texte, p. 210; trad., p. 324—325.

³⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 191; trad., p. 301. Les châteaux d'Ibn Mastana se nommaient, d'après cet ouvrage, 'Aliya et Rabraš, ceux des Banū Muhallab, Každīra et Ašbarğira.

⁴⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 192, 204; trad., p. 302, 317. L'orthographe arabe de Monte Rubio est *مننت روبي*.

⁵⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 196, trad., p. 307. Ces rebelles se nommaient 'Abd ar-Raḥmān b. Waḍḍāḥ, Ya'kūb b. Abī Ḥalid at-Tubārī, 'Amir b. Abī Ġaušan, etc.

⁶⁾ Cf. Ibn al-Kūṭīya, *Iftitāḥ*, fol. 47 v.

dans son armée ¹⁾). Deux années plus tard, le général 'Abd al-Ḥamīd Ibn Basil fit une campagne fort heureuse contre les Banū Dī 'n-nūn ²⁾).

N'ayant dès lors plus rien à craindre du côté du Midi, le sultan fut à même de tourner toutes ses forces contre les rebelles des autres provinces. Les succès qu'il remporta furent aussi rapides que décisifs. En 928, il envoya des troupes contre le šaiḥ al-Aslamī, le seigneur d'Alicante et de Callosa, dans la province de Tudmīr. Cet arabe, qui était un brigand et un débauché de la pire espèce, avait toujours affecté une grande dévotion. Lorsqu'il était devenu vieux, il avait abdiqué en faveur de son fils 'Abd ar-Raḥmān, ne voulant, disait-il, ne songer désormais qu'à son salut; et de fait, il assistait avec la plus grande régularité à tous les sermons et à toutes les prières publiques; mais cette piété apparente ne l'empêchait pas d'aller encore de temps en temps marauder sur les terres de ses voisins; et quand son fils eut été tué en combattant contre les royalistes, il reprit le commandement. Il ne le garda pas longtemps; le général Aḥmad b. Ishāḳ prit ses forteresses l'une après l'autre, et, l'ayant forcé à se soumettre, il le fit transporter à Cordoue avec toute sa famille ³⁾). Vers la même époque, Merida et Santarem se rendirent sans que les troupes que le sultan avait envoyées contre elles aient eu besoin de tirer l'épée ⁴⁾). L'année suivante, Beja se rangea aussi à l'obéissance, après avoir fait pendant quinze jours une résistance opiniâtre ⁵⁾). Puis le sultan tourna ses armes contre Ḥalaf b. Bakr, le prince d'Ocsonoba; mais ce renégat lui fit dire qu'il était prêt à payer tribut, et que, s'il ne l'avait pas fait auparavant, l'éloignement de sa province devait lui servir d'excuse. Il était fort aimé de ses sujets, pour lesquels lui et ses prédécesseurs avaient toujours été bons princes, et le monarque comprit que s'il persistait dans son dessein de le réduire, il pousserait les habitants de l'Algarve à

¹⁾ *Ibid.*, *ibid.*; Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, pp. 175, 176, 187, 195; trad., p. 280, 295, 306.

²⁾ *Bayān*, t. II, texte, p. 204; trad., p. 316.

³⁾ Cf. Ibn Ḥaiyān, *Muḡtabis*, fol. 16 v., 17 r.; Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 210, 211; trad., p. 326. Ce dernier auteur appelle cette famille rebelle les Banu 's-Šaiḥ.

⁴⁾ *Bayān*, t. II, texte, p. 211, trad., p. 327. Cette expédition fut commandée par le ḳā'id Aḥmad b. Alyās.

⁵⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 214, 215; trad., pp. 331, 332. Cette prise se place en ḡumādā II 317 (juillet 929).

prendre une résolution désespérée. Contre sa coutume, il conclut donc une transaction: il consentit à ce que Ḥalaf b. Bakr devînt, non pas son sujet, mais son vassal, son tributaire; le prince d'Ocsoboba devait s'engager seulement à payer un tribut annuel et à ne point donner asile aux insurgés ¹⁾,

La réduction de Badajoz, où régnait encore un descendant d'Ibn Marwān le Galicien, demanda le plus d'efforts. Cette ville ne se rendit qu'après avoir soutenu un siège pendant toute une année (930) ²⁾.

Pour être maître de l'héritage de ses aïeux, 'Abd ar-Raḥmān n'avait plus que Tolède à réduire.

Il commença par y envoyer une députation de faḳīhs chargés de représenter aux habitants que, tout le royaume s'étant soumis, ce serait folie de leur part que de continuer à se donner des airs de république. Cette tentative fut inutile. Pleins d'amour pour la liberté dont ils avaient joui pendant quatre-vingts ans, tantôt sous la protection des Banū Ḳasī, tantôt sous celle des rois de Léon, les Tolédans donnèrent une réponse, sinon hautaine, du moins évasive. Se voyant donc forcé d'en venir aux moyens extrêmes, le monarque prit ses mesures avec la promptitude et la fermeté qui le caractérisaient. Dès le mois de mai de l'année 930, et avant que la grande armée qu'il comptait opposer aux rebelles fût rassemblée, il envoya contre Tolède un de ses généraux, le vizir Sa'īd b. al-Mundīr, en lui ordonnant de commencer le siège. Dans le mois de juin, il marcha lui-même contre la ville avec le gros de ses forces, et, ayant établi son camp sur les bords de l'Algodoz ³⁾, près du château de Mora, il somma le renégat tolédan qui y commandait, de l'évacuer. Cette simple sommation suffit. Sentant l'impossibilité de se défendre contre la nombreuse armée du sultan, le renégat se hâta d'abandonner la forteresse. 'Abd ar-Raḥmān y mit une garnison; puis il alla établir son camp près de Tolède, sur une montagne qui portait alors le nom de Djarancas (Charnecas) ⁴⁾. Laissant errer ses regards sur

¹⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 215; trad., pp. 332—333.

²⁾ *Ibid.*, t. II, texte, pp. 214, 216, 217; trad., pp. 330, 331, 334, 335. Ibn Marwān et ses parents furent installés à Cordoue où on leur donna des commandements dans le ḡund.

³⁾ Et non Algodor. Cf. Dozy, *Corrections*, p. 57 en haut.

⁴⁾ Orthographié par le *Bayān* جرنكش. Cf. trad., t. II, p. 336, note 1.

les jardins et les vignes, il fut d'avis que le cimetière près de la porte serait l'endroit qui conviendrait le mieux pour en faire le quartier général. Ayant donc fait marcher ses troupes vers le cimetière, il fit couper les blés et les arbres fruitiers des alentours, ordonna d'incendier les villages et attaqua les Tolédans avec la plus grande vigueur. Le siège, toutefois, dura plus de deux années. Le sultan, que rien ne décourageait, fit bâtir une ville sur la montagne de Djarancas, et la ville d'al-Fath (la Victoire), élevée en quelques jours, apprit aux Tolédans que le siège ne serait jamais levé. Ils comptaient encore sur le secours du roi de Léon, mais son armée fut repoussée par les royalistes ¹⁾. Enfin, pressés par la famine, ils ouvrirent les portes. La joie que 'Abd ar-Rahmān éprouva quand il prit possession de la ville fut presque aussi grande que celle qu'il avait ressentie au moment où il était devenu maître de Bobastro, et il la montra par les ferventes actions de grâces qu'il adressa au Tout-Puissant ²⁾.

Arabes, Espagnols, Berbères, tous avaient été vaincus, tous avaient été forcés de fléchir le genou devant le pouvoir royal, et le principe de la monarchie sans limites fut proclamé plus rudement que jamais au milieu d'un silence universel. Mais les pertes essuyées par les différents partis dans cette longue lutte n'étaient pas égales. Le parti qui avait été maltraité le plus, c'était incontestablement celui qui représentait l'indépendance individuelle, comme les Germains le faisaient en France et en Italie, c'est-à-dire l'aristocratie arabe. Obligée de subir un gouvernement beaucoup plus absolu et beaucoup plus fort que celui qu'elle avait tâché de renverser, un gouvernement qui lui était hostile par sa nature et qui s'appliquait systématiquement à lui ôter toute influence sur la marche des affaires, elle était condamnée à s'en aller tout doucement à la dérive, perdant à chaque règne de son éclat et de sa fortune. Et voilà justement ce qui était une consolation pour les Espagnols et ce qu'ils regardaient comme une espèce de victoire. Ayant pris les armes bien moins par haine contre le sultan que par haine contre la noblesse, ils pouvaient

¹⁾ Dans le livre suivant, nous donnerons des détails sur cette expédition de Ramiro II.

²⁾ Sur la prise de Tolède, cf. Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte; p. 217—224; trad., p. 334—344.

se dire que, jusqu'à un certain point, ils avaient réussi, puisqu'à défaut d'une autre satisfaction, ils avaient du moins celle d'être dorénavant à l'abri des dédains, des insultes et de l'oppression de la noblesse. Ils ne formaient plus un peuple à part, un peuple de parias mis au ban de la société. Le but que 'Abd ar-Rahmān III s'était proposé d'atteindre et qu'avec le temps il atteignit en effet, c'était la fusion de toutes les races de la Péninsule en une nation véritablement une ¹). Les anciennes distinctions avaient donc cessé; elles tendaient du moins à disparaître de plus en plus, pour faire place à celles des rangs, des classes et des états. Cette égalité n'était, il est vrai, que l'égalité dans la sujétion; mais aux yeux des Espagnols, elle était un bien immense, et pour le moment, ils demandaient à peine autre chose. Au fond, leurs idées sur la liberté étaient encore fort vagues; la monarchie absolue et le despotisme administratif ne leur étaient pas antipathiques; au contraire, cette forme de gouvernement était pour eux une vieille tradition; ils n'en avaient pas connu d'autre, ni sous la domination des rois wisigoths, ni sous celle des empereurs romains, et la preuve qu'ils n'en imaginaient pas encore une meilleure, c'est que, même pendant la guerre qu'ils avaient soutenue pour reconquérir l'indépendance, ils n'avaient en général fait que de faibles efforts pour fonder la liberté.

¹) *Ibid.*, t. II, texte, p. 210 (l. 13); trad., p. 325.

CHAPITRE I

LIVRE III.

LE CALIFAT.

1. ...

2. ...

CHAPITRE I.

Ne voulant pas interrompre l'histoire de l'insurrection de l'Andalousie, nous sommes déjà arrivés, dans le livre précédent, à l'année 932; mais comme la guerre étrangère va nous occuper à présent, il sera nécessaire que le lecteur se reporte au commencement du règne de ʿAbd ar-Raḥmān III.

L'insurrection des Espagnols et de l'aristocratie arabe n'était pas alors le seul péril qui menaçât l'existence de l'Etat: deux puissances voisines, l'une récente, l'autre déjà ancienne, la mettaient également en danger: c'étaient le royaume de Léon et le califat africain, qui venait d'être fondé par une secte šīʿite, celle des Ismāʿīliens ¹⁾.

D'accord sur les grands principes, reconnaissant tous que l'imāmat, c'est-à-dire le commandement temporel et spirituel de tous les musulmans, appartient à la postérité de ʿAlī et que l'imām est impeccable, les Šīʿites ou partisans du droit divin formaient cependant plusieurs sectes, et ce qui les tenait surtout divisés, c'était la question de savoir lequel parmi les descendants du sixième imām, Ğāʿfar le Véridique ²⁾, avait droit à l'imāmat. Ce Ğāʿfar avait eu plusieurs fils, dont l'aîné s'appelait Ismāʿīl et le second Mūsā, et comme Ismāʿīl était mort avant son père, dans l'année 762, la majeure partie des Šīʿites avait reconnu Mūsā pour imām après la mort de Ğāʿfar. La minorité, au contraire, ne voulut pas se soumettre à lui. Disant que Dieu lui-même avait, par la bouche de Ğāʿfar, désigné Ismāʿīl pour le successeur de ce dernier, et que l'Être suprême ne peut pas revenir sur une résolution une fois prise, ces Ismāʿīliens, comme on les appelait, ne reconnaissaient pour imāms qu'Ismāʿīl et ses

¹⁾ Sur cette secte, cf. C. Huart, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. II, p. 585—588, *sub* Ismāʿīliya, et la bibliographie citée; le même, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 330 suiv.

²⁾ Cf. K. V. Zetterstéen, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. I, p. 1021, *sub* Djaʿfar b. Muḥammad.

descendants. Mais ces derniers n'avaient pas d'ambition. Découragés par l'insuccès de toutes les entreprises des Śītes et ne voulant pas partager le sort de leurs ancêtres presque tous morts prématurément par le fer ou par le poison, ils se déroberent aux dangereux et compromettants hommages de leurs partisans et allèrent se cacher au fond du] Hurāsān et de la région de Kāndahār ¹⁾.

Abandonnée ainsi de ses chefs naturels, la secte des Ismāīliens semblait destinée à s'éteindre obscurément, lorsqu'un persan audacieux et habile vint lui donner une direction et une vie nouvelles.

Dans la patrie de cet homme, l'islamisme avait fait à peu près les mêmes progrès qu'en Espagne. Il avait reçu dans son giron un nombre assez considérable de prosélytes, mais il n'avait pas étouffé les autres religions, et l'ancien culte, le magisme, florissait à côté de lui. Si les Musulmans eussent rigoureusement exécuté la loi de Mahomet, ils n'auraient laissé aux Guèbres que le choix entre la conversion à l'islamisme et le glaive. N'ayant point de livre sacré révélé par un prophète que les musulmans reconnaissaient pour tel, les adorateurs du feu ne pouvaient prétendre à être tolérés. Mais dans les circonstances données, la loi de Mahomet était inapplicable. Les Guèbres étaient fort nombreux; ils étaient attachés de cœur et d'âme à leur religion; ils repoussaient tout autre culte avec une opiniâtreté inflexible: fallait-il égorger tous ces braves gens uniquement parce qu'ils voulaient faire leur salut à leur guise? C'eût été bien cruel et en outre bien dangereux, car de cette manière on aurait provoqué une insurrection universelle. Moitié par humanité, moitié par politique, les Musulmans passèrent donc par dessus la loi, et, le principe de la tolérance une fois admis, ils permirent aux Guèbres d'exercer partout leur culte en public, de sorte que chaque ville, chaque bourgade même, avait son pyrée. Qui plus est, le gouvernement protégeait les Guèbres même contre le clergé musulman: il faisait fouetter des imāms et des muezzins qui avaient tenté de changer des temples du feu en mosquées ²⁾.

¹⁾ Cf. al-Ġuwainī, fragments du *Ta'riḫ-i Ġihān Kušāi*, traduction de Defrémery, dans le *Journal Asiatique*, V^e série, t. VIII, p. 363, 364 (*Essai sur l'histoire des Ismaéliens ou Batinis de la Perse*).

²⁾ Cf. D. Chwolsohn, *Die Ssabier und der Ssabismus*, Saint-Petersbourg, 1856, t. I, p. 283—291.

Mais si le gouvernement était tolérant pour les sectateurs avoués de l'ancien culte, qui, en citoyens paisibles qu'ils étaient, ne troublaient point le repos de l'Etat, il ne l'était pas et ne pouvait l'être pour les faux musulmans, les soi-disant convertis, qui, au fond du cœur, étaient encore païens et qui tâchaient de miner sourdement l'islamisme en y entant leurs propres doctrines. En Perse comme en Espagne, les conversions apparentes et dont l'intérêt mondain était le véritable mobile, avaient été nombreuses, et les faux musulmans étaient en général les hommes les plus remuants et les plus ambitieux de la société. Repoussés par l'aristocratie arabe, qui se montrait partout fort exclusive, ils rêvaient la résurrection d'une nationalité ou d'un empire persans ¹⁾. Le gouvernement sévissait contre eux avec une rigueur impitoyable; pour les contenir et les punir, le calife al-Mahdi créa même un tribunal d'inquisition qui continua d'exister jusque vers la fin du règne de Hārūn ar-Rašīd ²⁾. Comme d'ordinaire, la persécution engendra la révolte. Bābek, le chef de la secte des *ḥurramīya* ou *libertins* ³⁾, comme les appelaient leurs ennemis, se souleva dans l'Ādārbaiḡān. Pendant vingt ans (817-837), cet Ibn Ḥafṣūn de la Perse tint en échec les nombreuses armées des califes, et ceux-ci ne parvinrent à s'emparer de sa personne qu'après avoir sacrifié deux cent cinquante mille soldats. Mais ce qui était bien plus difficile encore que de dompter les révoltes à main armée, c'était de découvrir et de déraciner les sociétés secrètes que la persécution avait fait naître et qui propageaient dans l'ombre, soit les anciennes doctrines persanes, soit des idées philosophiques bien plus dangereuses encore, car en Orient le choc de plusieurs religions avait eu pour résultat qu'une foule de gens les répudiaient et les méprisaient toutes. «Tous ces prétendus devoirs religieux, disait-on, sont bons tout au plus pour le peuple, mais ne sont nullement obligatoires pour les hommes bien élevés. Tous les prophètes n'étaient que des imposteurs qui visaient à obtenir la prééminence sur les autres hommes ⁴⁾».

¹⁾ Cf. le passage du *Fihrist* cité *op. cit.*, t. I, p. 289.

²⁾ Cf. G. Weil, *Geschichte der Chalifen*, t. II, p. 107.

³⁾ Sur Bābek et les *ḥurramīya*, cf. *Encyclopédie de l'Islām*, t. I, pp. 557—558 et t. II, pp. 1031—1032.

⁴⁾ Cf. al-Maḡrīzī, dans le *Journal Asiatique*, III^e série, t. II, p. 134.

C'est du sein de ces sociétés secrètes que sortit, au commencement du IX^{ème} siècle, le rénovateur de la secte des Ismā'īliens. Il s'appelait 'Abd Allāh b. Maimūn ¹⁾. Issu d'une famille persane qui avait professé les doctrines des Bardesaniens, lesquels admettaient deux dieux, dont l'un a créé la lumière et l'autre les ténèbres, et fils d'un oculiste esprit fort, qui, pour échapper aux griffes de l'inquisition dont soixante-dix de ses amis venaient de tomber les victimes, avait cherché un asile à Jérusalem où il enseignait en secret les sciences occultes tout en affectant la piété et un grand zèle pour les prétentions des Šī'ītes, 'Abd Allāh b. Maimūn devint, sous la direction de son père, non seulement un illusionniste habile et un savant oculiste, mais encore un grand connaisseur de tous les systèmes théologiques et philosophiques. A l'aide de ses prestiges, il essaya d'abord de se faire regarder comme prophète; mais cette tentative n'ayant pas réussi, il conçut peu à peu un projet plus vaste.

Relier dans un même faisceau les vaincus et les conquérants; réunir dans une même société secrète, dans laquelle il y aurait plusieurs degrés d'initiation, les libres penseurs, qui ne voyaient dans la religion qu'un frein pour le peuple, et les bigots de toutes les sectes; se servir des croyants pour faire régner les incrédules, et des conquérants pour bouleverser l'empire qu'ils avaient fondé; se former enfin un parti nombreux, compact et rompu à l'obéissance, qui, le moment venu, donnerait le trône, sinon à lui-même, du moins à ses descendants, telle fut l'idée dominante de 'Abd Allāh b. Maimūn; idée bizarre et audacieuse, mais qu'il réalisa avec un tact étonnant, une adresse incomparable et une connaissance profonde du cœur humain.

Les moyens qu'il employa étaient calculés avec une fourberie diabolique. En apparence il était ismā'īlien. Cette secte semblait condamnée à s'éteindre faute d'un chef: il lui inspira une nouvelle vie en lui en promettant un. «Jamais, disait-il, le monde n'a été et ne sera privé d'un imām. Quiconque est imām, son père et son aïeul l'ont été avant lui, et ainsi de suite, en remontant jusqu'à Adam; le fils de l'imām est aussi imām, et son petit-fils, et ainsi

¹⁾ Sur ce sectaire, cf. M. Th. Houtsma, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. I, pp. 26—27.

de suite, jusqu'à la fin des siècles. Il n'est pas possible que l'imām meure, sinon après qu'il lui sera né un fils, qui sera imām après lui. Mais l'imām n'est pas toujours visible. Quelquefois il se manifeste et quelquefois il reste caché, comme le jour et la nuit qui se suivent l'un l'autre. Dans une époque où l'imām se manifeste, sa doctrine reste cachée. Lorsque au contraire il demeure caché, sa doctrine est révélée, et ses missionnaires se montrent au milieu des mortels¹⁾.» A l'appui de cette doctrine, 'Abd Allāh citait des passages du Coran. Elle lui servait à tenir en éveil les espérances des Ismā'īliens, qui acceptèrent l'idée que l'imām se cachait, mais qu'il paraîtrait bientôt pour faire régner l'ordre et la justice sur la terre. Dans sa pensée intime, toutefois, 'Abd Allāh méprisait cette secte, et son prétendu attachement à la famille de 'Alī n'était qu'un moyen de réaliser ses projets. Persan au fond du cœur, il comprenait 'Alī, ses descendants et les Arabes en général dans le même anathème. Il sentait fort bien (et en cela, il ne se trompait pas) que si un 'Alide eût réussi à fonder un empire en Perse, comme les Persans l'auraient voulu, ceux-ci n'y auraient rien gagné, et il recommandait à ses affidés de tuer sans pitié tous les descendants de 'Alī qui tomberaient en leur pouvoir²⁾. Aussi n'était-ce pas parmi les Šī'ites qu'il cherchait ses véritables soutiens, mais parmi les Guèbres, les Manichéens, les païens de Ḥarrān et les partisans de la philosophie grecque³⁾; à ceux-là seulement on pouvait se fier, à ceux-là seulement on pouvait dire peu à peu le dernier mot du mystère, en leur révélant que les imāms, les religions et la morale n'étaient qu'une imposture, une farce. Les autres hommes, *les âmes*, comme disait 'Abd Allāh, n'étaient pas capables de comprendre de telles doctrines. Cependant, pour arriver au but qu'il se proposait, il ne dédaignait nullement leur concours; il le briguaît au contraire, mais en prenant soin de n'initier les âmes croyantes et timides qu'aux premiers degrés de la secte. Ses missionnaires, auxquels il avait inculqué que leur premier devoir était de dissimuler leurs véritables sentiments et de s'accommoder aux idées de ceux à qui ils s'adressaient,

¹⁾ Cf. al-Ġuwainī, dans le *Journal Asiatique*, Ve série, t. VIII, pp. 364, 365.

²⁾ Cf. S. de Sacy, *Exposé de la religion des Druzes*, Paris, 1838, Introduction, p. CLXIV.

³⁾ *Ibid.*, pp. CXLIX—CLIII.

se présentaient sous mille formes diverses, et parlaient, pour ainsi dire, à chacun dans une langue différente. Ils captivaient la masse ignorante et grossière par des tours de prestidigitateur qu'ils faisaient passer pour des miracles, ou par des discours énigmatiques qui excitaient la curiosité. Vis-à-vis des dévots, ils se paraient du masque de la vertu et de la dévotion. Mystiques avec les mystiques, ils leur expliquaient le sens intérieur des choses extérieures, les allégories et le sens allégorique des allégories elles-mêmes. Exploitant les calamités de l'époque et les vagues espérances d'un avenir meilleur que nourrissaient toutes les sectes, ils promettaient aux musulmans l'arrivée prochaine du Mahdī annoncé par Muḥammad, aux Juifs celle du Messie, aux chrétiens celle du Paraclet. Ils s'adressaient même aux Arabes orthodoxes ou sunnites, les plus difficiles à gagner parce que leur religion était la religion dominante, mais dont ils avaient besoin pour se mettre à l'abri des soupçons et des poursuites de l'autorité, et des richesses desquels ils voulaient se servir. On flattait d'abord l'orgueil national de l'arabe en lui disant que tous les biens de la terre appartenaient à sa nation, les Persans n'étaient nés que pour l'esclavage, et l'on tâchait de gagner sa confiance en faisant parade d'un profond mépris pour l'argent et d'une grande piété; puis, cette confiance une fois obtenue, on le brisait à force de le surcharger de prières, jusqu'à ce qu'il devînt *perinde ac cadaver*; après quoi, on lui persuadait aisément qu'il devait soutenir la secte par des dons pécuniaires et lui laisser par son testament tout ce qu'il possédait ¹⁾.

Ainsi une foule de gens de diverses croyances travaillaient ensemble à une œuvre dont le but n'était connu que d'un fort petit nombre. Cette œuvre avançait, mais lentement. 'Abd Allāh savait que lui-même n'en verrait pas l'accomplissement ²⁾; mais il recommanda à son fils Aḥmad, qui lui succéda comme grand-maître, de la continuer. Sous Aḥmad et ses successeurs, la secte se propagea rapidement, et ce qui y contribua surtout, c'est qu'un grand nombre d'individus de l'autre branche des Šī'ites se joignirent à elle. Cette branche, comme nous l'avons dit, reconnaissait pour imāms les des-

¹⁾ *Ibid.*, pp. CXII, CLIII—CLVI.

²⁾ *Ibid.*, p. CLXII.

cependants de Mūsā, le second fils de Ġāfar le Vériidique; mais lorsque le douzième, Muḥammad, eut disparu, à l'âge de douze ans, dans un souterrain où il était entré avec sa mère (879), et que ses partisans, les Duodécimains ¹⁾ comme on les appelait, se furent lassés d'attendre sa réapparition, ils se laissèrent facilement enrôler parmi les Ismā'iliens, qui possédaient sur eux l'avantage d'avoir un chef vivant et prêt à se faire connaître, dès que les circonstances le lui permettraient.

En 884, un missionnaire ismā'ilien, Ibn Ḥaušab, qui auparavant avait été duodécimain, commença à prêcher ouvertement dans le Yaman. Il se rendit maître de Ṣan'ā' et envoya des missionnaires dans presque toutes les provinces de l'empire. Deux d'entre eux allèrent *labourer*, selon l'expression des Šī'ites, le pays des Kutāma, dans la province actuelle de Constantine, et quand ils furent morts, Ibn Ḥaušab les remplaça par un de ses disciples, nommé Abū 'Abd Allāh ²⁾.

Actif, hardi, éloquent, plein de finesse et de ruse, sachant d'ailleurs s'accommoder à l'esprit borné des Berbères, Abū 'Abd Allāh était parfaitement propre à la tâche qu'il allait remplir, bien que tout porte à croire qu'il ne connaissait que les degrés inférieurs de la secte, car même les missionnaires ignoraient parfois son véritable but ³⁾. Il se mit d'abord à enseigner les enfants des Kutāma et s'appliqua à gagner la confiance de ses hôtes; puis, quand il se crut sûr de son fait, il jeta le masque, se déclara šī'ite et précurseur du Mahdī, et promit aux Kutāma les biens de ce monde et de l'autre s'ils voulaient prendre les armes pour la sainte cause. Séduits par les discours mystiques du missionnaire, et plus encore peut-être par l'appât du pillage, les Kutāma se laissèrent aisément persuader; et comme leur tribu était alors la plus nombreuse et la plus puissante de toutes, celle d'ailleurs qui avait su le mieux conserver son antique indépendance et son esprit martial, leurs succès furent extrêmement rapides. Après avoir enlevé toutes ses villes au dernier

¹⁾ En arabe, *iznā 'ašarīya*. Cf. sur eux *Encyclopédie de l'Islām*, t. II, pp. 599—600.

²⁾ De son vrai nom al-Ḥusain b. Aḥmad b. Muḥammad. Il est aussi surnommé al-Muḥtasib. Cf. *Encyclopédie de l'Islām*, t. I, p. 76 et la bibliographie citée.

³⁾ Cf. S. de Sacy, *op. cit.*, p. CXIX.

prince de la dynastie des Aġlabides, laquelle avait régné pendant plus d'un siècle, ils le forcèrent de s'enfuir de sa résidence avec tant de précipitation qu'il n'eut pas même le temps d'emmener sa maîtresse. Alors Abū 'Abd Allāh porta le Mahdī sur le trône (909). C'était le grand-maître de la secte, Sa'īd, un descendant de 'Abd Allāh l'oculiste, mais qui se donnait pour un descendant de 'Alī et qui se faisait appeler 'Ubaïd Allāh ¹⁾. Devenu calife, ce fondateur de la dynastie des Fāṭimides cacha soigneusement ses véritables principes. Peut-être eût-il mis plus de franchise dans ses procédés, si un autre pays, la Perse par exemple, eût été le théâtre de son triomphe; mais comme il devait le trône à une horde à demi barbare et qui ne comprenait rien à des spéculations philosophiques, force lui fut, non seulement de dissimuler lui-même, mais encore de contenir les membres avancés de la secte, qui compromettaient son avenir par des hardiesses intempestives ²⁾. Aussi le vrai caractère de la secte ne se montra-t-il au grand jour qu'au commencement du XI^{ème} siècle, alors que le pouvoir des Fāṭimides était établi si solidement qu'ils n'avaient plus rien à craindre, et que, grâce à leurs nombreuses armées et à leurs immenses richesses, ils pouvaient faire bon marché même des prétendus droits de leur naissance ³⁾. A l'origine, au contraire, les Ismā'īliens ne se distinguèrent des autres sectes musulmanes que par leur intolérance et leur cruauté. De pieux et savants fakīhs furent fouettés, mutilés ou crucifiés, parce qu'ils avaient parlé avec respect des trois premiers califes ⁴⁾, oublié une formule šī'ite, ou prononcé un *fatwā* selon le code de Mālik. On exigeait des convertis une soumission à toute épreuve. Sous peine d'être égorgé comme un mécréant, le mari devait souffrir qu'on déshonorât sa femme en sa présence, après quoi il était obligé

¹⁾ Cf. l'article *Fāṭimites* dans *l'Encyclopédie de l'Islām*, t. II, pp. 93—94.

²⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. I, texte, p. 190, trad., p. 264.

³⁾ Le calife al-Mu'izz, interrogé sur les preuves de la parenté qui l'unissait au gendre du Prophète, répondit fièrement, en tirant à moitié son épée du fourreau: «Voilà ma généalogie!» Puis, répandant à pleines mains les pièces d'or sur les assistants, il ajouta: «Voilà mes preuves!» Tous protestèrent que cette démonstration leur paraissait incontestable. *Journal Asiatique*, 3^{ème} série, t. III, p. 167.

⁴⁾ 'Ubaïd Allāh faisait maudire, dans les prières publiques, tous les Compagnons de Muḥammad, à l'exception de 'Alī et de quatre autres.

de se laisser souffleter et cracher au visage. 'Ubaid Allāh, il faut le dire à son honneur, tâchait parfois de réprimer la rage brutale de ses soldats, mais rarement il y réussissait. Ses sectaires, qui ne voulaient pas, disaient-ils, d'un Dieu invisible, le défiaient volontiers, conformément aux idées des Persans, qui enseignaient l'incarnation de la divinité dans la personne du monarque; mais c'était à la condition qu'il leur permettrait de faire tout ce qu'ils voudraient. Rien n'égalait les horreurs que ces barbares commirent dans les villes conquises. A Barḡa, leur général fit couper en morceaux et rôtir quelques habitants de la ville; puis il en força d'autres à manger de cette chair; enfin, il fit jeter ces derniers dans le feu. Plongés dans une stupeur muette et ne croyant plus à une providence réglant les destinées humaines, les malheureux Africains ne mettaient leurs espérances qu'au delà de la tombe. «Puisque Dieu tolère tout cela, dit un pamphlétaire de l'époque ¹⁾, il est clair qu'à ses yeux ce bas-monde est trop méprisable pour qu'il daigne s'en occuper. Mais le jour dernier arrivera et alors Allāh jugera!»

Par leurs prétentions à la monarchie universelle, les Fāṭimides étaient dangereux pour tous les Etats musulmans, mais ils l'étaient surtout pour l'Espagne. De bonne heure, ils avaient jeté leur dévolu sur ce riche et beau pays. A peine en possession des Etats des Aḡlabides, 'Ubaid Allāh avait déjà entamé une négociation avec Ibn Ḥafṣūn, et ce dernier l'avait reconnu pour son souverain. Cette singulière alliance n'avait abouti à rien; mais les Fāṭimides ne s'étaient pas laissé rebuter. Leurs espions parcouraient la Péninsule en tous sens, sous le prétexte d'affaires de commerce, et l'on peut se former une idée de ce qu'ils rapportaient à leurs maîtres, quand on lit ce que l'un d'entre eux, Ibn Ḥauḳal, écrivit dans la relation de ses voyages. A peine a-t-il commencé à parler de l'Espagne, qu'il s'exprime de cette manière: «Ce qui étonne le plus les étrangers qui arrivent dans cette Péninsule, c'est qu'elle appartient encore au souverain qui y règne, car les habitants du pays sont des gens sans fierté et sans esprit; ils sont lâches, ils montent fort mal à cheval, ils sont tout à fait incapables de se défendre contre de bons soldats, et d'un autre côté, nos maîtres (que Dieu les bénisse!)

¹⁾ Cf. Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. I, texte, p. 295, trad., p. 424.

savent fort bien ce que vaut ce pays, combien il rapporte en impôts, et quelles en sont les beautés et les délices ¹⁾.)

Si les Fāṭimides réussissaient à mettre le pied sur le sol de l'Andalousie, il était certain qu'ils y trouveraient des partisans. L'idée de l'apparition prochaine du Mahdī s'était répandue en Espagne comme dans tout le reste du monde musulman. Déjà dans l'année 901, comme nous le raconterons plus tard, un prince de la maison d'Umayya s'était attribué le rôle du Mahdī que l'on attendait; et dans un livre écrit une vingtaine d'années avant la fondation du califat fāṭimite ²⁾, on trouve une prédiction faite par le célèbre théologien 'Abd al-Malik Ibn Ḥabīb († 853) ³⁾, selon laquelle un descendant de Fāṭima viendrait régner en Espagne, conquerrait Constantinople (ville que l'on considérait encore comme la métropole du christianisme), tuerait tous les chrétiens mâles de Cordoue et des provinces voisines et vendrait leurs femmes et leurs enfants, de sorte que l'on pourrait se procurer un garçon pour un fouet, et une jeune fille pour un éperon. Comme d'ordinaire, c'étaient surtout les gens des basses classes de la société qui croyaient à ces sortes de prophéties; mais même parmi les gens bien élevés, et notamment parmi les libres penseurs, les Fāṭimides auraient peut-être trouvé des adhérents. La philosophie avait pénétré en Espagne sous le règne de Muḥammad, le cinquième sultan umayyade ⁴⁾; mais on y voyait les philosophes d'un mauvais œil, car on y était beaucoup plus intolérant qu'en Asie, et les théologiens andalous qui avaient fait le voyage d'Orient ne parlaient qu'avec une sainte horreur de la tolérance des 'Abbāsides, et surtout de ces réunions de savants de toutes les religions et de toutes les sectes, où l'on discutait sur des questions métaphysiques en mettant de côté toute révélation, et où les musulmans mêmes tournaient parfois le Coran en ridicule ⁵⁾. Le peuple détestait les philosophes, qu'il traitait d'impies, et les

¹⁾ Ibn Ḥaukal, *Kitāb al-masālik wa 'l-mamālik*, éd. de Goeje, Leide, 1873, (B.G.A., t. II), pp. 73—74. Ce passage est reproduit par al-Maḥḥarī, *Nafḥ at-ṭīb* (*Analectes...*), t. I, p. 130.

²⁾ Cf. *Tārīḫ Ibn Ḥabīb*, p. 160.

³⁾ Cf. *Encyclopédie de l'Islām*, t. II, p. 402.

⁴⁾ Cf. Ṣā'id de Tolède, *Ṭabaḥāt al-umam*, éd. L. Cheikho, Beirout, 1912, p. 64.

⁵⁾ Cf. al-Ḥumaidī, manuscrit d'Oxford, fol. 47 r. et v. L'auteur a donné une traduction de ce passage dans le *Journal Asiatique*, 5^{me} série, t. II, p. 93. Com-

brûlait ou les lapidait très volontiers ¹⁾. Les libres penseurs étaient donc forcés de dissimuler leurs sentiments, et naturellement cette contrainte leur pesait. Ne seraient-ils pas prêts à appuyer une dynastie dont les principes étaient conformes aux leurs? Il était permis de le croire, et les Fāṭimides, semble-t-il, en jugeaient ainsi; il nous paraît même qu'ils tâchèrent de fonder une «loge» en Espagne, et qu'à cet effet ils se servirent du philosophe Ibn Masarra. Cet Ibn Masarra était un panthéiste de Cordoue, qui avait surtout étudié les traductions de certains livres grecs que les Arabes attribuaient à Empédocle. Forcé de quitter sa patrie parce qu'on l'avait accusé d'impiété, il s'était mis à parcourir l'Orient, où il s'était familiarisé avec les doctrines des différentes sectes et où il semblait s'être affilié à la société secrète des Ismāīliens. Ce qui nous porte à le supposer, c'est la manière dont il se conduisit après son retour en Espagne, car alors, au lieu d'exposer ouvertement ses opinions, comme il l'avait fait dans sa jeunesse, il les cachait et faisait parade d'une grande dévotion, d'une austérité extrême; les chefs de la société secrète, nous le croyons du moins, lui avaient enseigné qu'il fallait attirer et séduire les gens par les dehors de l'orthodoxie et de la piété. Grâce au masque qu'il avait pris, grâce aussi à son éloquence entraînante, il sut tromper le vulgaire et attirer à ses leçons un grand nombre de disciples, qu'il conduisait lentement et pas à pas, de la foi au doute, et du doute à l'incrédulité; mais il ne réussit pas à duper les juristes, qui, justement alarmés, firent brûler, non pas le philosophe lui-même (Abd ar-Raḥmān III ne l'aurait pas permis), mais ses livres ²⁾. Au reste, qu'Ibn Masarra ait été ou non

parez aussi sur les réanions dont il est question dans le texte, Abu 'l-Maḥāsīn, *Annales*, éd. Juynboll, t. I, pp. 420, 421 et al-Mas'ūdī, *apud* Chwolsohn, *op. cit.*, t. II, p. 622.

¹⁾ Cf. al-Maḥḥārī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes...)*, t. I, p. 136.

²⁾ Voyez sur Ibn Masarra (883—931): Ibn al-Ḳiftī, *Ta'riḫ al-ḥukamā'*, éd. Müller-Lippert, p. 16 (et *ap.* Amari, *Bibliotheca arabo-sicula*, p. 614, 615); al-Faṭḥ, *Maṭmaḥ*, éd. de Constantinople, 1302 h., p. 58 (ce chapitre se trouve aussi dans al-Maḥḥārī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes...)*, t. II, p. 376); al-Ḥumaidī, fol. 27 r., et Ibn Ḥazm, *apud* al-Maḥḥārī, t. II, p. 121. Le célèbre az-Zubaidī écrivit un livre pour réfuter les opinions de ce philosophe. — Cf. aussi sur Ibn Masarra, aḍ-Ḍabbī, *Buḡyat al-multamis*, p. 78, n° 163; Ibn al-Faraḍī, *Ta'riḫ 'ulamā' al-Andalus*, n° 1202. Une étude détaillée a été consacrée à Ibn Masarra, sous le titre: *Abenmasarra y su escuela: origines de la filosofia hispano-musulmana*, par Miguel Asín Palacios, Madrid, 1914.

un émissaire des Ismāʿīliens (car il n'existe pas de témoignage formel à cet égard), toujours est-il que les Fātimides ne négligeaient aucun moyen pour se former un parti en Espagne, et que, jusqu'à un certain point, ils y réussirent¹⁾. Leur domination aurait été sans doute un bienfait pour les libres penseurs, mais elle aurait été un terrible fléau pour les masses, et particulièrement pour les chrétiens. Une phrase froidement barbare du voyageur Ibn Ḥauḳal montre ce que ces derniers avaient à attendre de la part des fanatiques Kutāma. Après avoir remarqué que les chrétiens, qu'il trouva établis par milliers dans un grand nombre de villages, avaient souvent causé bien de l'embarras au gouvernement, quand ils s'étaient mis en insurrection, Ibn Ḥauḳal propose un moyen fort expéditif pour les mettre dorénavant dans l'impuissance de nuire: c'est de les exterminer jusqu'au dernier²⁾. Une telle mesure serait à ses yeux excellente, et la seule objection qui se présente à son esprit, c'est qu'il faudrait beaucoup de temps pour l'exécuter. Ce n'était donc, après tout, qu'une question de temps! Les Kutāma, on le voit, auraient réalisé à la lettre la prédiction de ʿAbd al-Malik Ibn Ḥabīb.

Voilà quel péril menaçait l'Espagne arabe du côté du Midi; celui auquel elle était exposée du côté du Nord, où le royaume de Léon grandissait de jour en jour, était plus grave encore.

Rien de plus humble que l'origine du royaume de Léon. Au VIII^{ème} siècle, alors que la province qu'ils habitaient s'était déjà soumise aux musulmans, trois cents hommes, commandés par le brave Pélage, avaient trouvé un asile dans les hautes montagnes de l'est des Asturies. Une grande caverne leur servait de demeure. C'était celle de Covadonga. Fort élevée au dessus du sol (on y monte aujourd'hui au moyen d'une espèce d'escalier de quatre-vingt-dix marches), elle se trouve dans un énorme rocher, au fond d'une vallée tortueuse, profondément ravinée par un torrent, et si étroitement resserrée entre deux chaînes de rochers fort escarpés, qu'un

¹⁾ ʿAbd ar-Raḥmān III, comme nous le raconterons plus loin, fit décapiter un prince de sa famille à cause de ses opinions śfites.

²⁾ Ibn Ḥauḳal, *op. cit.*, p. 76, l. 6.

homme à cheval peut à peine y pénétrer ¹⁾. Une poignée de braves pouvait donc aisément s'y défendre, même contre des forces très supérieures. C'est ce que firent les Asturiens; mais leur existence était bien misérable, et quelques-uns de ses compagnons s'étant rendus, et d'autres étant morts faute de vivres, il y eut un instant où Pélage n'avait autour de lui que quarante personnes, parmi lesquelles se trouvaient dix femmes, et qui n'avaient pour toute nourriture que le miel que les abeilles déposaient dans les fentes du rocher. Alors les musulmans les laissèrent en paix, en se disant qu'après tout une trentaine d'hommes n'étaient pas à craindre, et que ce serait peine perdue que de s'aventurer pour eux dans cette dangereuse vallée, où tant de braves avaient déjà trouvé une mort sans gloire ²⁾. Grâce à ce répit, Pélage put renforcer sa bande, et plusieurs fugitifs s'étant unis à lui, il prit l'offensive et se mit à faire des incursions sur les terres des musulmans. Voulant mettre un terme à ces déprédations, le berbère Munūsa, qui était alors gouverneur des Asturies, envoya contre lui un de ses lieutenants, nommé 'Alḳama. Mais l'expédition de 'Alḳama fut fort malheureuse: ses soldats essuyèrent une terrible défaite et lui-même fut tué. Le succès obtenu par la bande de Pélage enhardit les autres Asturiens. Ils s'insurgèrent et alors Munūsa, qui n'avait pas assez de troupes pour réprimer cette révolte et qui craignait de se voir couper la retraite, abandonna Gijon, sa résidence, en prenant la route de Léon; mais à peine eut-il fait sept lieues qu'il fut attaqué à l'improviste, et quand il fut arrivé à Léon après avoir essuyé des pertes très considérables, ses soldats, entièrement découragés, refusèrent de retourner dans les âpres montagnes qui avaient été témoins de leurs malheurs ³⁾.

Ayant ainsi secoué le joug de la domination étrangère, les Asturiens virent, quelque temps après, accroître leur puissance. Du côté

¹⁾ Moralès, qui écrivait sa *Crónica general* au XVI^{ème} siècle, donne une description détaillée et fort pittoresque de cette vallée et de cette caverne (t. III, fol. 3 et 4).

²⁾ Cf. al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes...)*, t. II, pp. 9, 10, 671, 672.

³⁾ Les chroniqueurs espagnols, qui ont fort exagéré l'importance des succès remportés par Pélage, prétendent aussi que Munūsa fut tué pendant sa retraite. Il est certain au contraire que ce général survécut plusieurs années à sa déroute et qu'il mourut en Cerdagne. Voyez Isidore, c. 58, et comparez Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 27, l. 15, trad., p. 38 et note 3.

de l'est, leur province confinait avec le duché de Cantabrie, qui n'avait point été soumis par les musulmans; et quand Alphonse, qui y régnait et qui avait épousé la fille de Pélage, monta sur le trône des Asturies, les forces des chrétiens se trouvèrent presque doublées. Dès lors, ils songèrent naturellement à refouler les conquérants encore davantage vers le Midi. Les circonstances leur vinrent en aide. Les Berbères, qui formaient la majorité musulmane dans presque tout le Nord, embrassèrent les doctrines des hāriǧites; se mirent en insurrection contre les Arabes et les chassèrent; mais s'étant mis en marche vers le Midi, ils furent battus à leur tour et traqués comme des bêtes fauves. Déjà décimés par le sabre, ils le furent encore bien davantage par l'horrible famine qui, à partir de l'année 750, ravagea l'Espagne pendant cinq années consécutives ¹⁾. La plupart résolurent alors de quitter l'Espagne et d'aller rejoindre leurs tribules qui demeuraient sur la côte d'Afrique ²⁾.

Profitant de cette émigration, les Galiciens s'insurgèrent en masse contre leurs oppresseurs dès l'année 751, et reconnurent Alphonse pour leur roi. Secondés par lui, ils massacrèrent un grand nombre de leurs ennemis et forcèrent les autres à se retirer sur Astorga ³⁾. Dans l'année 753—54, les Berbères durent se retirer encore davantage vers le Midi ⁴⁾. Ils évacuèrent Braga, Porto et Viseu, de sorte que toute la côte, jusqu'au delà de l'embouchure du Duero, se trouva affranchie du joug. Reculant toujours et ne pouvant se maintenir ni à Astorga, ni à Léon, ni à Zamora, ni à Lesdema, ni à Salamanca, ils se replièrent sur Coria, ou même sur Merida. Plus à l'est ils abandonnèrent Saldaña, Simancas, Ségovie, Avila, Oca, Osmá,

¹⁾ Isidore (c. 76) parle aussi de cette grande famine.

²⁾ «Leur embarquement eut lieu dans la province de Sidona, et comme les navires destinés à les transporter se trouvaient dans le fleuve de Barbate, les musulmans appellent ces années désastreuses: les années du Barbate» (Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., t. I, p. 120). Cf. *Aḥbār maǧmū'a*, texte, p. 62, trad. esp., p. 67; Ibn 'Iḍārī, *al-Bayān al-muǧrib*, t. II, texte, p. 39, trad., p. 57.

³⁾ «Dans le pays que les musulmans venaient d'abandonner, il ne resta presque aucune trace de leur domination, et les indigènes, qui, pour différentes raisons, avaient embrassé l'islamisme, mais qui vacillaient encore dans leur nouvelle foi, s'empressèrent de revenir au giron de l'Eglise aussitôt qu'ils virent la croix triompher.» (Dozy, *Recherches*, loc. cit.; *Aḥbār maǧmū'a*, loc. cit.).

⁴⁾ *Aḥbār maǧmū'a*, loc. cit.; Ibn 'Iḍārī, *al-Bayān al-muǧrib*, t. II, texte, pp. 38—39, trad., pp. 56—57.

Miranda sur l'Ebre, Cenicero et Alesanco (tous les deux dans la Rioja). Les principales villes-frontières du pays musulman furent dès lors, de l'ouest à l'est: Coïmbre sur le Mondego, Coria, Talavera et Tolède sur le Tage, Guadalajara, Tudèle et Pampelune.

Ainsi la guerre civile et la terrible famine de 750 avaient affranchi une grande partie de l'Espagne de la domination musulmane, qui n'y avait duré qu'une quarantaine d'années. Mais Alphonse profita peu des avantages qu'il avait obtenus. Il parcourut le pays abandonné et passa au fil de l'épée les musulmans, peu nombreux sans doute, qu'il y trouva; mais n'ayant ni assez de serfs pour faire cultiver un pays aussi étendu, ni assez d'argent pour rebâtir les forteresses que les musulmans avaient toutes démantelées ou détruites avant leur départ, il ne put songer à en prendre possession et emmena avec lui les indigènes lorsqu'il retourna dans ses Etats. Il n'occupa que les districts les plus rapprochés de ses anciens domaines. C'étaient la Lebiana (c'est-à-dire le sud-ouest de la province de Santander), la Vieille-Castille (nommée alors la Bardulie); la côte de Galice ¹⁾ et peut-être la ville de Léon ²⁾. Tout le reste ne fut longtemps qu'un désert qui formait une barrière naturelle entre les chrétiens du Nord et les musulmans du Midi ³⁾.

Mais ce qu'Alphonse I^{er} n'avait pu faire, ses successeurs le firent. Presque toujours en guerre contre les Arabes, ils firent de Léon leur capitale et rebâtirent peu à peu les villes et les forteresses les plus importantes. Dans la seconde moitié du IX^{ème} siècle, alors que presque tout le Midi était en insurrection contre le sultan, ils reculèrent les bornes de leur Etat jusqu'au Duero, où ils élevèrent quatre places fortes, Zamora, Simancas, San Estevan de Gormaz et Osma, lesquelles formaient contre les musulmans une barrière presque infranchissable, tandis que le vaste mais triste et stérile pays qui s'étend entre le Duero et la Guadiana, n'appartenait ni aux Léonais ni aux Arabes; on se le disputait encore ⁴⁾. Du côté de l'Ouest, les

¹⁾ Cf. Sébastien, c. 14.

²⁾ Cf. Dozy, *Recherches*, 3^e éd., t. I, pp. 140—141: «Prise de Léon en 846».

³⁾ *Ibid.*, t. I, p. 116 suiv.

⁴⁾ Chez Alḥmad Ibn Abī Yaḥyā, qui écrivait vers l'année 890, Merida (sur la Guadiana) est une ville-frontière. Cf. de Goeje, *Specimen liter. exhibens descriptionem al-Magribi*, p. 16, l. 1—3 du texte arabe.

Léonais étaient plus rapprochés de leurs ennemis naturels, attendu que leurs frontières s'y étendaient jusqu'au delà du Mondego ¹⁾. Mais ces frontières, ils les dépassaient maintes fois. Profitant de la faiblesse du sultan, ils poussaient des expéditions hardies jusqu'au delà du Tage et de la Guadiana ²⁾, et les tribus, pour la plupart berbères, qui demeuraient entre ces deux fleuves, pouvaient d'autant moins leur résister qu'elles étaient le plus souvent en guerre entre elles ³⁾. Force leur était donc de s'humilier devant les chrétiens et de se racheter du pillage.

Mais l'heure de la vengeance semblait enfin venue pour elles. Dans l'année 901, un prince de la maison d'Umaiya, Aḥmad b. Mu'āwiya, qui s'adonnait à l'étude des sciences occultes et qui aspirait au trône, s'annonça aux Berbères comme le Mahdī et les excita à se ranger sous ses drapeaux, afin de marcher ensemble contre Zamora, ville qu'Alphonse III avait fait rebâtir, en 893, par les chrétiens de Tolède, ses alliés, et qui depuis lors était l'effroi des Berbères, car c'était de là que les Léonais venaient les piller, et c'était là encore qu'ils mettaient leur butin en sûreté, derrière sept fossés et sept murailles ⁴⁾. L'appel d'Aḥmad fut couronné d'un succès immense. Ignorants et crédules, brûlant d'ailleurs du désir de reprendre leur revanche, les Berbères vinrent se ranger en foule autour d'un prince qui faisait des miracles, peu compliqués au reste, et qui leur disait que les murailles de toutes les villes tomberaient à son approche. En peu de mois, l'imposteur rassembla une armée de soixante mille hommes. Il la conduisit vers le Duero, et, arrivé près de Zamora, il fit parvenir au roi Alphonse III, qui se trouvait dans cette ville, une lettre fulminante et dans laquelle il le menaçait des effets de sa colère, si lui et ses sujets n'embrassaient pas sur le

¹⁾ Voir le *Monachi Silensis Chronicon*, dans l'*Esp. sagr.*, t. XVII, c. 42 à la fin et le *Chronicon Conimbricense*, *ibid.*, t. XXIII, II.

²⁾ Cf. le *Chronicon Albeldense*, dans l'*Esp. sagr.*, t. XIII, c. 64. L'expression: *castra de Nepza*, dont se sert l'auteur de cette chronique, signifie les châteaux-forts de la tribu berbère des Nefza, laquelle habitait entre Trujillo et la Guadiana: cf. Ibn Ḥaiyān, *ibid.*, fol. 99 r. et 101 v.

³⁾ Cf. Ibn Ḥaiyān, *ibid.*, fol. 99 r.

⁴⁾ Cf. *ibid.*, fol. 83 r. et la description de Zamora que donne al-Mas'ūdī (*Murūj ad-dahab*, éd. Barbier de Meynard, t. I, p. 363). Cette description est reproduite par al-Maḥḥārī, *Nafh at-tīb (Analectes...)*, t. I, p. 223 et traduite par R. Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., t. I, p. 165—166.

champ l'islamisme. Ayant entendu la lecture de cette lettre, Alphonse et ses grands frémirent d'indignation et de rage, et, voulant punir à l'instant même l'insolence de celui qui l'avait écrite, ils montèrent à cheval et vinrent l'attaquer. La cavalerie berbère alla à leur rencontre, et comme il n'y avait que peu d'eau dans le Duero (c'était en été, au mois de juin), le combat eut lieu dans le lit du fleuve. Le sort des armes ne fut pas favorable aux Léonais. Les Berbères les mirent en déroute, et, leur fermant l'entrée de la ville, ils les poussèrent devant eux dans l'intérieur du pays.

Cependant l'issue de l'expédition fut tout autre qu'on ne le présageait en jugeant d'après ce premier combat. Le soi-disant Mahdī avait acquis un immense pouvoir sur ses soldats; croyant qu'il était au-dessous de sa position de donner des ordres de vive voix, il les donnait par signes, et l'on obéissait à ses moindres gestes avec la plus grande docilité; mais plus il imposait de respect aux simples soldats, plus il excitait contre lui la jalousie des chefs, qui pressentaient que si l'expédition réussissait, ils seraient supplantés par le soi-disant prophète, à la mission duquel ils ne croyaient guère. Aussi avaient-ils déjà cherché une occasion pour l'assassiner; ils ne l'avaient pas trouvée, mais pendant qu'ils poursuivaient l'ennemi, le plus puissant d'entre eux, Zalal b. Ya'īš, le chef de la tribu des Nefza, déclara à ses amis qu'ils avaient fait une grande faute en battant les Léonais, et qu'il fallait la redresser avant qu'il ne fût trop tard. Il n'eut point de peine à les faire entrer dans ses sentiments, et ils résolurent tous de brouiller les affaires du Mahdī. Ils firent donc sonner la retraite, et, arrivés aux avant-postes, sur la rive droite du Duero, ils prirent les objets qui leur appartenaient en disant qu'ils avaient été battus et que l'ennemi était à leurs trousses. Leurs paroles trouvèrent créance, d'autant plus qu'ils n'avaient avec eux qu'une partie de leurs troupes, les autres n'ayant pas obéi à leur ordre ou ne l'ayant pas entendu. Une terreur panique s'empara des esprits. Cherchant leur salut dans une prompte fuite, un grand nombre de soldats coururent vers le Duero; ce que voyant, la garnison de Zamora fit une sortie et sabra plusieurs d'entre eux au moment où ils essayaient de franchir le fleuve. Toutefois, les Léonais, arrêtés par le gros de l'armée musulmane qui se trouvait encore sur la rive gauche, ne furent pas en état, ni ce jour-là, ni

le lendemain, de rendre décisif l'avantage qu'ils venaient de remporter. Mais la désertion, qui devenait de plus en plus générale dans les troupes du Mahdī, leur vint en aide. Le Mahdī avait promis la victoire, on ne le croyait plus, et le troisième jour, quand il se vit abandonné de presque tous ses soldats, lui-même perdit toute espérance. Ne voulant pas survivre à sa honte, il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, se jeta au milieu des ennemis et trouva la mort qu'il cherchait. Sa tête fut clouée à une porte de Zamora ¹⁾.

L'issue de cette campagne augmenta naturellement l'audace des Léonais. Comptant sur l'appui de Tolède et surtout sur la coopération du roi de Navarre, Sancho-le-Grand, qui venait de donner à son pays une importance qu'il n'avait pas eue jusque-là, ils regardaient de plus en plus l'Espagne musulmane comme une proie qui ne pouvait leur échapper. Tout les poussait vers le Midi. Pauvres à un tel degré qu'ils échangeaient encore, faute de numéraire, des objets contre d'autres objets ²⁾, et instruits par leurs prêtres, auxquels ils étaient aveuglément dévoués et qu'ils comblaient de dons, à regarder la guerre contre les infidèles comme le plus sûr moyen de conquérir le ciel, ils cherchaient dans l'opulente Andalousie et les biens de ce monde et ceux de l'autre. L'Andalousie échapperait-elle à leur domination? Si elle succombait, le sort des musulmans serait terrible. Fanatiques et cruels, les Léonais donnaient rarement quartier; d'ordinaire, quand ils avaient pris une ville, ils passaient tous les habitants au fil de l'épée. Quant à une tolérance comme celle que les musulmans accordaient aux chrétiens, il ne fallait pas l'attendre d'eux. Que deviendrait d'ailleurs la brillante civilisation arabe, qui se développait depuis, sous la domination de ces barbares qui ne savaient pas lire; qui, lorsqu'ils voulaient faire arpenter leurs terres, devaient se servir de Sarrasins ³⁾, et qui, lorsqu'ils

¹⁾ Le récit le plus détaillé de cet épisode est donné par Ibn Haiyān, *Muḥ-tabis*, fol. 98 v.—102 v. Cf. aussi Ibn Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 144, trad., p. 231 (qui donne comme date de la mort d'Aḥmad b. Mu'āwiya le début de rabī I 288 (février 901)); Sampiro, *Chronicon*, dans l'*Esp. sagr.*, t. XIV, c. 14.

²⁾ Charte chez Sota, *Chronica de los principes de Asturias y Cantabria*, Escr. 1; autre charte (de l'année 993) dans l'*Esp. sagr.*, t. XIX, p. 383.

³⁾ Charte chez Berganza, *Antigüedades de España*, t. I, p. 197, col. 2, l. 6.

parlaient d'une *bibliothèque*, entendaient par là l'Écriture sainte?

On le voit: la tâche qui attendait 'Abd ar-Raḥmān III, au début de son règne, était belle et grande: elle consistait à sauver sa patrie et la civilisation elle-même; mais elle était extrêmement difficile. Le prince avait à conquérir ses propres sujets, et à repousser, d'un côté, les barbares du Nord, dont l'insolence s'était accrue au fur et à mesure que l'empire musulman avait faibli, de l'autre, les barbares du Midi, qui en un clin d'œil s'étaient emparés d'un vaste Etat et qui croyaient avoir bon marché des Andalous. 'Abd ar-Raḥmān comprit sa mission. Nous avons déjà vu de quelle manière il conquit et pacifia son propre royaume; nous allons voir maintenant comment il s'y prit pour faire face aux ennemis du dehors.

CHAPITRE II.

Lors même que ‘Abd ar-Raḥmān III n’aurait pas eu l’intention de tourner ses armes contre les Léonais, ceux-ci l’y auraient forcé, car dans l’année 914, leur roi, l’intrépide Ordoño II, commença les hostilités en mettant à feu et à sang le territoire de Merida. S’étant emparé de la forteresse d’Alanje, il passa au fil de l’épée tous les défenseurs de la place et réduisit en servitude leurs femmes et leurs enfants. Alors les habitants de Badajoz s’effrayèrent. Craignant de partager le sort de leurs voisins, ils rassemblèrent une foule d’objets précieux, et, ayant leur prince à leur tête, ils allèrent supplier le roi chrétien de vouloir bien les accepter. Ordoño y consentit; puis, victorieux et regorgeant de butin, il repassa le Tage et le Duero, et, de retour à Léon, il donna à la Vierge une preuve de sa reconnaissance en fondant une église qu’il lui consacra ¹⁾.

Comme les habitants des districts qu’Ordoño avait pillés n’étaient pas encore rentrés dans l’obéissance, ‘Abd ar-Raḥmān, s’il l’avait voulu, aurait pu fermer les yeux sur ce qui s’était passé. Mais telle n’était pas sa manière de voir. Comprenant fort bien qu’il lui fallait conquérir les cœurs de ses sujets rebelles en leur montrant qu’il était en état de les défendre, il résolut de punir le roi de Léon. A cet effet, il envoya contre lui, en juillet 916, une armée commandée par Ibn Abī ‘Abda, le vieux général de son grand-père. L’expédition d’Ibn Abī ‘Abda, la première depuis celle que le soi-disant Mahdī avait entreprise quinze années auparavant, ne fut à vrai dire qu’une razzia; mais dans cette razzia les musulmans firent un ample butin ²⁾. L’année suivante, ‘Abd ar-Raḥmān, vivement sollicité par les habitants des frontières qui se plaignaient de ce que

¹⁾ Cf. la *Chronique* du Moine de Silos, c. 44, 45; Ibn Ḥaldūn, *Tbar*, t. IV, p. 138. On a suivi ce dernier auteur pour ce qui concerne la date.

²⁾ Cf. Ibn ‘Iḍārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 176, trad., p. 281; Ibn Ḥaldūn, *loc. cit.*.

les Léonais avaient brûlé tous les faubourgs de Talavera (sur le Tage), donna l'ordre à Ibn Abī 'Abda de se mettre encore une fois en campagne et d'aller assiéger l'importante forteresse de San Estevan de Gormaz, que l'on appelait aussi Castro-Moros ¹⁾. L'armée était nombreuse, et elle se composait en partie de mercenaires africains que 'Abd ar-Rahmān avait fait venir de Tanger. Aussi l'expédition promettait d'être heureuse. Étroitement bloquée, la garnison de San Estevan fut bientôt réduite à l'extrémité, et elle était déjà sur le point de se rendre, lorsqu'Ordoño vint à son secours. Il attaqua Ibn Abī 'Abda. Malheureusement pour lui, ce général avait dans son armée, non seulement des soldats de Tanger, mais aussi un grand nombre d'habitants des frontières et l'on ne pouvait compter ni sur la fidélité ni sur la bravoure de ces hommes, moitié Berbères, moitié Espagnols, qui jetaient les hauts cris quand les Léonais venaient les piller, et qui prétendaient alors que le sultan devait les protéger, mais qui n'aimaient ni à se défendre eux-mêmes, ni à obéir au monarque. Cette fois encore, ils se laissèrent battre et leur retraite précipitée jeta un effroyable désordre dans les rangs de toute l'armée. Voyant que la bataille était perdue, le brave Ibn Abī 'Abda aima mieux mourir à son poste que de chercher son salut dans la fuite; plusieurs de ses soldats, qui pensaient comme lui, se rangèrent à ses côtés, et tous succombèrent sans reculer sous les coups des chrétiens. Au rapport des historiens arabes, le reste de l'armée parvint à se rallier et arriva en assez bon ordre sur le territoire musulman; mais les chroniqueurs chrétiens racontent au contraire que la déroute des musulmans fut si complète que partout, depuis le Duero jusqu'à Atienza, les collines, les bois et les champs étaient jonchés de leurs cadavres ²⁾.

Sans se laisser décourager, 'Abd ar-Rahmān prit aussitôt des mesures pour réparer ce désastre; mais pendant qu'il faisait des préparatifs pour une nouvelle campagne qui aurait lieu l'année suivante, les affaires d'Afrique captivèrent son attention.

Bien qu'il ne fût pas encore en guerre contre les Fāṭimides, et que ceux-ci, occupés de la conquête du Maḡrib, ne lui eussent pas

¹⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 186, l. 3 et 4; trad., p. 294.

²⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 177, 178, trad., p. 283; Sampiro, *Chronicon*, c. 17; Moine de Silos, c. 46, 47.

donné des sujets de plainte, il prévoyait cependant que, cette guerre terminée, ils tourneraient aussitôt leurs armes contre l'Espagne. Il regarda donc comme un devoir de secourir le Magrib autant que possible, et de faire en sorte que ce pays restât, pour ainsi dire, le boulevard de l'Espagne contre les Fāṭimides. D'un autre côté, il devait éviter de se mettre trop tôt en guerre ouverte contre cette dynastie, car tant qu'il n'aurait pas dompté l'insurrection dans son propre empire et forcé les chrétiens du Nord à implorer la paix, il risquerait trop s'il s'exposait à une descente des Fāṭimides sur la côte andalouse. Tout ce qu'il pouvait faire dans les circonstances présentes, c'était d'encourager et d'aider en sous main les princes qui avaient la volonté de se défendre contre les envahisseurs de leur pays.

Déjà dans l'année 917, il eut l'occasion de le faire, alors que le prince de Nakūr ¹⁾ fut attaqué par les Fāṭimides. D'origine arabe, la famille de ce prince avait régné sur Nakūr et son territoire depuis le temps de la conquête; elle s'était toujours distinguée par son attachement à la religion, et depuis que deux de ses princesses, faites prisonnières par les pirates normands, avaient été rachetées par le sultan Muḥammad ²⁾, elle n'avait jamais cessé d'entretenir avec l'Espagne les relations les plus amicales. Un cadet de cette maison, qui, en pieux faḳīh qu'il était, avait fait quatre fois le pèlerinage de la Mekke, était même venu en Espagne, sous le règne de 'Abd Allāh, pour y prendre part à la guerre sainte. Attaqué par Ibn Ḥafṣūn après son débarquement, il était arrivé seul dans le camp du sultan, tous les hommes de son escorte ayant été tués, et à son tour il avait trouvé la mort en combattant contre Daisam, le chef de la province de Tudmīr ³⁾.

Le prince qui régnait sur Nakūr lorsque les Fāṭimides portèrent

¹⁾ Sur cette ville qui était située un peu au sud de la baie dite aujourd'hui d'Alhucemas, sur la côte méditerranéenne du Maroc, dans le Rif, cf. al-Idrīsī, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, pp. 199 et 205; al-Bakrī, *Description de l'Afrique septentrionale*, pp. 212 et 213; *Kitāb al-Istibṣār*, trad. Fagnan, p. 45.

²⁾ Cf. Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., t. II, p. 281, d'après al-Bakrī, p. 92. Cf. aussi Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. I, texte, p. 179, trad., p. 249; Ibn Ḥaldūn, *Ibar, Histoire des Berbères*, texte, t. I, p. 283, trad., t. II, p. 139. Ces deux princesses étaient, d'après al-Bakrī, les filles de Wāḳif b. al-Muṭaṣṣim b. Ṣāliḥ et se nommaient Amat ar-Raḥmān et Ḥanūla.

³⁾ Ce renseignement est fourni par Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. I, texte, p. 179, trad., p. 249.

leurs armes dans le Magrib, s'appelait Sa'ïd II ¹⁾). Sommé de se soumettre, il refusa de le faire; mais lui, ou plutôt son poète attitré, un espagnol, eut l'imprudence de joindre l'outrage au refus. Il faut savoir qu'au bas de sa sommation, le calife avait fait écrire quelques vers, dont le sens était que, si les habitants de Nakūr ne voulaient pas se soumettre, il les exterminerait, mais que, s'ils obéissaient, il ferait régner la justice dans leur pays ²⁾). Or, le poète al-Aḥmas de Tolède répondit à ces vers par ceux-ci :

Tu en as menti, j'en jure par le temple de la Mekke! Non, tu ne sais pas pratiquer la justice, et jamais l'Éternel n'a entendu de ta bouche une parole sincère ou pieuse. Tu n'es qu'un hypocrite, un mécréant; prêchant des rustres, tu mutiles la Sunna qui doit être la règle de toutes nos actions. Nous mettons notre ambition dans les choses nobles et grandes, parmi lesquelles la religion de Mahomet occupe le premier rang; toi, au contraire, tu mets la tienne dans des choses basses et viles ³⁾!

Piqué au vif, le calife 'Ubaid Allāh envoya aussitôt à Maṣāla, le gouverneur de Tāhurt, l'ordre d'aller attaquer Nakūr. N'ayant point de citadelle qui pût lui offrir un asile, le vieux Sa'ïd II alla à la rencontre de l'ennemi et l'arrêta pendant trois jours; mais, trahi par un de ses capitaines, il mourut enfin sur le champ de bataille avec tous les siens (917). Alors Maṣāla prit possession de Naḳūr, où il passa les hommes au fil de l'épée, après quoi il réduisit leurs femmes et leurs enfants en servitude.

Avertis par leur père, trois fils de Sa'ïd avaient eu le temps de s'embarquer et de faire voile vers Malaga. Dès qu'ils furent arrivés dans ce port, 'Abd ar-Raḥmān III donna les ordres nécessaires afin qu'on leur fît un accueil des plus honorables. En même temps, il

¹⁾ De son nom complet Sa'ïd b. Ṣāliḥ b. Sa'ïd b. Idrīs b. Maṣūr.

²⁾ Le texte de ces vers est cité par al-Bakrī, *Description*, p. 219; Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. I, texte, p. 181, trad., p. 252; Ibn Ḥaldūn, *Ibar, Histoire des Berbères*, texte, t. I, p. 283, trad., t. II, p. 140.

³⁾ On retrouve ces vers aux passages signalés à la note ci-dessus. — Voir ce que l'auteur a dit sur le texte et le sens de ces vers, dans les *Annales de Göttingue*, année 1858, pp. 1091, 1092, en rendant compte de l'Ibn Ḥaldūn de M. de Slane.

leur fit dire que s'ils voulaient venir à Cordoue, il serait charmé de les y recevoir, mais qu'il ne voulait les contrarier en rien et que par conséquent, ils pouvaient demeurer à Malaga si tel était leur désir. Les princes lui répondirent qu'ils aimaient mieux rester aussi près que possible du théâtre des événements, parce qu'ils espéraient retourner bientôt dans leur patrie. Cette espérance n'était pas trompeuse. Ayant repris la route de Tāhurt après avoir passé six mois à Nakūr, Maṣāla avait confié le commandement de cette dernière ville à un officier kutāmien, nommé Dalūl. Celui-ci fut abandonné de la plupart de ses soldats, et alors les princes, que leurs partisans tenaient au courant de tout ce qui se passait, équipèrent des vaisseaux et partirent pour Nakūr, après avoir arrêté entre eux que la couronne appartiendrait à celui qui y arriverait le premier. Ṣāliḥ, le plus jeune des trois, devança ses frères. Les Berbères de la côte le reçurent avec enthousiasme, et, l'ayant proclamé émir, ils marchèrent contre Nakūr, où ils massacrèrent Dalūl et ses soldats. Maître du pays, le prince, Ṣāliḥ III, s'empressa d'écrire à 'Abd ar-Raḥmān III pour le remercier de son accueil et pour lui annoncer sa victoire. En même temps, il fit proclamer la souveraineté de ce monarque dans toute l'étendue de ses Etats, et de son côté, 'Abd ar-Raḥmān lui envoya des tentes, des bannières et des armes ¹⁾.

Si les affaires de Nakūr eussent pu faire oublier à 'Abd ar-Raḥmān qu'il avait encore à venger la déroute de son armée et la mort de l'intrépide Ibn Abī 'Abda, dont Ordoño avait fait clouer la tête à la muraille de San Estevan, à côté d'une hure de sanglier ²⁾, les chrétiens auraient pris soin de le rappeler à son devoir, car dans le printemps de l'année 918, Ordoño II et son allié, Sancho de Navarre, ravagèrent les environs de Najera et de Tudèle, après quoi Sancho prit le faubourg de Valtierra et brûla la grande-mosquée de cette forteresse ³⁾. 'Abd ar-Raḥmān confia alors le commandement de son armée au ḥāḡīb Badr, et il envoya aux habi-

¹⁾ Sur ces événements, cf. al-Bakrī, *Description*, pp. 94—97; Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. I, texte, pp. 177—183, trad., pp. 247—255; Ibn Ḥaldūn, *Ibar, Histoire des Berbères*, texte, t. I, pp. 282—285, trad., t. II, p. 138 suiv.

²⁾ *Chronique* du Moine de Silos, c. 47.

³⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 179, trad., pp. 285—286,

tants des frontières l'ordre de rejoindre les drapeaux, en les excitant à profiter de cette occasion pour laver la honte dont ils s'étaient couverts l'année précédente. Le 7 juillet, on partit de Cordoue, et quand on fut arrivé sur le territoire léonais, on attaqua hardiment l'armée ennemie qui s'était retranchée dans les montagnes. Deux fois, le 13 et le 15 août, on se livra bataille près d'un endroit qui s'appelait Mutonia ¹⁾, et deux fois les musulmans remportèrent une victoire éclatante. Les Léonais, comme leurs propres chroniqueurs l'attestent, durent se consoler en disant avec David que les armes sont journalières ²⁾.

Abd ar-Rahmān avait ainsi réparé la honte de sa défaite; mais ne croyant pas encore les Léonais suffisamment humiliés, et brûlant d'ailleurs du désir d'avoir sa part des lauriers que ses généraux cueillaient dans la guerre contre les infidèles, il prit lui-même le commandement de son armée au commencement de juin 920. Une ruse le rendit maître d'Osma ³⁾. Le seigneur qui commandait dans cette place lui avait fait les promesses les plus brillantes pour le cas où il voudrait le laisser en repos et porter ses armes d'un autre côté. Abd ar-Rahmān profita de la lâcheté de cet homme. Feignant de prêter l'oreille à ses ouvertures, il se porta vers l'Ebre par la route de Medinaceli; mais prenant tout à coup à gauche et s'acheminant vers le Duero, il envoya en avant un corps de cavalerie avec l'ordre de piller et de ravager les environs d'Osma. Surprise de l'apparition soudaine de l'ennemi, la garnison d'Osma se hâta d'aller chercher un refuge dans les bois et dans les montagnes, de sorte que les musulmans entrèrent dans la forteresse sans coup férir. L'ayant brûlée, ils allèrent attaquer San Estevan de Gormaz. Là aussi, ils ne trouvèrent point de résistance, la garnison ayant pris la fuite à leur approche. La forteresse fut détruite, de même que le château d'Alcubilla ⁴⁾, qui se trouvait dans son voisinage. Cela

¹⁾ Le texte du *Bayān* montre que telle est la véritable leçon, mais on ignore la situation de cet endroit. — Cette localité est également attestée par Ibn al-Farādī, *Ta'riḫ 'ulamā' al-Andalus*, n° 1457 et al-Faḥ, *al-'Iḥd*, t. II, p. 373 (d'après E. Fagnan, p. 286, note 1).

²⁾ Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 179—181, trad., p. 285—287; Sampiro, *Chronicon*, c. 18.

³⁾ Orthographié par le *Bayān*: وخشمة.

⁴⁾ Orthographié par le *Bayān*: حصن القبيلة.

fait, les musulmans marchèrent contre Clunia ¹⁾, ville fort ancienne et dont il ne reste aujourd'hui que des ruines, mais importante alors. Il semblait que les Léonais se fussent donné le mot pour ne résister nulle part, car les musulmans trouvèrent Clunia entièrement abandonnée. Ils y détruisirent une grande partie des maisons et des églises.

Cédant aux sollicitations des musulmans de Tudèle, 'Abd ar-Raḥmān résolut alors de tourner ses armes contre Sancho de Navarre. Marchant lentement, afin de ne pas trop fatiguer ses troupes, il employa cinq jours pour se porter de Clunia à Tudèle, puis, ayant mis un corps de cavalerie sous les ordres de Muḥammad b. Lope, le gouverneur de Tudèle, il lui enjoignit d'aller attaquer la forteresse de Carcar ²⁾, que Sancho avait fait bâtir pour contenir les habitants de Tudèle et les vexer. Les musulmans la trouvèrent abandonnée, de même que Calahorra, d'où Sancho lui-même s'était précipitamment enfui pour aller se jeter dans Arnedo; mais quand ils eurent passé l'Èbre, Sancho vint attaquer leur avant-garde. Le combat s'étant engagé, les musulmans montrèrent qu'ils pouvaient faire autre chose encore que de prendre, de piller et de brûler des forteresses sans défenseurs; ils mirent l'ennemi en pleine déroute et le forcèrent d'aller chercher un refuge dans les montagnes. L'avant-garde avait suffi pour obtenir ce beau succès; 'Abd ar-Raḥmān, qui se tenait au centre, ignorait même qu'elle eût été aux prises avec l'ennemi; les têtes coupées qu'on lui présenta le lui apprirent.

Battu et hors d'état de résister seul aux musulmans, Sancho demanda et obtint la coopération d'Ordoño. Les deux rois résolurent alors d'attaquer, soit l'avant-garde, soit l'arrière-garde des ennemis, selon que les circonstances le leur permettraient. En attendant, les chrétiens, qui ne quittaient pas les montagnes, se tenaient sur les flancs des colonnes musulmanes qui traversaient les défilés et les vallons. Voulant effrayer leurs adversaires, ils poussaient de temps en temps de grands cris, et profitant de l'avantage que leur donnait le terrain, ils en massacraient parfois quelques-uns. L'armée musul-

¹⁾ Orthographié par le *Bayān*: *قلونية*. Cette ville est mentionnée par les *Marāṣid al-iṭṭilā'*, t. II, p. 445.

²⁾ Orthographié par le *Bayān*: *قلقره*.

mane se trouvait évidemment dans une situation dangereuse; elle avait affaire à des montagnards agiles et intrépides, qui se souvenaient fort bien du désastre que leurs ancêtres avaient causé à la grande armée de Charlemagne dans la vallée de Roncevaux, et qui guettaient l'occasion pour traiter celle de 'Abd ar-Raḥmān de la même manière. Le sultan ne s'aveuglait pas sur le péril qui le menaçait, et quand il fut arrivé dans la vallée qui, à cause des joncs qui la couvraient, s'appelait Junquera ¹⁾, il donna l'ordre de faire halte et de dresser les tentes. Alors les chrétiens commirent une faute immense: au lieu de rester sur les montagnes, ils descendirent dans la plaine et acceptèrent audacieusement le combat que les musulmans leur offraient. Ils payèrent leur témérité d'une terrible défaite. Les musulmans les poursuivirent jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit les dérobat à leurs regards, et ils firent prisonniers plusieurs de leurs chefs, parmi lesquels se trouvaient deux évêques, Hermogius de Tuy et Dulcius de Salamanque, qui, selon l'usage de cette époque, avaient endossé le harnais de guerre.

Cependant, plus de mille chrétiens avaient trouvé un asile dans la forteresse de Muez ²⁾. 'Abd ar-Raḥmān la cerna, la prit et fit couper la tête à tous les défenseurs de la place.

Détruisant les forteresses et ne trouvant nulle part de la résistance, les musulmans parcoururent la Navarre en vainqueurs, et ils pouvaient se vanter d'avoir tout brûlé dans un espace de dix milles carrés. Le butin qu'ils firent, surtout en vivres, était prodigieux: dans leur camp le blé se vendait presque pour rien, et ne pouvant emporter toutes les provisions dont ils s'étaient emparés, ils furent obligés d'en brûler une grande partie.

Victorieux et couvert de gloire, 'Abd ar-Raḥmān commença sa retraite le 8 septembre. Arrivé à Atienza, il prit congé des soldats des frontières, qui s'étaient fort bien conduits dans la bataille de Val de Junquera, et auxquels il distribua des présents. Puis il s'achemina vers Cordoue, où il arriva le 24 septembre, après une absence de trois mois ³⁾.

¹⁾ Entre Estella et Pampelune, ou, plus précisément encore, entre Muez et Salinas de Oro.

²⁾ Orthographié par le *Bayān*: مويش.

³⁾ Cf. sur ces événements, Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte,

‘Abd ar-Raḥmān avait le droit de se flatter de l’espoir que cette glorieuse campagne ôterait pour longtemps aux chrétiens le désir de faire des incursions sur le territoire musulman; mais il avait affaire à des ennemis qui ne se laissaient pas aisément décourager. Dès l’année 921 ¹⁾, Ordoño fit de nouveau une razzia, et s’il fallait en croire un chroniqueur chrétien, qui exagère peut-être les succès remportés alors par ses compatriotes, le roi de Léon se serait même avancé jusqu’à une journée de Cordoue ²⁾. Deux années après, Ordoño prit Najera ³⁾, tandis que son allié, Sancho de Navarre, se rendait maître de Viguera, ce dont il était si orgueilleux qu’il s’écria avec le prophète: «Je les ai dispersés, je les ai forcés d’aller chercher un refuge dans des royaumes lointains et inconnus ⁴⁾.»

La prise de Viguera ⁵⁾ causa une grande consternation dans l’Espagne musulmane, car on y racontait que tous les défenseurs de la place, parmi lesquels il y en avait qui appartenaient aux plus illustres familles, avaient été massacrés ⁶⁾; et lors même que ‘Abd ar-Raḥmān ne l’aurait pas désiré, il aurait été contraint par l’opinion publique à tirer vengeance de ce désastre. Mais il n’avait pas besoin d’une telle impulsion. Exaspéré et furieux, il ne voulut pas même attendre le retour de la saison où les campagnes commençaient d’ordinaire et, dès le mois d’avril de l’année 924, il quitta Cordoue à la tête de son armée, «afin d’aller venger Dieu et la religion sur la race impure des mécréants», comme s’exprime un chroniqueur

p. 183—189, trad., p. 291—297; Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 135; Sampiro, *Chronicon*, c. 18; Raguel, *Vita vel passio Sancti Pelagii* (collection de Schot, t. IV, p. 348).

¹⁾ C’est dans cette année que l’expédition d’Ordoño doit avoir eu lieu, car Sampiro dit qu’en retournant à Zamora, le roi trouva sa femme morte, et d’un autre côté, il est certain que la reine mourut dans l’été de 921; voyez *Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 269.

²⁾ Cf. Sampiro, *Chronicon*, c. 18.

³⁾ *Ibid.*, c. 19.

⁴⁾ Sancho cite ce texte dans un privilège donné après la prise de Viguera. Cf. *Esp. sagr.*, t. XXXIII, p. 466.

⁵⁾ Le nom arabe de Viguera était **بَغْبِرَة**. Il est attesté par Yāfūt, *Mu‘jam al-buldān* (cf. aussi Ibn al-Faraḍī, t. II, p. 26), pour deux localités de l’Espagne, l’une dépendant de Tudèle, l’autre dans la province de Reïyo.

⁶⁾ Ce bruit n’était vrai qu’en partie; quelques nobles, mais en petit nombre, réussirent à se sauver. — Comparez Ibn ‘Idārī, *al-Bayān al-mu‘grib*, t. II, texte, p. 195, trad., p. 305—306, avec Ibn Ḥaiyān, *Muḥtabis*, fol. 15 r.

arabe. Le 10 juillet, il arriva sur le territoire navarrais; mais la terreur qu'inspirait son nom était si grande que les ennemis abandonnaient partout les forteresses à son approche. Il passa donc par Carcar, Peralta ¹⁾, Falces ²⁾ et Carcastillo ³⁾, en pillant et brûlant tout ce qui se trouvait sur son passage; puis il s'enfonça dans l'intérieur du pays en se dirigeant vers la capitale. Sancho tenta bien de l'arrêter dans les défilés; mais chaque fois qu'il l'essaya, il fut repoussé avec perte, et 'Abd ar-Rahmān arriva sans encombre à Pampelune, dont les habitants n'avaient pas osé l'attendre. Il fit détruire une foule de maisons de la ville, de même que la cathédrale qui attirait chaque année de nombreux pèlerins. Puis il ordonna de démolir une autre église, que Sancho avait fait bâtir à grands frais sur une montagne du voisinage et pour laquelle il avait une grande vénération. Aussi fit-il des efforts inouïs pour la sauver, mais il n'y réussit pas. Plus tard, il ne fut pas plus heureux. Ayant reçu des renforts de la Castille, il attaqua deux fois l'armée musulmane qui avait repris sa marche, et deux fois il fut repoussé avec perte. Les musulmans au contraire perdirent très peu de soldats dans cette glorieuse campagne, qu'ils appelèrent celle de Pampelune ⁴⁾.

Le roi de Navarre, naguère si orgueilleux, était maintenant humilié et réduit pour longtemps à l'impuissance. Du côté de Léon, 'Abd ar-Rahmān n'avait non plus rien à craindre pour le moment. Le brave Ordoño II était déjà mort avant le commencement de la campagne de Pampelune ⁵⁾. Son frère Froïla II, qui lui succéda, ne régna qu'une année, pendant laquelle il n'entreprit rien contre les musulmans, si n'est qu'il fournit quelques renforts à Sancho de Navarre. Après sa mort (925), Sancho et Alphonse, fils d'Ordoño II, se disputèrent la couronne. Soutenu par Sancho de Navarre, dont il avait épousé la fille, Alphonse, quatrième du nom, l'emporta. Mais Sancho ne se laissa pas décourager. Ayant rassemblé de

1) Orthographié par le *Bayān*: بيطرة التنة.

2) Orthographié par le *Bayān*: فالجش.

3) Orthographié par le *Bayān*: قرقستال.

4) Sur cette campagne, cf. le récit détaillé du *Bayān*, t. II, texte, p. 196—201, trad., p. 307—313.

5) En 311 de l'hégire (Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 195, trad., p. 307), et par conséquent avant le 9 avril 924.

nouveau une armée et s'étant fait couronner à Saint-Jacques-de-Compostelle, il vint assiéger Léon, prit cette ville et enleva le trône à son frère (926). Plus tard, en 928, Alphonse reconquit la capitale avec le secours des Navarrais; mais Sancho sut se maintenir en possession de la Galice ¹⁾.

‘Abd ar-Rahmān ne se mêla point de cette longue guerre civile. Laisant les chrétiens s'entr'égorger puisque tel était leur bon plaisir, il profita du répit qu'ils lui donnaient pour écraser presque partout l'insurrection dans ses propres Etats, et maintenant qu'il touchait au but de ses souhaits, il fut d'avis qu'il lui convenait de prendre un autre titre. Les Umayyades d'Espagne s'étaient contentés jusque-là de celui de sultan, d'émir ou de fils des califes. Croyant que le nom de calife n'appartenait qu'au souverain qui avait les deux villes saintes, la Mekke et Médine, en son pouvoir ²⁾, ils l'avaient laissé aux ‘Abbāsides, tout en les considérant toujours comme leurs ennemis. Mais à présent que les ‘Abbāsides étaient tenus en tutelle par leurs maires du palais, les *amīr al-umārā*³⁾, et que leur pouvoir ne s'étendait plus que sur Bagdad et son territoire, les gouverneurs des provinces s'étant rendus indépendants, il n'y avait plus de raison qui pût empêcher les Umayyades de prendre une qualification dont ils avaient besoin pour imposer du respect à leurs sujets et surtout aux peuplades africaines. ‘Abd ar-Rahmān ordonna donc, dans l'année 929, qu'à partir du vendredi 16 janvier, on lui donnât dans les prières et dans les actes publics les titres de calife, de commandeur des croyants et de défenseur de la foi (*an-nāṣir li-dīni ‘llāh*) ³⁾.

En même temps, il porta toute son attention sur l'Afrique. Il entama une négociation avec Muḥammad b. Ḥazar, le chef de la tribu berbère des Maḡrāwa ⁴⁾, qui avait déjà mis en fuite les troupes des Fāṭimides et tué leur général Maṣāla de sa propre main. L'alliance contractée, Muḥammad b. Ḥazar expulsa les Fāṭimides du

¹⁾ Cf. Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., pp. 142—152 (*Alphonse IV et Sancho*).

²⁾ Sur les aspects historique et politique de la question, cf. T. W. Arnold, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. II, p. 933—938, sub *khalīfa*.

³⁾ Cf. Ibn ‘Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, pp. 162, 211, 212, trad., pp. 261, 327—328 (avec le texte de la lettre adressée à ce sujet aux gouverneurs des provinces).

⁴⁾ Voir sur les Maḡrāwa, E. Lévi-Provençal, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. III, pp. 411—413, s. v.

Magrib central, (c'est-à-dire des provinces actuelles d'Alger et d'Oran), et fit reconnaître dans cette contrée la souveraineté du monarque espagnol. Ce dernier réussit aussi à détacher du parti des Fāṭimides le vaillant chef des Miknāsa, Ibn Abi 'l-Āfiya, qui jusque-là avait été leur plus solide appui, et comme il sentait le besoin d'avoir une forteresse sur la côte d'Afrique, il se fit céder Ceuta (931) ¹⁾.

Les chrétiens du Nord semblaient avoir pris à tâche de laisser au calife tout le loisir nécessaire, afin qu'il pût se vouer tout entier aux affaires africaines. Leur première guerre civile étant terminée par la mort de Sancho, arrivée en 929, ils en commencèrent une autre en 931. Dans cette année, Alphonse IV, plongé dans la désolation par la mort de sa femme ²⁾, abdiqua la couronne en faveur de son frère Ramiro, deuxième du nom, et prit le froc dans le cloître de Sahagun; mais bientôt après, s'apercevant qu'il n'était pas fait pour la monotonie de la vie monastique, il quitta son cloître et se fit proclamer roi à Simancas. Ce fut aux yeux des prêtres un énorme scandale; aussi menacèrent-ils Alphonse des tourments de l'enfer s'il ne reprenait pas l'habit monacal. Il le fit enfin; mais d'un caractère faible et variable, il s'en repentit aussitôt et jeta pour la seconde fois le froc aux orties. Profitant de l'absence de Ramiro II, qui était allé secourir Tolède ³⁾, investie alors par les troupes du calife, il se présenta devant Léon et se rendit maître de cette ville. Ramiro revint en toute hâte, assiégea Léon à son tour et s'en empara; puis, voulant mettre son frère hors d'état de lui disputer dorénavant la couronne, il lui fit crever les yeux, ainsi qu'à ses trois cousins germains, les fils de Froïla II, qui avaient pris part à cette révolte (932) ⁴⁾.

Pour 'Abd ar-Rahmān, tout alors changea de face. Le temps où il n'avait pas à se préoccuper du royaume de Léon était passé. Belliqueux autant que brave, Ramiro nourrissait contre les musulmans une haine farouche et implacable. Son premier soin fut de secourir Tolède, cette fière république, qui, seule dans toute l'Espagne

¹⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. I, texte, pp. 208 et 213, trad., pp. 289 et 297, et t. II, texte, p. 220, trad., p. 339.

²⁾ Voyez *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 241.

³⁾ Comparez *Bayān*, t. II, texte, p. 220, trad., p. 339.

⁴⁾ Cf. Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., p. 150—152 (*Alphonse IV et Ramire II*).

musulmane, bravait encore les armes du calife, et qui avait été jusque-là l'alliée fidèle et le bouclier du royaume de Léon. Il se mit donc en campagne, et comme Madrid se trouvait sur sa route, il attaqua cette cité et la prit ¹⁾. Cependant, il ne réussit pas à sauver Tolède. Une partie de l'armée qui assiégeait cette ville étant allée à sa rencontre, il fut obligé de rebrousser chemin et d'abandonner Tolède à son sort ²⁾. Ayant ainsi perdu sa dernière espérance, la ville, comme nous l'avons vu dans le livre précédent, ne tarda pas à se rendre ³⁾. L'année suivante (933), Ramiro fut plus heureux. Informé par Ferdinand Gonzalez, le comte de Castille, que l'armée musulmane menaçait Osma, il alla à la rencontre de l'ennemi et le mit en déroute ⁴⁾. 'Abd ar-Raḥmān prit sa revanche en 934. Il aurait voulu que les plaines autour d'Osma, qui naguère avaient été témoins d'une défaite, fussent maintenant témoins d'une victoire; mais il essaya en vain de faire sortir Ramiro de la forteresse; le roi de Léon jugea prudent de ne point accepter la bataille que les musulmans lui offraient. Ayant alors laissé devant Osma un corps chargé de l'investir, 'Abd ar-Raḥmān continua sa marche vers le Nord. En route, maintes cruautés furent commises, surtout par les contingents maḡribins, qui, en pays ennemi, ne respectaient rien. Près de Burgos, ils massacrèrent tous les moines de Saint Pierre-de-Cardègne, au nombre de deux cents ⁵⁾. Burgos, la capitale de la Castille, fut détruite. Un grand nombre de forteresses eurent le même sort ⁶⁾.

Quelque temps après, toutefois, les affaires prirent dans le Nord un aspect fort menaçant. Une ligue formidable s'y forma contre le calife, et le gouverneur de Saragosse, Muḥammad Ibn Hāšim le Tuḡibide, en était le plus ardent promoteur.

Les Banū Hāšim, qui habitaient l'Aragon depuis le temps de la conquête, avaient rendu d'utiles services au sultan Muḥammad à l'époque où les Banū Ḳasī étaient encore tout-puissants dans cette

1) Sampiro, *Chronicon*, c. 22.

2) Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 222, trad., p. 342.

3) Cf. *supra*, t. II, p. 113.

4) Sampiro, *Chronicon*, c. 22.

5) Cf. Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., t. I, p. 152—156 (*Le massacre des moines de Cardègne*).

6) Cf. Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 136.

province, et depuis plus de quarante ans, la dignité de gouverneur ou de vice-roi de la Frontière supérieure était héréditaire dans leur famille. Elle était à peu près la seule à laquelle ʿAbd ar-Raḥmān III, qui avait enlevé toute influence à la noblesse arabe, eût laissé son éclat et sa haute position. Toutefois, Muḥammad Ibn Hāsim n'était pas content du calife, et soit qu'il eût à cœur de venger les injures de sa caste, soit qu'il ne vît dans la bienveillance de ʿAbd ar-Raḥmān à son égard qu'un calcul dicté par la peur, soit enfin qu'il rêvât un trône pour lui et ses enfants, il s'était mis à négocier avec le roi de Léon et lui avait promis que, s'il voulait l'aider contre le calife, il le reconnaîtrait pour son suzerain. Ramiro avait prêté l'oreille à ses ouvertures, et pendant la campagne de 934, Muḥammad s'était mis en rébellion ouverte en refusant de se joindre à l'armée musulmane ¹⁾. Trois années plus tard, il reconnut la suzeraineté de Ramiro. Quelques-uns de ses généraux refusèrent de le suivre sur la route de la trahison et rompirent avec lui; mais alors Ramiro arriva avec ses troupes dans la province, assiégea et prit les forteresses qui tenaient encore pour le calife et les livra à Muḥammad. Cela fait, Ramiro et Muḥammad conclurent une alliance avec la Navarre, où régnait alors Garcia, sous la tutelle de sa mère Tota, la veuve de Sancho-le-Grand.

Ainsi tout le Nord était ligué contre le calife. Le danger, qui semblait conjuré naguère, renaissait. Le calife y fit face avec son énergie habituelle.

S'étant mis à la tête de son armée dans l'année 937, il marcha d'abord contre Calatayud, où commandait Muṭarrif, un parent de Muḥammad, et dont la garnison se composait en partie de chrétiens de l'Alava, envoyés par Ramiro. Muṭarrif fut tué dans la première escarmouche. Son frère Ḥakam lui succéda dans le commandement; mais ayant été obligé d'évacuer la ville et de se retirer dans la citadelle, il se mit à traiter, et, ayant stipulé une amnistie pour lui et pour ses soldats musulmans, il livra la citadelle au calife. Les Alavais, qui n'étaient pas compris dans la capitulation, furent passés au fil de l'épée ²⁾.

¹⁾ Cf. Ibn Ḥaldūn, ap. Dozy, *Recherches*, t. I, p. 221 (App. XII, p. xxxii-xxxiii).

²⁾ *Ibid.*, *id.*

Après ce premier succès, 'Abd ar-Raḥmān s'empara d'une trentaine de châteaux; puis il tourna ses armes tantôt contre la Navarre, tantôt contre Saragosse. Il fit assiéger cette ville par un prince du sang, le général en chef de la cavalerie Aḥmad b. Ishāk, auquel il venait de conférer le titre de gouverneur de la Frontière supérieure; mais ce général ne tarda pas à lui donner de graves sujets de plainte.

Bien qu'ils eussent longtemps mené à Séville une vie obscure et pauvre, qu'ils eussent fait des mésalliances, et qu'il n'y eût entre eux et lui qu'une parenté fort éloignée, 'Abd ar-Raḥmān n'avait pas rougi cependant de reconnaître les Banū Ishāk comme des membres de sa famille et il les avait comblés de faveurs. Toutefois, ils n'étaient pas contents de leur position. Leur ambition ne connaissait pas de bornes; Aḥmad, alors le chef de sa famille, ne prétendait à rien moins qu'à être nommé héritier présomptif de la couronne, et maintenant qu'il conduisait le siège de Saragosse avec une mollesse et une lenteur dont le calife s'indignait et s'irritait, il eut l'audace de lui écrire pour lui présenter sa demande. Le calife fut blessé à un tel point de cette insolence, que dans sa colère il lui répondit en ces termes:

«Ne voulant faire que ce qui te fût agréable, nous t'avons traité jusqu'ici avec une bienveillance extrême; mais nous sommes convaincus à présent qu'il est impossible de changer ton caractère. Ce qui te convient, c'est la pauvreté, car n'ayant pas connu auparavant la richesse, elle t'a rempli d'un insupportable orgueil. Ton père n'était-il pas un des moindres cavaliers d'Ibn Ḥaḡḡāḡ, et est-ce que tu as oublié qu'à Séville tu n'étais toi-même qu'un marchand d'ânes? Nous avons pris ta famille sous notre protection dès qu'elle l'eut implorée; nous l'avons secourue, nous l'avons rendue riche et puissante, nous avons conféré à feu ton père la dignité de vizir¹⁾, à toi-même celle de général de toute notre cavalerie et de gouverneur de la plus grande de nos provinces-frontières. Et cependant tu as méprisé nos ordres, tu as négligé de prendre à cœur nos intérêts, et pour combler la mesure, tu nous demandes maintenant que nous

¹⁾ En 915 ou l'année suivante. Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 175, trad., p. 279.

te nommions notre héritier. Quels mérites, quels titres de noblesse peux-tu faire valoir? Ah! c'est bien à toi et à ta famille qu'on peut appliquer ces vers bien connus:

Vous êtes des hommes de rien, vous autres, et le lin ne doit pas se comparer à la soie! Si vous êtes *ķuraisītes* comme vous l'assurez, prenez alors vos femmes dans cette illustre tribu; mais si au contraire vous n'êtes que des Coptes, vos prétentions sont d'un parfait ridicule.

«Ta mère n'était-elle pas la sorcière *Ĥamdūna*? Ton père n'était-il pas un simple soldat? Ton aïeul n'était-il pas portier dans la maison de *Hauṭara b. ʿAbbās*? Ne faisait-il pas des cordes dans son vestibule et de la sparterie à la porte de sa maison?... Que Dieu te maudisse, toi et ceux qui nous ont tendu un piège en nous conseillant de te prendre à notre service! Infâme, lépreux, fils d'un chien et d'une chienne, viens t'humilier à nos pieds!» ¹⁾

Ayant donc été déposé de la manière la plus infâmante, *Aḥmad*, secondé par son frère *Umaiya*, se mit à comploter. Le calife découvrit leurs intrigues et les exila. Alors *Umaiya* s'empara de *Santarem*, y leva l'étendard de la révolte et se mit en relation avec le roi de *Léon*, auquel il rendit d'utiles services en lui indiquant les endroits où l'empire musulman pouvait être attaqué avec succès; mais un jour qu'il était sorti de la ville, un de ses officiers y rétablit l'autorité du souverain. *Umaiya* se rendit alors auprès de *Ramiro*. Son frère continuait à intriguer et à conspirer avec une infatigable ardeur. Il avait formé le projet de livrer l'Espagne aux *Fāṭimides* et il s'était mis en relation avec cette cour. *ʿAbd ar-Raḥmān* le déjoua. Il le fit arrêter, condamner comme *šīʿite*, et exécuter ²⁾.

Sur ces entrefaites, le calife triomphait dans le Nord. *Assiégé* dans *Saragosse*, *Muḥammad* capitula, et comme c'était, après le

¹⁾ Le texte de cette lettre est donné dans les *Aḥbār maǧmūʿa*, éd. Lafuente y Alcantara, p. 157—158.

²⁾ Cf. *Ibn Ḥaldūn*, *Tbar*, ap. Dozy, *Recherches*, t. I, appendice IX, p. xxix; *al-Masʿūdī*, *Murūǧ ad-ḏahab*, éd. Barbier de Meynard, t. III, p. 72; *al-Maḥḥarī*, *Nafh at-ṭīb (Analectes)*, t. I, p. 228.

monarque, l'homme le plus puissant et le plus considéré de l'Etat, 'Abd ar-Rahmān jugea prudent de lui pardonner et de lui laisser son poste. De son côté, la reine Tota, après avoir essuyé revers sur revers, vint demander grâce au calife et le reconnut comme suzerain de Navarre ¹⁾, de sorte qu'à l'exception du royaume de Léon et d'une partie de la Catalogne, toute l'Espagne s'était humiliée devant 'Abd ar-Rahmān.

¹⁾ Cf. Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, ap. Dozy, *Recherches*, t. I, App. XII, p. xxxii-xxxiii.

CHAPITRE III.

Les vingt-sept premières années du règne de 'Abd ar-Raḥmān III n'avaient été qu'une suite de succès; mais la fortune est capricieuse et le temps des revers était enfin arrivé.

Un grand changement s'était fait dans le royaume. La noblesse, qui naguère était tout, n'était plus rien: le pouvoir royal l'avait écrasée. 'Abd ar-Raḥmān la détestait; il ne comprenait pas qu'un monarque pût laisser aux grands une certaine influence et un certain pouvoir. «Votre roi est un prince sage et habile, j'en conviens volontiers, dit-il un jour à l'ambassadeur qu'Otton Ier lui avait envoyé; cependant il y a dans sa politique quelque chose qui ne me plaît pas: c'est qu'au lieu de retenir dans ses mains l'autorité tout entière, il en laisse une partie à ses vassaux. Il leur abandonne même ses provinces, croyant se les attacher par là. C'est une grande faute. La condescendance envers les grands ne peut avoir d'autre effet que d'alimenter leur orgueil et leur penchant pour la rébellion ¹⁾.»

Le calife à coup sûr ne tomba point dans la faute qu'il reprochait au roi d'Allemagne, mais il tomba dans une autre non moins grave: il ne ménagea pas assez la susceptibilité des grands. Gouvernant par lui-même (depuis 932, il n'avait plus de *ḥājib* ou premier ministre ²⁾), il donna presque tous les emplois à des hommes de basse extraction, à des affranchis, à des étrangers, à des esclaves, à des hommes enfin qui dépendaient entièrement de lui et qui, dans ses mains, étaient des instruments souples et dociles. Ceux auxquels on donnait le nom de Slaves, jouissaient surtout de sa confiance; c'est de son règne que date l'influence de ce corps, qui était destiné à jouer un rôle important dans l'Espagne arabe et sur lequel nous devons entrer ici dans quelques détails.

¹⁾ Cf. *Vita Iohannis Gorziensis* (in Pertz, *Monumenta Germaniae*), c. 136.

²⁾ Cf. Ibn al-Abbār, *Ḥulla*, in Dozy, *Notices...*, p. 124, l. 8 et 9.

Dans l'origine, le nom de Slaves (*Şaḳāliba*) s'appliquait aux prisonniers que les peuples germaniques avaient faits dans leurs guerres contre les nations slaves, et qu'ils vendaient aux Sarrasins d'Espagne ¹⁾; mais au bout d'un certain temps, quand on eut commencé à comprendre sous le nom de Slaves une foule de peuples qui appartenaient à d'autres races ²⁾, on donna ce nom à tous les étrangers qui servaient dans le harem ou dans l'armée, quelle que fût leur origine. D'après le témoignage formel d'un voyageur arabe du X^{ème} siècle, les Slaves que le calife d'Espagne avait à son service étaient des Galiciens, des Francs (des Français et des Allemands), des Lombards, des Calabrais et des personnes originaires de la côte septentrionale de la mer Noire ³⁾. Quelques-uns d'entre eux avaient été faits prisonniers par les pirates andalous; d'autres avaient été achetés dans les ports de l'Italie, car les juifs, spéculant sur la misère des peuples, se faisaient vendre des enfants de l'un et de l'autre sexe et les conduisaient dans les ports de mer, où des navires grecs et vénitiens venaient les chercher, pour les transporter chez les Sarrasins. D'autres encore, à savoir les eunuques destinés au service du harem, arrivaient de France, où il y avait de grandes «manufactures d'eunuques», dirigées par des Juifs. Celle de Verdun était très renommée ⁴⁾, et l'on en trouvait d'autres dans le Midi ⁵⁾.

Comme la plupart de ces captifs étaient encore en bas âge quand ils arrivaient en Espagne, ils adoptaient facilement la religion, la langue et les mœurs de leurs maîtres. Plusieurs d'entre eux recevaient une éducation soignée, de sorte que plus tard ils aimaient à se former des bibliothèques et à composer des vers. Ces Slaves lettrés étaient même en si grand nombre, qu'un d'entre eux, un cer-

¹⁾ Cf. al-Maḳḳarī, *Nafh at-tīb (Analectes...)*, t. I, p. 92. Voir aussi E. Lévi-Provençal, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. IV, p. 79—80, *sub* Şaḳāliba et bibliographie citée.

²⁾ Voir W. Barthold, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. IV, *sub* Slaves. Cf. aussi Ibn Ḥauḳal, *Kitāb al-mamālik wa 'l-masālik*, B. G. A., t. II, p. 75, l. 13—21. Les chroniqueurs de Cordoue donnent à Otton I^{er} le titre de *roi des Slaves*; voyez Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 234, trad., p. 362 et note 2; al-Maḳḳarī, *Nafh at-tīb (Analectes...)*, t. I, p. 235.

³⁾ Ibn Ḥauḳal, *op. cit.*, *loc. cit.*

⁴⁾ Cf. Liudprand, *Antapodosis*, L. VI, c. 6.

⁵⁾ Cf. Ibn Ḥauḳal, *op. cit.*, *loc. cit.*; al-Maḳḳarī, *op. cit.*, t. I, p. 92. Comparez Reinaud, *Invasions des Sarrasins en France*, p. 233 et suiv..

tain Ḥabīb, put consacrer tout un livre à leurs poésies et à leurs aventures ¹⁾.

Les Slaves avaient toujours été nombreux à la cour ou dans l'armée des émirs de Cordoue; mais jamais ils ne l'avaient été autant que sous 'Abd ar-Raḥmān III. Leur nombre s'élevait alors à 3750 selon les uns, à 6087 selon les autres; quelques-uns le portent même à 13750 ²⁾. Peut-être ces chiffres se rapportent-ils à des époques différentes du règne de 'Abd ar-Raḥmān, car il est certain que ce prince augmentait sans cesse le nombre de ses Slaves. Esclaves eux-mêmes, ils avaient d'autres esclaves à leur service et possédaient des terres très étendues. 'Abd ar-Raḥmān les investit des fonctions militaires et civiles les plus importantes, et dans sa haine de l'aristocratie, il força les gens de haute lignée, qui comptaient les héros du Désert d'Arabie parmi leurs ancêtres, à s'humilier devant ces parvenus qu'ils méprisaient souverainement.

Les nobles étaient donc fort mécontents du calife, lorsque celui-ci conçut le projet d'entreprendre contre le roi de Léon une expédition plus importante encore que celles qu'il avait faites auparavant. Il fit à cet effet des frais immenses, appela cent mille hommes sous les drapeaux, et comme il se tenait assuré de remporter une victoire décisive et éclatante, il donna d'avance à l'expédition qu'il allait entreprendre le nom de *campagne de la puissance suprême* ³⁾. Malheureusement pour lui, il nomma un Slave, Nağda, général en chef de l'armée. Ce choix mit le comble à l'irritation des officiers arabes. Ils jurèrent dans leur fureur que le calife expierait par une honteuse déroute son mépris de la vieille noblesse.

Dans l'année 939, l'armée se mit en campagne en prenant la route de Simancas. Ramiro II et son alliée Tota, la reine régente de Navarre, vinrent à sa rencontre, et le 5 août, le combat s'engagea. Les officiers arabes se laissèrent battre et se retirèrent; mais

¹⁾ Cf. al-Maḥḥarī, *op. cit.*, t. II, p. 57. Ce livre portait le titre de *Kitāb al-istiḥār wa'l-muḡāla* 'alā man kān ankara faḍī'il aṣ-Ṣaḥāliba. Son auteur, qui est signalé également par Ibn al-Abbār, *Takmilat aṣ-Ṣila*, éd. Codera, n° 89, vivait sous le règne du calife Hišām II. Voir aussi F. Pons Boigues, *Ensayo bio-bibliográfico sobre los historiadores y geógrafos arábigo-españoles*, Madrid, 1898, pp. 114—116.

²⁾ Cf. al-Maḥḥarī, *op. cit.*, t. I, pp. 372, 373.

³⁾ En arabe: *ḡazāt al-ḡudra*. Cf. *Aḥbār mağmū'a*, texte, p. 156.

il arriva ce que probablement ils n'avaient pas prévu. Les Léonais se mirent à poursuivre les musulmans. Arrivés près de la ville d'Alhandega, au sud de Salamanque, sur les bords du Tormès, ces derniers se rallièrent et firent face à l'ennemi; mais il furent complètement battus, et le calife lui-même échappa à peine aux épées des chrétiens. Après Alhandega, ce ne fut plus une retraite, ce fut une déroute. Plus d'ordre, de discipline; on quittait les rangs, on criait *saive qui peut!* Fantassins et cavaliers avançaient pêle-mêle; les soldats et les officiers jonchaient le chemin; des régiments entiers disparaissaient.

La complète et éclatante victoire remportée par Ramiro eut partout un grand retentissement. On en parla au fond de l'Allemagne aussi bien que dans les pays les plus reculés de l'Orient, mais avec des sensations bien différentes. Ici l'on s'en réjouissait, ailleurs on s'en affligeait; les uns y voyaient un sûr garant du triomphe de leur foi, les autres une cause de sérieuses alarmes.

Le calife lui-même était fort abattu. Son général Nağda avait été tué¹⁾; le vice-roi de Saragosse, Muḥammad Ibn Hāsim, qui avait été fait prisonnier dans la première bataille, celle de Simancas, gémissait dans un cachot de Léon²⁾; son armée était anéantie; lui-même, enfin, n'avait échappé à la captivité ou à la mort que par miracle, et pendant sa fuite il n'avait eu autour de lui que quarante-neuf hommes. Tout cela avait fait une telle impression sur son esprit, que, dans la suite, il n'accompagna plus son armée quand elle se mettait en campagne³⁾.

¹⁾ Dans la suite, du moins, il n'est plus question de lui.

²⁾ Le calife fit tout ce qu'il put pour le faire relâcher, mais Muḥammad ne recouvra la liberté qu'au bout de deux ans.

³⁾ Sur les batailles de Simancas et d'Alhandega, voir Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., t. I, pp. 156—170. Cette défaite musulmane n'est pas signalée par les chroniqueurs ordinaires du règne de 'Abd ar-Raḥmān: ainsi, Ibn 'Idārī. On ne la connaît (en dehors des chroniqueurs chrétiens, Sampiro, c. 22, 23, Liudprand, *Antapodosis*, L. V, c. 2 de l'éd. Pertz, *Annales de Saint-Gall* (in Pertz, *Mon. Germ.*, t. I, p. 78), que par la chronique *Aḥbār mağmū'a*, p. 155—156, un bref passage d'Ibn Ḥaldūn et al-Mas'ūdī, *Murūğ az-ḡāhab*, éd. Barbier de Meynard, t. I, p. 363 et t. III, p. 72 (reproduit par al-Maḡḡarī, *Nafḥ at-tīb* (*Analectes...*), t. I, p. 228). Les textes arabes qui viennent d'être mentionnés sont réunis par Dozy, *ibid.*, app. IX, p. xxviii—xxix. D'autres récits arabes de la campagne sont donnés également par Ibn al-Abbār, *Hulla*, in *Notices...*

Heureusement pour le calife, une guerre civile qui éclata parmi les chrétiens, empêcha Ramiro de profiter de l'avantage qu'il avait remporté.

La Castille aspirait à se séparer du royaume de Léon. Déjà sous le règne d'Ordoño II, le père de Ramiro, elle s'était mise en rébellion ouverte. Le roi annonça alors qu'afin de terminer le différend à l'amiable, il tiendrait un plaid ¹⁾ à Tejiare ou Teliare, sur les bords du Carrion, rivière qui séparait Léon de la Castille, et il invita les quatre comtes castillans à y assister. Ils vinrent, mais le roi les fit arrêter et décapiter. Les Léonais, tout en avouant que cette manière de se faire justice était un peu irrégulière, admiraient la sagesse du roi ²⁾; mais les Castillans en jugeaient autrement. Privés de leurs chefs, ils étaient pour le moment réduits à l'impuissance; mais ils appelaient de tous leurs vœux l'heure où ils auraient à leur tête un homme qui fût en état de les venger des perfides Léonais.

Cette heure si impatiemment attendue allait sonner enfin. La Castille trouverait un vengeur dans son comte Ferdinand Gonzalez, qui est devenu l'un des héros favoris des poètes du moyen âge, et dont aujourd'hui encore les Castillans ne prononcent le nom qu'avec un profond respect.

Tant que les redoutables armées de 'Abd ar-Raḥmān III brûlaient ses cloîtres, ses forteresses et jusqu'à sa capitale, Ferdinand, l'*excellent comte*, comme on l'appelait ³⁾, n'avait pu songer à affranchir sa patrie; mais à présent que l'on n'avait plus rien à craindre du côté des Arabes, il crut le moment venu pour remplir la tâche qu'il considérait comme la sienne. Il déclara la guerre au roi ⁴⁾. Le calife en profita pour réorganiser son armée, et dès le mois de novembre

p. 150 et Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, t. VIII, p. 268 = *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, pp. 323—324. Cf. aussi al-Bakrī (ms. 5905 de Paris, fol. 150) ap. trad. du *Bayān*, de Fagnan, t. II, p. 348, note 3.

¹⁾ Dans Sampiro (c. 19), il faut lire *placitum* au lieu de *palatium*, comme porte l'édition de Florez. La bonne leçon se trouve dans le man. de Leyde (fonds Vossius, n° 91). Lucas de Tuy (p. 92) emploie ici le mot *iuncta* (aujourd'hui *junta* en espagnol), qui est à peu près l'équivalent de *placitum*. Cf. *Esp. sagr.*, t. XIX, p. 383 med.

²⁾ Voyez Sampiro, c. 19.

³⁾ *Egregius comes*. Voyez Berganza, *Antigüedades de España*, t. I, p. 215.

⁴⁾ Cf. Sampiro, c. 23.

de l'année 940, il fut en état de faire ravager les frontières de Léon par le gouverneur de Badajoz ¹⁾, Aḥmad b. Yaʿlā ²⁾.

Vers la même époque, la fortune semblait vouloir le dédommager en Afrique du désastre qui l'avait frappé en Espagne.

Jusque-là, ʿAbd ar-Raḥmān avait sans doute obtenu de beaux succès en Afrique; mais la médaille avait eu son revers. De temps en temps, ses vassaux s'étaient laissés battre; les tentatives qu'il avait faites pour mettre de l'ensemble dans leurs opérations n'avaient pas toujours été couronnées de succès; quelquefois, enfin, il n'avait pas été à même de les empêcher de se combattre entre eux; mais il avait du moins réussi à occuper les Fāṭimides en Afrique, il les avait mis hors d'état de débarquer sur les côtes d'Espagne, et c'était, au bout du compte, tout ce qu'il voulait. Il semblait maintenant sur le point d'obtenir bien davantage.

Un ennemi plus redoutable que tous leurs autres adversaires pris ensemble, avait levé contre les Fāṭimides l'étendard de la révolte. C'était Abū Yazīd, de la tribu berbère des Banū Ifran. Fils d'un marchand, il avait fréquenté dans sa jeunesse des docteurs de la secte ḥāriġite, qui comptait encore en Afrique un nombre immense d'adhérents. Plus tard, quand la mort de son père l'eut réduit à l'indigence, il avait gagné son pain en enseignant à lire aux enfants. De maître d'école, il devint missionnaire à l'instar du fondateur de l'empire des Fāṭimides, souleva les Berbères au nom de la vraie religion et de la liberté et leur promit un gouvernement républicain aussitôt qu'ils auraient pris al-Ḳairawān, la capitale. Ses succès furent aussi miraculeux que ceux de ses ennemis l'avaient été quelques années auparavant. Les armées des Fāṭimides fondaient comme la neige au printemps devant cet homme petit, laid, vêtu de bure et monté sur un âne gris. Les Sunnites, profondément blessés par les blasphèmes et l'intolérance des Fāṭimides, accouraient en foule sous ses drapeaux; même leurs faḳīhs et leurs ermites prenaient les armes pour faire triompher le chef des ḥāriġites. Celui-ci semblait avoir pris à tâche de justifier l'espoir qu'ils mettaient dans sa tolérance. Lorsque, dans l'année 944, il fit son entrée

¹⁾ Cf. Ibn al-Abbār, *Ḥulla*, in *Notices...*, p. 140.

²⁾ Cf. Ibn ʿIdārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, p. 226, trad., p. 348.

dans la capitale, il appela les bénédictions du ciel sur les deux premiers califes, que les Fāṭimides avaient fait maudire, et invita les habitants de la ville à se conformer au rite de Mālik, que les Fāṭimides avaient proscrit. Les Sunnites respiraient enfin. Ils pouvaient de nouveau faire des processions, avec des drapeaux et des tambours, jouissance dont ils avaient été privés pendant bien des années, et Abū Yazīd, qui, dans ces occasions solennelles, les conduisait lui-même, leur donna encore une autre preuve de sa tolérance : il conclut une alliance avec le calife d'Espagne, et, lui ayant envoyé des ambassadeurs, il le reconnut, sinon pour le chef temporel, du moins pour le chef spirituel des vastes domaines qu'il venait de conquérir ¹⁾.

Les Fāṭimides semblaient perdus. Tandis que leur calife al-Ḳā'im ²⁾, fils et successeur de 'Ubaïd Allāh, était étroitement bloqué dans al-Mahdīya par le formidable Abū Yazīd, le calife d'Espagne lui enlevait, au moyen de ses vassaux africains, presque tout le nord-ouest et lui suscitait partout des ennemis. Il conclut une alliance avec le roi d'Italie, Hugues de Provence, qui avait à venger le désastre de Gênes, ville qu'un amiral fāṭimide avait pillée; il en conclut une autre avec l'empereur de Constantinople, qui brûlait du désir d'enlever la Sicile à al-Ḳā'im ³⁾.

En un clin d'œil, tout changea de face. Enivré de ses triomphes, Abū Yazīd eut une bouffée d'orgueil; non content de la réalité du pouvoir et oubliant à quels moyens il le devait, il voulut aussi en posséder l'apparence et la vaine pompe : il échangea son manteau de bure contre une robe de soie, son âne gris contre un superbe cheval. Cette imprudence le perdit. Blessés dans leurs convictions égalitaires et républicaines, la plupart de ses partisans l'abandonnèrent, les uns pour retourner dans leurs demeures, les autres pour passer à l'ennemi. Averti par l'expérience, Abū Yazīd renonça aux habitudes de luxe qu'il avait contractées, et reprit, avec le manteau

¹⁾ Plusieurs chroniqueurs ont donné des renseignements tout à fait faux sur le premier séjour d'Abū Yazīd à al-Ḳairawān. On a suivi Ibn Sa'dūn (*apud* Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. I, texte, pp. 224—226, trad., pp. 313—316), auteur presque contemporain et dont le récit circonstancié porte un cachet de vraisemblance que les autres n'ont pas.

²⁾ Cf. sur lui Sobernheim, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. II, 683—84, s. v.

³⁾ Cf. al-Ḳairawānī, *Histoire de l'Afrique*, trad. Pellissier et Rémusat, p. 104.

de bure, sa vie simple et rude d'autrefois. Mais il était trop tard; le prestige qui l'entourait naguère avait disparu. Peut-être eût-il pu compter encore sur les Sunnites, si, dans un moment de fanatisme farouche, il ne les eût pas désabusés sur sa feinte tolérance. La veille d'un combat, il avait ordonné à ses guerriers d'abandonner les soldats d'al-Ḳairawān, leurs frères d'armes, à la fureur des Fāṭimides. Cet ordre perfide n'avait été que trop bien exécuté. Dès lors, les Sunnites l'avaient pris en horreur; tyran pour tyran et hérésiarque pour hérésiarque, ils préféraient le calife fāṭimide, d'autant plus qu'al-Manṣūr, qui venait de succéder à son père, valait un peu mieux que ses prédécesseurs. Forcé de lever le siège d'al-Mahdiyya, Abū Yazīd arriva à al-Ḳairawān, où il n'échappa qu'avec peine à un complot que les habitants avaient ourdi contre lui. Longtemps traqué par les soldats fāṭimides, il tomba enfin entre leurs mains, criblé de blessures. Il fut mis dans une cage de fer, et quand il fut mort (947), sa peau fut empaillée, portée à travers les rues d'al-Ḳairawān et pendue aux remparts d'al-Mahdiyya, où elle resta jusqu'à ce que les vents en eussent dispersé les lambeaux ¹⁾.

La ruine des hāriġites fut pour 'Abd ar-Raḥmān III un échec presque aussi grave que l'avaient été les déroutes de Simancas et d'Alhandega. Dans l'Ouest, les Fāṭimides regagnèrent rapidement le terrain qu'ils avaient perdu et forcèrent les vassaux de 'Abd ar-Raḥmān à aller chercher un asile à la cour de Cordoue.

Dans le Nord, au contraire, tout allait selon les souhaits de 'Abd ar-Raḥmān, ce qui revient à dire que le pays était sans cesse en proie à une violente discorde. La guerre, comme nous l'avons vu, avait éclaté entre Ramiro II et Ferdinand Gonzalez. La fortune avait favorisé le premier. Ayant surpris son ennemi, il l'avait fait jeter dans un cachot de Léon ²⁾; puis il avait donné le comté de Castille, d'abord au léonais Assur Fernandez, comte de Monzon ³⁾, ensuite à son propre fils Sancho ⁴⁾, et il s'était même approprié les

¹⁾ Sur Abū Yazīd et sa révolte contre les Fāṭimides, cf. R. Basset, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. I, p. 115—116 et la bibliographie citée.

²⁾ Cf. Sampiro, c. 23.

³⁾ Voyez la charte publiée par Berganza, *Antigüedades de España*, t. II, Escr. 32, et Risco, *Historia de Leon*, Madrid, 1792, t. I, p. 211.

⁴⁾ Voyez les chartes publiées par Berganza, *op. cit.*, t. II.

biens allodiaux de Ferdinand. Il est vrai qu'il ne les garda pas tous pour lui-même. Voulant se rendre populaire, il en donna quelques-uns aux chevaliers et aux ecclésiastiques les plus influents de la province ¹⁾. Cependant, il n'atteignit pas son but. Tout en profitant de la libéralité du roi, les Castellans restèrent attachés de cœur et d'âme à leur ancien comte. Celui que le roi leur avait donné n'était à leurs yeux qu'un intrus. Dans les actes de vente, de donation, etc., où l'on notait, après la date, le nom du roi et celui du comte, ils nommaient quelquefois le comte que le roi leur avait imposé; mais ils le faisaient seulement quand ils ne pouvaient agir autrement, c'est-à-dire quand l'autorité avait l'œil sur eux; ordinairement ils nommaient Ferdinand Gonzalez ²⁾. Ils montrèrent encore d'une autre façon l'amour qu'ils lui avaient voué. Ayant fait une statue à son image, ils rendirent hommage à ce bloc de pierre ³⁾. Puis, quand ils commencèrent à s'impatienter de la longue captivité ⁴⁾ de Ferdinand, ils prirent une résolution hardie; mais ici il faut laisser parler une belle et ancienne romance ⁵⁾:

Tous ont juré d'une seule voix de ne point retourner en Castille sans le comte, leur seigneur.

Son image de pierre, ils l'ont placée sur un char, bien résolus à ne point retourner à moins qu'il ne retourne avec eux.

Ils ont juré en élevant la main, que quiconque quitterait les rangs serait tenu pour traître.

L'hommage rendu, ils placèrent la bannière du comte à côté de la statue, et tous, depuis les jeunes gens jusqu'aux vieillards, ont baisé la main à l'image.

Ils ont laissé déserts Burgos et les endroits d'alentour; il n'y reste que des femmes et de petits enfants.

Intimidé par l'approche des Castellans, le roi céda enfin. Il rendit

¹⁾ Il donna, par exemple, le verger du comte au cloître de Cardègne. Voyez la charte du 23 août 944, chez Berganza, *op. cit.*, t. II, Escr. 34.

²⁾ Voyez les chartes publiées par Berganza, *op. cit.*

³⁾ Cf. *Cronica rimada*, p. 2 (dans les *Wiener Jahrbücher*, Anzeige-Blatt du tome CXVI).

⁴⁾ Cf. Sampiro, c. 23.

⁵⁾ «Juramento llevan hecho».

la liberté à Ferdinand, mais il ne le fit qu'après lui avoir imposé des conditions bien humiliantes et bien dures : Ferdinand avait été obligé de jurer fidélité et obéissance ; il avait dû renoncer à tous ses biens et s'engager à donner sa fille Urraque en mariage à Ordoño, le fils aîné du roi ¹⁾. A ce prix il fut libre ; mais il était naturel que dorénavant il ne voulût plus prêter l'appui de son bras à un roi qui lui avait fait signer un tel traité. Les Castellans, qui n'avaient pas réussi à faire réintégrer dans la possession du comté celui qu'ils continuaient à appeler leur seigneur, n'étaient pas mieux disposés. Ramiro II avait donc perdu l'appui de son plus vaillant capitaine et la coopération de ses plus braves sujets. De là son impuissance. Il laissa les musulmans faire une razzia en 944, et deux autres en 947 ²⁾ ; il ne les empêcha pas de rebâtir et de fortifier la ville de Medinaceli, qui devint alors le boulevard de l'empire arabe contre la Castille ³⁾. Le vainqueur de Simancas et d'Alhandega se tenait tout au plus sur la défensive. Ce ne fut que dans l'année 950 qu'il envahit de nouveau le territoire musulman, et alors il remporta une victoire près de Talavera ⁴⁾ ; mais ce fut son dernier triomphe : dans le mois de janvier de l'année suivante ⁵⁾, il avait déjà cessé de vivre.

Après sa mort, une guerre de succession éclata. Marié deux fois, Ramiro avait eu de sa première femme, une galicienne, un fils nommé Ordoño, et de sa seconde, Urraque, la sœur de Garcia de Navarre, un autre fils nommé Sancho ⁶⁾. En sa qualité d'aîné, Ordoño prétendait naturellement au trône ; mais Sancho, qui comptait avec raison sur l'appui des Navarrais, y prétendait également, et il tâcha d'attirer dans son parti Ferdinand Gonzalez et les Castellans. Dans les circonstances données, le choix entre les deux compétiteurs

¹⁾ Cf. Sampiro, c. 23.

²⁾ Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, p. 226—227, 230, trad., p. 349, 356. Ces succès furent remportés par Aḥmad Ibn Alyās et Kaṇd, le gouverneur de Tolède.

³⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 229—230, trad., p. 354—355. Les travaux furent terminés en safar 335 (septembre 946).

⁴⁾ Cf. Sampiro, c. 24.

⁵⁾ Sur l'établissement de la date de la mort de Ramiro II, cf. Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., t. I, p. 170—173.

⁶⁾ Manuscrit de Meyá.

n'était pas difficile pour Ferdinand. Ordoño, il est vrai, était son gendre; mais comment l'était-il devenu? Par une odieuse contrainte. Sa sympathie pour Ordoño ne pouvait donc pas être bien vive. Tout, au contraire, l'attirait vers Sancho, les liens du sang aussi bien que son intérêt. Sancho était son neveu ¹⁾; il avait pour lui Tota de Navarre, la belle-mère de Ferdinand, et si ce dernier eût pu hésiter encore, les offres brillantes de Sancho auraient vaincu son indécision, car ce prince promettait de lui rendre ses biens confisqués et le comté de Castille. Ferdinand se déclara donc pour lui, appela ses hommes aux armes, et, accompagné de Sancho et d'une armée navarraise, il marcha contre la ville de Léon, afin d'arracher la couronne à Ordoño III ²⁾.

«L'Éternel, dit un chroniqueur arabe ³⁾, avait fait naître cette guerre civile afin de donner aux musulmans l'occasion de remporter des victoires.» En effet, pendant que les chrétiens s'entr'égorgeaient sous les murs de Léon, les généraux de 'Abd ar-Rahmān triomphaient sur tous les points de la frontière. Chaque messenger qui arrivait du Nord apportait à Cordoue la nouvelle d'une heureuse razzia ou d'une belle victoire. Le calife pouvait faire montrer au peuple une foule de cloches, de croix, de têtes coupées; une fois, dans l'année 955, ces dernières étaient au nombre de cinq mille, et l'on disait qu'une fois autant de Castellans — car c'étaient eux qui avaient été battus — avaient péri dans la bataille qui s'était livrée ⁴⁾. Il est vrai que Ferdinand Gonzalez remporta une victoire près de San Estevan de Gormaz ⁵⁾; il est vrai aussi qu'Ordoño III, lorsqu'il eut enfin repoussé son frère et qu'il eut forcé les Galiciens, qui s'étaient révoltés aussi, à le reconnaître, usa de représailles en pillant Lisbonne ⁶⁾; mais c'était une faible compensation pour le mal que les musulmans avaient fait aux chrétiens, et Ordoño, qui craignait de nouvelles révoltes, désirait vivement la paix. L'année 955,

1) La mère de Sancho et l'épouse de Ferdinand étaient sœurs.

2) Voyez Sampiro, c. 25.

3) Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, p. 233, trad., p. 360.

4) *Ibid.*, t. II, texte, p. 233—236, trad., p. 360—365. Ces expéditions furent surtout dirigées par le k̄ā'id Aḥmad b. Ya'la.

5) *Chronicon de Cardeña*, dans l'*Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 378.

6) Cf. Sampiro, c. 25.

il envoya un ambassadeur à Cordoue pour la demander ¹⁾. 'Abd ar-Raḥmān, qui la désirait aussi parce qu'il avait l'intention de tourner ses armes d'un autre côté, prêta l'oreille aux ouvertures d'Ordoño, et dans l'année suivante, il envoya à Léon, en qualité d'ambassadeurs Muḥammad b. Ḥusain et le savant juif Ḥasdāi b. Šabrūt ²⁾, le directeur général des douanes. Les négociations ne furent pas longues. Ordoño ayant déclaré qu'il était prêt à faire des concessions (il promettait probablement de livrer ou du moins de raser certaines forteresses), on arrêta les bases d'un traité, après quoi les ambassadeurs retournèrent à Cordoue pour le faire ratifier par le calife. Quoique le traité fût honorable et avantageux, 'Abd ar-Raḥmān crut qu'il ne l'était pas assez; mais comme il ne pouvait plus guère compter sur le lendemain (il était presque septuagénaire), il pensa que l'affaire regardait plutôt son fils que lui-même. Il le consulta donc et s'en remit à sa décision. Al-Ḥakam, qui était pacifique, déclara qu'à son avis, le traité devait être ratifié, et alors le calife le signa ³⁾. Peu de temps après, il en conclut un autre avec Ferdinand Gonzalez ⁴⁾, de sorte que les musulmans n'avaient plus en Espagne d'autres ennemis que les Navarrais.

Si 'Abd ar-Raḥmān avait été cette fois plus traitable qu'à l'ordinaire, c'est qu'il voulait tourner ses armes contre les Fāṭimides. La puissance de ces princes croissait de jour en jour. Brûlant du désir de se venger des souverains d'Europe, qui s'étaient déjà réjouis de leur perte, tant ils la croyaient certaine, ils avaient fait d'abord éprouver le poids de leur vengeance à l'empereur de Constantinople en faisant ravager la Calabre ⁵⁾. Alors ç'avait été le tour de 'Abd ar-Raḥmān. En 955, lorsque, selon toute apparence, al-Mu'izz, le quatrième calife fāṭimide, méditait déjà une descente en Espagne, il arriva qu'un très grand navire, que 'Abd ar-Raḥmān avait envoyé

¹⁾ Cf. Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 143.

²⁾ Sur ce savant juif, cf. H. Graetz, *Les Juifs d'Espagne*, trad.. G. Stenne, Paris, 1872, p. 75 et suiv. Cf. aussi la bibliographie citée dans Fagnan, trad. du *Bayān*, t. II, p. 367, note 1.

³⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 237, trad., p. 367 (au lieu de Šabrūt, comme porte le manuscrit, il faut lire Ḥasdāi b. Šabrūt); Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 143.

⁴⁾ Cf. Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 143.

⁵⁾ Voyez Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, t. II, p. 242—248.

avec des marchandises à Alexandrie, rencontra en mer un vaisseau qui venait de Sicile et sur lequel se trouvait un courrier que le gouverneur de cette île avait expédié à son souverain al-Mu'izz. Cette dernière circonstance ne semble pas avoir été inconnue du capitaine du vaisseau andalou. Il se peut même que 'Abd ar-Raḥmān ait soupçonné que les dépêches dont le courrier était porteur, contenaient un plan d'attaque contre l'Espagne, et qu'il ait donné au capitaine l'ordre de les intercepter. Quoi qu'il en soit, le capitaine attaqua le vaisseau sicilien, le prit, le pilla et s'empara des dépêches.

Al-Mu'izz usa aussitôt de représailles. Sur son ordre, le gouverneur de la Sicile se porta avec une flotte vers Almeria et prit ou brûla les navires qui se trouvaient dans ce port. Il s'empara aussi de celui qui avait fourni un spécieux prétexte pour cette expédition, et qui était justement de retour d'Alexandrie, d'où il avait ramené des chanteuses pour le calife, avec de précieuses marchandises. Puis les troupes du gouverneur débarquèrent pour piller les environs d'Almeria, après quoi elles se remirent en mer ¹⁾.

'Abd ar-Raḥmān répondit d'une manière énergique à cette attaque. Il ordonna d'abord de maudire chaque jour les Fāṭimides dans les prières publiques ²⁾; puis il chargea son amiral Ḡālīb d'aller piller les côtes de l'Ifrikiya. Cette expédition, toutefois, n'eut pas tout le succès que le calife s'en était promis. Les Andalous remportèrent bien quelques avantages, mais à la fin ils furent repoussés par les troupes qui gardaient la province, et forcés de se rembarquer.

Voilà où 'Abd ar-Raḥmān en était de la guerre qu'il soutenait contre les Fāṭimides, au moment où les négociations avec le roi de Léon étaient en train. Voulant tourner toutes les forces et toutes les ressources de l'empire contre l'Afrique, il devait naturellement désirer la paix avec les chrétiens du Nord, et c'est pour cette raison qu'il ne s'était pas montré trop difficile sur les conditions auxquelles elle se faisait.

Maintenant qu'elle avait été conclue, il concentra toutes ses pensées sur l'Afrique. Une grande expédition se préparait. Les ouvriers dans les chantiers n'avaient plus un moment de repos; de tous côtés

¹⁾ Voyez Amari, *ibid.*, p. 249, 250 et les auteurs qu'il cite.

²⁾ Cf. Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 237, trad., p. 366.

les troupes se dirigeaient vers les ports de mer, et l'on enrôlait des milliers de matelots, lorsque la mort d'Ordoño III, qui arriva dans le printemps de l'année 957 ¹⁾, vint entraver tout à coup les projets du calife.

Nous avons vu plus haut qu'Ordoño n'avait obtenu la paix qu'en faisant des concessions, parmi lesquelles la remise ou la démolition de certaines forteresses tenait, à n'en point douter, la première place. Or Sancho, l'ancien compétiteur de son frère, auquel il succédait maintenant sans obstacle, refusa d'exécuter cette clause du traité. 'Abd ar-Raḥmān se vit donc contraint d'employer contre le royaume de Léon les forces qu'il avait voulu envoyer en Afrique, et il donna des ordres dans ce sens au brave Aḥmad b. Ya'īā, le gouverneur de Tolède ²⁾. Ce général se mit en campagne, et dans le mois de juillet, il remporta une grande victoire sur le roi de Léon ³⁾. Ce triomphe était sans doute une consolation pour le calife, qui n'avait nullement désiré cette nouvelle guerre, et qui même, si l'honneur le lui eût permis, l'aurait volontiers évitée. Il en aurait bientôt une autre plus douce encore : il verrait ses ennemis à ses pieds.

¹⁾ Le nom d'Ordoño III se trouve dans les chartes jusqu'au mois de mars de l'année 957; voyez *Esp. Sagr.*, t. XXXIV, p. 268. La comparaison des chroniques arabes montre aussi que la date à laquelle les manuscrits de Sampiro fixent la mort de ce roi (955) est fautive.

²⁾ 'Abd ar-Raḥmān l'avait nommé à ce poste en 954; voyez Ibn al-Abbār, *Ḥulla*, in *Notices...*, p. 140; Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 235, trad., p. 363.

³⁾ Cf. Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 237, dernière ligne et p. 238; trad., p. 368.

CHAPITRE IV.

«Le roi Sancho, dit un auteur arabe ¹⁾, était vain et orgueilleux.» Cette phrase est sans doute empruntée à un chroniqueur léonais de l'époque ²⁾, et dans la bouche de ces écrivains, elle signifie que Sancho cherchait à briser la puissance des nobles et aspirait à rétablir l'autorité absolue que ses ancêtres avaient possédée. De là, la haine que lui portaient les grands. A la haine se joignait le mépris. Sancho avait perdu les qualités qu'il avait eues autrefois et que ses sujets appréciaient le plus. Le pauvre prince avait pris un embonpoint excessif, de sorte qu'il ne pouvait plus monter à cheval et que même en marchant il devait s'appuyer sur quelqu'un ³⁾. Il était donc devenu un objet de risée; et peu à peu l'on se mit à dire qu'il fallait déposer ce roi ridicule, ce roi manqué. Ferdinand Gonzalez, qui aspirait au titre de faiseur de rois, et qui avait déjà tenté une fois, mais sans succès, d'en faire un, fomenta le mécontentement des Léonais et le dirigea ⁴⁾. Une conspiration se forma dans l'armée, et un beau jour, dans le printemps de l'année 958 ⁵⁾, on chassa Sancho du royaume.

Pendant que le roi détrôné s'acheminait tristement vers Pampelune, la résidence de son oncle Garcia, Ferdinand Gonzalez et les autres grands se réunirent pour élire un autre roi. Leur choix tomba sur Ordoño, quatrième du nom. C'était un fils d'Alphonse IV et par conséquent un cousin germain de Sancho. Rien, excepté sa naissance, ne le recommandait aux suffrages des électeurs. A une dif-

¹⁾ Cf. Ibn Haldūn, ap. Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., t. I, p. 97.

²⁾ Sampiro dit à peu près la même chose en parlant de Ramiro III.

³⁾ Voyez le poème de Dunaš, strophe 4, apud Luzzato, *Notice sur Abou-Iousouf Hasdaï ibn-Schaprouf*, p. 24.

⁴⁾ Voyez Ibn Haldūn, *Ibar*, t. IV, p. 143, et dans Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., t. I, p. 97.

⁵⁾ Voyez *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 269.

formité de la taille (il était bossu ¹⁾), il joignait un caractère obséquieux, vil ²⁾ et méchant, de sorte que dans la suite on ne l'appela pas autrement qu'Ordoño-le-Mauvais ³⁾; mais comme il n'y avait alors aucun autre adulte dans la famille royale, il fallait bien le choisir, et le comte de Castille lui fit épouser sa fille Urraque, la veuve d'Ordoño III ⁴⁾, qui devint ainsi pour la seconde fois reine de Léon ⁵⁾.

Au moment même où on lui donnait ainsi un successeur, Sancho racontait à Pampelune la mésaventure qui lui était arrivée. Sa grand'mère, la vieille et ambitieuse Tota, qui gouvernait encore la Navarre au nom de son fils, bien que ce fils fût depuis longtemps d'âge à régner par lui-même, prit chaudement son parti, et jura de le rétablir à quelque prix que ce fût. La chose n'était pas aisée cependant, car d'une part Sancho n'avait dans son ancien royaume aucun ami influent, et de l'autre la Navarre était trop faible pour attaquer seule Léon et la Castille. Tota devait donc chercher un allié, et encore un allié très puissant. En outre, pour que Sancho fût à même de se soutenir sur son trône, une fois qu'il l'aurait reconquis, il fallait absolument qu'il cessât d'être un objet de risée par sa malencontreuse obésité. Cette obésité n'était pas naturelle; elle provenait d'une disposition malade, et un médecin habile pourrait sans doute la faire disparaître; mais à Cordoue seulement, ville qui était alors le foyer de toutes les lumières, on pouvait espérer trouver un tel médecin. Ce fut aussi à Cordoue que Tota chercha l'allié dont elle avait besoin. Elle résolut de faire demander au calife un médecin pour guérir son petit-fils, et une armée pour le rétablir sur son trône. Il en coûtait sans doute à son orgueil de faire une telle démarche; il lui était pénible d'être obligée d'im-

¹⁾ Voyez Ibn 'Idrîs, *al-Bayân al-muğrib*, t. II, texte, p. 251, l. 2, trad., p. 388.

²⁾ Voyez plus bas le récit de l'audience d'Ordoño IV auprès d'al-Hakam II.

³⁾ *El Malo* en espagnol, *al-ħabîl* en arabe (cf. al-Mağkārî, *Nafħ at-ṭib*, (*Analectes...*), t. I, p. 252, l. 3.

⁴⁾ Trompé par un interpolateur de Sampiro, qui a introduit une foule d'erreurs dans l'histoire du royaume de Léon, on a dit souvent qu'Ordoño III avait répudié Urraque alors que Ferdinand s'était révolté contre lui. Risco (*Esp. Sagr.*, t. XXXIV, pp. 267, 268) a prouvé par les chartes qu'Urraque a été l'épouse d'Ordoño III jusqu'à la fin du règne de ce dernier.

⁵⁾ Cf. Sampiro, c. 26.

plorer l'assistance d'un mécréant avec lequel elle avait été en guerre pendant plus de trente ans, et qui, il y avait à peine un an, avait encore fait ravager ses vallées et brûler ses villages ¹); mais son amour pour son petit-fils, l'ardent désir qu'elle avait de le voir régner, la rage que lui causait sa honteuse déconfiture, tout cela fut plus fort que sa légitime répugnance, et elle envoya des ambassadeurs à Cordoue.

Ces ambassadeurs ayant exposé au calife le motif de leur venue, il leur répondit qu'il enverrait volontiers un médecin à Sancho, et qu'à certaines conditions, lesquelles seraient exposées par un de ses ministres qu'il enverrait à Pampelune, il prêterait l'appui de ses armes au roi détrôné.

Quand les ambassadeurs navarrais l'eurent quitté, 'Abd ar-Rahmān fit venir le juif Ḥasdāi, et, après lui avoir donné ses instructions, il le chargea de se rendre à la cour de Navarre. Il n'aurait pu faire un meilleur choix. Ḥasdāi réunissait en sa personne toutes les qualités requises pour une telle mission; il parlait fort bien la langue des chrétiens, et il était à la fois médecin et homme d'Etat; tout le monde vantait son esprit, ses talents, ses connaissances, sa grande capacité, et récemment encore un ambassadeur, venu du fond de la Germanie, avait déclaré qu'il n'avait jamais vu un homme doué de tant de finesse ²).

Arrivé à Pampelune, le juif gagna aussitôt la confiance de Sancho en se chargeant de son traitement et en lui promettant une prompt guérison. Il lui dit qu'en retour du service que le calife était prêt à lui rendre, celui-ci exigeait la cession de dix forteresses. Sancho promit de les livrer dès qu'il serait rétabli sur son trône. Mais ce n'était pas tout: Ḥasdāi était aussi chargé de faire en sorte que Tota vînt à Cordoue, accompagnée de son fils et de son petit-fils. Le calife, qui voulait contenter sa vanité et donner à son peuple le spectacle, jusque-là sans exemple, d'une reine et de deux rois chrétiens qui viendraient humblement se prosterner à ses pieds pour implorer l'appui de ses armes, avait particulièrement insisté sur ce point; mais on pouvait prévoir que la fière Tota s'opposerait vive-

¹) Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, p. 237, trad., p. 367-368.

²) *Vita Iohannis Gorziensis*, c. 121.

ment à une telle exigence. En effet, faire un voyage à Cordoue, c'était pour elle une démarche plus humiliante encore que celle à laquelle elle s'était déjà abaissée alors qu'elle était entrée en relations amicales avec son vieil ennemi. Cette partie de la mission de Ḥasdāi était donc la plus délicate et la plus épineuse; pour faire une telle proposition, et surtout pour la faire agréer, il fallait un tact et une habileté tout-à-fait extraordinaires. Mais Ḥasdāi avait la réputation d'être l'homme le plus adroit de son temps, et il la justifia. L'orgueilleuse navarraise se laissa vaincre «par le charme de ses paroles, par la force de sa sagesse, par la puissance de ses ruses et de ses nombreux artifices,» pour parler avec un poète juif de l'époque, et, croyant que le rétablissement de son petit-fils ne pouvait être obtenu qu'à ce prix, elle fit un grand effort sur elle-même et donna enfin son consentement au voyage que le juif lui proposait.

L'Espagne musulmane vit alors un étrange spectacle. Suivie d'une foule de grands et de prêtres, la reine de Navarre s'achemina lentement vers Cordoue, avec Garcia et le malheureux Sancho, dont la santé ne s'était pas encore beaucoup améliorée, et qui marchait en s'appuyant sur Ḥasdāi. Si ce spectacle était doux pour la vanité nationale des musulmans, il l'était autant, et plus encore peut-être, pour l'amour-propre des juifs, car celui à qui on le devait était un homme de leur religion. Aussi leurs poètes célébraient-ils son retour l'un à l'envi de l'autre. «Saluez, ô montagnes, le chef de Juda! chantait l'un d'entre eux. Que le rire soit sur toutes les bouches! Que les terres arides et les forêts chantent! Que le désert se réjouisse, qu'il fleurisse et produise des fruits, car il vient, le chef de l'Académie, il vient avec joie et chants! Tant qu'il n'était pas là, la ville célèbre, dessinée avec grâce, était morne et triste; ses pauvres, qui ne voyaient plus son visage qui brille comme les étoiles, étaient désolés; les superbes nous dominaient; ils nous vendaient et nous achetaient comme si nous étions des esclaves; ils allongeaient leurs langues pour engloutir nos richesses; ils rugissaient comme des lionceaux, et nous étions tous épouvantés, car notre défenseur n'était pas là.... Dieu nous l'a donné pour chef; il l'a placé en faveur chez le roi, qui l'a nommé prince et qui l'a élevé au-dessus de ses autres dignitaires. Quand il passe, personne n'ose ouvrir la bouche.

Sans flèches et sans épée, par sa seule éloquence, il a enlevé aux abominables mangeurs de porcs des forteresses et des cités.»

Quand la reine et les deux rois furent enfin arrivés à Cordoue, le calife leur donna, dans son palais à Madīnat az-Zahrā², une de ces pompeuses audiences¹) qui imposaient aux étrangers et qui étaient bien propres à leur donner une haute idée de sa puissance et de sa richesse. C'était sans doute un moment bien doux pour 'Abd ar-Raḥmān que celui où il voyait à ses pieds le fils de son terrible ennemi Ramiro II, le fils de l'illustre vainqueur de Simancas et d'Alhandega, et la reine aussi courageuse que fière, qui dans ces batailles mémorables, avait commandé elle-même ses troupes victorieuses; mais quels que fussent ses sentiments intimes, il n'en laissa rien paraître au dehors, et il reçut ses hôtes avec une courtoisie exquise. Sancho lui répéta ce qu'il avait déjà déclaré à Ḥasdāi, à savoir qu'il céderait les dix forteresses que le calife exigeait, et l'on résolut que, tandis que l'armée arabe attaquerait le royaume de Léon, les Navarrais feraient une invasion en Castille, afin d'attirer les forces de Ferdinand Gonzalez de ce côté-là²).

Cependant 'Abd ar-Raḥmān n'avait pas perdu de vue l'Afrique. Il avait au contraire poussé ses armements avec une grande activité, et dans l'année même où la reine de Navarre arriva à Cordoue, une nombreuse armée, commandée par Aḥmad b. Ya'ālā, s'embarqua sur soixante-dix navires. Cette expédition fut heureuse, car les Andalous incendièrent Marsa 'l-Ḥaraz (aujourd'hui la Calle), et dévastèrent les environs de Sousse ainsi que ceux de Ṭabarḳa³).

Quelque temps après, l'armée musulmane marcha contre le royaume de Léon. Sancho l'accompagnait. Grâce aux remèdes de Ḥasdāi, il avait été débarrassé de son trop d'embonpoint, et il était maintenant aussi lesté et aussi agile qu'il l'avait été auparavant⁴). Zamora

¹) Cf. al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes...)*, t. I, p. 253, l. 3, 4, 8 et 9.

²) Comparez Sampiro, c. 26, le poème hébreu de Dunaš b. Labrat, celui de Menahem b. Saruk (ap. Luzzato, *Notice* etc., p. 24, 25, 29—31), le passage d'Ibn Ḥaldūn, que l'auteur a communiqué à M. Luzzato et que ce savant a imprimé dans sa *Notice* (p. 46, 47), et celui qu'on trouve dans les *Recherches*, t. I, p. 98.

³) Ibn Ḥaldūn, *Ibar, Histoire des Berbères*, t. II, p. 542 de la trad.; cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, texte, t. II, p. 238, trad., p. 369.

⁴) Sampiro, c. 26.

fut prise d'abord ¹⁾, et dès le mois d'avril de l'année 959, l'autorité de Sancho était reconnue dans une grande partie du royaume ²⁾. La capitale, toutefois, tenait encore pour Ordoño IV; mais ce prince ayant pris la fuite pour aller chercher un refuge dans les Asturies ³⁾, elle se rendit à Sancho dans la seconde moitié de l'année 960 ⁴⁾. Ayant ainsi recouvré son royaume, Sancho envoya une ambassade au calife pour le remercier du secours qu'il lui avait prêté, et il écrivit en même temps à tous ses voisins pour leur annoncer son rétablissement sur le trône. Dans ces lettres, il blâmait dans les termes les plus énergiques la déloyauté du comte de Castille ⁵⁾. Peut-être ce dernier lui inspirait-il encore des craintes; mais s'il en était ainsi, elles se dissipèrent bientôt. D'après ce qui avait été convenu, les Navarrais avaient envahi la Castille, et dans cette même année 960, ils livrèrent au comte une bataille dans laquelle ils eurent le bonheur de le faire prisonnier ⁶⁾. Dès lors, la cause d'Ordoño était perdue. Haï et méprisé par tout le monde, il n'avait pu se maintenir jusque-là que par l'influence de Ferdinand, dont il était la créature. Les Asturiens le chassèrent dès lors de leur province et se soumirent à Sancho. Ordoño alla chercher un asile à Burgos ⁷⁾, et nous verrons plus tard ce qu'il devint.

Au moment où ces événements se passaient dans le Nord, le calife, qui avait eu l'imprudence de s'exposer au vent âpre du mois de mars, était déjà malade, et l'on craignait pour sa vie. Cette fois, cependant, les médecins réussirent encore à conjurer le péril, et au commencement de juillet, 'Abd ar-Rahmān avait recouvré la santé au point qu'il put donner audience aux dignitaires les plus haut placés. Mais sa guérison n'était qu'apparente. Il éprouva une rechute de sa maladie, et le 16 octobre de l'année 961 ⁸⁾, il rendit le dernier soupir à l'âge de soixante-dix ans, dont quarante-neuf de règne.

1) Ibn Ḥaldūn, dans Dozy, *Recherches*, 3^{me} éd., t. I, p. 98.

2) *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 270.

3) Sampiro, c. 26.

4) *Esp. sagr.*, t. XXXIV, pp. 270—271.

5) Cf. Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 143.

6) Cf. *Annales Compostellani*; Ibn Ḥaldūn, dans Dozy, *Recherches*, t. I, p. 98.

7) Sampiro, c. 26.

8) Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, p. 161, 239, trad., p. 259, 370.

Parmi les princes umayyades qui ont régné en Espagne, la première place appartient incontestablement à 'Abd ar-Raḥmān III. Ce qu'il avait fait tenait du prodige. Il avait trouvé l'empire livré à l'anarchie et à la guerre civile, déchiré par les factions, morcelé entre une foule de seigneurs de race différente, exposé aux razzias continuelles des chrétiens du Nord, et à la veille d'être englouti, soit par les Léonais, soit par les Africains. En dépit d'obstacles sans nombre, il avait sauvé l'Andalousie et d'elle-même et de la domination étrangère. Il l'avait fait renaître plus grande et plus forte qu'elle ne l'avait jamais été. Il lui avait procuré l'ordre et la prospérité au dedans, la considération et le respect au dehors. Le trésor public, qu'il avait trouvé dans un état déplorable, était dans une situation excellente. Un tiers des revenus de l'empire qui s'élevaient chaque année à six millions deux cent quarante cinq mille pièces d'or, suffisait aux dépenses ordinaires; un autre tiers était mis en réserve, et 'Abd ar-Raḥmān consacrait le reste à ses bâtiments ¹). On calculait que dans l'année 951, il avait dans ses coffres la somme énorme de vingt millions de pièces d'or; aussi un voyageur, qui se connaissait en finances, assure-t-il que 'Abd ar-Raḥmān et le Ḥamdānide qui régnait alors sur la Mésopotamie étaient les princes les plus riches de ce temps-là ²). L'état du pays était en harmonie avec la situation prospère du trésor public. L'agriculture, l'industrie, le commerce, les arts, les sciences, tout florissait. L'étranger admirait partout des champs bien cultivés et ce système hydraulique, coordonné avec une science profonde, qui rendait fertiles les terres en apparence les plus ingrates. Il était frappé de l'ordre parfait qui, grâce à une police vigilante, régnait même dans les districts les moins accessibles ³). Il s'étonnait du bas prix des denrées (les fruits les plus délicieux se vendaient presque pour rien), de la propreté des vêtements, et surtout du bien-être universel qui permettait à presque tout le monde d'aller à mulet au lieu d'aller à pied ⁴). Des industries nombreuses et diverses enrichissaient Cor-

¹) *Ibid.*, t. II, texte, p. 247, trad., p. 382.

²) Ibn Ḥauḳal, *Kitāb al-mamālik wa 'l-masālik*, éd. de Goeje, *B. G. A.*, t. II, p. 77, au milieu.

³) *Ibid.*, pp. 76, 78.

⁴) Ibn Ḥauḳal, *op. cit.*, *loc. cit.*

doue, Almeria et d'autres villes. Le commerce avait acquis un tel développement, qu'au rapport du directeur général des douanes, les droits d'entrée et de sortie formaient le partie la plus considérable des revenus de l'Etat ¹⁾. Cordoue, avec son demi-million d'habitants, ses trois mille mosquées, ses superbes palais, ses cent treize mille maisons, ses trois cents maisons de bain et ses vingt-huit faubourgs ²⁾, ne le cédait en étendue et en splendeur qu'à Bagdad, ville à laquelle ses habitants aimaient à la comparer. Elle était renommée jusqu'au fond de la Germanie: la religieuse saxonne Hroswitha, qui se rendit célèbre dans la dernière moitié du X^{ème} siècle par ses poèmes et ses drames latins, l'appelait l'ornement du monde ³⁾. La rivale que 'Abd ar-Raḥmān lui avait donnée n'était pas moins admirable. Une de ses concubines lui ayant légué une grande fortune, le monarque avait voulu se servir de cet argent pour racheter des prisonniers de guerre; mais ses employés ayant parcouru les royaumes de Léon et de Navarre sans rencontrer un seul prisonnier, sa favorite az-Zahrā² lui avait dit: «Emploie cet argent pour construire une ville et donne-lui mon nom.» Cette idée avait souri au calife, qui, comme presque tous les grands princes, aimait à bâtir, et au mois de novembre de l'année 936, il avait fait jeter, à une lieue au nord de Cordoue, les fondements d'une ville qui porterait le nom d'az-Zahrā². Rien n'avait été épargné pour la rendre aussi magnifique que possible. Pendant vingt-cinq ans, dix mille ouvriers, qui disposaient de quinze cents bêtes de somme, avaient été occupés à la bâtir, et cependant elle n'était pas encore achevée à l'époque de la mort de son fondateur. Une prime de quatre cents dirhams, que le calife avait promise à quiconque viendrait s'y établir, y avait attiré une foule d'habitants. Le palais califien, où toutes les merveilles de l'Orient et de l'Occident étaient réunies, était d'une énorme grandeur, à preuve que dans le harem il y avait six mille femmes ⁴⁾.

¹⁾ Voyez la lettre de Ḥasdāi au roi des Khazar, dans Carmoly, *Des Khozars au X^e siècle*, p. 37.

²⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, pp. 247, 248, trad., p. 383. Cf. aussi Ibn Ḥauḳal, *op. cit.*, p. 76; al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-tīb*, t. I, pp. 366 et 373.

³⁾ Hroswitha, *Passio S. Pelagii*.

⁴⁾ Cf. Ibn Ḥauḳal, *op. cit.*, p. 76—77; Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II,

La puissance de [°]Abd ar-Raḥmān était formidable. Une superbe marine lui permettait de disputer aux Fāṭimides l'empire de la Méditerranée et lui garantissait la possession de Ceuta, cette clé du Maḡrib. Une armée nombreuse et bien disciplinée, la plus belle du monde peut-être ¹⁾, lui donnait la prépondérance sur les chrétiens du Nord. Les plus fiers souverains briguaient son alliance. L'empereur de Constantinople, les rois d'Allemagne, d'Italie et de France lui envoyaient des ambassadeurs.

C'étaient à coup sûr de beaux résultats; mais ce qui excite l'étonnement et l'admiration quand on étudie ce règne glorieux, c'est moins l'œuvre que l'ouvrier; c'est la puissance de cette intelligence universelle à qui rien n'échappait, et qui se montrait non moins admirable dans les plus petits détails que dans les plus sublimes conceptions. Cet homme fin et sagace, qui centralise, qui fonde l'unité de la nation et celle du pouvoir, qui par ses alliances établit une sorte d'équilibre politique, qui dans sa large tolérance appelle dans ses conseils des hommes d'une autre religion, est plutôt un roi des temps modernes qu'un calife du moyen âge.

texte, p. 246—247; trad., p. 381—382; al-Maḡḡarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes...)*, t. I, p. 344—346, 370 et suiv.; E. Lévi-Provençal, dans l'*Encyclopédie de l'Is-lām*, t. III, pp. 95—96, *sub* Madinat al-Zahrā'.

¹⁾ Comparez *Vita Iohannis Gorziensis*, c. 135.

CHAPITRE V.

Malgré les grands services que 'Abd ar-Raḥmān III leur avait rendus, la cour de Léon et celle de Pampelune ne s'affligèrent pas de sa mort; au contraire, elles crurent y voir le moyen d'é luder les traités et de se dérober à la protection musulmane, dont elles avaient commencé à se lasser dès qu'elles n'en avaient plus eu besoin. Et de fait, l'occasion semblait bonne pour ne pas tenir tout ce qu'on avait été obligé de promettre. Le successeur de 'Abd ar-Raḥmān, al-Ḥakam II, passait pour pacifique; on pensait peut-être qu'il n'insisterait pas trop sur l'exécution d'un traité conclu par son père, et en tout cas il faudrait voir encore si, dans la guerre, il serait aussi heureux que ce dernier l'avait été.

Al-Ḥakam fut bientôt à même de s'apercevoir des intentions de ses voisins. Sancho, qu'il avait sommé de livrer enfin les forteresses nommées dans le traité, trouvait toutes sortes de raisons pour remettre cette affaire à un autre temps ¹⁾. Garcia, qu'il avait fait prier de lui céder son prisonnier Ferdinand Gonzalez, refusait d'accéder à cette demande ²⁾. Qui plus est, il rendit la liberté à Ferdinand, après lui avoir fait promettre de rompre avec son gendre, Ordoño IV. Ferdinand tint sa promesse. Sur son ordre, Ordoño, qui se trouvait encore à Burgos, fut séparé violemment de sa femme et de ses deux filles, et transporté sous bonne escorte sur le territoire musulman ³⁾. Puis Ferdinand, qui n'était pas lié par un traité, comme le roi de Navarre et celui de Léon, recommença les hostilités contre les musulmans ⁴⁾, de sorte que dès le mois de février 962, al-Ḥakam fut obligé d'écrire à ses généraux et à ses gouverneurs d'avoir à se tenir prêts d'entrer en campagne ⁵⁾.

¹⁾ Cf. al-Maḳḳarī, *Nafh at-ṭīb (Analectes...)*, t. I, p. 254, l. 9 et 10.

²⁾ Cf. Ibn Ḥaldūn, ap. Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., t. I, p. 98.

³⁾ Sampiro, c. 26.

⁴⁾ Cf. Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 144.

⁵⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 250, trad., p. 388.

Sur ces entrefaites, Ordoño-le-Mauvais était arrivé à Medinaceli, accompagné de vingt seigneurs, les seuls qui lui fussent restés fidèles. Il avait vu dans cette ville les préparatifs que l'on faisait pour une expédition, et cette circonstance avait ranimé son espoir dans l'avenir. De même que son cousin avait recouvré le trône grâce à l'appui de 'Abd ar-Raḥmān, il comptait le recouvrer à son tour avec le secours d'al-Ḥakam. Aussi témoigna-t-il à Ġālib, le gouverneur de Medinaceli, son désir d'aller à Cordoue afin d'y implorer la protection du monarque. Ġālib consulta al-Ḥakam sur la réponse qu'il avait à donner. Le calife, qui n'était pas fâché d'avoir un prétendant sous la main, mais qui ne voulait pas encore s'engager définitivement, lui fit répondre qu'il pouvait conduire Ordoño à Cordoue, mais qu'il ne devait lui faire aucune promesse. Ġālib partit donc pour Cordoue au commencement d'avril, accompagné d'Ordoño et de sa suite. En route, on rencontra un détachement de cavalerie qu'al-Ḥakam avait envoyé à la rencontre de ses hôtes, et aux environs de la capitale, on en rencontra un autre, plus nombreux encore. Ordoño n'épargna rien pour gagner les bonnes grâces des officiers de l'escorte. Il leur prodigua des flatteries, et quand il fut entré à Cordoue, il leur demanda où se trouvait le tombeau de 'Abd ar-Raḥmān III. Lorsqu'on le lui eut montré, il ôta respectueusement son bonnet, s'agenouilla en tournant la tête vers l'endroit indiqué et récita des prières pour l'âme de celui qui naguère l'avait chassé du trône. L'espoir de ressaisir le sceptre lui faisait oublier tout le reste; pour atteindre ce but, il était bien décidé à ne reculer devant aucune bassesse.

Après avoir passé deux jours dans un palais superbement meublé, qu'on lui avait assigné pour sa demeure, Ordoño reçut la permission d'aller à Madīnat az-Zahrā², où le calife lui donnerait audience. Il revêtit alors une robe et un manteau de soie blancs — c'était probablement un nouvel hommage qu'il rendait aux Umayyades, car le blanc était la couleur de cette maison — et se coiffa d'un bonnet orné de pierres précieuses. Les principaux chrétiens de l'Andalousie, tels que Walīd b. Ḥaizurān, le juge (*kāḍī*) des chrétiens de Cordoue, et 'Ubaid Allāh b. Qāsīm, le métropolitain (*matrān*) de Tolède, vinrent le chercher pour le conduire à Madīnat az-Zahrā² et l'instruire des règles de l'étiquette, sur lesquelles la cour était fort chatouilleuse.

En passant parmi les rangs des soldats qui encombraient les abords de Madinat az-Zahrā', Ordoño et ses compagnons léonais feignirent d'être frappés et même terrifiés par cet appareil militaire. Ils baissèrent les yeux et firent le signe de la croix. Quand on fut arrivé à la première porte du palais, tous mirent pied à terre, à l'exception d'Ordoño et de ses Léonais. A la porte dite *Bāb as-sudda*, ces derniers durent en faire autant; mais Ordoño et le général Ibn Ṭumlus, qui était chargé de l'introduire auprès du calife, restèrent à cheval jusqu'au moment où ils arrivèrent près d'un portique où l'on avait placé des sièges pour Ordoño et ses compagnons, et où Sancho avait aussi attendu le moment d'être introduit auprès du monarque, lorsqu'il était venu implorer son secours. Quelque temps après, les Léonais reçurent la permission d'entrer dans la salle d'audience. A la porte, Ordoño ôta son bonnet et son manteau en signe de respect; puis, lorsqu'on lui eut dit d'avancer et qu'il se trouva vis-à-vis du trône sur lequel était le calife entouré de ses frères, de ses neveux, des vizirs, du cadî et des faḳîhs, il s'agenouilla à plusieurs reprises, et, faisant quelques pas en avant après chaque génuflexion, il arriva enfin tout près du calife. Celui-ci lui donna sa main à baiser, après quoi Ordoño retourna en arrière, mais en prenant soin de ne pas tourner le dos au calife, pour aller s'asseoir sur un sofa de brocart qui lui était destiné et qui se trouvait à quinze pieds du trône. Les seigneurs léonais s'approchèrent alors du calife en observant le même cérémonial, et, lui ayant baisé la main, ils allèrent se ranger derrière leur maître, auprès duquel se tenait aussi Walid b. Ḥaizurān, qui, dans l'entretien qui allait avoir lieu, devait servir d'interprète.

Le calife garda quelques instants le silence pour laisser à l'ex-roi le temps de se remettre de l'émotion que la vue de cette auguste assemblée ne pouvait avoir manqué d'exciter dans son esprit. Puis il lui parla en ces termes: «Réjouis-toi d'être venu ici et espère beaucoup de notre bonté, car nous avons l'intention de t'accorder encore plus de faveurs que tu n'osais l'attendre.»

Quand le sens de ces gracieuses paroles eut été expliqué à Ordoño par l'interprète, la joie éclata sur son visage. Il se leva, et, ayant baisé le tapis qui couvrait les marches du trône: «Je suis, dit-il, l'esclave du commandeur des croyants! je me fie à sa magna-

nimité, je cherche mon appui dans sa haute vertu, je lui donne plein pouvoir sur moi-même et sur mes hommes. J'irai partout où il m'ordonnera d'aller, je le servirai sincèrement et loyalement. — Nous te croyons digne de nos bontés, lui répondit le calife; tu seras content quand tu verras jusqu'à quel point nous te préférons à tous tes coreligionnaires; tu t'applaudiras d'avoir eu l'idée de chercher un asile auprès de nous et de t'être abrité sous l'ombre de notre puissance.» Quand le calife eut parlé de la sorte, Ordoño s'agenouilla de nouveau, et, ayant appelé la bénédiction du ciel sur le monarque, il exposa sa requête en ces termes: «Naguère, mon cousin Sancho est venu demander du secours contre moi au feu calife. Il a obtenu satisfaction à sa demande; il a été secouru comme on ne l'est que par les plus grands souverains de l'univers. Moi aussi, je viens demander du secours, mais il y a toutefois entre mon cousin et moi une grande différence. S'il est venu ici, c'est qu'il y a été contraint par la nécessité; ses sujets blâmaient sa conduite et le haïssaient; ils m'avaient élu à sa place sans que j'eusse ambitionné cet honneur, Dieu m'en est témoin! Je l'avais détrôné et chassé du royaume. A force de supplications, il a obtenu du feu calife une armée qui l'a rétabli; mais il n'a pas su se montrer reconnaissant pour ce service; il n'a rempli ni envers son bienfaiteur, ni envers toi, ô Commandeur des croyants, mon seigneur, ce à quoi il s'était obligé. Moi au contraire, j'ai quitté mon royaume de mon plein gré, et je suis venu auprès du commandeur des croyants pour mettre à sa disposition ma personne, mes hommes et mes forteresses. J'avais donc raison de dire qu'entre mon cousin et moi il y a une grande différence, et j'ose ajouter que j'ai fait preuve de bien plus de confiance et de générosité. — Nous avons entendu ton discours et nous avons saisi ta pensée, dit alors le calife. Tu verras bientôt de quelle manière nous te récompenserons de tes bonnes intentions. Tu recevras de nous une fois autant de bienfaits que ton compétiteur en a reçu de notre père d'heureuse mémoire, et quoique ton adversaire ait le mérite d'avoir imploré le premier notre protection, ce n'est pas une raison pour que nous t'estimions moins ou que nous refusions de te donner ce que nous lui avons donné auparavant. Nous te ferons reconduire dans ton pays, nous te remplirons de joie, nous affermirons les bases de ton pouvoir royal, nous te ferons régner

sur tous ceux qui voudront te reconnaître pour leur roi et nous te ferons remettre un traité que tu pourras garder et dans lequel nous fixerons les limites de ton royaume et celles du royaume de ton cousin. En outre, nous empêcherons ce dernier d'inquiéter le territoire qu'il aura été obligé de te céder. En un mot, les bienfaits que tu recevras de nous surpasseront toutes tes espérances. Dieu sait que ce que nous disons, nous le pensons!»

Quand le calife eut parlé de la sorte, Ordoño s'agenouilla encore une fois, et, s'étant confondu en remerciements, il se leva et quitta la salle à reculons. Arrivé dans une autre salle, il dit aux eunuques qui l'avaient suivi, qu'il était ébloui et stupéfait du majestueux spectacle dont il avait été le témoin, et, apercevant un siège sur lequel le calife avait coutume de s'asseoir, il s'agenouilla devant ce meuble. Ensuite on le conduisit vers Ġā'far, le *ḥāǧīb* ou premier ministre. Du plus loin qu'il vit ce dignitaire, il lui fit une profonde révérence; il voulut aussi lui baiser la main, mais le *ḥāǧīb* l'en empêcha, le serra contre sa poitrine, et l'ayant fait asseoir à ses côtés, il l'assura qu'il pouvait être certain que le calife tiendrait les promesses qu'il avait faites. Puis il lui fit donner des vêtements d'honneur que le calife lui avait destinés. Ses compagnons en reçurent aussi, chacun selon son rang, et, ayant salué le *ḥāǧīb* avec le plus profond respect, ils retournèrent avec leur roi vers le portique, où Ordoño trouva un cheval superbe et richement harnaché, qui sortait des écuries du calife. Il l'enfourcha, et, le cœur plein d'espoir, il retourna avec ses Léonais et le général Ibn Ṭumlus au palais qui lui servait de demeure ¹).

Peu de temps après, on lui remit un traité à signer, en vertu duquel il s'engageait à vivre toujours en paix avec le calife, à lui livrer son fils Garcia en otage et à ne point s'allier avec Ferdinand Gonzalez. Il le signa, et alors al-Ḥakam mit à sa disposition un corps d'armée commandé par Ġālib ²). En outre, il lui donna pour

¹) Tout ce récit est traduit d'Ibn Ḥaiyān, *apud* al-Maḥḥārī, *Nafh at-ṭīb* (*Analectes...*), t. I, p. 252—256. Cf. aussi Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muǧrib*, t. II, texte, p. 251, trad., p. 388 (chez cet auteur il faut substituer p. 250, l. 11 : *année* 351 à *année* 352; le récit des événements de l'année 352 ne commence qu'à la page 251, l. 19); Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 145.

²) Cf. Ibn Ḥaldūn, *ibid.*, et *apud* Dozy, *Recherches*, t. I, p. 98.

conseillers Walid ¹⁾, le juge des chrétiens de Cordoue, Aşbağ b. 'Abd Allāh b. Nabil, l'évêque ²⁾ de cette ville, et 'Ubaid Allāh b. Kāsim ³⁾, le métropolitain de Tolède, après avoir ordonné à ces personnages, auxquels Garcia devait être remis, de faire tous leurs efforts pour ramener les Léonais sous l'obéissance d'Ordoño ⁴⁾.

On avait fait grand bruit de tous ces préparatifs, parce qu'on espérait que Sancho se laisserait intimider. Ce calcul n'était point trompeur. Sancho sentait que sa position était encore précaire et mal assurée. La Galice refusait obstinément de le reconnaître ⁵⁾, et il était à prévoir que si Ordoño revenait avec une armée musulmane, il pourrait compter sur l'appui de cette province. Quant aux autres provinces du royaume, qui avaient subi Sancho, mais qui ne l'aimaient point, tout portait à croire qu'elles le chasseraient pour la seconde fois plutôt que de s'exposer à une invasion. Sancho prit donc bien vite son parti. Dès le mois de mai, il envoya à Cordoue des comtes et des évêques qui devaient dire en son nom au calife qu'il était prêt à exécuter toutes les clauses du traité ⁶⁾. Dès lors, al-Ḥakam, qui avait obtenu ce qu'il voulait, ne songea plus à remplir les promesses qu'il avait faites à Ordoño, de sorte que ce malheureux prétendant s'était abaissé en pure perte aux plus honteuses flatteries. Il ne semble pas avoir survécu longtemps à la perte de ses espérances; l'histoire, du moins, ne parle plus de lui; elle dit seulement qu'il mourut à Cordoue ⁷⁾, et tout porte à croire qu'avant la fin de l'année 962, il avait déjà cessé de vivre.

Sa mort dissipa les craintes que Sancho avait conçues. Comptant sur l'appui de ses alliés, le comte de Castille, le roi de Navarre et les comtes catalans Borrel et Miron, il prit de nouveau un ton plus

¹⁾ Ibn Ḥaldūn, *ibid.*, l'appelle Walid b. Muğīz, et non b. Ḥaizurān, comme on lit chez al-Maḥḥārī.

²⁾ Le *Catholico*, dit Ibn Ḥaldūn, *ibid.*, d'où il résulte qu'à Cordoue on donnait ce titre à l'évêque, de même que dans l'Orient on le donnait à l'évêque des Nestoriens (cf. Aḥmad Ibn Abi Ya'qūb, *Kitāb al-buldān*).

³⁾ Ibn Ḥaldūn, *ibid.*, l'appelle 'Abd Allāh.

⁴⁾ Ibn Ḥaldūn, *ibid.*

⁵⁾ Voyez Sampiro, c. 27.

⁶⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, p. 251; trad., p. 389; Ibn Ḥaldūn, *'Ibar*, t. IV, p. 145.

⁷⁾ Manuscrit de Meyá, § 15; comparez Sampiro, c. 26.

hardi et ne remplit pas mieux qu'auparavant les clauses du traité ¹⁾.

Al-Ḥakam se vit donc obligé de déclarer la guerre aux chrétiens. Il tourna d'abord ses armes contre la Castille, prit San Estevan de Gormaz (963) et força Ferdinand Gonzalez à demander la paix ²⁾; elle fut conclue, mais rompue presque aussitôt. Ensuite Ġalib gagna la bataille d'Atienza. Yaḥyā b. Muḥammad at-Tuġībī, le gouverneur de Saragosse, battit Garcia, et ce roi perdit en outre la ville importante de Calahorra, qu'al-Ḥakam fit entourer de fortifications nouvelles ³⁾, en même temps qu'il faisait rebâtir en Castille la forteresse ruinée de Gormaz. En un mot, quoiqu'il n'aimât pas la guerre et qu'il la fit contre son gré, il la fit si bien qu'il força ses ennemis à demander la paix. Sancho de Léon la sollicita en 966 ⁴⁾. Les comtes Borrel et Miron, qui avaient aussi subi plusieurs échecs, suivirent son exemple et s'engagèrent à démanteler celles de leurs forteresses qui étaient les plus rapprochées des frontières musulmanes. Garcia de Navarre envoya aussi des comtes et des évêques à Cordoue, et un puissant comte galicien, Rodrigo Velasquez, fit demander la paix par sa mère, qu'al-Ḥakam reçut avec les plus grands égards et à laquelle il fit de superbes cadeaux ⁵⁾.

La paix que le calife avait conclue avec presque tous ses voisins, fut durable. Al-Ḥakam était trop pacifique pour la rompre, et quant aux chrétiens, ils furent bientôt après plongés dans une telle anarchie, qu'ils ne purent pas songer à tourner de nouveau leurs armes contre les musulmans. Pendant qu'il négociait encore avec le calife, Sancho avait attaqué la Galice qui jusque-là lui avait toujours été rebelle, et il avait réussi à soumettre tout le pays au nord du Duero, lorsque le comte Gonzalve, qui avait réuni contre lui une grande armée au sud de ce fleuve, lui fit demander une entrevue. Elle eut lieu; mais le perfide Gonzalve fit servir au roi un fruit empoisonné auquel celui-ci n'eut pas plutôt goûté qu'il se sentit défaillir. L'effet du poison le saisit au cœur, mais sans le tuer à

¹⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, p. 251, l. 18; trad., p. 389.

²⁾ *Ibid.*, texte, p. 251; trad., p. 389; Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 145.

³⁾ Cf. Ibn 'Idārī, texte, p. 257; trad., p. 398. L'expédition contre Calahorra fut dirigée par Ġalib et Sa'īd b. al-Ḥakam al-Ġa'farī.

⁴⁾ Sampiro, c. 27.

⁵⁾ Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 146 en haut.

l'heure même. Moitié par des gestes, moitié par des paroles entrecoupées, Sancho exprima le désir d'être sur le champ ramené à Léon; mais le troisième jour, il mourut en chemin ¹⁾.

Son fils Ramiro, troisième du nom, qui ne comptait encore que cinq ans, lui succéda sous la tutelle de sa tante Elvira, une religieuse du couvent de San Salvador de Léon; mais les grands du royaume, que ne voulaient pas obéir à une femme et à un enfant, se hâtèrent de se déclarer indépendants ²⁾. L'Etat se trouva donc morcelé entre une foule de petits princes; il était réduit à une impuissance complète. Une armée de huit mille Danois, qui avaient servi d'abord sous Richard Ier de Normandie et que ce duc avait envoyés en Espagne alors qu'il n'avait plus besoin d'eux, ravagèrent impunément la Galice durant trois ans ³⁾. La régente Elvira ne pouvait donc songer à renouveler la guerre contre les Musulmans ⁴⁾.

Les razzias contre la Castille continuèrent encore quelque temps ⁵⁾; mais en 970, la mort de Ferdinand Gonzalez procura au calife la paix avec ce comté. Dès lors il put se livrer tout entier à son goût pour les lettres et au développement de la prospérité du pays.

Jamais un prince aussi savant n'avait encore régné en Espagne, et quoique tous ses prédécesseurs eussent été des esprits cultivés, qui aimaient à enrichir leurs bibliothèques, aucun d'entre eux n'avait cependant recherché avec tant de passion les livres précieux et rares. Au Caire, à Bagdad, à Damas, à Alexandrie, il avait des agents chargés de copier ou d'acheter pour lui, à quelque prix que ce fût, les livres anciens et modernes. Son palais en était rempli; c'était un atelier où l'on ne rencontrait que copistes, relieurs, enlumineurs. Le catalogue de sa bibliothèque formait à lui seul quarante-quatre cahiers, dont chacun avait vingt feuillets selon les uns, cinquante selon les autres, et encore n'y trouvait-on que les titres des livres et non pas une description. Quelques écrivains racontent que le nombre des volumes montait jusqu'à quatre cent mille. Et

¹⁾ Sampiro, c. 27; *Chronicon Iriense*, dans l'*Esp. Sagr.*, t. XX, c. 10. Sancho mourut vers la fin de l'année 966; voyez Risco, *Historia de Leon*, t. I, p. 212.

²⁾ Chronique du Moine de Silos, c. 70.

³⁾ Voyez sur cette invasion, Dozy, *Recherches*, 3^{ème} édition, t. II, p. 286—299.

⁴⁾ Voyez Sampiro, c. 28.

⁵⁾ Cf. Ibn. 'Idāri, *al-Bayān al-muǧrib*, t. II, texte, p. 255, l. 14 et 23; trad., p. 395.

tous ces volumes, al-Ḥakam les avait lus; qui plus est, il en avait annoté la plupart. Il écrivait d'ailleurs au commencement ou à la fin de chaque livre le nom, le surnom, le nom patronymique de l'auteur, sa famille, sa tribu, l'année de sa naissance et de sa mort, et les anecdotes qui couraient sur son compte. Ces notices étaient précieuses. Al-Ḥakam connaissait mieux que personne l'histoire littéraire; aussi ses notes ont toujours fait autorité parmi les savants andalous. Les livres composés en Perse et en Syrie lui étaient souvent connus avant que personne les eût lus en Orient. Sachant qu'un savant du ʿIrāk, Abu ʿl-Faraġ al-Iṣbahānī, s'occupait à rassembler des renseignements sur les poètes et les chanteurs arabes, il lui envoya mille pièces d'or en le priant de lui faire parvenir un exemplaire de son ouvrage dès qu'il l'aurait terminé. Plein de reconnaissance, Abu ʿl-Faraġ se hâta de satisfaire à ce désir. Avant de publier son magnifique recueil, le *Kitāb al-Aġānī*, qui aujourd'hui encore fait l'admiration des savants, il en envoya au calife d'Espagne un exemplaire soigné, accompagné d'un poème en son honneur et d'un ouvrage sur la généalogie des Umayyades. Un nouveau présent l'en récompensa ¹⁾. En général, la libéralité d'al-Ḥakam envers les savants espagnols et étrangers ne connaissait point de bornes; aussi affluaient-ils à sa cour. Le monarque les encourageait et les protégeait tous, même les philosophes, qui purent enfin se livrer à leurs études sans avoir à craindre d'être massacrés par les dévots ²⁾.

Toutes les branches de l'enseignement devaient fleurir sous un prince aussi éclairé. Les écoles primaires étaient déjà bonnes et nombreuses. En Andalousie, presque tout le monde savait lire et écrire, tandis que dans l'Europe chrétienne les personnes les plus haut placées, à moins qu'elles n'appartinssent au clergé, ne le savaient pas. La grammaire et la rhétorique étaient aussi enseignées dans les écoles ³⁾. Al-Ḥakam, toutefois, fut d'avis que l'instruction n'était pas encore assez répandue, et dans sa bienveillante sollicitude pour les classes pauvres, il fonda dans la capitale vingt-sept écoles

¹⁾ Cf. Ibn al-Abbār, *Ḥulla* (Notices...), p. 101—103; al-Maḳḳarī, *Nafh at-tīb* (Analectes...), t. I, p. 256. — Sur Abu ʿl-Faraġ al-Iṣbahānī, cf. Brockelmann, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. I, p. 87—88 et la bibliographie citée.

²⁾ Cf. Ṣāʿid de Tolède, *Kitāb Ṭabaḳāt al-umam*, éd. Cheikho, p. 65—66.

³⁾ Cf. Ibn Ḥaldūn, *Prolégomènes*.

où les enfants de parents sans fortune recevraient une éducation gratuite, les maîtres étant payés par lui ¹). Quant à l'université de Cordoue, elle était alors une des plus renommées du monde. Dans la grande-mosquée — car c'est là que se donnaient les leçons ²) — Abū Bakr b. Mu'āwiyā al-Ḳuraṣī traitait des traditions relatives à Mahomet ³). Abū 'Alī al-Ḳālī, de Bagdad, y dictait un grand et beau recueil qui contenait une immense quantité de renseignements curieux sur les anciens Arabes, leurs proverbes, leur langue et leur poésie; recueil qu'il publia plus tard sous le titre d'*Amālī* ou *Dictées* ⁴). La grammaire était enseignée par Ibn al-Ḳūṭīya, qui, au jugement d'Abū 'Alī al-Ḳālī, était le plus savant grammairien de l'Espagne ⁵). D'autres sciences avaient des représentants non moins illustres. Aussi les étudiants qui fréquentaient les cours se comptaient-ils par milliers. La plupart d'entre eux étudiaient ce qu'on appelait le *fiḵh*, c'est-à-dire la théologie et le droit, car cette science menait alors aux postes les plus lucratifs ⁶).

C'est du sein de cette jeunesse universitaire que sortit un homme dont la renommée remplira bientôt non seulement l'Espagne, mais le monde entier, et que nous devons à présent faire connaître à nos lecteurs.

¹) Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 296; trad., p. 297.

²) Cf. al-Maḳḳarī, *Nafh at-ṭīb (Analectes...)*, t. I, p. 136.

³) Sur ce traditionniste, qui est connu aussi sous le nom d'Ibn al-Aḥmar, et qui mourut en 358/968, cf. aḍ-Ḍabbī, *Buḡyat al-multamis*, n° 271, pp. 116—118; Ibn al-Faraḍī, *Ta'riḫ 'ulamā' al-Andalus*, n° 1287, p. 362—364; Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 274, trad., p. 426 et note 5.

⁴) Sur al-Ḳālī, cf. M. Ben Cheneb, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. II, p. 736 et la bibliographie citée.

⁵) Sur Ibn al-Ḳūṭīya, cf. M. Ben Cheneb, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. II, p. 424 et la bibliographie citée.

⁶) Cf. al-Maḳḳarī, *Nafh at-ṭīb (Analectes...)*, t. II, p. 296.

CHAPITRE VI.

Dans l'une des premières années du règne d'al-Ḥakam II, cinq étudiants dînaient dans un jardin aux environs de Cordoue. Au dessert, il régnait une grande gaîté parmi les convives; un seul, cependant, était silencieux et rêveur. Ce jeune homme était grand et bien fait; l'expression de sa physionomie était noble, fière, presque hautaine et son attitude annonçait un homme né pour le pouvoir ¹⁾.

Sortant enfin de sa rêverie, il s'écria tout à coup :

— N'en doutez pas, un jour je serai le maître de ce pays!

Ses amis se mirent à rire de cette exclamation; mais sans se déconcerter :

— Que chacun de vous, poursuivit le jeune homme, me dise quel poste il désire; je le lui donnerai quand je régnerai.

— Eh bien! dit alors un des étudiants, je trouve ces beignets délicieux, et puisque cela t'est égal, j'aimerais être nommé inspecteur du marché; alors j'aurai toujours des beignets à foison et sans qu'il m'en coûte rien.

— Moi, dit un autre, je suis très friand de ces figues qui viennent de Malaga, mon pays natal. Nomme moi donc cadi de cette province.

— La vue de tous ces superbes jardins me plaît extrêmement, dit le troisième; je voudrais donc être nommé préfet de la capitale.

Mais le quatrième gardait le silence, indigné des pensées présomptueuses de son condisciple.

— A ton tour, lui dit ce dernier, demande ce que tu voudras.

Celui auquel il venait d'adresser la parole se leva alors, et, lui tirant la barbe :

— Lorsque tu gouverneras l'Espagne, dit-il, misérable fanfaron que tu es, ordonne alors qu'après m'avoir frotté avec du miel, afin que les mouches et les abeilles viennent me piquer, on me place à

¹⁾ Cf. Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 274, l. 13; trad., p. 426.

rebours sur un âne, et qu'on me promène à travers les rues de Cordoue.

L'autre lui lança un regard furieux; mais, tâchant de maîtriser sa colère:

— C'est bien, dit-il, chacun de vous sera traité selon ses souhaits. Un jour, je me souviendrai de tout ce que vous avez dit ¹⁾.

Le dîner fini, on se sépara, et l'étudiant aux pensées bizarres et extravagantes retourna vers la maison d'un de ses parents du côté de sa mère, où il logeait. Son hôte le conduisit à sa petite chambre, qui se trouvait au dernier étage, et tâcha de lier conversation avec lui; mais le jeune homme, absorbé par ses réflexions, ne lui répondit que par monosyllabes. Voyant qu'il n'y avait pas moyen de rien tirer de lui, l'autre le quitta en lui souhaitant une bonne nuit. Le lendemain matin, ne le voyant pas paraître au déjeuner et croyant qu'il dormait encore, il remonta vers sa chambre pour le réveiller; mais à sa grande surprise, il trouva le lit intact et l'étudiant assis sur le sofa, la tête penchée sur la poitrine.

— Il paraît que tu ne t'es pas couché cette nuit, lui dit-il.

— Non, c'est vrai, lui répondit l'étudiant.

— Et pourquoi as-tu veillé?

— J'avais une pensée étrange.

— A quoi songeais-tu donc?

— A l'homme que je nommerai cadi lorsque je gouvernerai l'Espagne et que le cadi que nous avons à présent aura cessé de vivre ²⁾. J'ai parcouru en pensée toute l'Espagne et je n'ai trouvé qu'un seul homme qui mérite de remplir ce poste.

— C'est peut-être Muḥammad Ibn as-Salīm ³⁾ que tu as en vue?

— Mon Dieu, oui, c'est lui; vois comme nous nous rencontrons ⁴⁾!

¹⁾ Cf. sur cette anecdote Ibn al-Ḥaṭīb, *Iḥāṭa*, man. Gayangos, fol. 117 v^o; 'Abd al-Wāḥid al-Marrākūṣī, *al-Mu'ǧīb*, texte, p. 18, 19, trad., p. 22—23, d'après al-Ḥumaidī dans son livre intitulé *al-Amānī 'ṣ-ṣādiqa*.

²⁾ C'était alors le cadi Muḥammad b. Bašīr b. Šarāḥīl al-Ma'āfirī, sur lequel cf. surtout al-Ḥuṣānī, *Ta'riḥ ẓuḍāt Qurṭuba*, éd. Ribera, p. 51 suiv.

³⁾ Muḥammad b. Iṣḥāḳ Ibn as-Salīm, qui fut nommé cadi de Cordoue en 356 (967), et sur lequel cf. al-Ḥuṣānī, *op. cit.*, p. 207.

⁴⁾ Cette anecdote est rapportée également par 'Abd al-Wāḥid al-Marrākūṣī, *al-Mu'ǧīb*, texte, p. 18, trad., p. 21—22 (d'après al-Ḥumaidī, au rapport d'Ibn Ḥazm). L'hôte d'Ibn Abī 'Āmir se nommait Abū 'Abd Allāh Muḥammad b. Iṣḥāḳ at-Tamīmī.

Ce jeune homme, on le voit, avait une idée fixe, idée à laquelle il rêvait le jour, et qui la nuit l'empêchait de dormir. Qui était-il donc, lui qui, perdu dans la foule qui encombre une capitale, sentait fermenter en lui de si grandes espérances, et qui, bien qu'il n'eût aucune relation avec la cour, s'était mis dans la tête qu'un jour il serait premier ministre ?

Il s'appelait Abū 'Āmir Muḥammad. Sa famille, celle des Banū Abī 'Āmir, qui appartenait à la tribu yamanite de Ma'āfir, était noble, mais non illustre. Son septième aïeul, 'Abd al-Malik, un des rares arabes qui se trouvaient dans l'armée berbère avec laquelle Ṭāriḫ débarqua en Espagne, s'était distingué en commandant la division qui prit Carteya, la première ville espagnole qui tomba au pouvoir des musulmans ¹⁾. Pour prix de ses services, il avait reçu le château de Torrox, situé sur le Guadiaro, dans la province d'Algeciras, avec les terres qui en dépendaient. Ses descendants, toutefois, n'habitaient ce manoir qu'à de rares intervalles. D'ordinaire, ils allaient dans leur jeunesse à Cordoue, pour y chercher un emploi à la cour ou dans la magistrature. C'est ce que firent, par exemple, Abū 'Āmir Muḥammad b. al-Walid, l'arrière petit-fils de 'Abd al-Malik, et son fils 'Āmir. Ce dernier, qui remplit plusieurs postes, était le favori du sultan Muḥammad, au point que ce dernier fit placer son nom sur les monnaies et sur les drapeaux. Muḥammad, le grand-père de notre étudiant, avait été pendant huit ans cadī de Séville sous le règne du sultan 'Abd Allāh ²⁾, et 'Abd Allāh, son père, était un théologien-jurisconsulte distingué et fort pieux, qui fit le pèlerinage de la Mekke ³⁾. De tout temps, d'ailleurs, cette famille avait pu aspirer à des alliances honorables: le grand-père de Muḥammad avait épousé la fille du renégat Yaḥyā, fils d'Isaac le chrétien, qui, après avoir été médecin de 'Abd ar-Raḥmān III, avait été nommé vizir et gouverneur de Badajoz ⁴⁾;

¹⁾ Cf. *supra*, t. I, p. 272.

²⁾ Cf. Ibn 'Abd al-Malik al-Marrākuṣī, man. de Paris, n° 682 suppl. ar., fol. 101 r°.

³⁾ Al-Maḥḥarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes...)*, t. I, p. 904, lui a consacré un court article. Cf. aussi Ibn al-Abbār, *Takmilat aṣ-Ṣīla*, n° 1251, p. 437—38.

⁴⁾ Cf. sur ce personnage, Ṣā'id de Tolède, *Ṭabaḳāt al-umam*, éd. Cheikho, p. 78; Ibn Abī Uṣāib'ā, *'Uyūn al-anbā' fī ṭabaḳāt al-aṭibbā'*, Būlak, 1299, t. II, p. 43. Cf. aussi aḍ-Ḍabbī, *Buḡyat al-multamis*, n° 1460, p. 483 et al-Maḥḥarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes...)*, t. II, p. 119.

sa propre mère était Buraiha, la fille du magistrat Ibn Barṭāl, de la tribu de Tamīm¹). Mais bien qu'ancienne et respectable, la famille des Banū Abī 'Āmir n'appartenait pas à la haute noblesse; c'était, s'il nous est permis de nous servir de ce terme, une noblesse de robe, mais non pas une noblesse d'épée. Aucun 'Āmiride, si l'on en excepte 'Abd al-Malik, le compagnon de Tāriq, n'avait suivi la carrière des armes, alors la plus noble de toutes²); tous avaient été des magistrats ou des employés de la cour. Muḥammad avait aussi été destiné à la judicature, et un beau jour il avait dit adieu aux tourelles lézardées du manoir héréditaire, pour aller étudier dans la capitale, où il suivait maintenant les cours d'Abū Bakr b. Mu'āwiya al-Ḳuraṣī, d'Abū 'Alī al-Ḳālī et d'Ibn al-Ḳūṭīya³). Quant à son caractère, c'était un jeune homme rempli de cœur et d'intelligence, mais d'une nature exaltée, d'une imagination ardente, d'un tempérament de feu, et dominé par une passion unique mais d'une violence singulière. Les livres qu'il lisait de préférence, c'étaient les vieilles chroniques de sa nation⁴), et ce qui le captivait surtout dans ces pages poudreuses, c'étaient les aventures de ceux qui, partis souvent de bien plus bas que lui, s'étaient élevés successivement aux premières dignités de l'État. Ces hommes, il les prenait pour modèles, et comme il ne cachait nullement ses pensées ambitieuses, ses camarades le regardaient parfois comme un cerveau détraqué. Il ne l'était pas cependant. Il est vrai qu'une seule idée semblait absorber toutes les facultés de son intelligence; mais ce n'était pas là une espèce d'aliénation mentale, c'était la divination du génie. Doué de grands talents, fécond en ressources, ferme et audacieux quand il fallait l'être, souple, prudent et adroit quand les circonstances l'exigeaient, peu scrupuleux d'ailleurs sur les moyens qui

¹) Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 273, 274; trad., p. 424—426; 'Abd al-Wāhid al-Marrākuṣī, *al-Mu'ǧīb*, texte, p. 17, 18, 26; trad., p. 21, 32; Ibn al-Abbār, *Ḥulla (Notices...)*, p. 148, 152. — Voici la généalogie complète de Muḥammad: Abū 'Āmir Muḥammad, fils d'Abū Ḥafṣ 'Abd Allāh (et de Buraiha), fils de Muḥammad (et de la fille du vizir Yahyā), fils de 'Abd Allāh, fils de 'Āmir (le favori du sultan Muḥammad), fils d'Abū 'Āmir Muḥammad, fils d'al-Walīd, fils de Yazīd, fils de 'Abd al-Malik.

²) Comparez les vers du poète Muḥammad b. Ḥusain at-Tubnī, ap. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 273; trad., p. 425.

³) *Ibid.*, t. II, texte, p. 274; trad., p. 426.

⁴) Cf. Ibn al-Abbār, *Ḥulla (Notices...)*, p. 152.

pouvaient le conduire à un but éclatant, il pouvait, sans présomption, prétendre à tout. Nul n'avait au même degré l'énergie, l'action lente, continue, de l'idée fixe; le but une fois marqué, sa volonté se dressait, se roidissait et poussait droit.

Pourtant ses débuts ne furent pas brillants. Ses études achevées, il fut obligé, pour gagner sa vie, d'ouvrir un bureau près de la porte du palais et d'y écrire des requêtes pour ceux qui avaient à demander quelque chose au calife ¹⁾. Dans la suite, il obtint un emploi subalterne dans le tribunal de Cordoue; mais il ne sut pas se concilier les bonnes grâces de son chef, le *cadi*. Celui qui remplissait alors ce poste était cependant cet Ibn as-Salim ²⁾ que Muḥammad estimait tant, et non sans raison, car c'était un homme fort savant, fort honorable, un des meilleurs *cadis* qu'il y ait eu à Cordoue ³⁾; mais c'était en même temps un esprit froid et positif, qui avait une antipathie innée pour ceux dont le caractère ne ressemblait pas au sien. Les idées bizarres de son jeune employé et ses distractions habituelles le choquaient au plus haut degré; il ne demandait pas mieux que d'être débarrassé de lui, et par un singulier hasard, l'aversion que le *cadi* avait contre Muḥammad procura à ce dernier ce qu'il souhaitait le plus, à savoir un emploi à la cour. Le *cadi* s'était plaint de lui au vizir al-Muḥḥafī, en le priant de donner un autre emploi à ce jeune homme. Al-Muḥḥafī lui avait promis d'y songer, et peu de temps après, lorsqu'al-Ḥakam II chercha un intendant capable d'administrer les biens de son fils aîné, 'Abd ar-Raḥmān, qui comptait alors cinq ans ⁴⁾, il lui recommanda Muḥammad Ibn Abī 'Āmir. Cependant le choix de cet intendant ne dépendait pas du calife seul; il dépendait surtout de la sultane favorite Aurore ⁵⁾, une basque de naissance, qui exerçait un grand empire sur l'esprit de son époux. Plusieurs personnes lui furent présentées; mais Ibn Abī 'Āmir la charma par sa bonne mine et la courtoisie de ses manières. Il fut préféré à tous ses compétiteurs,

¹⁾ Cf. al-Maḥḥarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes ...)*, t. I, p. 259.

²⁾ Cf. *supra*, p. 187, note 3.

³⁾ Cf. al-Ḥuṣānī, *Ta'rīḥ ḥudāt Ḳurtuba*, p. 207.

⁴⁾ Cf. Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḥrib*, t. II, texte, p. 251; trad., p. 389.

⁵⁾ En arabe elle s'appelait Ṣubḥ; mais à cause de l'euphonie, l'auteur a cru devoir traduire ce nom.

et le samedi 22 février de l'année 967, il fut nommé intendant des biens de 'Abd ar-Raḥmān, avec un traitement de quinze pièces d'or par mois. Il comptait alors vingt-six ans.

Il ne négligea rien pour s'insinuer encore davantage dans les faveurs d'Aurore, et il y réussit si parfaitement qu'elle le nomma aussi intendant de ses propres biens, et que sept mois après son entrée à la cour, il fut nommé inspecteur de la monnaie ¹⁾. Grâce à ce dernier poste, il avait toujours des sommes très considérables à sa disposition, et il en profita pour se faire des amis parmi les grands. Chaque fois qu'un d'entre eux était à bout de ressources (ce qui, au train qu'ils menaient, ne pouvait manquer de leur arriver souvent), il le trouvait prêt à lui venir en aide. On raconte, par exemple, que Muḥammad Ibn Aflaḥ, un client du calife et un employé de la cour ²⁾, qui s'était fort endetté par les énormes dépenses qu'il avait faites à l'occasion du mariage de sa fille, lui apporta, dans l'hôtel de la monnaie, une bride enrichie de pierreries, en le priant de lui prêter quelque argent sur cet objet, qui, disait-il, était la seule chose de valeur qui lui restât. A peine eut-il fini de parler qu'Ibn Abī 'Āmir enjoignit à un de ses employés de peser la bride et de donner à Ibn Aflaḥ le poids de cet objet en pièces d'argent. Stupéfait d'une telle générosité (car le fer et le cuir de la bride étaient fort lourds), Ibn Aflaḥ eut peine à en croire ses oreilles quand il entendit l'inspecteur donner cet ordre; mais il fut forcé de se rendre à l'évidence, car peu d'instant après, on le pria de soulever sa robe, dans laquelle on versa un véritable torrent de pièces d'argent, de sorte qu'il ne fut pas seulement en état de payer ses dettes, mais qu'il lui resta encore une somme considérable. Aussi avait-il plus tard la coutume de dire: «J'aime Ibn Abī 'Āmir de toute mon âme, et dût-il m'ordonner de me révolter contre mon souverain, je n'hésiterais pas à lui obéir ³⁾.»

C'est de cette manière qu'Ibn Abī 'Āmir se créa un parti dévoué à ses intérêts; mais ce qu'il considérait comme son premier devoir, c'était de satisfaire tous les caprices de la sultane et de la combler

¹⁾ Cf. Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 267, 268; trad., p. 415. Le nom de 'Āmir se trouve sur les monnaies de cette époque.

²⁾ Comparez al-Maḡḡarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes...)*, t. I, p. 252, l. 2

³⁾ *Ibid.*, t. II, p. 61.

de présents tels qu'elle n'en avait jamais reçu. Ses inventions étaient souvent ingénieuses. Une fois, par exemple, il fit fabriquer à grands frais un petit palais d'argent, et quand ce superbe jouet fut achevé, il le fit porter par ses esclaves au palais califien, au grand étonnement des habitants de la capitale, qui n'avaient jamais vu un travail d'orfèvrerie aussi magnifique. C'était un cadeau pour Aurore. Elle ne se lassa pas de l'admirer, et dans la suite, elle ne négligea aucune occasion de vanter le mérite de son protégé et d'avancer sa fortune ¹⁾. L'intimité qui régnait entre elle et lui devint même telle, qu'elle donna à jaser aux médisants. Les autres dames du harem recevaient aussi des cadeaux d'Ibn Abī 'Āmir. Elles s'extasiaient toutes sur sa générosité, la suavité de son langage et la suprême distinction de ses manières. Le vieux calife n'y comprenait rien. « Je ne conçois pas, dit-il un jour à un de ses plus intimes amis, quels moyens ce jeune homme emploie pour régner sur les cœurs des dames de mon harem. Je leur donne tout ce qu'elles peuvent désirer; mais aucun présent ne leur plaît à moins qu'il ne vienne de lui. Je ne sais si je dois voir seulement en lui un serviteur d'une rare intelligence, ou bien un grand magicien. Toujours est-il que je ne suis pas sans inquiétude pour l'argent public qui se trouve entre ses mains ²⁾. »

En effet, le jeune inspecteur courait de grands dangers de ce côté-là. Il avait été fort généreux envers ses amis, mais il l'avait été aux dépens du trésor, et comme sa fortune rapide n'avait pas manqué de faire des envieux, ses ennemis l'accusèrent un jour de malversation auprès du calife. Il fut sommé de se rendre sans retard au palais afin de montrer ses comptes et l'argent qui lui avait été confié. Il promit de venir; mais il se hâta d'aller trouver le vizir Ibn Ḥudair, son ami, et, lui ayant exposé franchement la difficile et périlleuse situation dans laquelle il se trouvait, il le pria de lui prêter l'argent qu'il lui fallait pour combler son déficit. Ibn Ḥudair lui donna à l'instant même la somme demandée. Alors Ibn Abī 'Āmir se rendit auprès du calife, et, lui montrant ses comptes ainsi que l'argent qui devait se trouver entre ses mains, il confondit ses

¹⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, p. 268; trad., p. 416—417; al-Maḳḳarī, t. II, p. 61.

²⁾ *Bayān*, t. II, texte, p. 268; trad., p. 417.

accusateurs. Croyant le faire tomber en disgrâce, ceux-ci lui avaient au contraire préparé un éclatant triomphe. Le calife les traita de calomniateurs et se répandit en éloges sur la capacité et la probité de l'inspecteur de la monnaie ¹⁾. Il le combla de dignités nouvelles. Au commencement de décembre de l'année 968, il lui donna le poste de curateur aux successions vacantes, et onze mois plus tard, celui de cadî de Séville et de Niebla; puis, le jeune 'Abd ar-Raḥmān étant venu à mourir, il le nomma intendant des biens de Hišām, qui était désormais l'héritier présomptif du trône (juillet 970). Ce n'était pas tout encore. En février 972, Ibn Abī 'Āmir fut nommé commandant du deuxième corps de la milice qui portait le nom de *šurṭa* et qui était chargée d'exercer la police dans la capitale ²⁾. A l'âge de trente et un ans, il cumulait donc cinq ou six postes importants et fort lucratifs ³⁾. Aussi vivait-il dans un luxe grandiose et presque princier. Le palais qu'il avait fait bâtir à ar-Ruṣāfa était d'une incomparable magnificence. Une armée de secrétaires et d'autres employés, choisis dans les rangs les plus élevés de la société, y mettait la vie et le mouvement. On y tenait table ouverte. La porte était sans cesse encombrée de sollicitateurs. Au reste, Ibn Abī 'Āmir saisissait chaque occasion qui pouvait servir à le rendre populaire, et il y réussissait complètement. Tout le monde vantait sa complaisance, sa courtoisie, sa générosité, la noblesse de son caractère; il n'y avait à ce sujet qu'une seule opinion ⁴⁾.

L'étudiant de Torrox était donc déjà parvenu à une haute fortune, mais il voulait monter plus haut encore, et ce qu'il jugeait surtout nécessaire pour atteindre ce but, c'était de se faire des amis parmi les généraux. Les affaires du Magrib lui en fournirent les moyens.

Dans ce pays, la guerre entre les partisans des Fāṭimides et ceux des Umayyades n'avait pas discontinué un seul instant, mais elle avait pris un autre caractère. 'Abd ar-Raḥmān III avait combattu les Fāṭimides pour préserver sa patrie d'une invasion étrangère. A l'époque dont nous parlons, ce péril n'existait plus. Les Fāṭimides

¹⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 269; trad., p. 417.

²⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 267—268; trad., p. 415—416.

³⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 260, l. 4; 270, l. 14 et 15; trad., p. 403, 419.

⁴⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 275; trad., p. 429.

avaient tourné leurs armes contre l'Égypte. Dans l'année 969, ils avaient conquis ce pays, et trois années plus tard, leur calife al-Mu'izz avait quitté al-Manṣūriya, la capitale de son empire, pour aller fixer sa résidence sur les bords du Nil, après avoir confié la vice-royauté de l'Ifrikiya et du Mağrib au prince ṣanhāğien Abu 'l-Futūḥ Yūsuf b. Zirī. Dès lors, l'Espagne n'avait plus rien à craindre des prétendus descendants de 'Alī, et comme les possessions africaines lui coûtaient plus qu'elles ne lui rapportaient, al-Ḥakam aurait peut-être agi sagement en décidant de les abandonner. Mais en le faisant, il aurait cru manquer à l'honneur, et au lieu de renoncer à ces domaines, il tâchait au contraire d'en reculer les frontières. Il faisait donc une guerre de conquête contre les princes de la dynastie d'Idrīs, qui tenaient pour les Fāṭimides.

Ḥasan Ibn Gennūn, qui régnait sur Tanger, Arzila et d'autres places du littoral, était de ce nombre. Il s'était déclaré tantôt pour les Umayyades, tantôt pour les Fāṭimides, selon que les uns ou les autres étaient les plus puissants; cependant, il avait plus de penchant pour ces derniers, qui lui paraissaient moins à craindre que les Umayyades dont les possessions touchaient aux siennes. Aussi s'était-il déclaré le premier de tous pour Abu 'l-Futūḥ, lorsque ce vice-roi fut venu dans le Mağrib, qu'il parcourut en vainqueur. Al-Ḥakam lui garda rancune à cause de sa défection, et après le départ d'Abu 'l-Futūḥ, il ordonna au général Ibn Ṭumlus ¹⁾ d'aller punir Ibn Gannūn et le réduire à l'obéissance. Au commencement du mois d'août de l'année 972, Ibn Ṭumlus s'embarqua donc avec une nombreuse armée, et, ayant attiré vers lui une grande partie de la garnison de Ceuta, il marcha contre Tanger. Ibn Gannūn, qui se trouvait dans cette ville, alla à sa rencontre; mais il essuya une déroute si complète qu'il ne put pas même songer à rentrer dans Tanger. Abandonnée ainsi à elle-même, cette ville se vit bientôt forcée de capituler et de se rendre à l'amiral umayyade qui bloquait son port, et de son côté, l'armée de terre s'empara de Dalūl ²⁾ et d'Arzila.

¹⁾ De son nom complet, Muḥammad b. Ḳāsim b. Ṭumlus. La vocalisation du dernier nom est indiquée par le manuscrit du *Bayān*. Le *Ḳāmūs*, suivi par le traducteur d'Ibn 'Idārī, vocalise Ṭamallas.

²⁾ Sur ce point, attesté par al-Bakrī, p. 164, cf. trad. du *Bayān*, t. II, p. 406, note 1.

Jusque-là, les troupes umaiyades avaient été victorieuses, mais la fortune changea pour elles. Ayant appelé de nouvelles levées sous ses drapeaux, Ibn Gannūn reprit l'offensive et marcha sur Tanger. Il battit Ibn Ṭumlus qui était allé à sa rencontre et qui trouva la mort sur le champ de bataille. Alors tous les autres princes idrīsides levèrent l'étendard de la révolte, et les officiers d'al-Ḥakam, qui s'étaient retirés dans Tanger, lui écrivirent que, s'ils ne recevaient pas sans retard des renforts, c'en était fait de la domination umaiyade au Maġrib.

Sentant la gravité du péril, al-Ḥakam résolut aussitôt d'envoyer en Afrique ses meilleures troupes et son meilleur général, le vaillant Ġālib. L'ayant fait venir à Cordoue: «Pars, Ġālib, lui dit-il; prends soin de ne revenir ici que vainqueur, et sache que tu ne pourras te faire pardonner une défaite qu'en mourant sur le champ de bataille. N'épargne pas l'argent; répands-le à pleines mains entre les partisans des rebelles. Détrône tous les Idrīsides et envoie-les en Espagne.»

Ġālib traversa le Détroit avec l'élite des troupes espagnoles. Il débarqua à Ḳaṣr Maṣmūda, entre Ceuta et Tanger, et se porta aussitôt en avant. Ibn Gannūn tenta de l'arrêter; cependant, il n'y eut pas de bataille proprement dite, mais seulement des escarmouches qui durèrent plusieurs jours, et pendant lesquelles Ġālib tâcha de corrompre les chefs de l'armée ennemie. Il y réussit. Séduits par l'or qu'on leur offrait, ainsi que par les superbes vêtements et les épées ornées de pierreries que l'on faisait briller à leurs yeux, les officiers d'Ibn Gannūn passèrent presque tous sous le drapeau umaiyade. L'idrīsīde n'eut d'autre parti à prendre que de se jeter dans une forteresse qui se trouvait sur la crête d'une montagne, non loin de Ceuta, et qui portait le nom fort bien choisi de *Rocher des aigles* ¹⁾.

Le calife reçut avec beaucoup de joie la nouvelle de ce premier succès; mais quand il apprit combien d'argent Ġālib avait dépensé

¹⁾ En arabe, *Ḥaġar an-nasr* ou *Ṣaḥrat an-nasr*. Cette forteresse fut fondée par une branche idrīsīde en 317 (929). Sur *Ḥaġar an-nasr* et sa fondation, cf. Ibn Ḥaukal, *Kitāb al-masālik wa'l-mamālik*, B. G. A., t. II, p. 56; al-Idrīsī, *Description...*, p. 203; al-Bakrī, *Description...*, p. 258 et 287; Ibn Ḥaldūn, *Iḥbar*, *Histoire des Berbères*, t. I, à l'index.

pour acheter les chefs berbères, il trouva que ce général avait un peu trop pris à la lettre la recommandation qu'il lui avait faite. En effet, soit qu'on gaspillât au Magrib les trésors de l'Etat, soit qu'on les volât, les dépenses que l'on portait au compte du calife passaient toute mesure. Voulant mettre un terme à ces prodigalités ou à ces brigandages, al-Ḥakam résolut d'envoyer au Magrib, en qualité de contrôleur général des finances, un homme d'une probité éprouvée. Son choix tomba sur Ibn Abī 'Āmir. Il le nomma cadi suprême¹⁾ du Magrib, en lui enjoignant de surveiller toutes les actions des généraux, et particulièrement leurs opérations financières. En même temps, il fit parvenir à ses officiers militaires et civils l'ordre de ne rien entreprendre sans avoir consulté préalablement Ibn Abī 'Āmir et de s'être assurés qu'il approuvait leurs plans.

Pour la première fois de sa vie, Ibn Abī 'Āmir se trouva ainsi mis en rapport avec l'armée et ses chefs. C'était justement ce qu'il désirait; mais il aurait préféré sans doute que la chose eût lieu dans d'autres circonstances et à d'autres conditions. La tâche qu'il avait à remplir était extrêmement difficile et délicate. Son propre intérêt lui commandait de s'attacher les généraux, et cependant il avait été envoyé dans le camp pour exercer sur eux une surveillance toujours plus ou moins odieuse. Grâce à la rare adresse dont lui seul possédait le secret, il sut toutefois se tirer d'affaire et concilier son intérêt avec son devoir. Il s'acquitta de sa mission à l'entière satisfaction du calife; mais il le fit avec tant de ménagements pour les officiers, que ceux-ci, au lieu de le prendre en haine, comme on aurait pu le craindre, ne tarissaient pas d'éloges sur lui. En même temps, il forma des liaisons avec les princes africains et les chefs des tribus berbères, liaisons qui dans la suite lui furent fort utiles. Il s'accoutuma aussi à la vie des camps, et il gagna l'affection des soldats auxquels un instinct secret disait peut-être qu'il y avait dans ce cadi l'étoffe d'un guerrier.

Cependant Ġālib, après avoir soumis tous les autres Idrisides, était allé assiéger Ibn Gannūn dans son «Rocher des aigles», et comme ce château était, sinon inexpugnable, du moins fort difficile à prendre, le calife avait envoyé au Magrib des troupes nouvelles, tirées

¹⁾ Ḳādi 'l-Ḳudāt.

des garnisons qui couvraient les frontières septentrionales de l'empire, et commandées par le vizir Yaḥyā b. Muḥammad at-Tuḡībī, le vice-roi de la Frontière Supérieure. Ce renfort étant arrivé en octobre 973, le siège fut poussé avec tant de vigueur qu'Ibn Gannūn fut obligé de capituler (vers la fin de février 974). Il demanda et obtint que lui, sa famille et ses soldats auraient la vie sauve, et qu'on leur laisserait leurs biens; mais il dut consentir à livrer sa forteresse et s'engager à se rendre à Cordoue.

Le Maḡrib pacifié, Ġālib repassa le Détroit, accompagné de tous les princes idrisides. Le calife et les notables de Cordoue allèrent au devant du vainqueur, et l'entrée triomphale de Ġālib fut une des plus belles dont la capitale des Umayyades eût jamais été témoin (21 septembre 974). Au reste, le calife se montra fort généreux envers les vaincus et surtout envers Ibn Gannūn. Il lui prodigua des cadeaux de toute sorte, et comme ses soldats, qui étaient au nombre de sept cents, étaient renommés pour leur bravoure, il les prit à son service et fit inscrire leurs noms sur les rôles de l'armée ¹⁾.

L'entrée de Ġālib dans la capitale avait été le dernier beau jour dans la vie du calife. Peu de temps après, vers le mois de décembre, il eut une grave attaque d'apoplexie ²⁾. Sentant lui-même que sa fin approchait, il ne s'occupa plus que de bonnes œuvres. Il affranchit une centaine de ses esclaves, réduisit d'un sixième les contributions royales dans les provinces espagnoles de l'empire et ordonna que le loyer des boutiques des selliers de Cordoue, lesquelles lui appartenaient, fût remis régulièrement et à perpétuité aux maîtres chargés de l'instruction des enfants pauvres ³⁾. Quant aux affaires d'Etat, dont il ne pouvait plus s'occuper qu'à de rares intervalles, il en abandonna la direction au vizir al-Muḥḡafī ⁴⁾, et l'on fut bientôt à même de s'apercevoir qu'une autre main tenait le gouvernail. Plus économe que son maître, al-Muḥḡafī trouva que

¹⁾ Cf. sur ces événements Ibn 'Iḡārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 260—265, 268, 269; trad., p. 404—411, 416, 417—418; Ibn Abī Zar', *Rauḡ al-kirḡās*, p. 56—58; Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, *Histoire des Berbères*, t. II, p. 149—151; t. III, p. 215, 216 de la traduction.

²⁾ Ibn 'Iḡārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 265, 276, l. 3; trad., p. 411, 429.

³⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 265; trad., p. 411.

⁴⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 269, 276; trad., p. 418, 429.

l'administration des provinces africaines et l'entretien des princes idrisides coûtaient trop à l'Etat. Par conséquent, après avoir fait prendre à ces derniers l'engagement de ne plus rentrer au Magrib, il les fit partir pour Tunis, d'où ils se rendirent à Alexandrie ¹⁾, et, ayant rappelé en Espagne le vizir Yaḥyā b. Muḥammad at-Tuḡībī, qui depuis le départ de Ġālib avait été vice-roi des possessions africaines, il confia le gouvernement de ces dernières aux deux princes indigènes Ġāfar et Yaḥyā, fils de ʿAlī b. Ḥamdūn ²⁾. Cette dernière mesure lui était dictée non seulement par une sage économie, mais aussi par la crainte que lui inspiraient les chrétiens du Nord. Enhardis par la maladie du calife et par l'absence de ses meilleures troupes, ceux-ci avaient recommencé les hostilités dans le printemps de l'année 975, et, aidés par Abu ʿl-Aḥmaṣ Maʿn, de la famille des Tuḡbīdides de Saragosse, ils avaient mis le siège devant plusieurs forteresses musulmanes ³⁾. Al-Muṣṣaḥfī jugea avec raison que, dans ces circonstances, il devait avant tout pourvoir à la défense du pays, et quand le brave Yaḥyā b. Muḥammad fut de retour, il se hâta de le nommer de nouveau vice-roi de la Frontière Supérieure ⁴⁾.

Quant au calife, une seule pensée l'occupait entièrement pendant les derniers mois de sa vie: celle d'assurer sa succession à son fils encore enfant. Avant son avènement au trône, il n'avait pas vu se réaliser son vœu le plus cher, celui d'être père, et comme il était déjà assez avancé en âge, il désespérait presque de le devenir, lorsque, dans l'année 962, Aurore (Ṣubḥ) lui donna un fils qui reçut le nom de ʿAbd ar-Raḥmān. Trois années plus tard, elle lui en donna un autre, Hiṣām. La joie que la naissance de ces deux enfants causa au calife fut immense, et c'est de cette époque que datait l'influence presque illimitée qu'Aurore exerçait sur l'esprit de son époux ⁵⁾. Mais sa joie fut bientôt troublée. Son fils aîné, l'espoir de sa vieillesse, mourut en bas âge. Il ne lui restait maintenant que

¹⁾ Cf. Ibn Abī Zarʿ, *Rauḍ al-ḫirṭūs*, p. 58; Ibn Ḥaldūn, *Ibar, Histoire des Berbères*, t. II, p. 152 de la traduction.

²⁾ Cf. Ibn ʿIdārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 265; trad., p. 412; Ibn Ḥaldūn, *Ibar, Histoire des Berbères*, t. II, p. 151, 152 et surtout t. III, p. 216.

³⁾ Ibn ʿIdārī, t. II, texte, p. 265; trad., p. 411; comparez Ibn Ḥaldūn, *Ibar, Histoire des Berbères*, t. III, p. 216.

⁴⁾ Ibn ʿIdārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 266; trad. p. 413.

⁵⁾ *Ibid.*, t. II, texte, p. 251, 252, 253; trad., p. 389, 391, 392.

Hišām, et il se demandait avec anxiété si ses sujets, au lieu de reconnaître cet enfant pour leur souverain, ne donneraient pas plutôt la couronne à un de ses oncles. Cette inquiétude était assez naturelle. Jamais encore un roi mineur ne s'était assis sur le trône de Cordoue, et l'idée d'une régence répugnait extrêmement aux Arabes. Pourtant, al-Ḥakam n'aurait voulu pour rien au monde qu'un autre que son fils lui succédât, et d'ailleurs une vieille prophétie disait que la dynastie umayyade tomberait aussitôt que la succession sortirait de la ligne directe¹⁾.

Pour assurer le trône à son fils, le calife ne voyait d'autre moyen que de lui faire prêter serment le plus tôt possible. Par conséquent, il convoqua les grands du royaume à une séance solennelle qui aurait lieu le 5 février 976. Au jour fixé, il annonça son intention à l'assemblée, en invitant tous ceux qui en faisaient partie à signer un acte par lequel Hišām était déclaré l'héritier du trône. Personne n'osa refuser sa signature, et alors le calife chargea Ibn Abi 'Āmir et le secrétaire d'Etat Maisūr, un affranchi d'Aurore²⁾, de faire faire plusieurs copies de cet acte et de les envoyer dans les provinces espagnoles et africaines, et d'inviter non seulement les notables, mais encore les hommes du peuple, à y apposer leurs signatures³⁾. Cet ordre fut exécuté sur-le-champ et comme on craignait trop le calife pour oser lui désobéir, les signatures ne firent défaut nulle part. En outre, le nom de Hišām fut prononcé désormais dans les prières publiques, et quand al-Ḥakam mourut (1er octobre 976⁴⁾), il emporta dans la tombe la ferme conviction que son fils lui succéderait, et qu'au besoin, al-Muṣḥāfi et Ibn Abi 'Āmir, lequel venait d'être nommé majordome⁵⁾, sauraient faire respecter par les Andalous le serment qu'ils avaient prêté.

1) Cf. al-Maḥḥarī, *Nafh at-tīb (Analectes...)*, t. II, p. 59.

2) Ibn 'Idāri l'appelle al-Ġa'farī. Ġa'far était un «nom de guerre» qu'al-Ḥakam avait donné à Ṣubḥ (cf. Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 269, dern. ligne; trad., p. 418), et c'est pour cette raison que ses affranchis portaient le surnom d'al-Ġa'farī ou d'al-Ġu'aifirī (Ġu'aifir est le diminutif de Ġa'far). On sait que les califes, tant à Bagdad qu'ailleurs, aimaient à donner des noms d'hommes aux femmes de leurs harems.

3) Cf. Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 265, 266; trad., p. 413.

4) *Ibid.*, t. II, texte, p. 249; trad., p. 385. A la page 269 du texte (418 de la trad.), on lit ramaḍān au lieu de ṣafar: c'est une faute.

5) *Ibid.*, t. II, texte, p. 268; trad., p. 416.

CHAPITRE VII.

Al-Ḥakam avait rendu le dernier soupir entre les bras de ses deux principaux eunuques, Fā'ik et Ğauḍar. Eux exceptés, tout le monde ignorait encore qu'il avait cessé de vivre. Ils résolurent de tenir sa mort secrète et se consultèrent sur le parti à prendre.

Quoique esclaves, ces deux eunuques, dont l'un portait le titre de maître de la garde-robe, l'autre celui de grand fauconnier, étaient des grands seigneurs, des hommes puissants. Ils avaient à leur service une foule de serviteurs armés qu'ils payaient, et qui n'étaient ni eunuques ni esclaves. En outre, ils avaient sous leurs ordres un corps de mille eunuques slaves, tous esclaves du calife, mais en même temps fort riches, car ils possédaient de grosses terres et des palais. Ce corps, qui passait pour le plus bel ornement de la cour, jouissait de privilèges énormes. Ses membres opprimaient et maltraitaient les Cordouans de toutes les manières, et le calife, malgré son amour pour la justice, avait toujours fermé les yeux sur leurs délits et même sur leurs crimes. A ceux qui appelaient son attention sur les violences dont ils se rendaient coupables, il avait répondu invariablement : « Ces hommes sont les gardiens de mon harem ; ils ont toute ma confiance et il m'est impossible de les réprimander sans cesse ; mais je me tiens convaincu que si mes sujets les traitent avec douceur et avec respect, comme il est de leur devoir, ils n'auront pas à se plaindre d'eux. » Un tel excès de bonté avait rendu les Slaves vains et orgueilleux. Ils se considéraient comme le corps le plus puissant de l'État, et leurs chefs, Fā'ik et Ğauḍar, s'imaginaient que le choix du nouveau calife dépendait d'eux seuls.

Or, ni l'un ni l'autre ne voulaient de Hišām. Si cet enfant montait sur le trône, le ministre al-Muṣḥafī, qu'ils n'aimaient pas, régnerait de fait, et leur influence serait à peu près nulle. La nation, il est vrai, avait déjà prêté serment à Hišām, mais les deux eunuques appréciaient un serment politique à sa juste valeur, et ils

savaient que la plupart de ceux qui avaient juré l'avaient fait à contre-cœur. Ils n'ignoraient pas non plus que l'opinion publique repoussait l'idée d'une régence, et que bien peu de gens aimeraient à voir monter sur le trône un chef temporel et spirituel qui n'avait pas encore atteint sa douzième année. D'un autre côté, ils espéraient regagner facilement une popularité fort compromise, si, répondant au vœu général, ils donnaient la couronne à un prince d'un âge plus mûr. Joignez-y que ce prince, qui leur devrait son élévation, leur serait attaché par les liens de la reconnaissance, et qu'ils pouvaient se flatter de l'espoir de gouverner l'Etat sous son nom.

Ils résolurent donc bien vite d'écarter Hišām. Ils tombèrent aussi d'accord pour donner la couronne à son oncle al-Muġīra, qui comptait alors vingt-sept ans, à la condition toutefois que celui-ci nommerait son neveu son successeur, car ils ne voulaient pas avoir l'air de mettre tout à fait de côté les dernières volontés de leur ancien maître.

Ces points arrêtés: «Il faut maintenant faire venir al-Muṣḥafī, dit Ġauḍar; nous lui couperons la tête, après quoi nous pourrons exécuter nos projets.» Mais l'idée de ce meurtre fit frémir Fā'ik, qui, moins prévoyant que son collègue, était en revanche plus humain. «Bon Dieu! s'écria-t-il; comment, mon frère ¹⁾, tu veux tuer le secrétaire de notre maître, sans qu'il ait fait rien qui mérite la mort? Gardons-nous de commencer par répandre un sang innocent! A mon avis, al-Muṣḥafī n'est pas dangereux, et je crois qu'il n'entravera pas nos projets.» Ġauḍar ne fut pas de cette opinion; mais comme Fā'ik était son supérieur, il fut obligé de lui céder. On résolut donc de gagner al-Muṣḥafī par la douceur et on le fit venir au palais.

Quand il y fut arrivé, les deux eunuques l'informèrent de la mort du calife, et, lui ayant communiqué le projet qu'ils avaient formé, il lui demandèrent son concours.

Le plan des eunuques répugnait extrêmement au ministre; mais comme il les connaissait et qu'il savait ce dont ils étaient capables, il feignit de l'approuver. «Votre projet, leur dit-il, est sans doute

¹⁾ Rien ne nous autorise à croire que Fā'ik et Ġauḍar fussent réellement frères; mais les eunuques se donnaient ordinairement ce nom. Voyez le passage d'Ibn al-Ḥaṭīb cité dans Dozy, *Recherches*, t. I de la 1^{re} édition, p. 37, dans la note. — Cf. aussi trad. du *Bayān*, t. II, p. 432, note 1.

le meilleur que l'on puisse former. Exécutez-le; moi et mes amis, nous vous aiderons de tout notre pouvoir. Vous feriez bien, toutefois, de vous assurer de l'assentiment des grands du royaume; ce serait le meilleur moyen pour empêcher une révolte. Quant à moi, ma conduite est toute tracée: je garderai la porte du palais et j'attendrai vos ordres.»

Ayant réussi de cette manière à inspirer aux eunuques une fausse sécurité, al-Muṣḥafī convoqua ses amis, à savoir son neveu Hišām, Ibn Abī ʿĀmir, Ziyād b. Aflaḥ (un client d'al-Ḥaḥam II), Kāsim b. Muḥammad (le fils du général Ibn Ṭumlus qui avait péri en Afrique en combattant contre Ibn Gannūn), et quelques autres personnages influents. Il fit venir aussi les capitaines des troupes espagnoles et les chefs du contingent africain sur lequel il comptait le plus, celui des Banū Bīrẓāl. Puis, tous ses partisans étant réunis, il les instruisit de la mort du calife et du projet des eunuques; après quoi il continua en ces termes: «Si Hišām monte sur le trône, nous n'aurons rien à redouter et nous pourrons faire tout ce que nous voudrions; mais si al-Muḡīra l'emporte, nous perdrons nos postes et peut-être la vie, car ce prince nous hait.»

Toute l'assemblée fut de son avis, et on lui conseilla de faire échouer le projet des eunuques en faisant tuer al-Muḡīra avant que celui-ci eût été instruit de la mort de son frère. Al-Muṣḥafī approuva ce projet; mais quand il demanda qui se chargerait de l'exécuter, il ne reçut point de réponse. Personne ne voulait se souiller d'un tel assassinat.

Ibn Abī ʿĀmir prit alors la parole. «Je crains, dit-il, que nos affaires ne tournent mal. Nous sommes les amis du chef que voici; ce qu'il commande, il faut le faire, et puisque personne d'entre vous ne veut se charger de cette entreprise, je m'en charge, moi, pourvu toutefois que notre chef y consente. Ne craignez donc rien et ayez confiance en moi.»

Ces paroles excitèrent une surprise générale. On ne s'attendait pas à voir un fonctionnaire civil se présenter pour accomplir un meurtre que des guerriers accoutumés à la vue du sang et du carnage n'osaient pas commettre. On accepta toutefois son offre avec empressement, et on lui dit: «Tu as raison, après tout, de te charger de l'exécution de ce projet. Comme tu as l'honneur d'être admis dans

l'intimité du calife Hišām et que tu jouis aussi de l'estime de plusieurs autres membres de la famille royale, personne ne pourrait remplir aussi bien que toi une tâche aussi délicate.»

Ibn Abī ʿĀmir monta donc à cheval, et, accompagné du général Badr (un client de ʿAbd ar-Rahmān III), de cent gardes du corps et de quelques escadrons espagnols, il se rendit vers le palais d'al-Muġīra. Quand il y fut arrivé, il posta les gardes du corps à la porte, fit cerner le palais par les autres troupes, et, pénétrant seul dans la salle où se trouvait le prince, il lui dit que le calife n'était plus et que Hišām lui avait succédé. «Cependant, ajouta-t-il, les vizirs craignent que tu ne sois mécontent d'un tel arrangement, et ils m'ont envoyé auprès de toi pour te demander ce que tu en penses.»

Le prince pâlit à ces paroles. Il ne comprenait que trop bien ce qu'elles signifiaient, et, voyant déjà le glaive suspendu sur sa tête, il dit d'une voix tremblante: «La mort de mon frère m'afflige plus que je ne puis te le dire; mais j'apprends avec satisfaction que mon neveu lui a succédé. Que son règne soit long et heureux! Quant à ceux qui t'ont envoyé vers moi, dis-leur que je leur obéirai en toutes choses et que je tiendrai le serment que j'ai déjà prêté à Hišām. Exige de moi toutes les garanties que tu voudras; mais si tu es venu pour autre chose encore, je te supplie d'avoir pitié de moi. Ah! je t'en conjure par l'Eternel, épargne mes jours et réfléchis mûrement à ce que tu vas faire!»

Ibn Abī ʿĀmir eut pitié de la jeunesse du prince, et, se laissant gagner par son air candide, il crut à la sincérité de ses protestations. Il n'avait pas reculé devant l'idée d'un meurtre qu'il jugeait nécessaire au bien de l'Etat et à ses propres intérêts, mais il ne voulait pas souiller ses mains du sang d'un homme qu'il ne croyait pas à craindre. Il écrivit donc à al-Muṣḥafī pour lui dire qu'il avait trouvé le prince dans les meilleures dispositions, qu'il n'y avait rien à redouter de sa part, et que par conséquent il demandait l'autorisation de lui laisser la vie. Il chargea un soldat d'aller porter ce billet au ministre. Bientôt après, ce soldat revint avec la réponse d'al-Muṣḥafī. Elle était conçue en ces termes: «Tu gâtes tout par tes scrupules et je commence à croire que tu nous as trompés. Fais ton devoir, sinon nous enverrons un autre à ta place.»

Ibn Abī ʿĀmir montra au prince ce billet qui contenait son arrêt

de mort; puis, ne voulant pas être témoin de l'acte horrible qui allait s'accomplir, il quitta la salle et ordonna aux soldats d'y entrer. Sachant ce qu'ils avaient à faire, ceux-ci étranglèrent le prince, et, ayant suspendu son cadavre dans un cabinet contigu, ils dirent aux domestiques que le prince s'était pendu alors qu'ils voulaient le forcer d'aller rendre hommage à son neveu. Bientôt après, ils reçurent d'Ibn Abī 'Āmir l'ordre d'enterrer le cadavre dans la salle et d'en murer les portes.

Sa tâche accomplie, Ibn Abī 'Āmir retourna auprès du ministre et lui dit qui ses ordres avaient été exécutés. Al-Muṣḥafī le remercia avec effusion, et pour lui montrer sa reconnaissance, il le fit asseoir à ses côtés.

Fā'iḳ et Ğauḍar ne tardèrent pas à apprendre qu'al-Muṣḥafī les avait trompés et qu'il avait déjoué leur projet. L'un et l'autre, mais Ğauḍar surtout, étaient furieux. «Tu vois maintenant, dit-il à son collègue, que j'avais raison lorsque je soutenais qu'avant tout il fallait nous débarrasser d'al-Muṣḥafī; mais tu n'as pas voulu me croire.» Cependant ils furent obligés de faire bonne mine à mauvais jeu, et, étant venus trouver al-Muṣḥafī, ils lui firent leurs excuses en disant qu'ils avaient été mal inspirés et que son plan valait beaucoup mieux que le leur. Le ministre, qui les haïssait autant qu'il était haï par eux, mais qui en ce moment ne pouvait pas songer encore à les punir, fit semblant d'agréer leurs explications, de sorte qu'en apparence du moins, la paix était rétablie entre eux et lui ¹).

Dans la matinée du lendemain, lundi 2 octobre, les habitants de Cordoue reçurent l'ordre de se rendre au palais. Quand ils y furent arrivés, ils trouvèrent le jeune calife dans la salle du trône. Près de lui se tenait al-Muṣḥafī, qui avait Fā'iḳ à sa droite et Ğauḍar à sa gauche. Les autres dignitaires étaient aussi à leurs places. Le cadi Ibn as-Salīm fit d'abord prêter le serment par les oncles et les cousins du monarque, puis par les vizirs, les serviteurs de la cour, les principaux Kuraïšites et les notables de la capitale. Cela fait, Ibn Abī 'Āmir fut chargé de le faire prêter par le reste de

¹) Tout ce qui précède suit en détail Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, p. 276—279; trad., p. 430—435. Cf. aussi al-Maḥḥarī, *Nafḥ at-ṭib (Analectes...)*, t. II, p. 59, 60.

l'assemblée. La chose n'était pas aisée, car il y avait des réfractaires; mais grâce à son éloquence et à son talent de persuasion, Ibn Abī 'Āmir réussit à le mener à bonne fin, de sorte qu'il y eut à peine deux ou trois personnes qui persistèrent dans leur refus. Aussi tout le monde fut d'accord pour louer le tact et l'habileté dont l'inspecteur de la monnaie avait fait preuve à cette occasion ¹⁾.

Jusque-là, tout avait réussi à al-Muṣṣḥafī et à ses partisans, et l'avenir semblait sans nuages. Le peuple, à en juger par son attitude calme et résignée, s'était accoutumé à l'idée d'une régence, qui naguère lui inspirait tant d'aversion et d'effroi. Mais ces apparences étaient trompeuses; le feu couvait sous la cendre. On maudissait en secret les grands seigneurs avides et ambitieux qui s'étaient emparés du pouvoir et qui avaient inauguré leur règne par le meurtre de l'infortuné al-Muġīra. Les eunuques slaves prirent grand soin de fomenter le mécontentement des habitants de la capitale, et en peu de temps il devint tel que d'un instant à l'autre, il pouvait se changer en révolte. Ibn Abī 'Āmir, qui ne se faisait pas illusion sur cette disposition des esprits, conseilla alors à al-Muṣṣḥafī d'intimider le peuple par une promenade militaire, de réveiller chez lui l'amour qu'il avait toujours eu pour ses monarques en lui montrant le jeune calife, et de le contenter par l'abolition de quelque impôt. Le ministre ayant approuvé ces propositions, on résolut que le calife se montrerait au peuple le samedi 7 octobre. Dans la matinée de ce jour, al-Muṣṣḥafī, qui jusque-là n'avait porté que le titre de vizir, fut nommé, ou plutôt se nomma lui-même *ḥāġīb*, ou premier ministre, tandis qu'Ibn Abī 'Āmir, conformément à la volonté expresse d'Aurore ²⁾, fut promu à la dignité de vizir, à la charge de gouverner l'Etat conjointement avec al-Muṣṣḥafī. Ensuite Hiṣām II parcourut à cheval les rues de la capitale, entouré d'un nombre immense de soldats et accompagné d'Ibn Abī 'Āmir. En même temps, on publia un décret en vertu duquel l'impôt sur l'huile, l'un des plus odieux et qui pesait principalement sur les classes inférieures, fut aboli. Ces mesures, la dernière surtout, pro-

¹⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, p. 270, 280; trad., p. 419—420, 435; Ibn al-Abbār, *Ḥulla* (Notices...), p. 141.

²⁾ Cf. al-Maḥḥarī, *Nafḥ at-ṭīb* (*Analectes...*), t. II, p. 60.

duisirent l'effet qu'on s'en était promis, et comme Ibn Abī ʿĀmir prit soin de faire dire par ses amis que c'était lui qui avait conseillé l'abolition de l'impôt sur l'huile, le peuple des rues, celui qui fait les émeutes, le proclama un véritable ami des pauvres ¹⁾.

Les eunuques, toutefois, continuaient à ourdir des complots, et al-Muṣḥafī fut informé par ses espions que des personnes fort suspectes et qui semblaient servir d'intermédiaires entre les eunuques et leurs amis du dehors, passaient et repassaient sans cesse par la Porte de Fer. Afin de rendre la surveillance plus facile, le premier ministre fit murer cette porte, de manière qu'on ne pouvait plus entrer dans le palais que par celle dite Bāb as-Sudda. En outre, il pria Ibn Abī ʿĀmir de faire tous ses efforts pour enlever à Fā'ik et à Ğauḍar leurs serviteurs armés qui n'étaient ni eunuques ni esclaves. Ibn Abī ʿĀmir le lui promit, et à force d'argent et de promesses, il y réussit si bien que cinq cents hommes quittèrent le service des deux eunuques pour le sien. Comme il pouvait compter en outre sur l'appui du corps africain des Banū Birzāl, sa puissance était bien plus grande que celle de ses adversaires. Ğauḍar le comprit, et fort mécontent de ce qui se passait, il offrit sa démission de grand fauconnier et demanda la permission de quitter le palais califien. Ce n'était qu'une ruse. Croyant qu'on ne pouvait se passer de ses services, il se tenait pour assuré que sa demande ne serait pas agréée, et qu'alors il aurait l'occasion de dicter à ses adversaires les conditions auxquelles il consentait à rester à son poste. Son espoir fut trompé. Contre son attente, sa démission fut acceptée. Ses partisans en furent exaspérés outre mesure; ils se répandirent en invectives et en menaces contre al-Muṣḥafī et contre Ibn Abī ʿĀmir. Un de leurs chefs, ad-Durrī, le majordome en second, se signala surtout par la violence de ses discours. Alors al-Muṣḥafī chargea Ibn Abī ʿĀmir de chercher un moyen quelconque pour le débarrasser de cet homme. Ce moyen n'était pas difficile à trouver. Ad-Durrī était seigneur de Baeza, et les habitants de ce district avaient fort à souffrir de la tyrannie et de la rapacité des intendants de leur maître. Ibn Abī ʿĀmir profita de cette circonstance. Il fit dire secrètement aux habitants de Baeza que s'ils voulaient

¹⁾ Cf. Ibn ʿIdārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 275, 276; trad., p. 429.

venir porter plainte contre leur seigneur et ses employés, ils pouvaient être assurés que le gouvernement leur donnerait raison. Ils ne manquèrent pas de le faire, et ad-Durrī fut sommé par un ordre du calife de se rendre à l'hôtel du vizirat afin d'y être confronté avec ses sujets. Il obéit; mais arrivé à l'hôtel et voyant qu'on y avait déployé un grand appareil militaire, il craignit pour sa vie et voulut retourner sur ses pas. Ibn Abī 'Āmir l'en empêcha en le saisissant au collet. Une lutte s'ensuivit, pendant laquelle ad-Durrī tira son adversaire par la barbe. Alors Ibn Abī 'Āmir appela les soldats à son secours. Les troupes espagnoles ne bougèrent pas; elles respectaient trop ad-Durrī pour oser porter la main sur lui; mais les Banū Birzāl, qui ne partageaient pas leurs scrupules, accoururent en toute hâte, arrêchèrent ad-Durrī et se mirent à le maltraiter. Un coup de plat de sabre lui fit perdre connaissance. On le porta aussitôt à sa demeure où on l'acheva pendant la nuit.

Sentant que par ce meurtre ils s'étaient brouillés irrémédiablement avec les Slaves, les deux ministres prirent à l'instant même une mesure décisive. Fā'ik et ses amis reçurent l'ordre, de la part du calife, de quitter sur-le-champ le palais; puis on leur intenta des procès pour malversations, et ils furent condamnés à des amendes fort considérables, qui, en les appauvrissant, les mirent hors d'état de nuire désormais aux ministres. A l'égard de Fā'ik, que l'on jugeait le plus dangereux de tous, l'on montra encore plus de rigueur. Il fut exilé dans une des îles Baléares, où il mourut quelque temps après. Quant aux eunuques qui s'étaient moins compromis, on leur laissa leurs emplois, et l'un d'entre eux, Sukr, fut nommé chef du palais et des gardes du corps.

Ces mesures, quoique prises par les duumvirs dans leur propre intérêt, les rendaient cependant populaires. La haine que les Cordouans portaient aux Slaves dont ils avaient eu tant à souffrir, était immense, et ils se réjouirent fort de leur ruine ¹⁾.

D'un autre côté toutefois, le gouvernement excitait de violents murmures par son inaction vis-à-vis des chrétiens du Nord. Ces derniers, qui comme nous l'avons dit, avaient recommencé les

¹⁾ Sur tous ces événements, la seule source est Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, p. 280, 281; trad., p. 435—438.

hostilités à l'époque où al-Ḥakam II était tombé malade, devenaient de plus en plus audacieux et poussaient même des expéditions hardies jusqu'aux portes de Cordoue. Al-Muṣḥafī ne manquait, pour les repousser, ni d'argent ni de troupes; mais ne comprenant rien à la guerre, il ne faisait presque rien pour la défense du pays. La sultane Aurore s'alarmait avec raison et des progrès des chrétiens et du mécontentement des Andalous qui en était la suite. Elle communiqua ses craintes à Ibn Abī 'Āmir, qui de son côté s'indignait depuis longtemps de la faiblesse et de l'incapacité de son collègue, mais qui rassura la sultane en lui disant que s'il réussissait à obtenir de l'argent et le commandement de l'armée, il était certain de battre l'ennemi ¹⁾. A la suite de cet entretien, il montra clairement à son collègue que, s'il persistait dans son inaction, le pouvoir lui échapperait sous peu, et qu'il était non seulement de son devoir, mais encore de son intérêt, de prendre sans retard des mesures énergiques. Al-Muṣḥafī, qui sentait qu'il avait raison, rassembla alors les vizirs et leur proposa d'envoyer une armée contre les chrétiens. Cette proposition, combattue par quelques-uns, fut approuvée par la majorité; il s'agissait seulement de savoir qui commanderait l'armée, et la responsabilité dans cette circonstance paraissait si grande aux vizirs qu'aucun d'entre eux ne voulait la prendre sur lui. «Je me charge de commander les troupes, dit alors Ibn Abī 'Āmir, mais à la condition que j'aie la liberté de les choisir moi-même, et qu'on me donnera un subside de cent mille pièces d'or.» Cette somme parut exorbitante à un vizir et il le dit: «Eh bien! s'écria alors Ibn Abī 'Āmir, prends-en deux cent mille, toi, et mets-toi à la tête de l'armée si tu l'oses!» L'autre ne l'osa pas et l'on résolut de confier le commandement à Ibn Abī 'Āmir et de lui donner l'argent qu'il demandait.

Ayant choisi pour l'accompagner les meilleures troupes de l'empire, le vizir se mit en campagne vers la fin du mois de février de l'année 977. Il franchit la frontière et mit le siège devant la forteresse de los Baños, une de celles que Ramiro II avait fait rebâter après sa glorieuse victoire de Simancas ²⁾. S'étant rendu maître du

¹⁾ Cf. Ibn al-Abbār, *Ḥulla* (Notices...), p. 148.

²⁾ Les historiens arabes donnent à cette forteresse le nom d'al-Ḥamma.

faubourg, il fit un ample butin, et vers le milieu d'avril il retourna à Cordoue avec un grand nombre de prisonniers.

Le résultat de cette campagne, bien que peu important au fond, causa cependant une grande joie dans la capitale, ce qui, dans les circonstances données, était assez naturel. Pour la première fois depuis le commencement de la guerre, l'armée musulmane avait repris l'offensive et donné une leçon à l'ennemi, leçon dont celui-ci se souvint si bien que dans la suite il ne s'avisa plus de venir troubler le sommeil des Cordouans. C'était beaucoup aux yeux de ces derniers, et pour le moment ils ne demandaient rien de plus; mais s'ils s'exagéraient peut-être les succès obtenus, il est impossible de méconnaître la grande importance que cette campagne avait eue pour Ibn Abī 'Āmir lui-même. Voulant gagner l'affection de l'armée, qui peut-être avait encore une certaine défiance pour cet ex-cadi transformé en général, il lui avait prodigué l'or qu'il avait reçu à titre de subside, et, pendant toute la durée de la campagne, il avait tenu table ouverte. Son projet lui avait pleinement réussi. Officiers et soldats s'extasiaient sur l'affabilité du vizir, sur sa libéralité et jusque sur les talents de ses cuisiniers. Dorénavant, il pouvait compter sur leur dévouement; pourvu qu'il continuât à récompenser largement leurs services, ils étaient à lui de corps et d'âme ¹⁾.

C'est la traduction littérale de Balneos, comme écrit Sampiro (c. 23), aujourd'hui los Baños. Sur la première campagne d'Ibn Abī 'Āmir, cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, p. 282; trad., p. 439.

¹⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, p. 281—282; trad., p. 437—439; al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-ṭib (Analectes...)*, t. II, p. 60—61.

CHAPITRE VIII.

Au fur et à mesure que la puissance d'Ibn Abī 'Āmir augmentait, al-Muṣṣafī perdait de son crédit. Cet homme avait peu de mérite. Il était d'humble naissance, mais comme son père, un berbère du pays valencien, avait été le précepteur d'al-Ḥakam, ce prince avait de bonne heure reporté sur le fils l'affection et l'estime qu'il avait eues pour le père. Al-Muṣṣafī avait d'ailleurs les talents qu'al-Ḥakam appréciait le plus : il était homme de lettres et poète. Sa fortune avait été merveilleuse. D'abord secrétaire intime d'al-Ḥakam, il était devenu successivement commandant du deuxième corps de la *ṣurta*, gouverneur de Majorque et premier secrétaire d'Etat ¹). Mais il n'avait pas su se faire des amis. Il avait toute la morgue d'un parvenu ; son insupportable orgueil blessait les nobles qui le méprisaient à cause de sa basse extraction. Devenu premier ministre, il avait semblé d'abord vouloir se corriger de ce défaut ; mais bientôt après, il avait repris ses manières hautaines ²). Sa probité était plus que suspecte. Peu de fonctionnaires, il est vrai, étaient alors à l'abri d'un tel reproche ; aussi lui eût-on pardonné peut-être ses concussions manifestes, s'il eût consenti à partager ses dépouilles avec d'autres ; mais il gardait tout pour lui, et c'est ce qu'on ne lui pardonnait pas ³). On l'accusait en outre de népotisme ; presque tous les postes importants étaient entre les mains de ses fils et de ses neveux ⁴). Quant aux talents requis dans un homme d'Etat, al-Muṣṣafī n'en possédait aucun. Dans toutes les circonstances qui

¹) Cf. Ibn al-Abbār, *Ḥulla* (Notices...), p. 141, 142; Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muṣṣafī*, t. II, texte, p. 231, 271; trad., p. 356, 420. — En plus des références données ici sur al-Muṣṣafī, de son nom complet Abu 'l-Ḥasan 'Āfar b. 'Uṭmān b. Naṣr al-Ḳaisī, on peut consulter la notice que lui consacre aḍ-Ḍabbī dans sa *Buṣyat al-multamis*, n° 614, p. 240.

²) Cf. al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-ṭīb* (Analectes...), t. II, p. 60.

³) *Ibid.*, *ibid.*

⁴) Ibn al-Abbār, *Ḥulla* (Notices...), p. 142.

sortaient du commun des choses, il ne savait jamais que résoudre ou que faire; d'autres personnes devaient alors penser et agir pour lui, et ordinairement il s'adressait à Ibn Abī 'Āmir. Ce dernier se contenterait-il longtemps du rôle de confident et de conseiller qu'al-Muṣḥafī lui faisait jouer? Des esprits clairvoyants en doutaient: ils croyaient s'apercevoir que le moment n'était pas loin où Ibn Abī 'Āmir voudrait être premier ministre de nom, comme il l'était de fait.

Ils ne se trompaient pas. Ibn Abī 'Āmir avait déjà résolu de faire tomber al-Muṣḥafī; il y travaillait activement, mais sourdement. Il ne changea rien à sa conduite envers son collègue; il continua à lui témoigner le même respect que par le passé; mais en secret, il le contrariait en toutes choses et ne perdait aucune occasion pour appeler l'attention d'Aurore sur son incapacité et sur les fautes qu'il commettait ¹). Al-Muṣḥafī ne se doutait de rien; ce n'était pas Ibn Abī 'Āmir qui lui inspirait des craintes, il le croyait au contraire son meilleur ami, mais c'était Ġālib, le gouverneur de la Frontière inférieure, qui exerçait sur les troupes une influence illimitée ²). En effet, Ġālib haïssait et méprisait al-Muṣḥafī, et il ne s'en cachait pas. Justement fier des lauriers qu'il avait cueillis sur je ne sais combien de champs de bataille, il s'indignait de ce qu'un homme de rien et qui n'avait jamais tiré l'épée fût premier ministre. Il disait hautement que ce poste lui appartenait. En apparence, il obéissait encore à al-Muṣḥafī; mais par sa conduite tout au moins ambiguë, il montrait assez que le gouvernement n'avait pas à compter sur lui. Depuis la mort d'al-Ḥakam, il faisait la guerre contre les chrétiens avec une mollesse qui formait un bizarre contraste avec l'énergie bien connue de son caractère. Il ne trahissait pas encore, il ne s'était pas encore mis en révolte ouverte, il n'avait pas encore appelé les chrétiens à son aide, mais sa conduite donnait à penser qu'avant peu il ferait tout cela, et s'il le faisait, la chute du premier ministre était inévitable. Comment celui-ci aurait-il pu résister au meilleur général et aux meilleurs soldats de l'empire, qui seraient secondés par les Léonais et les Castillans? D'ailleurs, au moindre échec qu'il éprouverait, ses nombreux ennemis saisiraient

¹) Al-Maḳḳarī, *Nafh at-tib (Analectes ...)*, t. II, p. 60.

²) *Ibid.*, t. II, p. 61.

l'occasion pour lui faire perdre son poste, ses richesses, sa tête peut-être.

Al-Muṣḥafī avait assez de perspicacité pour ne pas s'aveugler sur le péril qui le menaçait, et dans son angoisse, il demanda conseil à ses vizirs et surtout à Ibn Abī 'Āmir. On lui répondit qu'il devait se concilier l'amitié de Ġālib à quelque prix que ce fût. Il y consentit, et alors Ibn Abī 'Āmir s'offrit pour médiateur. La campagne qui allait s'ouvrir, disait-il, lui fournirait l'occasion de s'aboucher avec le gouverneur de la Frontière inférieure, et dans ces conditions, il se faisait fort d'amener la réconciliation qu'al-Muṣḥafī désirait.

Telles étaient ses paroles, mais il méditait un tout autre projet. Dans l'espoir d'arriver à un but éclatant, les voies tortueuses ne répugnaient pas à son ambition, et au lieu de tâcher de rapprocher les deux rivaux, il songeait au contraire au moyen de les brouiller encore davantage. Il agit en conséquence. Assurant toujours al-Muṣḥafī de son entier dévouement à ses intérêts, il vantait à Aurore les grands talents de Ġālib; il lui répétait à chaque instant qu'on ne pouvait se passer des services de ce général, et qu'il fallait se l'attacher en lui donnant un plus haut titre que ceux qu'il avait déjà. Ses menées portèrent leur fruit. Grâce à l'influence d'Aurore, Ġālib fut promu à la dignité de *du 'l-wizāratain* (chef de l'administration militaire et civile) et de généralissime de toute l'armée de la Frontière; mais al-Muṣḥafī ne s'était pas opposé à cette mesure, il y avait concouru au contraire, car Ibn Abī 'Āmir lui avait dit que ce serait un premier pas vers une réconciliation.

Le 23 mai, un mois seulement après son retour à Cordoue, Ibn Abī 'Āmir, qui venait d'être nommé généralissime de l'armée de la capitale, entreprit sa seconde expédition. A Madrid il eut une entrevue avec Ġālib. Il se montra envers lui plein d'égards et de déférence, et gagna son cœur en lui disant qu'il considérait al-Muṣḥafī comme tout à fait indigne du poste élevé qu'il occupait. Bientôt une alliance étroite s'établit entre les deux généraux, qui résolurent de travailler de concert à la chute d'al-Muṣḥafī. Puis, ayant franchi la frontière, ils prirent la forteresse de Mola ¹⁾, où ils firent beaucoup de butin et de prisonniers. La campagne finie, ils prirent

¹⁾ Il paraît que cet endroit n'existe plus. Cf. *Bayān*, trad., t. II, p. 440, note 1.

congé l'un de l'autre; mais au moment où ils allaient se séparer, Ġālib dit encore à son nouvel ami: « Cette expédition a été couronnée d'un plein succès; elle te procurera une grande renommée, et la cour s'en réjouira tant qu'elle ne pensera pas à scruter tes intentions ultérieures. Profite de cette circonstance; ne quitte pas le palais avant d'avoir été nommé préfet de la capitale à la place du fils d'al-Muṣṣḥafī. » Ibn Abī 'Āmir ayant promis de se souvenir de ce conseil, il reprit la route de Cordoue, tandis que Ġālib retournait dans son gouvernement.

A vrai dire, l'honneur de la campagne revenait à Ġālib. C'est lui qui avait tout dirigé, tout ordonné, et Ibn Abī 'Āmir, qui n'en était encore qu'à son apprentissage en fait d'expéditions militaires, s'était bien gardé de contredire en quoi que ce fût ce général expérimenté et vieilli dans le métier des armes. Mais Ġālib lui-même, qui voulait pousser son jeune allié, présenta les choses sous un tout autre jour. Il s'empressa d'écrire au calife qu'Ibn Abī 'Āmir avait fait des merveilles, que c'était à lui seul qu'on était redevable des succès obtenus, et qu'il avait droit à une récompense éclatante. Cette lettre, que la cour avait déjà reçue avant le retour d'Ibn Abī 'Āmir, l'avait disposée en sa faveur. Aussi obtint-il sans trop de peine d'être nommé préfet de la capitale en remplacement du fils d'al-Muṣṣḥafī. Comment pouvait-on refuser quelque chose à un général qui revenait vainqueur pour la seconde fois, et dont le plus grand guerrier de l'époque vantait les talents et la bravoure? Et puis, on faisait bon marché du fils d'al-Muṣṣḥafī, qui ne devait son élévation qu'au crédit de son père, et qui, loin de la justifier par sa conduite, s'en était montré tout à fait indigne ¹). En effet, son avidité était telle que, pour peu qu'on lui donnât de l'argent, il fermait volontiers les yeux sur toutes choses, même sur les crimes les plus abominables. On disait avec raison qu'il n'y avait plus de police à Cordoue, que les brigands de haut et de bas étage pouvaient tout oser, qu'il fallait veiller toute la nuit pour ne pas être dépouillé ou massacré dans sa demeure, en un mot, que les habitants d'une ville-frontière couraient moins de péril que les habitants de la résidence du calife.

¹) Comparez Ibn al-Abbār, *Hulla* (Notices...), p. 142, l. 6, avec Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, p. 284; trad., p. 442.

Muni de son diplôme de préfet et vêtu de la pelisse d'honneur dont on l'avait gratifié, Ibn Abī 'Āmir se rendit sur-le-champ à l'hôtel de la préfecture. Muḥammad al-Muṣḥafī y siégeait, entouré de toute la pompe qui appartenait à son rang. Son successeur lui montra l'ordre du calife et lui dit qu'il pouvait se retirer. Il obéit en soupirant.

A peine installé dans son nouvel emploi, Ibn Abī 'Āmir prit les mesures les plus énergiques pour rétablir la sécurité dans la capitale. Il annonça aux agents de police qu'il avait la ferme intention de sévir contre tous les malfaiteurs sans acception de personnes, et il les menaça des peines les plus sévères s'ils se laissaient corrompre. Intimidés par sa fermeté et sachant d'ailleurs qu'il exerçait sur eux la surveillance la plus active, les agents firent désormais leur devoir. On s'en aperçut bientôt dans la capitale. Les vols et les meurtres devenaient de plus en plus rares; l'ordre et la sécurité renaissaient; les honnêtes gens pouvaient dormir tranquilles, la police était là et veillait. Au reste, le préfet montra, par un éclatant exemple, qu'il avait parlé sérieusement lorsqu'il avait dit qu'il n'épargnerait personne. Son propre fils ayant commis un forfait et étant tombé entre les mains de la police, il lui fit donner tant de coups de courroie que le jeune homme expira peu de temps après le châtement qu'il avait subi.

Cependant al-Muṣḥafī avait enfin ouvert les yeux. La destitution de son fils, résolue en son absence et à son insu, ne lui permettait plus de douter de la duplicité d'Ibn Abī 'Āmir. Mais que pouvait-il contre lui? Son rival était déjà beaucoup plus puissant. Il s'appuyait sur la sultane, dont on le disait l'amant, et sur les grandes familles qui, attachées aux Umayyades par les liens de la clientèle, se transmettaient de père en fils les emplois de la cour, et qui aimaient beaucoup mieux voir à la tête des affaires un homme de bonne maison, tel qu'Ibn Abī 'Āmir, qu'un parvenu qui les avait blessés par un orgueil ridicule et que rien ne justifiait ¹⁾. Il pouvait compter d'ailleurs sur l'armée, qui s'attachait de plus en plus à lui, et sur la population de la capitale, qui lui était profondément reconnaissante à cause de la sécurité qu'il lui avait rendue. Que pouvait

¹⁾ Voyez Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 290, trad. p. 451.

opposer al-Muṣḥafī à tout cela? Rien, si ce n'est l'appui de quelques individus isolés qui lui devaient leur fortune, mais sur la gratitude desquels il n'y avait pas beaucoup à compter. Dans cette lutte de la médiocrité contre le génie, les forces étaient par trop inégales. Al-Muṣḥafī le comprit; il sentit qu'il ne lui restait qu'un seul moyen de salut, et il résolut de gagner Ġālib, à n'importe quel prix.

Il lui écrivit donc; il lui fit les promesses les plus brillantes, les plus propres à le séduire, et, pour sceller leur alliance, il lui demanda la main de sa fille Asmā' pour son propre fils 'Utmān. Le général se laissa éblouir. Oubliant sa haine, il répondit au ministre qu'il acceptait ses offres et qu'il consentait au mariage proposé. Al-Muṣḥafī se hâta de le prendre au mot, et le contrat de mariage était déjà dressé et signé, lorsqu'Ibn Abī 'Āmir eut vent de ces menées qui contrariaient tous ses projets. Sans perdre un instant, il fit jouer, pour faire échouer les plans de son collègue, tous les ressorts qu'il pouvait mettre en mouvement. A sa demande, les personnages les plus influents de la cour écrivirent à Ġālib; il lui écrivit lui-même pour lui dire qu'al-Muṣḥafī lui tendait un piège, pour lui rappeler tous les griefs qu'il avait contre ce ministre, pour le conjurer de rester fidèle aux promesses qu'il lui avait faites pendant la dernière campagne. Quant au mariage projeté, il disait que si Ġālib désirait pour sa fille une alliance honorable, il ne devait pas la donner au fils d'un parvenu, mais à lui, Ibn Abī 'Āmir.

Ġālib se laissa persuader qu'il avait eu tort. Il fit savoir à al-Muṣḥafī que le mariage dont il avait été question ne pouvait avoir lieu, et, dans le mois d'août ou de septembre, un nouveau contrat fut dressé et signé, en vertu duquel Asmā' deviendrait l'épouse d'Ibn Abī 'Āmir.

Peu de temps après, le 18 septembre, ce dernier se mit de nouveau en campagne. Il prit le chemin de Tolède, et, ayant réuni ses forces à celles de son futur beau-père, il enleva aux chrétiens deux châteaux, ainsi que les faubourgs de Salamanque. Après son retour, il reçut le titre de *du 'l-wizāratain* avec un traitement de quatre-vingts pièces d'or par mois. Le *ḥājib* lui-même ne touchait pas davantage.

Cependant, le temps fixé pour son mariage approchait, et le calife, ou plutôt sa mère, laquelle, si elle était réellement l'amante d'Ibn

Abī 'Āmir, n'était pas jalouse du moins, envoya à Ġālib l'invitation de venir à Cordoue avec sa fille. Quand il y fut arrivé, il fut comblé d'honneurs. On lui donna le titre de *ḥāǧīb*, et comme il était *du 'l-wizāratain* et qu'al-Muṣḥafī ne l'était pas, il était dorénavant le premier dignitaire de l'empire. Aussi occupait-il la première place dans les séances solennelles, et alors il avait al-Muṣḥafī à sa droite et Ibn Abī 'Āmir à sa gauche ¹).

Le mariage de ce dernier et d'Asmā' fut célébré le jour de l'an, fête chrétienne, mais à laquelle les musulmans prenaient part aussi. Le calife s'était chargé de tous les frais, les festins furent d'une incomparable magnificence, et les Cordouans ne se rappelaient pas avoir jamais vu un cortège aussi superbe que celui qui entourait Asmā' au moment où elle sortait du palais califien pour se rendre à celui de son fiancé.

Ajoutons que ce mariage, bien que l'intérêt en eût été le motif, fut cependant heureux. Asmā' joignait un esprit fort cultivé à une beauté attrayante; elle sut captiver le cœur de son époux, et celui-ci lui donna toujours la préférence sur ses autres femmes.

Quant à al-Muṣḥafī, depuis que Ġālib avait repoussé son alliance, il se sentait perdu. Le vide se faisait autour de lui. Ses créatures le quittaient pour aller encenser son rival. Autrefois, quand il se rendait au palais, on se disputait l'honneur de l'accompagner, maintenant il y allait seul. Son pouvoir était nul. Les mesures les plus importantes se prenaient à son insu. L'infortuné vieillard voyait approcher l'orage, et il l'attendait avec une morne résignation. L'affreuse catastrophe arriva plus tôt encore qu'il ne l'avait cru. Le lundi 26 mars de l'année 978 ²), lui, ainsi que ses fils et ses neveux, furent destitués de toutes leurs fonctions et dignités. L'ordre fut donné de les arrêter et de mettre leurs biens sous séquestre, jusqu'à ce qu'ils eussent été reconnus innocents du crime de malversation dont on les accusait ³).

¹) Voyez Ibn al-Abbār, *Hulla* (Notices...), p. 142.

²) Cette date est donnée non seulement par Ibn 'Idārī, mais aussi par an-Nuwairī, *Histoire d'Espagne*, éd. Gaspar Remiro, p. 218.

³) Sur tout ce qui précède, cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muǧrib*, t. II, texte, p. 282—285; trad., p. 439—444; al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-ṭīb* (*Analectes...*), t. II, p. 61, 62.

Bien qu'un tel événement ne pût le surprendre, al-Muṣḥafī en fut cependant profondément ému. Sa conscience n'était pas tranquille. Mainte injustice qu'il avait commise pendant sa longue carrière lui revenait à l'esprit et l'oppressait. Quand il prit congé de sa famille: «Vous ne me reverrez pas vivant, dit-il; la terrible prière a été exaucée; depuis quarante ans, j'attends ce moment!» Interrogé sur le sens de ces paroles énigmatiques: «Quand 'Abd ar-Raḥmān régnait encore, dit-il, je fus chargé d'informer contre un accusé et de le juger. Je le trouvai innocent; mais j'avais mes raisons pour dire qu'il ne l'était pas, de sorte qu'il dut subir une peine infamante, qu'il perdit ses biens et qu'il resta longtemps en prison. Or une nuit que je dormais, j'entendis une voix que me criait: «Rends la liberté à cet homme! Sa prière a été exaucée, et un jour le sort qui l'a frappé te frappera aussi.» Je m'éveillai en sursaut et plein de frayeur. Je fis venir cet homme et je le priai de me pardonner. Il refusa de le faire. Alors je le conjurai de me dire au moins s'il avait adressé à l'Éternel une prière qui me concernait. — Oui, me répondit-il; j'ai prié Dieu de te faire mourir dans un cachot aussi étroit que celui où tu m'as fait gémir si longtemps. — Je me repentis alors de mon injustice et je rendis la liberté à celui qui en avait été la victime. Mais le remords venait trop tard ¹⁾.»

Les accusés furent conduits à Madinat az-Zahrā²⁾, où se trouvait la prison d'Etat. Le général Hišām al-Muṣḥafī, un neveu du ministre, qui avait blessé Ibn Abī 'Āmir en s'attribuant l'honneur des succès remportés dans la dernière campagne, fut la première victime du ressentiment de cet homme puissant. A peine arrivé dans la prison, il fut mis à mort ²⁾.

Le conseil d'Etat fut chargé d'instruire le procès d'al-Muṣḥafī. Il dura fort longtemps. Les preuves ne manquaient pas pour établir que pendant son ministère, al-Muṣḥafī s'était rendu coupable de malversation; par conséquent ses biens furent confisqués en partie, et

¹⁾ Ibn 'Idārī, *op. cit.*, t. II, texte, p. 288; trad., p. 448—449; al-Maḥḥarī, *op. cit.*, t. I, p. 395.

²⁾ Ibn 'Idārī, *op. cit.*, t. II, texte, p. 285; trad., p. 444; al-Maḥḥarī, *op. cit.*, t. II, p. 62. Sur ce Hišām, cf. aussi Dozy, *Recherches*, 3^{me} éd., t. II, p. 237.

son magnifique palais dans le quartier d'ar-Ruṣāfa fut vendu au plus offrant. Mais des accusations nouvelles surgissaient sans cesse contre lui, et les vizirs, qui voulaient par là plaire à Ibn Abī 'Āmir, les accueillèrent avec empressement. Condamné ainsi à différentes reprises et pour plusieurs forfaits, al-Muṣḥafī fut dépouillé peu à peu de tout ce qu'il possédait, et cependant les vizirs qui croyaient qu'il avait encore quelque chose qu'on pût lui extorquer, continuaient à le vexer et à l'accabler d'outrages¹⁾. La dernière fois qu'il fut assigné à comparaître devant ses juges, il était tellement affaibli par l'âge, la captivité et le chagrin, qu'il avait eu de la peine à faire le long trajet de Madīnat az-Zahrā' à l'hôtel du vizirat, et cependant son impitoyable gardien ne cessait de lui répéter d'un ton bourru qu'il lui fallait presser le pas et ne pas faire attendre le conseil. « Doucement, mon fils, lui dit alors le vieillard; tu veux que je meure et tu obtiendras ton désir. Ah! je voudrais pouvoir acheter la mort, mais Dieu y a mis un prix excessif! » Puis il improvisa ces vers :

Ne te fie jamais à la fortune, car elle est variable! Naguère encore les lions me craignaient, et maintenant je tremble à la vue d'un renard. Ah! quelle honte pour un homme de cœur que d'être obligé d'implorer la clémence d'un scélérat!²⁾

Quand il fut arrivé devant ses juges, il s'assit dans un coin de la salle sans saluer personne, ce que voyant: « Ton éducation a-t-elle donc été si mauvaise, lui cria le vizir Muḥammad b. Ḥafṣ Ibn Ğābir, un complaisant d'Ibn Abī 'Āmir, que tu ignores même les lois les plus simples de la politesse? » Al-Muṣḥafī garda le silence; mais comme Ibn Ğābir continuait à lui lancer des injures: « Toi-même, dit-il enfin, tu manques aux égards que tu me dois; tu paies mes bienfaits d'ingratitude, et tu oses encore me dire que je manque aux lois de la politesse? » Un peu déconcerté par ces paroles, mais

¹⁾ Ibn 'Idārī, *op. cit.*, *loc. cit.*; al-Maḳḳarī, *op. cit.*, *loc. cit.*.

²⁾ Ces vers se retrouvent dans al-Faṭḥ, *Maṭmah*, p. 7; Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 291; trad., p. 452; Ibn al-Abbār, *Ḥulla* (Notices...), p. 147 et al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-ṭīb* (*Analectes...*), t. I, p. 275.

recouvrant aussitôt son audace: «Tu mens! lui cria Ibn Ğābir; je te devrais des bienfaits, moi? Bien au contraire,» et il se mit à énumérer les griefs qu'il avait contre lui. Quand il eut fini: «Ce n'est pas pour ces choses-là que je te demande de la reconnaissance, lui répliqua al-Muṣḥafī; mais il n'en est pas moins vrai que lorsque tu t'étais approprié des sommes qui t'avaient été confiées et que le feu calife (Dieu ait son âme!) voulait te faire couper la main droite, j'ai demandé et obtenu ta grâce.» Ibn Ğābir nia le fait et jura que c'était une calomnie infâme. «Je conjure tous ceux qui savent quelque chose là-dessus, s'écria alors le vieillard dans son indignation, de déclarer si j'ai dit vrai ou non. — Oui, il y a du vrai dans ce que tu dis, lui répliqua le vizir Ibn 'Aiyās; cependant, dans les circonstances où tu es, tu aurais mieux fait de ne pas rappeler cette vieille histoire. — Tu as peut-être raison, lui répondit al-Muṣḥafī; mais cet homme m'a fait perdre patience, et j'ai dû dire ce que j'avais sur le cœur.»

Un autre vizir, Ibn Ğahwar, avait écouté cette discussion avec une répugnance croissante. Quoiqu'il n'aimât pas al-Muṣḥafī et qu'il eût même concouru à sa chute, il savait cependant qu'on doit des égards même à ses ennemis, et surtout à ses ennemis vaincus. Prenant maintenant la parole, il dit à Ibn Ğābir d'un ton d'autorité que justifiaient de longs services et un nom aussi ancien et presque aussi illustre que celui de la dynastie elle-même: «Ne sais-tu donc pas, Ibn Ğābir, que celui qui a eu le malheur d'encourir la disgrâce du monarque ne doit pas saluer les grands dignitaires de l'Etat? La raison en est évidente, car si ces dignitaires lui rendent son salut, ils manquent à leur devoir envers le sultan, et s'ils ne lui rendent pas, ils manquent à leur devoir envers l'Eternel. Un homme qui est tombé en disgrâce ne doit donc pas saluer, al-Muṣḥafī sait cela.»

Tout honteux de la leçon qu'il venait de recevoir, Ibn Ğābir garda le silence, tandis qu'un faible rayon de joie brilla dans les yeux presque éteints du malheureux vieillard.

On procéda ensuite à l'interrogatoire. Comme on produisait contre al-Muṣḥafī de nouvelles charges afin de lui extorquer encore une fois de l'argent: «Je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, s'écriait-il, que je ne possède plus rien! Dussé-je être coupé en morceaux,

je ne pourrais vous donner un seul dirham!» On le crut, et on donna l'ordre de le reconduire à la prison ¹⁾.

A partir de cette époque, il fut tour à tour libre et prisonnier, mais toujours malheureux. Ibn Abī 'Āmir semblait prendre un barbare plaisir à le tourmenter, et l'on s'explique difficilement la haine implacable qu'il avait vouée à cet homme médiocre et qui n'était plus en état de lui nuire. Tout ce que l'on peut conjecturer à ce sujet, c'est qu'il ne pouvait lui pardonner le crime inutile qu'il l'avait forcé de commettre alors qu'il lui avait ordonné de tuer al-Muğira. Quoi qu'il en soit, il le traînait à sa suite partout où il allait, sans même lui fournir de quoi pourvoir à ses besoins. Un secrétaire du ministre racontait que pendant une campagne, il vit une nuit al-Muṣḥafī à côté de la tente de son maître, tandis que son fils 'Uṭmān lui donnait à boire, faute de mieux, un mauvais mélange d'eau et de farine ²⁾. Le chagrin et le désespoir le minaient et le rongeaient, et il exhalait sa douleur dans des poèmes aussi harmonieux que touchants. Mais quoiqu'il eût dit un jour à son gardien qu'il désirait la mort, il se cramponnait à la vie avec une ténacité singulière, et de même qu'il avait manqué de perspicacité et d'énergie alors qu'il était encore au pouvoir, il manquait de dignité dans son malheur. Pour fléchir le *renard*, il s'abaissait aux demandes les plus humiliantes. Une fois, il lui supplia de lui confier l'éducation de ses enfants. Ibn Abī 'Āmir, qui ne concevait pas que l'on pût perdre jusqu'à ce point le respect de soi-même, ne vit qu'une ruse dans cette prière. «Il veut flétrir ma réputation et me faire passer pour un nigaud, dit-il. Bien des gens m'ont vu jadis à la porte de son palais, et pour le leur rappeler, il veut qu'on le voie à présent dans la cour du mien ³⁾.»

Pendant cinq ans, al-Muṣḥafī traîna ainsi une triste et pénible existence. Comme il semblait s'obstiner, en dépit de son grand âge et des nombreux dégoûts dont on l'abreuvait, à ne pas mourir, on lui ôta enfin la vie, soit en l'étranglant, soit en l'empoisonnant, car

¹⁾ Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, p. 286, 287, 291; trad. p. 445—447, 452; al-Fath, *apud* al-Maḥḥarī, *Nafh at-ṭib (Analectes ...)*, t. I, p. 275, 276.

²⁾ Ibn 'Idārī, t. II, texte, p. 289; trad., p. 450.

³⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, p. 286; trad., p. 445; al-Maḥḥarī, *Nafh at-ṭib (Analectes ...)*, t. I, p. 396.

les auteurs arabes ne sont pas d'accord là-dessus ¹). Quand il eut appris que son ancien rival avait cessé de vivre, Ibn Abī 'Āmir chargea deux de ses employés de prendre soin de son inhumation. L'un d'eux, le secrétaire Muḥammad b. Ismā'il, raconte ainsi la scène dont il avait été témoin : « Je trouvai que le cadavre ne présentait aucune trace de violence. Il était couvert seulement d'un vieux manteau qui appartenait à un porte-clefs. Un laveur que mon collègue, Muḥammad b. Maslama, avait fait venir, lava le corps (je n'exagère rien) sur le battant d'une vieille porte qui avait été arrachée de ses gonds. Ensuite nous portâmes le brancard au tombeau, accompagnés seulement de l'imām de la mosquée que nous avions chargé de réciter les prières des morts. Aucun passant n'osa jeter les yeux sur le cadavre. C'était pour moi une frappante leçon. Que l'on se figure que dans le temps où al-Muḥṣafī était encore tout-puissant, j'avais à lui remettre une requête destinée à lui seul. Je m'étais placé sur son passage ; mais son cortège était si nombreux et les rues étaient d'ailleurs tellement encombrées de gens qui désiraient le voir et le saluer, qu'il me fut impossible, quelques efforts que je fisse, de m'approcher de lui, et que je fus obligé de confier ma requête à l'un de ses secrétaires qui chevauchaient à côté de l'escorte et qui étaient chargés de recevoir les écrits de ce genre. Au retour, je comparais cette scène à celle dont je venais d'être témoin, et, réfléchissant à l'inconstance de la fortune, je sentais quelque chose qui m'oppressait et qui m'empêchait de respirer ²). »

¹) Voyez Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 288 ; trad., p. 449 ; Ibn al-Abbār, *Ḥulla* (Notices . . .), p. 142 ; an-Nuwairi, *Histoire d'Espagne*, p. 218.

²) Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 288—289 ; trad., p. 449—450.

CHAPITRE IX.

Le jour même où al-Muṣṣḥafī avait été destitué et arrêté, Ibn 'Abī 'Āmir avait été promu à la dignité de *ḥāǧīb* ¹⁾. Dorénavant il partageait donc l'autorité suprême avec son beau-père, et sa puissance était si grande qu'il pouvait sembler téméraire de lui résister. On l'osa pourtant. Le parti qui avait voulu donner la couronne à un autre qu'au jeune fils d'al-Ḥakam II et dont l'eunuque Ğauḍar était l'âme, existait encore : les vers satiriques que l'on chantait dans les rues de Cordoue en dépit de la police, ne l'attestaient que trop. Ibn Abī 'Āmir ne tolérait pas la moindre allusion à la liaison trop étroite peut-être qui existait entre lui et la sultane ; il fit même mettre à mort une chanteuse à laquelle son maître, qui voulait la vendre au ministre, avait appris un chant d'amour sur Aurore ²⁾ ; et cependant on fredonnait dans les rues des vers tels que ceux-ci :

Le monde touche à sa fin ; tout va périr, car les choses les plus détestables se passent. Le calife est à l'école et sa mère est grosse du fait de ses deux amants ³⁾.

Tant qu'on se bornait à chansonner la cour, le péril n'était pas fort grand ; mais Ğauḍar osa aller plus loin. De concert avec le président du tribunal d'appel, 'Abd al-Malik b. Muḍir, il ourdit un complot dont le but était d'assassiner le jeune calife et de placer sur le trône un autre petit-fils de 'Abd ar-Raḥmān III, à savoir 'Abd ar-

¹⁾ Cf. an-Nuwairī, *Histoire d'Espagne*, éd. Gaspar Remiro, p. 219.

²⁾ Ibn Ḥazm, *Ṣauḥ al-ḥamāma*, éd. Pétrouf, p. 35.

³⁾ Avec la variante donnée par al-Maḥḥarī (t. I, p. 396) qui cite ce vers en même temps qu'Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muǧrib*, t. II, texte, p. 300, trad., p. 466, la traduction est différente pour le second hémistiche. La leçon d'al-Maḥḥarī a été adoptée par l'auteur dans ses *Corrections*, p. 65. Il faut alors traduire ainsi : «... le calife est à l'école qui joue, sa mère est enceinte, et le cadi s'adonne à la pédérastie passive.»

Raḥmān b. ʿUbaid Allāh. Une foule de cadis, de faḳīhs et d'hommes de lettres, parmi lesquels on remarquait l'ingénieur poète ar-Ramādī ¹⁾, trempèrent dans cette conspiration. Ar-Ramādī portait à Ibn Abī ʿĀmir une haine mortelle. Il avait été l'ami d'al-Muḥḥafī et il était du petit nombre de ceux qui lui étaient restés fidèles alors même que la fortune lui eût tourné le dos. Il brûlait maintenant du désir de le venger et il avait composé contre Ibn Abī ʿĀmir des satires virulentes ²⁾.

Les conjurés comptaient sur le succès de leur entreprise, d'autant plus que le vizir Ziyād b. Aflaḥ, qui remplissait alors le poste de préfet de la capitale, y connivait. Aussi étaient-ils convenus avec lui du jour et de l'heure où ils exécuteraient leur dessein. Ğauḍar, qui n'était plus à la cour, mais qui, grâce à l'emploi qu'il avait eu, pouvait encore facilement approcher du souverain, s'était chargé d'assassiner ce dernier, et immédiatement après, ses complices proclameraient ʿAbd ar-Raḥmān IV.

Au jour fixé, lorsque le préfet eut quitté le palais califien pour retourner vers sa demeure qui était située à l'extrémité de la ville, et qu'en partant il eut emmené tous ses agents, Ğauḍar demanda et obtint une audience. Arrivé en présence du calife, il tâcha de le poignarder; mais un certain Ibn ʿArūs, qui se trouvait dans la salle, se jeta sur lui avant qu'il eût pu accomplir son projet. Une lutte s'engagea, pendant laquelle Ğauḍar eut ses vêtements déchirés; mais Ibn ʿArūs ayant appelé les gardes à son secours, ceux-ci arrêtrèrent l'eunuque. Peu de temps après, Ziyād b. Aflaḥ, qui avait entendu dire que le complot avait échoué, arriva en toute hâte au palais. Ibn ʿArūs lui reprocha sa nonchalance et lui donna assez clairement à entendre qu'il le croyait complice du crime que Ğauḍar avait voulu commettre, mais le préfet s'excusa de son mieux,

¹⁾ Abū ʿUmar Yūsuf b. Hārūn ar-Ramādī, mort en 403. Cf. sur lui Ibn Baḥkūwāl, *Kitāb aṣ-Ṣila*, n° 1376, p. 613—14; aḍ-Ḍabbī, *Buġyat al-multamis*, n° 1451, p. 478—81; al-Faḥ, *Maṭmaḥ*, Caire, 1325, p. 78—83; ʿAbd al-Wāḥid al-Marrākuṣī, *Kitāb al-muʿġib*, trad., p. 18, note 1; aṭ-Taʿālibī, *Yatīmat ad-dahr*, Damas, 1304, t. I, p. 365; al-Maḳḳarī, *Nafh at-tīb (Analectes...)*, t. II, p. 440 et à l'index.

²⁾ Comparez ʿAbd al-Wāḥid al-Marrākuṣī, *al-Muʿġib*, texte, p. 17, trad., p. 20, avec les vers d'ar-Ramādī dont on donnera la traduction dans la note suivante.

protesta de sa fidélité au monarque, et, voulant démentir par son zèle les soupçons qui pesaient sur lui, il fit arrêter sur le champ les personnes suspectes, en ordonnant de les conduire, de même que Ġauḍar, à la prison d'az-Zahrā¹).

On instruisit aussitôt le procès des conspirateurs, et le jugement ne se fit pas attendre. Le président du tribunal d'appel fut déclaré coupable du crime de haute trahison; mais ses juges n'indiquèrent pas avec précision la peine qu'il devait subir; ils déclarèrent seulement qu'il tombait dans les termes de ce verset du Coran: «Voici quelle sera la récompense de ceux qui combattent Dieu et son apôtre, et qui emploient toutes leurs forces à commettre des désordres sur la terre: vous les mettrez à mort ou vous leur ferez subir le supplice de la croix; vous leur couperez les mains et les pieds alternés; ils seront chassés de leur pays²». Dans ce verset, on le voit, l'énonciation des peines est fort vague; aussi le tribunal laissa-t-il au calife le choix de celle qu'il fallait appliquer. Dans les circonstances données, c'était donc au conseil d'Etat de prononcer, et dans cette assemblée dont il était membre, Ziyād b. Aflaḥ, qui faisait tous ses efforts pour regagner la faveur d'Ibn Abī Āmir, opina le premier à appliquer la peine la plus grave. Son avis prévalut, et Ābd al-Malik b. Muṇḍir subit le supplice de la croix. Le prétendant Ābd ar-Raḥmān fut aussi mis à mort³). Quant à Ġauḍar, nous ignorons ce que l'on décida à son égard; mais tout porte à croire qu'il fut crucifié. Le sort d'ar-Ramādī, quoique nullement enviable, fut cependant moins dur. Ibn Abī Āmir, qui voulait l'exiler, se laissa fléchir par les prières des amis du poète; mais tout en lui permettant de rester à Cordoue, il mit à cette grâce une restriction cruelle: il fit proclamer par des hérauts que quiconque lui adresserait la parole serait sévèrement puni. Condamné ainsi à un mutisme perpétuel, le

¹) «Bien certains qu'ils étaient désormais les maîtres, dit ar-Ramādī dans une de ses élégies (*apud* al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-ṭīb* (*Analectes*...), t. II, p. 442), ils nous firent marcher vers az-Zahrā, comme coupables de haute trahison. J'étais au milieu d'une foule d'hommes de lettres, et Ġauḍar avait les vêtements déchirés.»

²) *Coran*, sūr. V, vers. 37.

³) Cf. Ibn al-Abbār, *Ḥulla* (*Notices*...), p. 154, 155; Ibn Ḥazm, *Ṭauḳ al-ḥamāma*, pp. 41—42; cf. aussi al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-ṭīb* (*Analectes*...), t. I, p. 286, l. 8.

pauvre poète errait désormais *comme un mort* (c'est l'expression d'un auteur arabe) au milieu de la foule qui encombrait les rues de la capitale ¹⁾.

Cette conspiration avait prouvé au ministre que ses ennemis les plus acharnés se trouvaient précisément dans les rangs de ceux qui avaient étudié à ses côtés les belles-lettres, la théologie et le droit. Était-ce un effet de la jalousie? En partie, oui; naguère encore leur égal et leur condisciple, Ibn Abī 'Āmir était monté trop haut pour que les faḳīhs et les hommes de loi ne lui portassent pas envie. Mais ce n'était pas là le seul, ni même le principal motif de l'aversion qu'il leur inspirait: ils le haïssaient surtout à cause des principes religieux qu'ils lui attribuaient. Si l'on excepte quelques penseurs hardis et quelques poètes esprits forts, les hommes élevés à l'école des professeurs de Cordoue étaient très attachés à l'islamisme. Or Ibn Abī 'Āmir passait, à tort ou à raison, pour un musulman assez tiède. On ne pouvait lui adresser le reproche d'afficher des sentiments libéraux en matière de foi, il était trop prudent pour le faire; mais on disait qu'il aimait la philosophie et qu'en secret il cultivait beaucoup cette science. C'était en ce temps-là une accusation terrible. Ibn Abī 'Āmir le sentait. Philosophe ou non, il était avant tout homme d'Etat, et voulant ôter à ses ennemis l'arme redoutable dont ils se servaient contre lui, il résolut de montrer, par un acte éclatant d'orthodoxie, qu'il était bon musulman. Ayant donc fait venir les uléma les plus considérés, tels qu'al-Aṣailī ²⁾, Ibn Dakwān ³⁾ et az-Zubaidī ⁴⁾, il les conduisit dans la grande biblio-

¹⁾ Cf. 'Abd al-Wāḥid al-Marrākuṣī, *al-Mu'ǧib*, texte, p. 17, trad., p. 20—21. Il paraît cependant que plus tard ar-Ramadī fut grâcié tout à fait, car on le trouve nommé parmi les poètes pensionnés qui accompagnaient Ibn Abī 'Āmir pendant son expédition contre Barcelone, dans l'année 986. Voyez Ibn al-Ḥaṭīb, *Iḥāṭa*, éd. du Caire, t. II, p. 71.

²⁾ Abū Muḥammad 'Abd Allāh b. Ibrāhīm al-Umawī al-Aṣailī (ethnique d'Aṣaila = Arcila, au Maroc), traditionniste et faḳīh célèbre, mort en 392. Cf. aḏ-Ḍabbī, *Buṣyat al-mul-tamis*, n° 906, p. 327—328; Ibn al-Faraḏī, *Ta'riḫ 'ulamā' al-Andalus*, n° 758, p. 208—209.

³⁾ Abu 'l-'Abbās Aḥmad b. 'Abd Allāh b. Ḥarṭama Ibn Dakwān, le dernier des *kāḏī 'l-ǧamā'a* de Cordoue sous la dynastie umayyade, né en 342, mort en 413. Une notice lui est consacrée d'après Ibn Ḥaiyān par Ibn Baṣkuwāl, *Kitāb aṣ-Ṣīla*, n° 63, p. 34—35.

⁴⁾ Abū Bakr Muḥammad b. al-Ḥasan az-Zubaidī, célèbre philologue andalou, mourut dans la seconde moitié du IV^e siècle H. Cf. aḏ-Ḍabbī, *Buṣyat al-mul-*

thèque d'al-Ḥakam II, où il leur dit qu'ayant formé le dessein d'anéantir les livres qui traitaient de philosophie, d'astronomie ou d'autres sciences prohibées par la religion, il les pria de faire eux-mêmes le tri. Ils se mirent aussitôt à l'œuvre; puis, quand ils eurent rempli leur tâche, le ministre fit jeter les livres condamnés dans un grand feu, et, afin de montrer son zèle pour la foi, il en brûla quelques-uns de ses propres mains¹⁾.

C'était à coup sûr un acte de vandalisme, Ibn Abī 'Āmir était trop éclairé pour ne pas en juger ainsi lui-même, mais il n'en produisit pas moins un excellent effet parmi les uléma et le bas-peuple, d'autant plus que le ministre se montra depuis lors l'ennemi des philosophes²⁾ et le soutien de la religion. Il entourait les uléma d'égarde et d'hommages, les comblait de faveurs³⁾ et écoutait leurs pieuses exhortations, si longues qu'elles fussent parfois, avec une attention et une patience tout à fait édifiantes⁴⁾. Il fit plus encore, il se mit à copier le Coran de ses propres mains, et désormais, quand il partait en voyage, il prenait toujours cette copie avec lui⁵⁾.

S'étant créé ainsi une réputation d'orthodoxie, réputation que bientôt on n'osa plus lui contester, tant elle était bien établie, il tourna son attention sur le calife, qui, à mesure qu'il avançait en âge, devenait plus à craindre pour lui.

Selon le témoignage de son précepteur az-Zubaidī, Hišām II avait annoncé dans son enfance les dispositions les plus heureuses; tout ce qu'on lui enseignait, il l'apprenait avec une étonnante facilité, et il avait le jugement plus solide que la plupart des enfants de son âge⁶⁾. Mais quand tout jeune encore, il fut monté sur le trône,

tamis, n° 80, p. 56—57; Ibn al-Faraḍī, *Ta'rīḫ 'ulamā' al-Andalus*, n° 1355, p. 383; Ibn Ḥallikān, *Wafayāt al-a'yān*, t. III, p. 83; al-Faḥḥ, *Maṭmah*, p. 61—63. Cf. aussi trad. du *Bayān*, t. II, p. 488, note 3.

¹⁾ Cf. Šarīd de Tolède, *Kitāb Ṭabaqāt al-umam*, éd. Cheikho, p. 67; Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 315, trad., p. 487—488; al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-tīb (Analectes...)*, t. I, p. 136.

²⁾ Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 315, l. 1—3; trad., p. 487. Comparez Amari, *Biblioteca arabo-sicula*, p. 674, les trois dernières lignes.

³⁾ Voyez par exemple Ibn al-Abbār, *Ḥulla (Notices...)*, p. 151, 152.

⁴⁾ Cf. al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-tīb (Analectes...)*, t. I, p. 266.

⁵⁾ Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 309—310; trad., p. 480 al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-tīb (Analectes...)*, t. I, p. 266.

⁶⁾ Al-Maḳḳarī, *op. cit.*, t. II, p. 51.

sa mère et Ibn Abī 'Āmir s'appliquèrent à étouffer systématiquement ses facultés. Nous n'oserions affirmer qu'ils lui aient fait goûter prématurément les jouissances du harem, car, bien que la circonstance que Hišām n'eut jamais d'enfants donne un certain degré de vraisemblance à une telle supposition, elle ne s'appuie cependant sur aucun témoignage; mais ce qui est certain, c'est qu'ils s'efforcèrent d'obscurcir son intelligence en le surchargeant d'exercices de dévotion, et qu'ils tâchèrent de lui persuader que, s'il régnait par lui-même, les affaires le distrairaient de la contemplation des choses divines et l'empêcheraient de travailler à son salut. Jusqu'à un certain point, ils avaient réussi dans leur dessein: Hišām faisait des bonnes œuvres, il lisait assidûment le Coran, il priait, il jeûnait ¹⁾; cependant son intelligence n'était pas encore assez matée pour qu'Ibn Abī 'Āmir fût tout à fait rassuré sur son compte, et ce qu'il redoutait surtout, c'est que tôt ou tard une autre personne ne s'emparât de l'esprit du jeune monarque et ne lui ouvrît les yeux sur sa véritable situation. Tant que les affaires d'Etat se traiteraient dans le palais califien, un tel péril était à craindre; pendant les allées et venues de tant de généraux et d'employés, un simple hasard pouvait mettre le calife en rapport avec l'un d'entre eux, et pour peu que cet individu fût ambitieux et adroit, il pourrait faire tomber le ministre en un clin d'œil. Un tel danger, il fallait le rendre impossible. Ibn Abī 'Āmir résolut donc que les affaires d'Etat se traiteraient ailleurs, et à cet effet il fit bâtir, à l'est de Cordoue ²⁾, sur le Guadalquivir, une nouvelle ville avec un grand palais pour lui-même et d'autres palais pour les hauts dignitaires. En deux années, cette ville, qui reçut le nom d'az-Zāhira, fut achevée, et alors le ministre y fit transporter les bureaux du gouvernement. Az-Zāhira reçut bientôt dans son enceinte une population fort nombreuse. Les hautes classes de la société quittèrent Cordoue ou az-Zahrā' pour se rapprocher de la source d'où découlaient toutes les faveurs; les marchands y affluèrent aussi, et en peu de temps, l'étendue d'az-Zāhira devint telle que ses faubourgs touchaient ceux de Cordoue ³⁾.

¹⁾ Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, p. 270; trad., p. 419.

²⁾ Voyez Ibn Ḥazm, *Ṭauḥ al-ḥamāma*, p. 104.

³⁾ Sur la fondation d'az-Zāhira, cf. Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muğrib*, t. II,

Désormais, il était facile de surveiller le calife et de l'exclure de toute participation aux affaires; cependant le ministre ne négligea rien pour rendre son isolement aussi complet que possible. Non content de l'entourer de gardes et d'espions, il fit d'ailleurs environner le palais califien d'une muraille et d'un fossé, et si quelqu'un osait en approcher, il le punissait de la façon la plus sévère. Hišām était réellement prisonnier: il ne lui était pas permis de sortir de son palais, il ne pouvait prononcer une parole ni faire un mouvement sans que le ministre en fût instruit aussitôt, et il n'apprenait des affaires d'Etat que ce que celui-ci voulait bien lui en dire. Tant qu'il eut encore quelques ménagements à garder, Ibn Abī 'Āmir prétendit que le jeune monarque lui avait abandonné la conduite des affaires afin de pouvoir se livrer tout entier à ses exercices spirituels; mais plus tard, quand il se crut sûr de son fait, il ne se soucia plus de lui et défendit même de prononcer son nom ¹⁾.

A toutes ces mesures, Ibn Abī 'Āmir voulut en joindre une autre, non moins importante: il résolut de réorganiser l'armée.

Deux motifs l'y poussaient, l'un patriotique, l'autre entièrement personnel: il voulait faire de l'Espagne l'un des premiers Etats de l'Europe et se débarrasser de son collègue Ġālib. Or l'armée telle qu'elle était, c'est-à-dire composée en majorité d'Arabes d'Espagne, ne semblait propre ni à l'un ni à l'autre de ces deux projets.

L'organisation militaire ²⁾ était sans doute défectueuse. Elle laissait trop de pouvoir aux chefs des *ġunds*, et elle mettait trop peu de soldats à la disposition du souverain. Il est vrai que celui-ci pouvait disposer, non seulement des troupes tirées des *ġunds*, mais encore de celles des frontières, qui semblent avoir été les meilleures; toutefois la coutume voulait que celles-ci ne fussent appelées aux armes qu'en cas de besoin; elles ne faisaient pas partie de l'armée permanente ³⁾. Quant à cette dernière, elle était peu nombreuse. On n'y comptait que cinq mille cavaliers, quoique la cavalerie fût

texte, p. 294—295; trad., p. 457—58; al-Maḳḳarī, *Nafh at-tīb (Analectes...)*, t. I, p. 380; E. Lévi-Provençal, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. III, p. 95, *sub* al-Madīnat al-Zāhira.

¹⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. II, texte, p. 296—298; trad., p. 459—460

²⁾ Comparez Dozy, *Recherches*, 3^{me} éd., t. I, p. 81—83.

³⁾ Voyez Ibn Ḥauḳal, *Kitāb al-masālik wa'l-mamālik*, p. 78.

alors l'arme la plus considérée et celle dont dépendait le sort des batailles. D'ailleurs ces troupes laissaient à désirer. Le voyageur Ibn Ḥauḳal atteste du moins que les cavaliers andalous avaient mauvaise grâce, puisque, n'osant ou ne pouvant se servir de leurs étrières, ils laissaient pendre et flotter leurs jambes; et il ajoute qu'en général, l'armée espagnole devait la plupart de ses victoires, non pas à la bravoure, mais à la ruse. Il est vrai que le témoignage de ce voyageur est un peu suspect. Comme il désirait que son souverain, le calife faṭimide, entreprît la conquête de la Péninsule, il a peut-être parlé avec trop de dénigrement des troupes de ce pays; cependant il y a sans doute quelque chose de vrai dans ses assertions, et il est incontestable que les Arabes, amollis par le luxe et par un beau climat, avaient perdu peu à peu leur esprit martial. Ibn Abī 'Āmir ne pouvait donc espérer de faire avec une telle armée des conquêtes brillantes. D'ailleurs, il n'avait point de confiance en elle au cas où il voudrait la faire combattre contre Ġālib, et cependant il prévoyait qu'une lutte entre lui et son collègue était inévitable. Ġālib, il est vrai, lui avait été fort utile alors qu'il s'agissait de faire tomber al-Muṣḥafī; mais maintenant il ne pouvait plus lui servir à rien, et qui pis est, il l'incommodait. Ġālib n'approuvait pas toujours les mesures qu'il jugeait convenable de prendre, et il le contrariait surtout au sujet de la réclusion du calife. Client de 'Abd ar-Raḥmān III et ardent royaliste, il s'affligeait et s'indignait en voyant que le petit-fils de son patron était gardé et enfermé comme un captif, comme un criminel. Ibn Abī 'Āmir, qui n'aimait pas la contradiction, était donc bien décidé à se débarrasser de son beau-père; mais comment y parvenir? Ġālib n'était pas un homme comme al-Muṣḥafī, un homme que l'on pût renverser par une intrigue de cour: c'était un général illustre, et s'il déclarait qu'il voulait soustraire le souverain à la tyrannie de son ministre, il aurait pour lui presque toute l'armée dont il était l'idole. Ibn Abī 'Āmir ne se faisait pas illusion à cet égard; il sentait que pour atteindre son but, il lui fallait d'autres troupes, des troupes qui fussent attachées à lui seul. En d'autres termes, il avait besoin de soldats étrangers. Le Maġrib et l'Espagne chrétienne les lui fournirent.

Jusque-là, il s'était peu occupé du Maġrib. Par le séjour qu'il y avait fait en qualité de cadi suprême, il s'était convaincu que la

possession de ces contrées lointaines et pauvres étaient pour l'Espagne plus onéreuse qu'utile, et, se conformant en cela à la politique suivie par al-Muṣḥafī, il s'était borné à entretenir la garnison de Ceuta au complet. Quant au reste du pays, il en avait confié l'administration aux princes indigènes, en prenant soin, toutefois, de se les attacher par des largesses de tout genre ¹⁾. Au point de vue espagnol, cette politique était sans doute bonne et sensée, mais pour le Magrib elle eut des suites funestes. Voyant ce pays abandonné à ses propres forces, Bologgīn, le vice-roi de l'Ifrikiya, l'envahit dans l'année 979 ²⁾. Il remporta victoire sur victoire, et, chassant devant lui les princes qui reconnaissaient le calife umayyade pour leur suzerain, il les contraignit à aller chercher un refuge derrière les remparts de Ceuta. Mais les triomphes de Bologgīn, loin de faire obstacle aux desseins d'Ibn Abī 'Āmir, les favorisaient au contraire. Les Berbères, accumulés dans Ceuta, s'y trouvaient fort à l'étroit, et comme le vainqueur leur avait enlevé presque tout ce qu'ils possédaient, ils ne savaient comment faire pour subsister. C'était pour le ministre espagnol une excellente occasion pour se procurer d'un seul coup un grand nombre d'excellents cavaliers; aussi ne la laissa-t-il pas échapper. Il écrivit aux Berbères pour leur dire que s'ils voulaient venir servir en Espagne, ils pouvaient être certains de ne manquer de rien et de recevoir une haute paye. Ils répondirent en foule à son appel. Un prince du Zāb, Ġa'far ³⁾, que ses exploits avaient depuis longtemps rendu célèbre, se laissa gagner aussi par les brillantes promesses du ministre et arriva en Espagne avec un corps de six cents cavaliers. Les Berbères n'eurent qu'à se louer de la résolution qu'ils avaient prise. Rien n'égalait la générosité d'Ibn Abī 'Āmir à leur égard. «Au moment où ces Africains arrivaient en Espagne, dit un historien arabe, leurs vêtements tombaient en lambeaux, et chacun d'eux ne possédait qu'une méchante haridelle; mais bientôt après on les vit caracoler dans les

¹⁾ Cf. Ibn Ḥaldūn, *Ibar, Histoire des Berbères*, t. II, p. 556; t. III, p. 237.

²⁾ Ibn 'Iḍārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. I, texte, p. 240, trad., p. 337, donne la date exacte: 24 ša'bān 368 (26 mars 979).

³⁾ Voyez sur lui et sur sa famille Ibn 'Iḍārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 258 et suiv.; trad., p. 399 et suiv. et Ibn Ḥaldūn, *Ibar, Histoire des Berbères*, t. II, p. 553 et suiv. de la traduction.

rues revêtus des plus précieuses étoffes et montés sur les plus beaux coursiers, tandis qu'ils habitaient des palais dont ils n'avaient jamais vu les pareils même dans leurs rêves ¹⁾.» Ils étaient très avides; mais s'ils ne se lassaient pas de demander, Ibn Abī 'Āmir ne se lassait pas non plus de donner, et il était fort sensible à la reconnaissance qu'ils lui en témoignaient. Les protégeant envers et contre tous, il ne souffrait pas qu'on les offensât, ni même qu'on se moquât du jargon qu'ils parlaient lorsque parfois ils essayaient de s'exprimer en arabe, car ordinairement ils parlaient leur langue maternelle à laquelle les Arabes ne comprenaient pas un mot ²⁾. Un jour qu'il passait ses soldats en revue, un officier berbère, nommé Wānzammār s'approcha de lui, et, écorchant l'arabe d'une terrible manière: «Ah, seigneur! lui dit-il, donne-moi une demeure, je t'en prie, car je suis obligé de coucher à la belle étoile. — Comment, Wānzammār, lui répondit le ministre, n'as-tu donc plus la grande maison que je t'ai donnée? — Tu m'en as chassé, seigneur, tu m'en as chassé par les bontés dont tu m'as comblé. Tu m'as fait cadeau d'un si grand nombre de terres, que toutes mes chambres sont en ce moment remplies de blé et qu'il n'y a plus de place pour moi. Peut-être me diras-tu que, si mon blé m'embarrasse, je n'ai qu'à le jeter par les fenêtres; mais veuille te rappeler, seigneur, que je suis un berbère, c'est-à-dire un homme qui naguère encore était obligé de supporter la misère et qui maintes fois a été sur le point de mourir de faim. Un tel homme, tu le conçois, y regarde à deux fois avant de jeter son blé par les fenêtres. — Je ne dirai pas que tu sois un brillant orateur, répliqua le ministre en souriant, et cependant ton langage me semble plus disert et plus touchant que les discours les mieux tournés de mes savants académiciens.» Puis, s'adressant aux Andalous qui l'entouraient et qui avaient étouffé de rire tant que le berbère parlait: «Voilà, leur dit-il, la vraie manière de montrer sa reconnaissance, voilà le moyen d'obtenir des faveurs nouvelles! Cet homme dont vous riez vaut mieux que vous, mes beaux parleurs: il n'oublie pas les bienfaits qu'il a reçus, il ne prétend pas qu'on ne lui ait pas donné assez, comme vous le faites

¹⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 293, 299, 316; trad., p. 455, 463—464, 490.

²⁾ Voyez al-Maḡkarī, *Naḡḡ at-ṭīb (Analectes...)*, t. I, p. 273, ligne 1.

toujours, » et il fit donner aussitôt à Wānzammār un superbe hôtel ¹⁾.

L'Espagne chrétienne le pourvut aussi d'excellents soldats. Pauvres, avides et mauvais patriotes, les Léonais, les Castillans et les Navarrais se laissèrent facilement séduire par la haute paye que l'Arabe leur offrait, et une fois qu'ils avaient pris du service sous son drapeau, sa bienveillance, sa générosité et l'esprit de justice qui présidait à ses décisions envers eux, le leur rendait cher, d'autant plus que dans leur patrie ils n'étaient pas habitués à tant d'équité. Ibn Abī 'Āmir avait pour eux des attentions infinies. Dans son armée le dimanche était un jour de repos pour tous les soldats, quelle que fût leur religion, et s'il s'élevait quelque contestation entre un chrétien et un musulman, il favorisait toujours le chrétien ²⁾. Il n'est donc point étonnant que les Chrétiens lui aient été aussi attachés que les Berbères. Les uns et les autres étaient, pour ainsi dire, sa propriété. Ils avaient renié, oublié leur patrie, et l'Andalousie n'était pas devenue pour eux une patrie nouvelle; ils en comprenaient à peine la langue. Leur patrie, à eux, c'était le camp, et quoique payés par le trésor public, ils n'étaient pas au service de l'Etat, mais à celui d'Ibn Abī 'Āmir. C'est à lui qu'ils devaient leur fortune, c'est de lui qu'ils dépendaient, et ils se laissaient employer par lui contre qui que ce fût.

En même temps qu'il donnait ainsi aux étrangers la prépondérance dans l'armée, l'habile ministre changea l'organisation des troupes espagnoles, qui jadis avaient fait leur force vis-à-vis du gouvernement. Depuis un temps immémorial, les tribus, avec leurs divisions et subdivisions, formaient autant de régiments, de compagnies et d'escouades. Ibn Abī 'Āmir abolit cet usage; il fit incorporer les Arabes dans les différents régiments, sans avoir égard à la tribu à laquelle ils appartenaient ³⁾. Un siècle auparavant, quand les Arabes étaient encore animés de l'esprit de corps, une telle mesure, qui impliquait un changement radical dans la loi du recrutement et qui ôtait à la noblesse les derniers débris de son pouvoir, aurait sans doute provoqué de violents murmures, et peut-être aurait-elle été le motif d'un soulèvement général; à présent elle s'exécuta sans

¹⁾ *Ibid.*, t. I, p. 272.

²⁾ *Ibid.*, t. I, p. 272, l. 17; Chronique du moine de Silos, c. 70.

³⁾ Al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-tīb (Analectes...)*, t. I, p. 186.

obstacle, tant les temps étaient changés. L'ancienne division en tribus n'existait plus qu'à l'état de souvenir. Une foule d'Arabes ignoraient à quelle tribu ils appartenaient, et il régnait à cet égard une confusion qui faisait le désespoir des généalogistes. Al-Ḥakam II, qui admirait et qui aimait le passé qu'il connaissait si bien, avait tâché, il est vrai, de faire renaître cette réminiscence d'un autre âge; il avait fait examiner les généalogies par des savants, et il avait voulu que chaque arabe reprît sa place dans sa tribu ¹⁾; mais ses efforts, contraires à la saine politique, avaient échoué contre l'esprit du siècle, car il y avait partout, sauf de rares exceptions, tendance à l'unité, à la fusion des races. En portant le dernier coup à l'ancienne division en tribus, Ibn Abī 'Āmir ne fit qu'achever le travail d'assimilation que 'Abd ar-Raḥmān III avait entrepris et que le sentiment national approuvait.

Pendant qu'il se préparait ainsi à la guerre, Ibn Abī 'Āmir semblait encore vivre en bonne intelligence avec son beau-père. Mais celui-ci avait trop de pénétration pour se tromper sur le but des grands changements que son gendre opérait dans l'armée, et il était bien décidé à rompre avec lui. Or, un jour qu'ils se trouvaient ensemble sur la tour d'un château de la frontière, il se mit à l'accabler de reproches. Ibn Abī 'Āmir lui répondit avec non moins de vivacité, et leur altercation prit un tel caractère d'amertume que Ġālib s'écria dans sa fureur: «Chien que tu es! En t'arrogant l'autorité suprême, tu prépares la chute de la dynastie!» Puis, tirant son épée, il se précipita sur lui en écumant de rage. Quelques officiers tâchèrent de le retenir; ils n'y réussirent qu'à moitié; Ġālib blessa Ibn Abī 'Āmir, et dans sa frayeur celui-ci se jeta du haut de la tour. Heureusement pour lui, il put s'accrocher pendant sa chute à quelque chose de saillant, et c'est ce qui le sauva.

Après une telle scène, la guerre était inévitable; aussi ne tarda-t-elle pas à éclater. Ġālib se déclara le champion des droits du calife; une partie des troupes se rangea sous son drapeau, et il obtint d'ailleurs du secours des Léonais. On se livra plusieurs combats dans lesquels quelques-uns des personnages les plus marquants de la cour perdirent la vie. La dernière fois qu'on en fut venu aux mains,

¹⁾ Ibn al-Abbār, *Hulla* (Notices...), p. 103.

l'armée d'Ibn Abī 'Āmir était sur le point d'être mise en déroute, lorsque Ġālib, qui chargeait au devant de sa cavalerie, eut le malheur de heurter de la tête contre l'arçon de sa selle. Grièvement blessé, il tomba aussitôt de cheval, et ne le voyant plus, ses soldats et ses alliés chrétiens prirent la fuite, de sorte qu'Ibn Abī 'Āmir remporta une éclatante victoire. Parmi les cadavres, on trouva celui de Ġālib (981) ¹).

Mais Ibn Abī 'Āmir ne se contenta pas de ce succès, si grand qu'il fût. Il voulait à la fois punir les Léonais de l'appui qu'ils avaient prêté à son rival, et montrer à ses compatriotes que, s'il avait créé une armée superbe, il l'avait fait non seulement dans son propre intérêt, mais encore dans celui du pays. Il envahit donc le royaume de Léon et lui fit éprouver un châtement terrible. Son avant-garde, commandée par un prince du sang nommé 'Abd Allāh, mais plus connu sous le sobriquet de *Pierre sèche* ²), prit et saccagea Zamora (juillet 981). Il est vrai que les musulmans ne purent contraindre la citadelle à se rendre; mais ils s'en vengèrent en mettant à feu et à sang tout le pays d'alentour. Ils passèrent quatre mille chrétiens au fil de l'épée, firent un nombre égal de prisonniers, et dans un seul district ils détruisirent un millier de villages ou de hameaux, presque tous bien peuplés, et remplis de cloîtres et d'églises. Ramiro III, qui à cette époque comptait à peine vingt ans, conclut alors une alliance avec Garcia Fernandez, comte de Castille, et avec le roi de Navarre. Les trois princes marchèrent ensemble contre Ibn Abī 'Āmir et lui livrèrent bataille à la Rueda, au sud-ouest de Simancas; mais ils furent battus, et l'importante forteresse de Simancas tomba au pouvoir des musulmans. Ils n'y

¹) Cf. al-Maḳḳarī, *Nafh at-ṭīb (Analectes...)*, t. II, p. 64; Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 299, trad., p. 464; Ibn Ḥazm, *Ṭauḳ al-ḥamāma*, p. 61. Comparez Ibn al-Abbār, dans Dozy, *Recherches*, 3^{me} éd., t. I, Appendice, p. XXX. Sur la date, cf. *ibid.*, t. I, 1 76 et Codera, dans le *Boletín de la R. Acad. de la Historia*, t. XXXII, p. 101 (d'après ce dernier, 4 muḥarram 371).

²) Son nom complet était Abū Bakr 'Abd Allāh b. 'Abd al-'Azīz b. Muḥammad b. 'Abd al-'Azīz b. Umaiya b. al-Ḥakam ar-Rabaḏī. Il paraît qu'il devait son surnom (البیطر شك بالمعجبة ومعناه الحجر البابس), dit Ibn al-Abbār), à son avarice.

frent que peu de prisonniers; la plupart des habitants et des soldats furent égorgés ¹⁾.

Puis Ibn Abī 'Āmir, quoique la saison fût déjà bien avancée, marcha contre la ville de Léon. Ramiro alla à sa rencontre et tâcha de l'arrêter. La fortune sembla vouloir favoriser son audace: il repoussa les ennemis et les contraignit à se retirer dans leur camp. C'est là que se trouvait Ibn Abī 'Āmir. Assis sur une espèce de trône assez élevé, il observait la bataille et donnait ses ordres. La fuite de ses soldats le fit frémir de dépit et de rage, et, sautant à bas de son siège, il ôta son casque d'or et s'assit par terre. Ses soldats savaient ce que cela signifiait. Leur général en agissait ainsi quand il voulait leur témoigner son mécontentement, quand il jugeait qu'ils se battaient mal. Aussi la vue de sa tête nue produisit sur eux un effet extraordinaire: honteux de leur échec, ils se dirent qu'il fallait le réparer à tout prix, et, poussant des cris sauvages, ils se jetèrent sur l'ennemi avec tant d'impétuosité qu'ils lui firent tourner le dos; puis, le poursuivant l'épée dans les reins, ils entrèrent avec lui dans les portes de Léon, et ils auraient pris la ville, si une bourrasque qui survint tout à coup, mêlée de neige et de grêle, ne les eût obligés à suspendre le combat ²⁾.

Quand Ibn Abī 'Āmir fut de retour à Cordoue (car l'approche de l'hiver l'avait forcé à la retraite), il prit un de ces surnoms qui jusque-là n'avaient été portés que par les califes, et ce surnom, par lequel nous devons le désigner désormais, était celui d'al-Manṣūr ³⁾. Il voulut aussi qu'on lui rendit tous les honneurs auxquels la royauté seule donnait droit. Il exigea, par exemple, que quiconque venait en sa présence, sans en excepter les vizirs et les princes du sang, lui baisât la main, comme on le faisait au monarque. On lui obéit, et le désir de lui plaire était si grand, que l'on baisait aussi la main à ses enfants, même à ceux qui sortaient à peine du berceau ⁴⁾.

Il semblait tout puissant et l'on eût dit qu'il n'avait pas de rival.

¹⁾ Cf. Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., t. I, p. 173—181 («Prise de Zamora par Almanzor, Bataille de la Rueda, Prise de Simancas, Premier siège de Léon»).

²⁾ Chronique du moine de Silos, c. 74; comparez Dozy, *Recherches*, t. I, p. 180—181.

³⁾ *Al-Manṣūr billāh*, c'est-à-dire *aidé par Dieu, victorieux par le secours de Dieu*.

⁴⁾ Cf. Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 299—300, trad., p. 465.

Lui-même, cependant, n'en jugeait pas ainsi. A son avis, il y avait encore un homme qui, s'il n'était pas alors dangereux, pouvait le devenir, et cet homme était le général Ğa'far, le prince du Zāb. Ğa'far lui avait rendu de grands services dans la guerre contre Ğālīb; mais par le double éclat de sa naissance et de sa renommée, il avait excité la jalousie du ministre et de la noblesse de cour ¹). Al-Manṣūr prit donc à son égard une résolution qui jette sur sa gloire une tache indélébile. Ayant donné des ordres secrets aux deux Tuğībides Abu 'l-Aḥwaṣ Ma'n et 'Abd ar-Raḥmān b. Muṭarrif, il invita Ğa'far à un festin. Ğa'far accepta l'invitation. La fête fut magnifique, et grâce aux vins généreux elle était déjà fort gaie, lorsque l'échanson présenta une nouvelle coupe au ministre. «Donne-la, dit alors ce dernier, à celui que j'honore le plus.» L'échanson demeura tout interdit, ne sachant lequel parmi tous ces nobles convives son maître voulait désigner. «Maudit échanson, s'écria alors al-Manṣūr, donne-la au vizir Ğa'far!» Flatté de ce témoignage d'estime, Ğa'far se leva aussitôt, et prenant la coupe, il la vida tout d'un trait jusqu'à la dernière goutte; puis, oubliant toute étiquette, il se mit à danser. Les autres convives se laissèrent gagner par sa folle gaieté et suivirent son exemple.

La fête se prolongea bien avant dans la nuit, et quand on se sépara, Ğa'far était complètement ivre. Il retournait vers sa demeure accompagné seulement de quelques pages, lorsque tout à coup il se vit assailli par les soldats des deux Tuğībides, et avant qu'il ait eu le temps de se défendre, il avait déjà cessé de vivre (22 janvier 983).

Sa tête et sa main droite furent envoyées en secret à al-Manṣūr, qui feignit de ne pas connaître les auteurs de cet assassinat, et qui en témoigna une profonde tristesse ²).

¹) Cf. al-Maḥḥarī, *Nafh at-tīb* (*Analectes...*), t. I, p. 258. Sur Ğa'far, cf. aussi *supra*, t. II, p. 230; Ibn Ḥaldūn, *Ibar, Histoire des Berbères*, t. II, p. 152 et 554; t. III, p. 216.

²) D'après Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, p. 300—301; trad., p. 466—467; cf. aussi al-Maḥḥarī, *Nafh at-tīb* (*Analectes...*), t. I, p. 260.

CHAPITRE X.

Si le peuple connaissait ou soupçonnait la vérité au sujet du meurtre de Ğāfar, il oublia bientôt ce crime pour ne s'occuper que des nouvelles victoires du ministre. Les affaires du royaume de Léon avaient pris pour ce dernier une tournure extrêmement favorable. Les désastres qui avaient frappé Ramiro III dans la campagne de 981, lui étaient devenus fatals. Les grands du royaume ne voulaient plus d'un prince que le malheur semblait poursuivre ¹⁾, et qui d'ailleurs les avait blessés dans leur orgueil par ses prétentions à l'autorité absolue. Une révolte éclata en Galice. Les nobles de cette province résolurent de donner le trône à Bermudo, un cousin germain de Ramiro, et le 15 octobre 982, ce prince fut sacré dans l'église de Saint-Jacques-de-Compostelle. Ramiro marcha aussitôt contre lui, et il se livra une bataille à Portilla de Arenas, sur les frontières de Léon et de la Galice; mais quoique acharnée, elle resta indécise ²⁾. Plus tard, la fortune favorisa de plus en plus les armes de Bermudo II, et vers le mois de mars de l'année 984, il enleva la ville de Léon à son compétiteur ³⁾. Pour ne pas succomber tout à fait, ce dernier, qui avait cherché un refuge dans les environs d'Astorga, se vit alors obligé d'implorer l'assistance d'al-Manṣūr et de le reconnaître pour son suzerain ⁴⁾. Il mourut peu de temps après (26 juin 984) ⁵⁾. Sa mère tenta de régner à sa place en s'appuyant sur les musulmans ⁶⁾; mais elle se vit bientôt privée de leur secours. Bermudo avait compris qu'à moins qu'il ne s'abaissât à la démarche que Ramiro avait faite, il aurait bien de la peine

¹⁾ Cf. Ibn Ḥaldūn, dans Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., t. I, pp. 99 et 174.

²⁾ Cf. Sampiro, c. 29; *Chronicon Iriense*, c. 12.

³⁾ Cf. Dozy, *Recherches*, t. I, pp. 179—180.

⁴⁾ Cf. Ibn Ḥaldūn, dans Dozy, *Recherches*, t. I, p. 99.

⁵⁾ Cf. Dozy, *Recherches*, t. I, p. 180.

⁶⁾ Cf. Ibn Ḥaldūn, dans Dozy, *Recherches*, t. I, p. 99.

à réduire les grands qui refusaient de le reconnaître. Il s'adressa donc à al-Manṣūr, et les promesses qu'il lui fit semblent avoir été plus brillantes que celles de son ennemie, car al-Manṣūr se déclara pour lui et mit une grande armée musulmane à sa disposition. Grâce à ce secours, Bermudo réussit à soumettre tout le royaume à son autorité; mais aussi ne fut-il dès lors qu'un lieutenant d'al-Manṣūr, et une grande partie des troupes musulmanes resta dans son pays, autant pour le surveiller que pour l'aider ¹⁾.

Ayant fait ainsi du royaume de Léon une province tributaire, al-Manṣūr résolut de tourner ses armes contre la Catalogne. Comme ce pays était un fief qui relevait du roi de France, les califes l'avaient ménagé jusque-là, de peur que, s'ils l'attaquaient, ils n'eussent aussi les Français à combattre. Mais al-Manṣūr ne partageait pas cette crainte; il savait que la France était en proie à l'anarchie féodale et que les comtes catalans n'avaient aucun secours à attendre de ce côté-là ²⁾. Ayant donc rassemblé un grand nombre de troupes, il partit de Cordoue le 5 mai de l'année 985 ³⁾, en emmenant une quarantaine de ses poètes pensionnés qui devraient chanter ses victoires ⁴⁾. Passant par Elvira, Baza et Lorca, il arriva à Murcie, où il alla loger chez Ibn Ḥaṭṭāb. C'était un simple particulier qui n'avait aucune charge publique, mais ses propriétés étaient extrêmement considérables, et les revenus qu'il en tirait étaient énormes. Client des Umayyades, il était probablement d'origine wisigothe, et peut-être descendait-il de Théodemir, qui, du temps de la conquête, avait conclu avec les musulmans une capitulation si avantageuse, que lui et son fils Athanagild régnaient en princes presque indépendants sur la province de Murcie ⁵⁾. Quoi qu'il en soit, Ibn Ḥaṭṭāb était généreux autant que riche. Durant treize jours consécutifs ⁶⁾, il

¹⁾ Cf. *Chronicon Iriense*, c. 12; Ibn Ḥaldūn, dans Dozy, *Recherches*, t. I, p. 100.

²⁾ Cf. Ibn Ḥaldūn, dans Dozy, *Recherches*, t. I, pp. 114—115.

³⁾ «Le mardi, douze jours passés de *du* 'l-ḥiġġa de l'année 374, ce qui correspond au 5 mai.» Cf. Ibn Abi 'l-Faiyāḍ, *apud* Ibn al-Abbār, p. 252. Dans l'année 985, le 5 mai tombait réellement un mardi.

⁴⁾ Ibn al-Ḥaṭṭīb, dans son article sur al-Manṣūr (*Iḥāṭa*, éd. du Caire, t. II, pp. 71—72), donne la liste de ces poètes.

⁵⁾ Du temps d'Ibn al-Abbār, c'est-à-dire au XIII^{ème} siècle, les Banū Ḥaṭṭāb se prétendaient arabes; mais leurs ancêtres du X^{ème} siècle ne songaient même pas à se donner une telle origine.

⁶⁾ Ibn Abi 'l-Faiyāḍ dit: durant vingt-trois jours. On a suivi Ibn Ḥaiyān.

entretint à ses frais non seulement al-Manşūr avec sa suite, mais toute l'armée, depuis les vizirs jusqu'au moindre soldat. Il prit soin que la table du ministre fût toujours somptueusement servie; jamais il ne lui fit présenter pour la seconde fois les mets dont il avait déjà goûté, ni la vaisselle qu'il avait déjà vue, et un jour il poussa la prodigalité jusqu'à lui offrir un bain apprêté avec de l'eau de rose. Si accoutumé qu'il fût au luxe, al-Manşūr était cependant stupéfait de celui que déployait son hôte. Aussi ne tarissait-il pas sur son éloge, et voulant lui donner une preuve de sa reconnaissance, il le tint quitte d'une partie de l'impôt territorial. Il enjoignit d'ailleurs aux magistrats chargés de l'administration de la province, d'avoir pour lui les plus grands égards et de se conformer autant que possible à ses désirs ¹⁾.

Après avoir quitté Murcie, al-Manşūr continua sa marche vers la Catalogne, et, ayant battu le comte Borrel ²⁾, il arriva le mercredi 1^{er} juillet devant la ville de Barcelone. Le lundi suivant, il la prit d'assaut ³⁾. La plupart des soldats et des habitants furent passés au fil de l'épée; les autres furent mis en servitude. La ville même fut pillée et brûlée ⁴⁾.

A peine de retour de cette campagne, la vingt-troisième qu'il avait faite ⁵⁾, al-Manşūr, toujours infatigable, toujours avide de conquêtes nouvelles, tourna son attention du côté du Magrib.

Pendant plusieurs années, ce pays avait été au pouvoir de Bologgin, le vice-roi de l'Ifrikiya; mais dans les derniers temps du règne

¹⁾ Cf. Ibn al-Abbār, *Hulla* (Notices...), pp. 251—253.

²⁾ Ibn al-Ḥaṭīb, *Iḥāṭa*, t. II, p. 71.

³⁾ D'après Ibn al-Ḥaṭīb, *loc. cit.*, Barcelone fut prise «le lundi, au milieu de şafar de l'année 375.» Ce jour correspond au 6 juillet 985. Les documents arabes ne laissent donc aucun doute sur l'année de la prise de Barcelone, et ils sont parfaitement d'accord avec les documents latins cités par Bofarull. Ce savant, qui veut que la prise de Barcelone ait eu lieu une année plus tard, ne s'est pas aperçu que son opinion est contredite par les pièces mêmes sur lesquelles il tâche de l'appuyer. La date *Kalendarum Iulii feria quarta*, à laquelle deux documents fixent le commencement du siège, est parfaitement exacte pour l'année 985, mais non pas pour l'année suivante.

⁴⁾ Bofarull, *Los Condes de Barcelona...*, Barcelone, 1836, t. I, pp. 163, 164.

⁵⁾ Cf. Ibn al-Abbār, p. 251. Al-Manşūr avait fait plusieurs campagnes contre le comte de Castille et le roi de Navarre, sur lesquelles nous ne possédons pas de détails.

de ce prince, et surtout après sa mort (arrivée en mai 984)¹⁾, le parti umaiyade avait commencé à relever la tête. Aussi plusieurs villes, telles que Fās et Siġilmāsa, avaient déjà secoué le joug des Fāṭimides, lorsqu'un prince africain, qu'on avait presque oublié, reparut sur la scène. C'était l'idrīsīde Ibn Gannūn. Du temps d'al-Ḥakam II, Ibn Gannūn, comme nous l'avons raconté, avait dû se rendre à Ġālib, et, amené à Cordoue, il y était resté jusqu'à ce qu'al-Muṣḥafī l'envoyât à Tunis, après lui avoir fait prendre l'engagement de ne plus rentrer au Maġrib. Mais Ibn Gannūn n'avait nullement l'intention de tenir sa promesse. S'étant rendu à la cour du calife faṭimide, il avait obsédé ce prince durant dix ans en le suppliant de le rétablir. Ayant enfin obtenu des troupes et de l'argent, il était retourné dans son pays natal, et comme il avait acheté l'appui de plusieurs chefs berbères, il était maintenant sur la voie d'en devenir le maître. C'est ce qu'al-Manṣūr voulait empêcher, et il prit à cet effet les mesures nécessaires. Il envoya au Maġrib un grand nombre de troupes sous le commandement de son cousin german (ʿAsḳalāġa²⁾). La guerre ne fut pas de longue durée: trop faible pour résister à ses ennemis, Ibn Gannūn se rendit, après avoir obtenu de ʿAsḳalāġa la promesse que ses jours seraient respectés et qu'il pourrait habiter Cordoue comme par le passé.

Une telle promesse, faite à un homme très ambitieux et très perfide, était à coup sûr une imprudence, et l'on se demande si ʿAsḳalāġa avait été autorisé à la faire. Les chroniqueurs arabes nous laissent dans le doute à cet égard; mais la conduite d'al-Manṣūr nous porte à croire que ʿAsḳalāġa avait outrepassé ses pouvoirs. Le ministre déclara que le traité était de nulle valeur, et, ayant fait transporter Ibn Gannūn en Espagne, il le fit décapiter de nuit

1) Ibn ʿIdārī, *al-Bayān al-muġrib*, t. I, texte, p. 248; trad., p. 350. Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, t. IX, p. 24 = *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, p. 394 et Ibn Ḥaldūn, *Ibar, Histoire des Berbères*, t. II, p. 12, t. III, p. 259, placent la mort de Bologġīn à une date légèrement différente.

2) Les auteurs qui disent qu'al-Manṣūr envoya encore en Afrique un autre corps d'armée, commandé par son fils ʿAbd al-Malik (al-Muḍaffar) ont confondu cette expédition avec une autre (celle contre Zīrī), dont nous parlerons plus tard. A l'époque dont il s'agit, ʿAbd al-Malik ne comptait encore que douze ans (cf. an-Nuwayrī, *Histoire d'Espagne*, éd. Gaspar Remiro, p. 221). — Le véritable nom de ʿAsḳalāġa était ʿAbd Allāh b. ʿAmr.

sur la route qui mène d'Algeciras à Cordoue (septembre ou octobre 985).

Bien qu'Ibn Gannūn ait été un tyran cruel, qui prenait un féroce plaisir à précipiter ses prisonniers du haut de son «Rocher des Aigles», la manière dont il était mort excita cependant en sa faveur une sympathie qui semble avoir été assez universelle. Joignez-y qu'il était un chérif, un descendant du gendre du Prophète. Attenter à la vie d'un tel homme, c'était un sacrilège aux yeux des masses ignorantes et superstitieuses. Même les rudes troupiers qui, obéissant à l'ordre qu'ils avaient reçu, l'avaient mis à mort, en jugeaient ainsi, et une bourrasque qui était survenue tout d'un coup et qui les avaient jetés à terre, leur avait paru un miracle, un châtement du ciel. Les uns disaient donc qu'al-Manṣūr avait commis une action impie, les autres qu'il avait fait une perfidie puisqu'il aurait dû respecter comme sienne la parole donnée par son lieutenant. Cela se disait assez haut malgré la crainte qu'inspirait le ministre, et le mécontentement se montra d'une manière si évidente, qu'al-Manṣūr ne pouvait se tromper sur la disposition des esprits et qu'il commençait à s'en alarmer sérieusement. Que l'on juge donc quelle fut sa colère quand il apprit que 'Asḳalāḡa était plus indigné que lui que ce fût, et que même devant ses troupes il avait osé appeler son cousin un perfide. Une telle audace nécessitait une punition exemplaire. Aussi al-Manṣūr s'empessa-t-il d'envoyer à son cousin l'ordre de revenir immédiatement en Espagne; puis il le mit en accusation, et l'ayant fait condamner pour cause de malversation et de haute trahison, il le fit mettre à mort (octobre ou novembre 985) ¹⁾.

Alors les clameurs redoublèrent. On s'apitoyait maintenant, non seulement sur le sort du malheureux chérif, mais encore sur celui de 'Asḳalāḡa, et on se demandait si al-Manṣūr n'avait pas donné une nouvelle preuve de sa politique atroce, de son mépris de tous les liens, même de ceux du sang, en faisant décapiter son propre cousin. Les parents d'Ibn Gannūn, trompés dans les espérances qu'ils avaient conçues alors que ce prince semblait sur le point de conquérir tout le Magrib, fomentaient le mécontentement autant qu'ils

¹⁾ Cf. sur ces événements Ibn Abī Zar', *Rauḍ al-ḡirḡās*, p. 58—59; Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, *Histoire des Berbères*, t. II, p. 152; t. III, p. 219, 237; Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 301; trad., pp. 467—468; Ibn al-Abbār, *Ḥulla* (*Notices...*), p. 154.

pouvaient. Instruit de leurs menées, al-Manṣūr les frappa tous d'une sentence d'exil. Ils quittèrent alors l'Espagne et le Magrib; mais avant de partir, l'un d'entre eux, Ibrāhīm b. Idrīs, décocha encore une flèche contre le ministre en composant un long poème qui eut beaucoup de vogue et dans lequel se trouvaient ces vers :

L'exil, voilà toujours mon triste sort! Le malheur me poursuit sans cesse; il est mon créancier; au temps précis de l'échéance du terme, il se présente devant moi....

Ce que je vois arriver me frappe de stupeur; notre infortune est immense et il est presque impossible d'y remédier. J'ai peine à en croire mes yeux, et je suis tenté de dire que je me trompe. Quoi! la famille d'Umaiya existe encore, et cependant un bossu ¹⁾ gouverne ce vaste empire! Et voilà les soldats qui marchent autour d'un palanquin dans lequel se trouve un singe roux!... Fils d'Umaiya, vous qui brilliez naguère comme des étoiles au milieu de la nuit, comment se fait-il qu'à présent on ne vous voie plus? Autrefois vous étiez des lions, mais vous avez cessé de l'être, et voilà pour-quoi ce renard s'est rendu maître du pouvoir ²⁾.

Renard ou non — on voit que ce sobriquet que l'on a déjà rencontré dans un vers d'al-Muṣḥafī, lui était resté — al-Manṣūr était convaincu de la nécessité de faire quelque chose pour se réhabiliter dans l'opinion. Aussi résolut-il d'agrandir la mosquée qui était trop étroite pour contenir et les habitants de la capitale et les innombrables soldats venus de l'Afrique. Il fallait commencer par exproprier les possesseurs des maisons qui occupaient le terrain sur lequel on voulait bâtir. C'était une mesure qui, pour ne pas être odieuse, demandait beaucoup de tact et de délicatesse; mais al-Manṣūr avait dans ces sortes de choses un savoir-faire admirable. Faisant venir un à un chaque propriétaire en sa présence (ce qui était déjà un grand honneur): « Mon ami, lui disait-il, comme j'ai formé le projet d'agrandir la mosquée, ce saint endroit où nous adressons nos prières

¹⁾ Ceci est une pure médisance; d'après des témoignages plus impartiaux, al-Manṣūr était un fort bel homme.

²⁾ Ces vers sont donnés, en entier ou partiellement, par Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, pp. 301—302, trad., p. 468; Ibn al-Abbār, *Ḥulla* (*Notices...*), p. 119; al-Maḡkarī, *Nafḥ at-ṭīb* (*Analectes...*), t. I, p. 389.

au ciel, je voudrais acheter ta maison dans l'intérêt de la communauté musulmane et aux frais du trésor, lequel est bien rempli grâce aux richesses que j'ai enlevées aux mécréants. Dis-moi donc à combien tu l'évalues; ne te gêne pas, dis hardiment ce que tu en veux!» Puis, quand son interlocuteur avait nommé une somme qu'il croyait bien exorbitante: «Mais c'est trop peu, s'écriait le ministre; vraiment tu es d'une discrétion exagérée! Tiens, je te donne une fois autant.» Et non seulement il le payait rubis sur l'ongle, mais encore faisait-il acheter pour lui une autre demeure. Il se trouva néanmoins une dame qui refusa longtemps de céder la sienne. Elle avait dans son jardin un beau palmier auquel elle tenait fort, et quand elle consentit enfin à se dessaisir de son immeuble, elle y mit la condition qu'on lui en achèterait un autre qui eût aussi un palmier dans son jardin. C'était difficile à trouver; mais le ministre, quand on l'informa de la demande de la dame, s'écria aussitôt: «Eh bien! nous lui achèterons ce qu'elle désire, dussions-nous vider à cet effet tous les coffres de l'Etat!» Après bien des recherches inutiles, on trouva enfin une maison telle qu'on la désirait, et on l'acheta à un prix excessif.

Tant de générosité porta ses fruits. Quelques griefs que l'on eût contre le ministre, on ne pouvait nier qu'il ne fit les choses noblement et grandement, et d'un autre côté les personnes dévotes étaient forcées d'avouer que l'agrandissement de la mosquée était une œuvre fort méritoire. Mais ce fut bien autre chose encore lorsque, les travaux ayant commencé, on vit déblayer le terrain par une foule de prisonniers chrétiens qui avaient des fers aux pieds. On se dit alors qu'après tout l'islamisme n'avait pas encore brillé d'un tel éclat, et que jamais les mécréants n'avaient été humiliés à un tel point. Et puis l'on vit al-Manşūr lui-même, le maître tout puissant, le plus grand général du siècle, manier, pour plaire à l'Éternel, la pioche, la truelle ou la scie, comme s'il eût été un simple ouvrier! Devant un tel spectacle toutes les haines devenaient muettes¹⁾.

Pendant qu'on travaillait encore à l'agrandissement de la mosquée,

¹⁾ Cf. al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes...)*, t. I, pp. 359, 360, l. 3, 20 et suiv.; Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 307 et suiv.; trad., p. 477 et suiv.

la guerre contre Léon recommença. Les troupes musulmanes qui étaient restées dans ce royaume, s'y conduisaient comme dans un pays conquis, et quand Bermudo II s'en plaignait à al-Manşūr, il ne recevait de lui que des réponses hautaines et dédaigneuses. Il perdit patience enfin, et, prenant une résolution hardie, il chassa les musulmans ¹⁾. Al-Manşūr fut donc forcé de lui faire sentir encore une fois la supériorité de ses armes, et au fond du cœur il n'était pas fâché de cette nouvelle guerre, car maintenant les habitants de la capitale, au lieu de parler de choses qui, à son avis, ne les regardaient pas, pourraient de nouveau s'entretenir de ses batailles, de ses victoires, de ses conquêtes. Et il prit soin de fournir matière à leur conversation. S'étant emparé de Coïmbre en juin 987, il ruina cette ville à un tel point que pendant sept ans, elle resta déserte ²⁾. L'année suivante, il passa le Duero, et alors l'armée musulmane se répandit comme un torrent dans le royaume de Léon, en tuant ou en détruisant tout ce qui se trouvait sur son passage. Villes, châteaux, cloîtres, églises, villages, hameaux, rien ne fut épargné ³⁾. Bermudo s'était jeté dans Zamora ⁴⁾, probablement parce qu'il croyait que cette ville serait attaquée la première; mais al-Manşūr la laissa de côté et marcha droit sur Léon. Une fois déjà, il avait été sur le point de prendre cette ville; mais grâce à sa bonne citadelle, ses grosses tours, ses quatre portes de marbre et ses murailles romaines, qui avaient plus de vingt pieds d'épaisseur, elle était très forte, et elle résista longtemps aux efforts des ennemis. A la fin, ces derniers réussirent à ouvrir une brèche près de la porte occidentale, au moment où le commandant de la garnison, Gonsalve Gonzalez, un comte galicien, était alité par suite d'une grave maladie. Le péril était extrême; aussi le comte, tout malade qu'il était, se fit revêtir sur-le-champ de son armure et transporter en litière vers la brèche. Par sa présence et par ses paroles, il releva le courage abattu de ses soldats, et pendant trois jours, ceux-ci réussirent encore à repousser l'ennemi; mais le quatrième jour, les musulmans

¹⁾ Cf. Ibn Ḥaldūn, *apud* Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., t. I, p. 100.

²⁾ Cf. le *Chronicon Conimbricense*, dans l'*Esp. sagr.*, t. XXIII, I et IV.

³⁾ Voyez la charte de l'abbesse Flora, *Esp. sagr.*, t. XXXVI, n^o 14, et celle que cite Risco, *Historia de Leon*, t. I, p. 228.

⁴⁾ Cf. Ibn Ḥaldūn, *apud* Dozy, *Recherches*, t. I, p. 100.

pénétrèrent dans la ville par la porte méridionale. Alors commença une boucherie horrible. Le comte lui-même, dont l'héroïsme aurait dû inspirer du respect, fut tué dans sa litière. Après avoir massacré, on se mit à détruire. On ne laissa pas une pierre sur l'autre. Les portes, les tours, les murailles, la citadelle, les maisons, tout fut démoli de fond en comble. On ne laissa debout qu'une seule tour qui se trouvait près de la porte septentrionale et qui avait à peu près la même hauteur que les autres. Al-Manşūr avait ordonné de l'épargner; il voulait qu'elle montrât aux générations futures combien elle avait été forte, cette ville qu'il avait fait disparaître de la face de la terre ¹⁾.

Les musulmans rétrogradèrent ensuite vers Zamora, et après avoir brûlé les superbes couvents de Saint-Pierre-d'Esloņa et de Sahagun qui se trouvaient sur leur route ²⁾, ils vinrent mettre le siège devant cette ville. Bermudo se montra moins courageux que son lieutenant à Léon. Il s'échappa furtivement, et, lui parti, les habitants rendirent la place à al-Manşūr, qui la fit piller. Presque tous les comtes le reconnurent alors pour leur souverain, et Bermudo ne conserva que les districts voisins de la mer ³⁾.

De retour à az-Zāhira après cette campagne glorieuse, al-Manşūr eut bientôt à s'occuper de choses très graves: il découvrit que les grands conspiraient contre lui et que son propre fils 'Abd Allāh, un jeune homme de vingt-deux ans, se trouvait parmi les conjurés.

Brave et brillant cavalier, 'Abd Allāh n'était cependant pas aimé de son père. Celui-ci avait des raisons pour croire que ce fils n'était pas le sien; mais c'est ce que le jeune homme ignorait, et comme il se voyait toujours préférer son frère 'Abd al-Malik, qui comptait six ans de moins que lui et auquel il se croyait bien supérieur en talent et en bravoure, il avait déjà conçu contre son père un mécontentement très vif, lorsqu'il arriva à Saragosse, la résidence du

¹⁾ Ces détails sont donnés par Lucas de Tuy, p. 87. Comparez pour ce qui concerne la date et le nom du commandant, Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., p. 181—184. — La prise de Léon est signalée sans grands détails par Ibn Ḥaldūn (in *Rech.*, p. 100). Cf. aussi le récit fantaisiste d'Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, t. IX, p. 24 = *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, p. 393.

²⁾ Charte latine citée par Risco, *Historia de Leon*, t. I, p. 228, et *Esp. sagr.* t. XXXIV, p. 308.

³⁾ Cf. Ibn Ḥaldūn, *apud* Dozy, *Recherches*, t. I, p. 100.

vice-roi de la Frontière supérieure, ‘Abd ar-Raḥmān b. Muṭarrif le Tuḡibide. L’air de cette cour lui devint fatal. Son hôte était le chef d’une illustre famille dans laquelle la vice-royauté de cette province avait été héréditaire pendant tout un siècle, et comme al-Manṣūr avait renversé successivement les hommes les plus puissants de l’empire ¹⁾, il craignait avec raison qu’étant le dernier des nobles qui restait debout, il ne tombât bientôt, à son tour, victime de l’ambition du ministre. Il avait donc l’intention de le prévenir, et il n’attendait, pour se soulever, qu’une occasion favorable. Il crut l’avoir trouvée maintenant; le jeune ‘Abd Allāh lui parut un instrument fort propre à réaliser ses projets. Il fomenta son mécontentement et lui inspira peu à peu l’idée de se révolter contre son père. Ils résolurent donc de prendre les armes dès que les circonstances le leur permettraient, et ils convinrent entre eux que, s’ils sortaient vainqueurs de la lutte, ils partageraient l’Espagne, de sorte que ‘Abd Allāh règnerait sur le Midi et ‘Abd ar-Raḥmān sur le Nord. Plusieurs fonctionnaires haut placés, tant dans l’armée que dans le pouvoir civil, entrèrent dans cette conjuration, et entre autres le prince du sang ‘Abd Allāh Pierre-sèche, qui était alors gouverneur de Tolède. C’était un complot formidable, mais dont les ramifications s’étendaient trop loin pour qu’il pût rester longtemps caché à l’œil vigilant du premier ministre. Des bruits vagues d’abord, mais qui prirent peu à peu de la consistance, en parvinrent à ses oreilles, et il prit aussitôt des mesures efficaces pour déjouer les projets de ses ennemis. Ayant rappelé son fils auprès de lui, il lui inspira une fausse confiance en le comblant d’égards et de témoignages d’affection. Il fit aussi venir ‘Abd Allāh Pierre-sèche et lui ôta le gouvernement de Tolède; mais il le fit sous un prétexte fort plausible et d’une manière courtoise, de sorte que d’abord ce prince ne se doutait de rien. Peu de temps après, cependant, al-Manṣūr le priva de son titre de vizir et lui défendit de quitter son hôtel.

Ayant ainsi réduit deux des principaux conspirateurs à l’impuissance de lui nuire, le ministre se mit en campagne pour aller combattre les Castellans, après avoir envoyé aux généraux de la frontière l’ordre de venir le joindre. ‘Abd ar-Raḥmān obéit, de même que

¹⁾ Pour ce qui suit, cf. Dozy, *Recherches*, 3^{ème} édition, t. I, p. 224 et suiv.

les autres généraux. Alors al-Manşūr excita sous main les soldats de Saragosse à former des plaintes contre lui. Ils le firent, et quand ils eurent accusé ‘Abd ar-Raḥmān d’avoir retenu leur solde pour se l’approprier, al-Manşūr le destitua (8 juin 989). Cependant, comme il ne voulait pas se brouiller avec toute la famille des Banū Hāšim, il nomma au gouvernement de la Frontière supérieure le fils de ‘Abd ar-Raḥmān, Yaḥyā Simāğa ¹⁾. Peu de jours après, il fit arrêter ‘Abd ar-Raḥmān, mais sans laisser apercevoir qu’il avait connaissance du complot; il ordonna seulement qu’on procédât à une enquête sur la manière dont ‘Abd ar-Raḥmān avait employé les sommes qui lui avaient été confiées pour payer les troupes.

Quelque temps après, ‘Abd Allāh rejoignit l’armée sur l’ordre qu’il en avait reçu. Al-Manşūr tâcha de regagner son affection à force de bontés, mais tous ses efforts échouèrent. ‘Abd Allāh avait résolu de rompre définitivement avec son père, et pendant le siège de San Estevan de Gormaz, il quitta le camp en secret, accompagné seulement de six de ses pages, pour aller chercher un asile auprès de Garcia Fernandez, le comte de Castille. Ce dernier lui promit sa protection, et malgré les menaces d’al-Manşūr, il tint sa parole pendant plus d’un an. Mais dans cet intervalle, il éprouva revers sur revers; il fut défait en rase campagne; en août 989, il perdit Osma, ville dans laquelle al-Manşūr mit une garnison musulmane; en octobre, Alcoba lui fut enlevée aussi ²⁾, et à la fin, il se vit forcé d’implorer la paix et de livrer ‘Abd Allāh.

Une escorte castillane conduisit le rebelle au camp de son père. Il était monté sur un mulet magnifiquement équipé, dont le comte lui avait fait cadeau, et comme il se tenait convaincu que son père lui pardonnerait, il n’était nullement inquiet sur son sort. En route, il rencontra un détachement musulman commandé par Sa^cd. Après

¹⁾ Ce surnom ou ce sobriquet était aussi, selon Ibn Ḥaldūn, celui sous lequel ‘Umar al-Mutawakkil, roi de Badajoz, était connu, et des chroniqueurs chrétiens (*Chron. Lusit.* dans l’*Esp. sagr.*, t. XIV, p. 417, *Chron. Conimbr.*, *ibid.*, t. XXIII, p. 338), qui l’écrivent *Cemia* et *Cimeianis*, le donnent comme le nom d’un roitelet ou gouverneur de Santa Maria Arrifana (petite place située à cinq lieues de Porto). Il n’est pas arabe et semble appartenir à un dialecte roman. [*Recherches*, 3^{ème} éd., t. I, p. 226, note 1].

²⁾ Comparez *Annales Complutenses*, dans l’*Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 311. Dans les *Anales Toledanos* (*ibid.*, p. 383), la date est fautive.

lui avoir baisé la main, cet officier lui dit qu'il n'avait rien à craindre, attendu que son père considérait ce qu'il avait fait comme une étourderie qui pouvait être pardonnée à un jeune homme. Il tint ce langage tant que les Castellans étaient là; mais quand ceux-ci se furent éloignés et que la cavalcade fut arrivée sur les bords du Duero, Sa'īd demeura en arrière, et alors les soldats signifièrent à 'Abd Allāh qu'il devait mettre pied à terre et se préparer à la mort. Si inattendues qu'elles fussent, ces paroles n'émurent pas le vaillant 'āmiride. Il sauta lestement à bas de son mulet, et conservant un visage serein, il présenta sans sourciller la tête au coup mortel (9 septembre 990).

Avant lui, son complice 'Abd ar-Raḥmān avait déjà cessé de vivre. Condamné pour cause de malversation, il avait été décapité à az-Zāhira. Quand à 'Abd Allāh Pierre-sèche, il avait réussi à s'évader et il s'était mis sous la protection de Bermudo ¹⁾.

Cependant al-Manṣūr ne se contenta pas d'avoir déjoué ce complot. Il n'avait pas pardonné au comte de Castille l'appui que celui-ci avait accordé à 'Abd Allāh, et, usant de représailles, il excita Sancho, le fils du comte, à se révolter à son tour contre son père. Soutenu par la plupart des grands, Sancho prit les armes dans l'année 994 ²⁾, et alors al-Manṣūr, qui s'était aussi déclaré pour lui, s'empara des forteresses de San Estevan et de Clunia. Mais il avait hâte de terminer cette guerre. Son entourage, habitué à penser comme lui, ou du moins à en faire semblant, partageait son impatience, et le meilleur moyen de lui plaire, c'était de lui dire que selon toute apparence Garcia succomberait bientôt. Or, le poète Ṣā'īd ³⁾ lui présenta un jour un cerf attaché par une corde, et lui récita un poème, assez médiocre du reste, dans lequel se trouvaient ces vers :

Ton esclave, que tu as arraché à la misère et comblé de bienfaits,

¹⁾ Sur tout ce qui précède, voir surtout Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, pp. 303—306; trad., pp. 473—475. Cf. aussi Ibn al-Abbār, dans Dozy, *Recherches*, t. I, p. 279 de la 1^{ère} édition; Ibn Ḥaldūn, *ibid.*, 3^{ème} édition, pp. 100—101.

²⁾ Voyez Dozy, *Recherches*, t. I, p. 24—27 de la 1^{ère} édition.

³⁾ Sur ce poète, cf. *infra*, p. 269 et note 1.

t'amène ce cerf. Je l'ai nommé Garcia, et je te l'amène avec une corde au cou, en espérant que mon pronostic sera véritable.

Par un singulier hasard, il l'était: blessé par un coup de lance, Garcia avait été fait prisonnier entre Alcocer et Langa, sur les bords du Duero, le jour même où le poète avait présenté le cerf à son maître (lundi 25 mai 995). Cinq jours après, le comte expira des suites de sa blessure, et depuis lors l'autorité de Sancho ne fut plus contestée; mais il fut obligé de payer aux musulmans un tribut annuel ¹⁾.

Dans l'automne de cette même année, al-Manşūr marcha contre Bermudo, afin de le punir d'avoir donné asile à un autre conspirateur. Ce roi se trouvait dans une position déplorable. Il avait perdu jusqu'à l'ombre de l'autorité. Les seigneurs s'approprièrent ses terres, ses serfs, ses troupeaux; ils les divisaient entre eux par la voie du sort, et quand il les redemandait, ils se moquaient de lui. De simples gentilshommes à qui il avait donné un château à garder, se révoltaient ²⁾. Parfois on le faisait passer pour mort ³⁾, et en vérité, il importait peu qu'il le fût ou qu'il ne le fût pas. Il avait donc été bien hardi, lorsqu'il avait osé braver al-Manşūr. Que pouvait-il contre ce puissant capitaine? Rien absolument; aussi se repentit-il bientôt de son imprudence. Ayant perdu Astorga ⁴⁾, dont il avait fait sa capitale après la destruction de Léon, mais qu'il avait prudemment abandonnée à l'approche de l'ennemi, il prit le parti le plus sage: il implora la paix. Il l'obtint à condition qu'il livrerait 'Abd Allāh Pierre-sèche et qu'il payerait un tribut annuel ⁵⁾.

¹⁾ Cf. 'Abd al-Wāhid al-Marrākuṣī, *al-Mu'ğib*, texte, pp. 24—25; trad., p. 30; Abu 'l-Fidā', t. II, p. 534; al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-ṭib (Analectes...)*, t. II, p. 57; aḍ-Ḍabbi, *Buğyat al-multamis*, p. 310; Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, t. IX, p. 79 = *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, p. 400—401. Pour la mort de Garcia, cf. Ibn Ḥaldūn, *apud* Dozy, *Recherches*, t. I, p. 101; *Chronicon Burgense*, dans l'*Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 309; *Annales Complutenses*, *ibid.*, *id.*, p. 313; *Annales Compostellani*, *ibid.*, *id.*, p. 320; *Anales Toledanos*, *ibid.*, *id.*, p. 384. Dans les chroniques qui portent: *VIII Kal. Ianuarii*, il faut lire *Iunii* au lieu de *Ianuarii*.

²⁾ Charte de 993, *Esp. sagr.*, t. XIX, p. 382 et suiv., et de 1000, *ibid.*, t. XXXVI, n^o IV.

³⁾ Charte de 990, analysée dans l'*Esp. sagr.*, t. XIX, p. 382 et suiv.

⁴⁾ Cf. Ibn Ḥaldūn, *apud* Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., t. I, p. 100 et note 3.

⁵⁾ *Ibid.*, p. 101.

Après avoir enlevé leur capitale aux Gomez, les comtes de Carrión¹⁾, qui, à ce qu'il semble, avaient méconnu son autorité, al-Manṣūr se retira, traînant à sa suite le malheureux ʿAbd Allāh qui lui avait été remis dans le mois de novembre²⁾. Comme il était à prévoir, il punit cruellement ce prince. L'ayant fait placer, chargé de fers, sur un chameau, il ordonna de le promener ignominieusement par les rues de la capitale, tandis qu'un héraut qui marchait devant lui, criait: «Voici ʿAbd Allāh, fils de ʿAbd al-ʿAzīz, qui a quitté les musulmans pour faire cause commune avec les ennemis de la religion.» Quand il entendit ces paroles pour la première fois, le prince en fut si indigné qu'il s'écria: «Tu mens, dis plutôt: voici un homme qui, mû par la crainte, s'est enfui; il a ambitionné l'empire, mais ce n'est point un polythéiste, ce n'est point un apostat³⁾!» Il n'avait pas de force morale, cependant; il n'avait pas compris qu'avant de conspirer, il faut s'armer de courage. Jeté en prison et craignant d'être bientôt conduit sur l'échafaud, il montra une lâcheté indigne de sa haute naissance et qui formait un singulier contraste avec la fermeté dont son complice, le fils d'al-Manṣūr, avait fait preuve. Dans les vers qu'il envoyait souvent au ministre, il avouait qu'il avait été mal inspiré lorsqu'il avait pris la fuite; il cherchait à apaiser son courroux à force de flatteries, il le nommait le plus généreux des hommes. «Jamais, disait-il, un malheureux n'a imploré en vain ta pitié; tes bontés et tes bienfaits sont innombrables comme les gouttes de la pluie.» Cette bassesse ne lui servit de rien. Al-Manṣūr épargna sa vie parce qu'il le méprisait trop pour le faire mourir; mais il le laissa en prison, et ʿAbd Allāh ne recouvra la liberté qu'après la mort du ministre⁴⁾.

¹⁾ *Ibid.*, p. 102 et note 1.

²⁾ Ibn al-Abbār, *Hulla* (Notices...), p. 113.

³⁾ Cf. Ibn al-Abbār, dans Dozy, *Recherches*, t. I, p. 280 de la première édition.

⁴⁾ Ibn al-Abbār, *Hulla* (Notices...), pp. 113—114 et dans Dozy, *Recherches*, t. I, p. 279 de la première édition.

CHAPITRE XI.

Régnant de fait depuis vingt ans, al-Manṣūr voulait aussi régner de droit. Il fallait être bien aveugle pour ne pas s'en apercevoir, car on le voyait marcher vers son but, lentement, prudemment, à pas mesurés, mais avec une opiniâtreté qui sautait aux yeux. En 991, il s'était démis de son titre de *ḥāǧib*, ou premier ministre, en faveur de son fils ʿAbd al-Malik, qui à cette époque comptait à peine dix-huit ans, et il avait voulu que dorénavant on l'appelât al-Manṣūr tout court ¹). L'année suivante, il avait ordonné d'appliquer aux lettres de chancellerie son propre sceau, au lieu d'y mettre celui du souverain, et il avait pris alors le surnom d'al-Muʿaiyad que le calife portait aussi ²). Dans l'année 996, il avait déclaré que la qualification de *saiyid* (seigneur) ne devait être donnée qu'à lui seul, et en même temps il avait pris le titre de *malik karīm* (noble roi) ³).

Il était donc roi, il n'était pas encore calife. Qu'est-ce qui l'empêchait de le devenir? Assurément, ce n'était pas Hišām II qui lui inspirait des craintes. Quoique ce prince fût maintenant dans la fleur de ses jours, il n'avait jamais montré la moindre énergie, la moindre velléité de se soustraire au joug qu'on lui avait imposé. Les princes du sang n'étaient pas à craindre non plus: al-Manṣūr avait fait périr les plus dangereux, il avait exilé ceux qui l'étaient moins, il avait réduit les autres à un état voisin de la misère ⁴). Croyait-il donc que l'armée s'opposerait à ses desseins? Nullement; composée en majorité de Berbères, de chrétiens du Nord, de Slaves, de soldats qui avaient été faits prisonniers dans leur enfance ⁵), en

¹) Cf. Ibn ʿIdārī, *al-Bayān al-muǧrib*, t. II, texte, p. 315; trad., p. 489.

²) Cf. Ibn Abi Zarʿ, *Rauḍ al-ḳirʿās*, p. 73.

³) Cf. Ibn ʿIdārī, *al-Bayān al-muǧrib*, t. II, texte, p. 316; trad., p. 491.

⁴) Cf. al-Maḳḳarī, *Nafḥ aṭ-ṭīb (Analectes)*, t. I, p. 389.

⁵) *Ibid.*, t. I, p. 393.

un mot d'aventuriers de toute sorte, l'armée était à lui; quoi qu'il fit, elle lui obéirait aveuglément. Qui craignait-il donc?

Il craignait la nation. Elle ne connaissait pas Hišām II; dans la capitale même, bien peu de gens l'avaient entrevu, car lorsqu'il sortait de sa prison dorée pour se rendre à une de ses maisons de campagne (ce qui arrivait rarement du reste), il était entouré des femmes de son sérail; comme elles, il était alors entièrement couvert d'un grand burnous, de sorte qu'on ne pouvait le distinguer des dames, et d'ailleurs les rues par lesquelles il devait passer étaient toujours garnies d'une haie de soldats sur l'ordre exprès du ministre ¹⁾. Et pourtant on l'aimait. N'était-il pas le fils du bon et vertueux al-Ḥakam II, le petit-fils du glorieux ʿAbd ar-Raḥmān III, n'était-il pas surtout le monarque légitime? Cette idée de légitimité était enracinée dans tous les cœurs, et elle était bien plus vivace encore parmi le peuple que parmi les nobles. Les nobles, pour la plupart d'origine arabe, se seraient peut-être laissés convaincre qu'un changement de dynastie était utile et nécessaire; mais le peuple, qui était d'origine espagnole, pensait autrement. Comme le sentiment religieux, l'amour de la dynastie formait partie de son être. Bien qu'al-Manṣūr eût donné au pays une gloire et une prospérité jusque-là inconnues, le peuple ne lui pardonnait pas d'avoir fait du calife une espèce de prisonnier d'Etat, et il était prêt à se soulever en masse si le ministre osait tenter de s'asseoir sur le trône. C'est ce qu'al-Manṣūr n'ignorait pas; de là sa prudence, de là son hésitation; mais il croyait que l'opinion publique se modifierait peu à peu; il se flattait de l'espoir que l'on finirait par oublier entièrement le calife pour ne penser qu'à lui, et alors le changement de dynastie pourrait s'accomplir sans secousse.

Bien lui en prit d'avoir ajourné son grand projet! Il fut bientôt à même de se convaincre que sa haute position ne tenait qu'à un fil. En dépit de toutes ses conquêtes et de toute sa gloire, une femme réussit presque à le renverser.

Cette femme, c'était Aurore.

Elle l'avait aimé; mais l'âge des sentiments tendres étant passé

¹⁾ Cf. Ibn ʿIdārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. III (éd. E. Lévi-Provençal, Paris, 1930), p. 41; an-Nuwairī, *Histoire d'Espagne*, éd. Gaspar Remiro, p. 219.

pour elle comme pour lui, ils s'étaient brouillés, et comme cela arrive souvent, l'amour avait fait place dans leurs cœurs, non pas à l'indifférence, mais à la haine. Et Aurore ne faisait rien à demi : dévouée dans son amour, elle était implacable dans son ressentiment. Elle avait résolu de faire tomber al-Manşūr, et pour y parvenir elle mettait en émoi tout le harem, hommes et femmes. Elle parla à son fils, lui dit que l'honneur lui commandait de se montrer homme et de briser enfin le joug qu'un ministre tyrannique avait osé lui imposer. Elle accomplit un véritable miracle : elle inspira au plus faible des hommes une apparence de volonté et d'énergie. Al-Manşūr l'éprouva bientôt. Le calife le traita d'abord avec froideur, puis il s'enhardit jusqu'à lui faire des reproches. Voulant conjurer l'orage, le ministre éloigna du harem plusieurs personnes dangereuses ; mais comme il ne pouvait en faire sortir celle qui était l'âme du complot, cette mesure ne servit qu'à irriter son ennemie encore davantage. Et la Navarraise était infatigable ; elle montra qu'elle aussi avait une volonté de fer, tout comme son ancien amant. Ses émissaires disaient partout que le calife voulait être enfin libre et régner par lui-même, et que, pour se débarrasser de son geôlier, il comptait sur la loyauté de son bon peuple. Ils passaient même le Détroit, ces émissaires de la sultane, et au moment même où des attroupements séditieux se formaient à Cordoue, le vice-roi du Magrib, Zīrī b. 'Aṭīya, leva l'étendard de la révolte, en déclarant qu'il ne pouvait souffrir plus longtemps que le souverain légitime fût tenu captif par un ministre trop puissant.

Zīrī était le seul homme qu'al-Manşūr craignît encore, ou plutôt le seul qu'il eût craint de sa vie, car d'ordinaire il méprisait trop ses ennemis pour les craindre. A demi-barbare, ce chef avait conservé, dans ses déserts africains, la vigueur, la spontanéité et l'orgueil de race qui semblaient n'appartenir qu'à un autre âge, et malgré qu'il en eût, al-Manşūr avait subi l'ascendant de cet esprit à la fois impétueux, pénétrant et caustique. Quelques années auparavant, il avait reçu de lui une visite, et à cette occasion il lui avait prodigué les marques de son estime : il lui avait conféré le titre de vizir avec le traitement attaché à cette dignité, il avait fait inscrire tous les gens de sa suite sur le registre de la solde au bureau militaire, enfin il ne l'avait laissé partir qu'après l'avoir

amplement dédommagé de ses frais de voyage et de ses cadeaux. Mais rien de tout cela n'avait touché Zirī. De retour sur le rivage africain, il avait porté la main à sa tête en s'écriant : «A présent seulement je sais que tu m'appartiens encore!» Puis, un de ses gens l'ayant appelé *seigneur vizir* : «Seigneur vizir ? s'était-il écrié ; va-t-en au diable avec ton seigneur vizir ! *Emir, fils d'émir*, voilà mon titre ! Ah ! qu'il a été avare pour moi, cet Ibn Abī 'Āmir ! Au lieu de me donner de bonnes espèces sonnantes, il m'a affublé d'un titre qui me dégrade ! Vive Dieu ! Il ne serait pas où il est maintenant, si en Espagne il y avait autre chose que des lâches et des imbéciles ! Grâce au ciel, me voilà de retour, et le proverbe qui dit qu'il vaut mieux entendre parler du diable que le voir, ne ment pas ¹⁾.» Ces propos, qui auraient coûté la tête à tout autre, étant venus à l'oreille d'al-Manṣūr, celui-ci avait feint de ne pas y faire attention, et plus tard, il avait même nommé Zirī vice-roi de tout le Magrib. Il le redoutait, il le haïssait peut-être, mais il le croyait sincère et loyal. L'événement montra qu'il l'avait mal jugé. Sous une écorce rude et franche, Zirī cachait beaucoup de ruse et d'ambition. Il se laissa aisément tenter par l'argent qu'Aurore lui promettait, par le rôle chevaleresque qu'elle lui destinait. Il affranchirait son souverain du joug d'al-Manṣūr, sauf peut-être à lui imposer le sien.

Il fallait commencer par le payer, Aurore ne l'ignorait pas, et grâce à sa finesse de femme, elle savait comment s'y prendre pour se procurer de l'argent et pour le faire parvenir à son allié. Le trésor renfermait près de six millions en or et il se trouvait dans le palais califien. Elle y prit quatre-vingt mille pièces d'or, qu'elle mit dans une centaine de cruches ; puis elle versa par dessus du miel, de l'absinthe et d'autres liqueurs de ménage, et, ayant mis une étiquette à chaque cruche, elle chargea quelques Slaves de les porter hors de la ville à un endroit qu'elle nomma. Sa ruse lui réussit. Le préfet n'eut point de soupçons et laissa passer les Slaves avec leur fardeau. Aussi l'argent était-il déjà en route pour le Magrib, quand al-Manṣūr fut informé, d'une manière ou d'une autre,

¹⁾ Ibn Ḥaldūn, *Ibar, Histoire des Berbères*, t. II, p. 41 du texte ; Ibn Abī Zar', *Rauḍ al-ḫirṭās*, p. 65.

de ce qui s'était passé. Il en fut fort alarmé. Peut-être l'eût-il été moins s'il eût eu la certitude qu'Aurore avait soustrait l'argent de son chef, mais tout le portait à croire qu'elle y avait été autorisée par le calife, et s'il en était ainsi, la conjoncture était en effet bien difficile. Cependant il fallait prendre un parti, Al-Manşūr prit celui d'assembler les vizirs, les membres de la magistrature, les uléma et d'autres personnages marquants de la cour et de la ville. Ayant informé cette assemblée que les dames du harem se permettaient de s'approprier les fonds de la caisse publique sans que le calife, entièrement livré à des exercices de dévotion, les en empêchât, il demanda l'autorisation de transporter le trésor en un lieu plus sûr. Il l'obtint; mais il n'en fut pas plus avancé pour cela, car lorsque ses employés se présentèrent au palais pour transférer la caisse, Aurore s'y opposa en déclarant que le calife avait défendu d'y toucher.

Que faire maintenant? Employer la violence? Mais il faudrait l'employer contre le souverain lui-même, et si al-Manşūr osait aller jusque-là, la capitale se soulèverait en un clin d'œil; elle était prête, elle n'attendait qu'un signal. La situation était donc bien périlleuse, cependant elle n'était pas désespérée; pour l'être, il eût fallu d'abord que Zirī fût déjà en Espagne avec son armée, ensuite que le calife fût un homme capable de persister dans une résolution hardie. Or Zirī était encore en Afrique, et le calife était un esprit sans consistance. Al-Manşūr ne perdit donc pas courage. Risquant le tout pour le tout, il se ménagea, à l'insu d'Aurore, une entrevue avec le monarque. Il parla, et grâce à cet ascendant que les esprits supérieurs ont sur les âmes faibles, il se retrouva roi après quelques minutes d'entretien. Le calife avoua qu'il n'était pas capable de gouverner par lui-même, et il autorisa le ministre à transporter le trésor. Mais le ministre voulait plus encore. Il dit que, pour ôter tout prétexte aux mal intentionnés, il lui fallait une déclaration écrite, une déclaration solennelle. Le calife lui promit de signer tout ce qu'il voudrait, et alors al-Manşūr fit dresser sur-le-champ un acte en vertu duquel Hişām lui abandonnait la conduite des affaires comme par le passé. Le calife y mit sa signature en présence de plusieurs notables qui y mirent aussi la leur en qualité de témoins (février ou mars 997), et al-Manşūr prit soin de donner à cette pièce importante la plus grande publicité.

Dès lors, une révolte dans la capitale n'était plus à craindre. Comment pouvait-on prétendre délivrer un captif qui ne voulait pas de la liberté? Cependant le ministre comprit qu'il fallait faire quelque chose pour contenter le peuple. Comme on avait crié sans cesse qu'on voulait voir le monarque, il résolut de le montrer. Il le fit donc monter à cheval, et alors Hišām se mit à parcourir les rues, le sceptre à la main et coiffé du haut bonnet que les califes seuls avaient le droit de porter. Al-Manšūr l'accompagnait ainsi que toute la cour. La foule amassée sur son passage était compacte et innombrable, mais l'ordre ne fut pas troublé un seul instant et aucun cri séditieux ne se fit entendre ¹⁾.

Aurore s'avoua vaincue. Humiliée, épuisée, brisée, elle alla chercher dans la dévotion l'oubli du passé et un dédommagement pour la perte de ses espérances ²⁾.

Restait Zīrī. Celui-ci était devenu bien moins redoutable depuis qu'il ne pouvait plus compter sur l'appui du calife ni sur les subsides d'Aurore. Aussi al-Manšūr ne garda-t-il aucun ménagement avec lui. Il le mit hors la loi, et chargea son affranchi Wāḍiḥ d'aller le combattre à la tête d'une excellente armée qu'il mit à sa disposition ³⁾.

On eût pu croire qu'al-Manšūr ne commencerait aucune autre guerre avant que celle du Mağrib fût terminée. Il n'en fut pas ainsi. Le ministre avait déjà concerté avec les comtes léonais, ses vassaux, une grande expédition contre Bermudo, qui, comptant un peu trop sur la diversion que la révolte de Zīrī ferait en sa faveur, avait osé refuser le tribut, et quoique les circonstances fussent changées, il ne renonça pas à ce projet. Peut-être voulait-il montrer à Zīrī, à Bermudo, à tous ses ennemis déclarés ou couverts, qu'il était assez puissant pour entreprendre deux guerres à la fois; et si telle était son intention, il n'avait pas trop présumé de ses forces, car le destin a voulu que la campagne qu'il allait faire, celle de Saint-

¹⁾ Cf. al-Maḳḳarī, *Nafh at-ṭib (Analectes . . .)*, t. II, p. 64; Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muğrib*, t. I, texte, p. 262, trad., pp. 371—372; Ibn Ḥaldūn, *Ibar, Histoire des Berbères*, t. III, pp. 243—244; Ibn Abī Zar^c, *Rauḍ al-ḳirtās*, pp. 65—66; Ibn al-Abbār, *apud Dozy, Recherches*, t. I, p. 285 de la 1^{ère} édition.

²⁾ Voyez les derniers vers de l'épigramme d'Ibn Darrāğ al-Ḳaṣṭallī sur la mort d'Aurore, *apud at-Ta'ālībī, Yatīmat ad-dahr*, t. I, p. 438.

³⁾ Cf. Ibn Abī Zar^c et Ibn Ḥaldūn, *ubi supra*.

Jacques-de-Compostelle, soit devenue la plus célèbre de toutes celles qu'il a faites pendant sa longue carrière de conquérant.

A l'exception de la Ville éternelle, il n'y avait pas dans toute l'Europe un lieu aussi renommé par sa sainteté que Santiago en Galice. Et pourtant sa réputation n'était pas ancienne; elle ne datait que de l'époque de Charlemagne. Vers ce temps-là, dit-on, plusieurs pieuses personnes informèrent Théodemir, l'évêque d'Iria (aujourd'hui el Padron), qu'elles avaient aperçu pendant la nuit des lumières étranges dans un bosquet, et qu'elles y avaient aussi entendu une musique délicieuse et qui n'avait rien d'humain. Croyant aussitôt à un miracle, l'évêque se prépara à le constater en jeûnant et en priant pendant trois jours; puis, s'étant rendu au bosquet, il y découvrit un tombeau de marbre. Inspiré par la sagesse divine, il déclara que c'était celui de l'apôtre saint Jacques, fils de Zébédée, qui, d'après la tradition, avait prêché l'évangile en Espagne, et il ajouta que lorsque cet apôtre eut été décapité à Jérusalem sur l'ordre d'Hérode, ses disciples avaient apporté son corps en Galice où ils l'ensevelirent. Dans un autre temps, de telles assertions auraient peut-être été contestées; mais à cette époque de foi naïve, personne n'avait la hardiesse d'élever des doutes irrespectueux quand le clergé parlait, et supposé même qu'il y eût des incrédules, l'autorité du pape Léon III, qui déclara solennellement que le tombeau en question était celui de saint Jacques, aurait coupé court à toutes les objections. L'opinion de Théodemir fut donc acceptée, et tout le monde en Galice se réjouit de ce que le pays possédait les restes d'un apôtre. Alphonse II voulut que l'évêque d'Iria résidât dorénavant à l'endroit où le tombeau avait été découvert, et au-dessus de ce tombeau il fit construire une église. Plus tard, Alphonse III en fit bâtir une autre, plus grande et plus belle, qui, par les nombreux miracles qui s'y opéraient, acquit bientôt une grande renommée, de sorte que vers la fin du Xe siècle, Saint-Jacques-de-Compostelle était un pèlerinage très fameux et où l'on arrivait de tous côtés, de France, d'Italie et d'Allemagne, comme des pays les plus reculés de l'Orient ¹).

¹) Voyez Florez, *Esp. sagr.*, tt. III et XIX, et comparez Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, pp. 316, 317, 318; trad., pp. 391, 392, 394.

En Andalousie aussi, tout le monde connaissait Saint-Jacques et sa superbe église, qui, pour nous servir de l'expression d'un auteur arabe, était pour les chrétiens ce que la Ka'ba de la Mekke était pour les musulmans ¹⁾; mais on ne connaissait ce lieu saint que de réputation; pour l'avoir vu, il fallait avoir été captif chez les Galiciens, car aucun prince arabe n'avait encore eu l'idée de pénétrer avec une armée dans ce pays lointain et de difficile abord. Ce que personne n'avait tenté, al-Manšūr avait résolu de le faire; il voulait montrer que ce qui était impossible pour d'autres ne l'était pas pour lui, et il avait l'ambition de détruire le sanctuaire le plus révééré des ennemis de l'islamisme, le sanctuaire de l'apôtre qui, selon la croyance des Léonais, avait maintes fois combattu dans leurs rangs.

Le samedi 3 juillet de l'année 997, il partit donc de Cordoue à la tête de la cavalerie. Il se porta d'abord sur Coria, puis sur Viseu ²⁾, où il fut rejoint par un grand nombre de comtes soumis à son autorité, puis sur Porto, où l'attendait une flotte qui était sortie du port de Ḳaṣr Abī Dānis (aujourd'hui Alcacer do Sal, en Portugal). Sur cette flotte se trouvait l'infanterie, à laquelle le ministre avait voulu épargner une longue marche, et elle était chargée d'armes et d'approvisionnements. Les vaisseaux, rangés l'un à côté de l'autre, servirent en outre de pont à l'armée pour passer le Duero.

Comme le pays, entre cette rivière et le Minho, appartenait aux comtes alliés ³⁾, les musulmans purent le traverser sans avoir à vaincre d'autres obstacles que ceux que le terrain leur opposait. Parmi ceux-ci il y avait une montagne fort élevée et d'un accès

¹⁾ Sur Santiago (transcrit en arabe Šant Yāḳub), cf. les auteurs arabes cités par E. Lévi-Provençal, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. IV, pp. 322—323, sub Šhant Yāḳub.

²⁾ Le texte que nous suivons (Ibn 'Idāri) porte ici: *madīnat Ḡalīsiya*, c'est-à-dire la capitale de la Galice. Le mot *Galice* a ici un sens fort restreint: il désigne la province portugaise qui porte aujourd'hui le nom de Beira. Cette province avait été souvent un royaume à part, et Viseu en était la capitale. Voyez Dozy, *Recherches*, t. I, p. 150.

³⁾ Ibn 'Idāri (*al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 317 *in fine*; trad., p. 493) nomme dans cette province un district qu'il appelle Valadares (فلطارس). Ce district se trouve nommé aussi dans une charte de 1156, publiée dans l'*Esp. sagr.*, t. XXII, p. 275.

très difficile; mais al-Manşūr fit frayer un chemin par les mineurs ¹⁾.

Après avoir passé le Minho, on se trouva en pays ennemi. Dès lors il fallait se tenir sur ses gardes, d'autant plus que les Léonais qui se trouvaient dans l'armée ne semblaient pas trop bien disposés. Leur conscience, si longtemps assoupie, s'était réveillée tout d'un coup à la pensée qu'ils allaient commettre un horrible sacrilège, et peut-être auraient-ils réussi à faire échouer l'expédition, si al-Manşūr, qui avait eu vent de leurs projets, ne les eût déjoués alors qu'il en était encore temps. Voici ce qu'on raconte à ce sujet :

La nuit était froide et pluvieuse, lorsqu'al-Manşūr fit venir un cavalier musulman qui avait sa confiance. « Il faut, lui dit-il, que tu te rendes sur-le-champ au défilé de Taliars ²⁾. Fais-y faction, et amène-moi le premier individu que tu apercevras. » Le cavalier se mit aussitôt en route; mais arrivé au défilé, il y attendit toute la nuit, en maudissant le mauvais temps, sans qu'il vît apparaître âme vivante, et l'aurore pointait déjà lorsqu'enfin il vit arriver, du côté du camp, un vieillard monté sur un âne. C'était apparemment un bûcheron, car il était muni des outils qui appartiennent à ce métier. Le cavalier lui demanda où il allait. « Je m'en vais abattre du bois dans la forêt, » lui répondit l'autre. Le soldat ne savait que faire. Était-ce là l'homme qu'il fallait amener au général? C'était peu probable; qu'est-ce que le général pourrait vouloir à ce pauvre vieillard qui semblait avoir bien de la peine à gagner sa vie? Aussi le cavalier le laissa-t-il passer son chemin; mais l'instant d'après, il se ravisa. Al-Manşūr avait donné des ordres très précis, et il était dangereux de lui désobéir. Le soldat fit donc sentir l'éperon à sa monture, et ayant rejoint le vieillard: « Il faut, lui dit-il, que je te conduise vers mon seigneur al-Manşūr. — Qu'est-ce qu'al-Manşūr pourrait avoir à dire à un homme tel que moi? lui répliqua l'autre. Laisse-moi gagner mon pain, je t'en supplie. — Non, lui répondit le cavalier, tu m'accompagneras, que tu le veuilles ou non. » L'autre fut forcé de lui obéir, et ils reprirent ensemble la route du camp.

Le ministre, qui ne s'était pas couché, ne témoigna aucune sur-

¹⁾ Sur ce qui précède, cf. Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, pp. 316—318; trad., pp. 491—493.

²⁾ Il résulte d'une charte de Bermudo II, publiée dans l'*España sagrada*, (t. XIX, p. 381), que ce défilé se trouvait sur les bords du Minho.

prise à la vue du vieillard, et s'adressant à ses serviteurs slaves : «Fouillez cet homme!» leur dit-il. Les Slaves exécutèrent cet ordre, mais sans trouver rien qui pût paraître suspect. «Fouillez alors la couverture de son âne!» continua al-Manşūr. Et cette fois, ses soupçons ne portaient pas à faux, car on découvrit dans cette couverture une lettre que des Léonais de l'armée musulmane avaient écrite à leurs compatriotes et dans laquelle ils leur donnaient avis qu'un certain côté du camp était mal gardé, de sorte qu'il pourrait être attaqué avec succès. Ayant appris par ce message les noms des traîtres, al-Manşūr leur fit sur-le-champ couper la tête, ainsi qu'au soi-disant bûcheron qui leur avait servi d'intermédiaire ¹⁾. Cette mesure énergique porta ses fruits. Intimidés par la sévérité du général, les autres Léonais ne se hasardèrent pas à entretenir des intelligences avec l'ennemi.

L'armée s'étant remise en marche, elle se répandit comme un torrent dans les plaines. Le cloître des saints Cosme et Damien ²⁾ fut pillé, la forteresse de San Payo fut prise d'assaut. Comme un grand nombre d'habitants du pays s'étaient réfugiés sur la plus grande des deux îles, ou plutôt des deux rochers peu élevés, qui se trouvent dans la baie de Vigo, les musulmans, qui avaient découvert un gué, passèrent dans cette île et dépouillèrent ceux qui s'y trouvaient de tout ce qu'ils avaient emporté. Ils franchirent ensuite l'Ulla, pillèrent et détruisirent Iria (el Padron), qui était un fameux pèlerinage de même que Saint-Jacques-de-Compostelle, et le 11 août, ils arrivèrent enfin à cette dernière ville. Ils la trouvèrent vide d'habitants, tout le monde ayant pris la fuite à l'approche de l'ennemi. Seul un vieux moine était resté auprès du tombeau de l'apôtre. «Que fais-tu là?» lui demanda al-Manşūr. «J'adresse des prières à saint Jacques,» répondit le vieillard. «Prie tant que tu voudras,» dit alors le ministre, et il défendit de lui faire du mal.

Al-Manşūr plaça une garde auprès du tombeau, de sorte qu'il

¹⁾ Cf. Ibn Ḥaiyān, *apud* Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, p. 312 trad., pp. 483—484 et al-Maḥḥarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes...)*, t. I, p. 268. Les mots *ilā babi 'z-Zāhira* semblent avoir été ajoutés par Ibn 'Idārī. (On les retrouve aussi dans al-Maḥḥarī).

²⁾ Ce cloître, qui se trouvait dans les montagnes, entre Bayona et Tuy, reçut plus tard le nom de San Colmado. Voyez Sandoval, *Antigüedades de Tuy*, p. 120.

fut à l'abri de la fureur des soldats; mais tout le reste de la ville fut détruit, les murailles et les maisons aussi bien que l'église, laquelle, dit un auteur arabe, «fut rasée au point qu'on aurait pas soupçonné qu'elle avait existé la veille.» Le pays d'alentour fut dévasté par des troupes légères qui poussèrent jusqu'à San Cosme de Mayanca (près de la Corogne).

Ayant passé une semaine à Saint-Jacques, al-Manşūr ordonna la retraite en se dirigeant vers Lamego ¹⁾. Arrivé dans cette ville, il prit congé des comtes, ses alliés, après leur avoir donné de beaux présents qui consistaient surtout en étoffes précieuses. Ce fut aussi de Lamego qu'il adressa à la cour une relation détaillée de sa campagne; relation dont les auteurs arabes nous ont conservé la substance, peut-être même les propres paroles ²⁾. Il fit ensuite son entrée dans Cordoue, accompagné d'une foule de prisonniers chrétiens qui portaient sur leurs épaules les portes de la ville de Saint-Jacques et les cloches de son église. Les portes furent placées dans le toit de la mosquée qui n'était pas encore achevée ³⁾. Quant aux cloches, elles furent suspendues dans le même édifice pour y servir de lampes ⁴⁾. Qui eût dit alors que le jour viendrait où un roi chrétien les ferait reporter en Galice sur les épaules des captifs musulmans?

Au Mağrib, les armes d'al-Manşūr avaient été moins heureuses. Wādih, il est vrai, avait d'abord remporté quelques avantages: s'étant emparé d'Arzila et de Nakūr, il avait réussi à surprendre de nuit le camp de Zīrī et à lui tuer beaucoup de monde; mais bientôt après, la fortune lui avait tourné le dos, et, battu à son tour, il avait été forcé de chercher un refuge dans Tanger. C'est de là qu'il écrivit au ministre pour lui demander du secours. Il ne

¹⁾ *Malego* chez Ibn 'Idārī. Les Arabes ont transposé de cette manière les lettres de ce nom propre.

²⁾ Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, pp. 318—319; trad., p. 493—495. Ce qu'on lit au sujet de cette expédition dans l'*Historia Compostellana* (*Esp. sagr.*, t. XX), Livre I, c. 2, § 8, est inexact. Rodrigo Velasquez, qui, d'après cette chronique, aurait été parmi les alliés d'al-Manşūr, était déjà mort dix-neuf années auparavant. Voyez *Esp. sagr.*, t. XIX, p. 166—169. Sur les relations des chroniques latines en général, on peut voir Dozy, *Recherches*, 3^{ème} édition, t. I, p. 199 et suiv.

³⁾ Cf. Ibn Ḥaldūn, in *Recherches*, 3^{ème} édition, p. 101.

⁴⁾ Cf. al-Mağkārī, *Nafḥ at-ṭīb* (*Analectes*...), t. II, p. 146; Rodrigue de Tolède, *De Rebus Hispanicis*, L. V, c. 16; Lucas de Tuy, *Chronicon mundi*, in *fine*.

tarda pas à en recevoir. Dès qu'il eût reçu la lettre de son lieutenant, al-Manşūr envoya à un grand nombre de corps l'ordre de se diriger sur Algeciras, et, afin de hâter leur embarquement, il se rendit en personne à ce port. Puis son fils, 'Abd al-Malik al-Muḍaffar, auquel il avait confié le commandement de l'expédition, passa le Détroit avec une excellente armée. Il débarqua à Ceuta, et la nouvelle de son arrivée produisit un excellent effet, car la plupart des princes berbères, qui jusque-là avaient soutenu Zīrī, s'empressèrent de venir se ranger sous ses drapeaux. Ayant opéré sa jonction avec Wāḍiḥ, il se mit en marche, et bientôt il découvrit l'armée de Zīrī qui venait à sa rencontre. La bataille eut lieu dans le mois d'octobre de l'année 998. Elle dura depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, et elle fut extrêmement acharnée. Il y eut un moment où les soldats d'al-Muḍaffar commençaient à craindre une défaite; mais en ce moment même, Zīrī fut blessé à trois reprises par un de ses nègres dont il avait tué le frère, et qui partit aussitôt à bride abattue pour annoncer cette nouvelle à al-Muḍaffar. Comme l'étendard de Zīrī était encore debout, le prince traita d'abord le transfuge de menteur; mais ayant reçu confirmation du fait, il chargea sur l'ennemi et le mit en pleine déroute.

Dès lors, la puissance de Zīrī était anéantie. Ses États rentrèrent tous au pouvoir des Andalous, et peu de temps après, dans l'année 1001, il mourut des suites des blessures que le nègre lui avaient portées et qui s'étaient rouvertes ¹⁾.

¹⁾ Cf. Ibn Abī Zar^c, *Rauḍ al-ḫirīās*, p. 66—67; Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, *Histoire des Berbères*, t. III, p. 244—248.

CHAPITRE XII.

La carrière d'al-Manṣūr touchait à sa fin. Dans le printemps de l'année 1002, il fit sa dernière expédition. Lui-même avait toujours désiré mourir en campagne, et il était si bien convaincu que son vœu serait exaucé, qu'il portait constamment ses linceuls avec lui. Ils avaient été cousus par ses filles, et pour en acheter la toile, il n'avait employé que l'argent qui provenait des terres qui environnaient son vieux manoir de Torrox, car il les voulait purs de toute souillure, et à son propre avis, l'argent que lui rapportaient ses nombreux emplois ne l'était pas. A mesure qu'il vieillissait, il était devenu plus dévot, et comme le Coran dit que Dieu préservera du feu celui dont les pieds se sont couverts de poussière dans le chemin de Dieu (dans la guerre sainte), il avait pris l'habitude de faire secouer avec beaucoup de soin, chaque fois qu'il arrivait à l'étape, la poussière qui se trouvait sur ses habits, et de la garder dans une cassette faite exprès; il voulait que, lorsqu'il aurait rendu le dernier soupir, on le couvrît dans son tombeau de cette poussière, persuadé comme il l'était que les fatigues qu'il avait supportées dans la guerre sainte seraient devant le tribunal suprême sa meilleure justification ¹⁾.

Sa dernière expédition, qui était dirigée contre la Castille, fut heureuse comme toutes les précédentes l'avaient été. Il pénétra jusqu'à Canales ²⁾ et détruisit le cloître de saint Émilien, le patron de la Castille, de même qu'il avait détruit cinq années auparavant l'église du patron de la Galice.

Au retour, il sentit sa maladie empirer. Se méfiant des médecins, qui n'étaient pas d'accord entre eux sur la nature de cette maladie

¹⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 310; trad., p. 480—481; Ibn al-Ḥaṭīb, *Ihāta*, p. 72; 'Abd al-Wāḥid al-Marrākuṣī, *al-Mu'ǧīb*, texte, p. 27; trad., p. 32.

²⁾ Dans la Rioja, à 9 lieues S. de Najera.

et sur le traitement à suivre, il refusait obstinément le secours de l'art, et d'ailleurs il était convaincu qu'il ne pouvait guérir. N'étant plus en état de se tenir à cheval, il se faisait porter en litière. Il souffrait horriblement. «Vingt mille soldats, disait-il, sont inscrits sur mon rôle, mais il n'y a personne parmi eux qui soit aussi misérable que moi.»

Porté ainsi à dos d'homme pendant quatorze jours, il arriva enfin à Medinaceli. Une seule pensée remplissait son esprit. Son autorité ayant toujours été contestée et chancelante, en dépit de ses nombreuses victoires et de sa grande renommée, il craignait qu'une révolte n'éclatât après sa mort et n'enlevât le pouvoir à sa famille. Tourmenté sans cesse par cette idée, qui empoisonnait ses derniers jours, il fit venir son fils aîné, 'Abd al-Malik, auprès de son lit, et, lui ayant donné ses dernières instructions, il lui recommanda de confier le commandement de l'armée à son frère 'Abd ar-Raḥmān et de se rendre dans la capitale, où il devrait s'emparer du pouvoir et se tenir prêt à réprimer immédiatement toute tentative d'insurrection. 'Abd al-Malik lui promit de suivre ces conseils; mais l'inquiétude d'al-Manṣūr était telle qu'il rappelait son fils chaque fois que celui-ci, croyant que son père avait fini de parler, voulait se retirer; le moribond craignait toujours d'avoir oublié quelque chose, et toujours il trouvait un nouveau conseil à ajouter à ceux qu'il avait déjà donnés. Le jeune homme pleurait; son père lui reprochait sa douleur comme un signe de faiblesse. Quand 'Abd al-Malik fut parti, al-Manṣūr se sentit un peu mieux et fit venir ses officiers. Ceux-ci le reconnaissaient à peine; il était devenu si maigre et si pâle qu'il ressemblait à un spectre, et il avait presque entièrement perdu la parole. Moitié par gestes, moitié par des mots entrecoupés, il leur dit adieu, et peu de temps après, dans la nuit du lundi 10 août, il rendit le dernier soupir¹⁾. Il fut enseveli à Medinaceli, et l'on grava sur son tombeau ces deux vers :

Les traces qu'il a laissées sur la terre t'apprendront son histoire,
comme si tu le voyais de tes yeux.

¹⁾ Cf. al-Maḳḳarī, *Nafh at-ṭīb (Analectes...)* t. II, p. 65; Ibn al-Abbār, *Ḥulla (Notices...)*, p. 151; Ibn al-Ḥaṭīb, *Iḥāṭa*, t. II, p. 72; Ibn Bassām, *Daḡira*, t. IV, au début; 'Abd al-Wāḥid al-Marrākuṣī, *al-Mu'ǧīb*, texte, p. 26; trad., p. 32.

Par Allah! le temps n'en amènera jamais un semblable, ni personne qui, comme lui, défende nos frontières ¹⁾.

L'épithaphe qu'un moine chrétien lui fit à sa façon dans sa chronique, n'est pas moins caractéristique: «Dans l'année 1002, dit-il, mourut Almanzor; il fut enseveli dans l'enfer ²⁾.» Ces simples paroles, arrachées par la haine à un ennemi terrassé, en disent plus que les éloges les plus pompeux.

Jamais, en effet, les chrétiens du nord de la Péninsule n'avaient eu un tel adversaire à combattre. Al-Manṣūr avait fait contre eux plus de cinquante campagnes (ordinairement il en faisait deux par an, l'une dans le printemps, l'autre dans l'automne) et toujours il s'en était tiré à sa gloire. Sans compter une foule de villes, parmi lesquelles il y avait trois capitales, Léon, Pampelune ³⁾ et Barcelone, il avait détruit le sanctuaire du patron de la Galice et celui du patron de la Castille. «En ce temps-là, dit un chroniqueur chrétien ⁴⁾, le culte divin fut anéanti en Espagne; la gloire des serviteurs du Christ fut entièrement rabaissée; les trésors de l'Eglise, accumulés pendant des siècles, furent tous pillés.» Aussi les chrétiens tremblaient-ils à son nom. L'effroi qu'il leur inspirait le tirait parfois des périls dans lesquels son audace l'avait précipité; même quand ils l'avaient pour ainsi dire en leur pouvoir, ils n'osaient pas profiter de leur avantage. Une fois, par exemple, il s'était engagé en pays ennemi après avoir traversé un défilé resserré entre deux hautes montagnes. Tant que ses troupes pillaient et ravageaient à droite et à gauche, les chrétiens n'osèrent rien faire contre elles; mais en retournant sur ses pas, al-Manṣūr trouva que ses ennemis avaient pris possession du défilé. Comme il n'y avait pas moyen de le forcer, la situation des musulmans était périlleuse; mais leur général prit aussitôt une résolution hardie. Ayant cherché et trouvé un endroit qui fût à sa convenance, il y fit élever des baraques et

¹⁾ Ces vers sont cités par Ibn al-Ḥaṭṭib, *Iḥāṭa*, p. 73 et al-Maḥḥarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes...)*, t. I, p. 259.

²⁾ *Chronicon Burgense (Esp. sagr.)*, t. XXIII, p. 309.

³⁾ Charte de 1027; Llorente, *Noticias de las tres Provincias Vascongadas*, Madrid, 1806, t. III, p. 355.

⁴⁾ *Chronique du Moine de Silos (Esp. sagr., t. XVII)*, c. 72.

des huttes, après quoi il ordonna de couper la tête à plusieurs captifs et d'amonceler leurs cadavres en guise de remparts. Puis, comme sa cavalerie parcourait le pays sans trouver de vivres, il fit rassembler des instruments aratoires et enjoignit à ses soldats de cultiver la terre. Les ennemis s'inquiétèrent fort de ces préparatifs qui semblaient indiquer que les musulmans ne quitteraient plus leur pays. Ils leur offrirent donc la paix à condition qu'ils leur abandonneraient leur butin. Al-Manşūr repoussa cette proposition. « Mes soldats, répondit-il, veulent rester où ils sont; ils pensent qu'ils auraient à peine le temps de retourner dans leurs foyers, la campagne prochaine devant s'ouvrir sous peu. » Après plusieurs négociations, les chrétiens consentirent enfin à ce qu'al-Manşūr emmenât son butin, et ils s'engagèrent en outre (tant la peur qu'il leur inspirait était grande) à lui prêter leurs bêtes de somme pour le transporter, à lui fournir des vivres jusqu'à ce qu'il fût parvenu aux frontières musulmanes, et à enlever eux-mêmes les cadavres qui obstruaient sa route ¹).

Dans une autre campagne, un porte-étendard avait, au moment de la retraite, oublié son drapeau qu'il avait fiché en terre sur le sommet d'une montagne qui se trouvait dans le voisinage d'une ville chrétienne. Le drapeau y resta plusieurs jours, sans que les chrétiens osassent venir s'assurer si les musulmans étaient partis ou non ²).

On raconte aussi qu'un messenger d'al-Manşūr, qui était venu à la cour de Garcia de Navarre, où il fut comblé d'honneurs, trouva dans une église une vieille femme musulmane, qui lui raconta qu'ayant été faite prisonnière dans sa jeunesse, elle avait été depuis lors esclave dans cette église, et qui le supplia d'attirer sur elle l'attention d'al-Manşūr. Le lui ayant promis, il retourna auprès du ministre et lui rendit compte de sa mission. Quand il eut fini de parler, al-Manşūr lui demanda s'il n'avait pas vu en Navarre quelque chose qui l'eût blessé. L'autre lui ayant parlé alors de l'esclave musulmane: « Gloire à Dieu! s'écria al-Manşūr, c'est par là que tu aurais dû commencer »; et se mettant aussitôt en campagne, il se porta

¹) Al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-tūb (Analectes...)*, t. I, p. 392. Comparez Rodrigue de Tolède, *Historia Arabum*, c. 31.

²) *Ibid.*, t. I, p. 392.

vers la frontière de la Navarre. Extrêmement effrayé, Garcia lui écrivit aussitôt pour lui demander quelle faute il avait commise, attendu qu'il n'avait pas conscience d'avoir rien fait qui pût provoquer sa colère. «Quoi, dit alors le ministre aux messagers qui lui apportaient cette lettre, ne m'avait-il pas juré qu'il ne restait dans son pays aucun prisonnier musulman de l'un ou de l'autre sexe? eh bien! il a menti; j'ai acquis la certitude qu'il y a encore une musulmane dans telle ou telle église, et je ne quitterai pas la Navarre avant qu'elle n'ait été remise entre mes mains.» Ayant reçu cette réponse, Garcia s'empressa d'envoyer au ministre la femme qu'il réclamait ainsi que deux autres qu'il avait découvertes à force de recherches. En même temps, il lui fit jurer qu'il n'avait jamais vu ces femmes, ni même entendu parler d'elles, et il ajouta qu'il avait déjà donné l'ordre de détruire l'église dont al-Manşūr avait parlé ¹⁾.

Autant al-Manşūr était l'effroi de ses ennemis, autant il était l'idole de ses soldats. C'est que pour eux il était un père qui s'occupait avec une constante sollicitude de tous leurs besoins. Cependant, il était d'une sévérité excessive en tout ce qui concernait la discipline militaire. Un jour qu'il inspectait des troupes, il vit briller à contre-temps une épée à l'extrémité de la ligne. Aussitôt il fit amener le coupable devant lui. «Quoi! lui dit-il, le regard enflammé de colère, tu oses tirer l'épée sans qu'on te l'ait commandé? — Je voulais la montrer à mon camarade, balbutia le soldat; je n'avais pas l'intention de la tirer du fourreau, elle en est sortie par hasard... — Vaine excuse!» dit al-Manşūr; puis s'adressant à son entourage: «Que l'on coupe la tête à cet homme avec sa propre épée, poursuivit-il, et qu'on la promène à travers les rangs, afin que chacun apprenne à respecter la discipline!» De tels exemples répandaient parmi les soldats une terreur salutaire. Aussi gardaient-ils un silence solennel quand ils étaient passés en revue. «Même les chevaux, dit un auteur arabe, semblaient comprendre leur devoir; il était rare qu'on les entendit hennir ²⁾.»

Grâce à cette armée qu'il avait créée et rompue à l'obéissance,

¹⁾ Rapporté par Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, pp. 320—321; trad., pp. 496—498.

²⁾ Al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes...)*, t. I, p. 274.

al-Manşūr avait donné à l'Espagne musulmane une puissance qu'elle n'avait jamais eue, pas même au temps de 'Abd ar-Raḥmān III. Mais ce n'était pas là son seul mérite; sa patrie lui avait bien d'autres obligations, et la civilisation lui en a aussi. Il aimait et encourageait la culture de l'esprit, et quoique forcé par des considérations politiques à ne point tolérer les philosophes, il se plaisait cependant à les protéger aussitôt qu'il pouvait le faire sans blesser la susceptibilité des faḳīhs. Il arriva, par exemple, qu'un certain Ibn aš-Šabānisī ¹⁾ fut arrêté et mis en prison comme suspect d'incrédulité. Plusieurs personnes ayant rendu témoignage contre lui, les faḳīhs déclarèrent qu'il méritait le dernier supplice. Cette sentence était déjà sur le point d'être exécutée, lorsqu'un faḳīh fort considéré, Ibn al-Makwā ²⁾, qui avait refusé longtemps de faire partie de l'assemblée, arriva en toute hâte. A force de sophismes fort étranges, mais qui faisaient honneur sinon à sa logique, du moins à son bon cœur, il sut faire révoquer l'arrêt qui condamnait l'accusé, malgré la véhémence opposée du cadi qui présidait le tribunal. Dès lors, la colère du ministre se tourna contre ce dernier. Heureux d'être enfin en état de mettre un frein au farouche fanatisme des dévots: «Nous devons soutenir la religion, dit-il, et tous les vrais croyants ont droit à notre protection. Ibn aš-Šabānisī est de ce nombre, le tribunal l'a déclaré. Cependant le cadi a fait des efforts inouïs pour le faire condamner; c'est donc un homme qui aime à répandre le sang, et il ne nous est pas permis de laisser vivre un tel homme.» Ce n'était qu'une menace; le cadi en fut quitte pour quelques jours de prison; mais il est à présumer que dans la suite il aura été un peu moins rigoureux pour les pauvres penseurs qui osaient s'affranchir des dogmes reçus ³⁾.

¹⁾ Telle est l'orthographe de ce nom que l'auteur (*Recherches*, 3^{ème} éd., t. II, p. 237 et note 3) a lu *Sombosi*. Ce personnage, qui s'appelait Ḳāsim b. Muḥammad al-Ḳurašī aš-Šabānisī, a fait l'objet d'une notice d'aḍ-Ḍabbī, *Buḡyat al-mullāmis*, n^o 1296, pp. 432—433.

²⁾ Abū 'Amr Aḥmad b. 'Abd al-Malik b. Ḥāsim al-Isbīlī, connu sous le nom d'Ibn al-Makwā. Cf. sur lui Ibn Baškuwāl, *Kitāb aš-Šīla*, n^o 32, pp. 23—24; al-Ḥumaidī, man. d'Oxford, fol. 56 v^o, 57 r^o; al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analec-tes...)*, t. II, p. 117.

³⁾ Voyez Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., t. II, pp. 237—240 (traduction d'un passage du *Sirāḡ al-mulūk* d'Ibn Abī Randaka at-Ṭurṭūšī).

Les hommes de lettres trouvaient auprès d'al-Manṣūr l'accueil le plus honorable; il avait à sa cour une foule de poètes qu'il pensionnait et qui parfois l'accompagnaient dans ses campagnes. Parmi eux, Ṣā'īd de Bagdad ¹⁾, était, non pas le plus illustre, mais le plus remarquable et le plus amusant. On ne peut nier — quoique les Andalous, toujours extrêmement jaloux des étrangers, se plussent à le faire — on ne peut nier qu'il ne fût un poète de talent, un bon romancier, un habile improvisateur; mais c'était en même temps un homme qui avait très peu de respect pour la vérité, l'imposteur le plus hardi que l'on puisse s'imaginer. Une fois lancé, rien ne l'arrêtait; il débitait alors tant de choses que c'était une merveille. Quand on lui demandait d'expliquer un mot qui n'avait jamais existé, il avait toujours une interprétation à donner et un vers d'un ancien poète à citer. A l'en croire, il n'y avait livre qu'il n'eût lu. Vou-
lant le démasquer, les littérateurs lui montrèrent un jour, en présence d'al-Manṣūr, un livre en feuilles blanches sur la première desquelles ils avaient écrit: *Livre sur les pensées ingénieuses*, par Abu 'l-Ġauḏ aṣ-Ṣan'ānī. Il n'y avait jamais eu ni un tel ouvrage, ni un auteur de ce nom; néanmoins, dès qu'il eut jeté un coup d'œil sur le titre: «Ah! j'ai lu ce livre,» s'écria-t-il, et, le baisant avec respect, il nomma la ville où il l'avait lu et le professeur qui le lui avait expliqué. «Dans ce cas, lui dit alors le ministre, qui s'empressa de lui prendre le livre des mains de peur qu'il ne l'ouvrît, tu dois savoir ce qu'il contient. — Mais certainement, je le sais. Il est vrai qu'il y a déjà longtemps que j'ai lu cet ouvrage et que je n'en sais plus rien par cœur, mais je me rappelle fort bien qu'il contient seulement des observations philologiques, et qu'il n'y a aucun vers ni aucune histoire.» Et tout le monde de rire aux éclats. Une autre fois, al-Manṣūr avait reçu d'un gouverneur, qui s'appelait Mabramān b. Yazīd, une lettre où il était question de *ḵalb* et de *tazbīl*, c'est-à-dire de culture et d'engrais. S'adressant à

¹⁾ Abu 'l-'Alā' Ṣā'īd b. al-Ḥasan ar-Rab'ī al-Baġdādī était venu d'Orient en Espagne sous le règne de Hišām. Il quitta par la suite ce pays et mourut en Sicile en 417 (1026). Cf. sur lui Ibn Baṣkuwāl, *Kitāb aṣ-Ṣila*, n° 536, pp. 235—236; aḏ-Ḍabbī, *Buṣyat al-multamis*, n° 852, pp. 306—311; Ibn Ḥalikān, *Wafayāt al-a'yān*, t. I, p. 632; 'Abd al-Wāhid al-Marrākūṣī, *al-Mu'ġib*, texte, p. 19 et suiv.; trad., p. 23 et suiv.; al-Maḵḵarī, *Nafh at-tīb (Analec-tes...)*, t. II, p. 52 et suiv. et à l'index.

Şā'id: «As-tu vu, dit-il, un livre écrit par Mabramān b. Yazīd et qui porte le titre d'*al-ḵawālib wa'z-zawālib*? — Ah, par Dieu! oui, lui répondit Şā'id, j'ai lu ce livre à Bagdad dans une copie qui avait été faite par le célèbre Ibn Duraid, et sur les marges de laquelle il y avait des traits comme des pattes de fourmi. — Imposateur que tu es! Le nom que j'ai prononcé n'est pas celui d'un écrivain, mais celui d'un de mes gouverneurs, qui, dans une lettre qu'il m'a envoyée, me parle de culture et d'engrais. — Fort bien, mais ne va pas croire pour cela que j'aie inventé quelque chose, moi qui n'invente jamais rien. Le livre et l'auteur que tu as nommés existent, je t'en donne ma parole d'honneur, et si ton gouverneur porte le même nom que cet écrivain, c'est une remarquable coïncidence, voilà tout.» Une autre fois encore, al-Manşūr lui montra le recueil que le célèbre al-Ḳālī avait composé. «Si tu le désires, lui répondit aussitôt Şā'id, je dicterai à tes secrétaires un livre bien plus beau que celui-là et dans lequel je ne raconterai que des histoires qui ne se trouvent pas dans le livre d'al-Ḳālī. — Fais comme tu le dis,» lui répondit al-Manşūr, qui ne demandait pas mieux que de se voir dédier un livre plus remarquable encore que celui qu'al-Ḳālī avait dédié au feu calife, car, s'il avait fait venir Şā'id en Espagne, il l'avait fait précisément parce qu'il espérait qu'il éclipserait la gloire d'al-Ḳālī, qui avait illustré les règnes de 'Abd ar-Rahmān III et d'al-Ḥakam II. Şā'id se mit sur-le-champ à l'œuvre, et dans la mosquée d'az-Zāhira, il dicta ses *Châtons de bague*. Quand le livre fut achevé, les littérateurs de l'époque l'examinèrent. A leur grande surprise, mais aussi à leur secrète satisfaction, ils trouvèrent que d'un bout à l'autre ce n'étaient que des bourdes. Explications philologiques, anecdotes, vers, proverbes, tout était de l'invention de l'auteur. Ils le déclarèrent du moins, et al-Manşūr les crut. Cette fois, il fut réellement fâché contre Şā'id, et il fit jeter son livre dans la rivière. Cependant il ne lui retira pas sa faveur. Depuis que Şā'id lui avait prédit que Garcia, le comte de Castille, serait fait prisonnier (prédiction qui, comme nous l'avons vu, s'était accomplie), il avait conçu pour lui une grande affection, ou plutôt un respect superstitieux. Et puis, le poète lui témoignait sa reconnaissance de mille manières, et c'est à quoi al-Manşūr était fort sensible. Une fois, par exemple, il eut l'idée de rassembler toutes

les bourses qu'al-Manşūr lui avait envoyées remplies d'argent, et d'en faire faire une robe pour son esclave noir Kāfūr; puis il se rendit au palais, et, ayant réussi à mettre le ministre de bonne humeur: «Seigneur, lui dit-il, j'ai une prière à te faire. — Que désires-tu donc? — Que mon esclave Kāfūr vienne ici. — Etrange demande! — Accorde-moi satisfaction. — Eh bien! qu'il vienne, si cela te plaît.» Kāfūr, un homme grand comme un palmier, entra alors, couvert de sa robe de diverses couleurs, qui ressemblait à l'habit rapiécé d'un mendiant. «Le pauvre homme! s'écria le ministre; comme il est mal accoutré! Pourquoi lui mets-tu des guenilles? — Ah! voilà justement le fin de la chose! Sache, seigneur, que tu m'as déjà donné tant d'argent que les bourses qui le contenaient ont suffi pour habiller un homme de la taille de Kāfūr.» Un sourire de satisfaction monta aussitôt sur les lèvres d'al-Manşūr. «Tiens, dit-il, tu as un tact admirable pour me montrer ta gratitude; je suis content de toi;» et à l'instant même il lui fit remettre de nouveaux présents, parmi lesquels se trouvait un beau costume pour Kāfūr. Enfin, il faut bien le dire, si des hommes tels que Şā'id jouissaient de la faveur du ministre, c'est qu'en fait de littérature, celui-ci n'avait pas la finesse de tact que possédaient la plupart des Umayyades. Il croyait de son devoir de pensionner des poètes, mais il les considérait un peu comme les objets d'un luxe auquel il était obligé par sa haute position, et il n'avait pas assez de délicatesse dans l'esprit pour distinguer les vrais diamants d'avec les faux.

En revanche, si la portée de son esprit n'était pas tout à fait littéraire, elle était éminemment pratique. Les intérêts matériels du pays trouvaient en lui un protecteur très éclairé. L'amélioration des moyens de communication le préoccupait sans cesse. Il fit frayer une foule de routes. A Ecija, il fit jeter un pont sur le Genil, à Cordoue, il en fit bâtir un autre sur le Guadalquivir, qui coûta cent quarante mille pièces d'or ¹⁾.

En toutes choses, qu'elles fussent grandes ou petites, il avait le coup d'œil du génie. Quand il voulait entreprendre une affaire importante, il consultait ordinairement les dignitaires, mais il suivait rarement leurs conseils. Ces hommes ne sortaient jamais de l'ornière

¹⁾ Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, p. 309; trad., p. 479.

de l'habitude; esclaves de la routine, ils savaient ce que 'Abd ar-Rahmān III ou al-Ḥakam II avaient fait dans une circonstance pareille, et ils ne comprenaient pas qu'on pût faire autrement. Puis, quand ils voyaient qu'al-Manṣūr suivait sa propre idée, ils s'écriaient que tout était perdu, jusqu'à ce que l'événement donnât à leurs prévisions le plus éclatant démenti ¹⁾.

Quant à son caractère, il est vrai que, pour arriver au pouvoir et pour s'y maintenir, il avait commis des actes que la moralité condamne, et même des crimes que nous n'avons nullement essayé de pallier; mais la justice nous ordonne d'ajouter ici que, pourvu que son ambition ne fût pas en jeu, il était loyal, généreux et juste. La fermeté, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, formait le fond de sa nature. Une fois qu'il avait pris un parti, rien ne pouvait l'en faire changer. Quand il le voulait, il supportait la douleur physique avec la même impassibilité que la douleur morale. Un jour qu'il avait mal au pied, il se le fit cautériser pendant une séance du conseil. Il parlait comme si de rien n'était, et les membres du conseil ne se seraient pas aperçus de l'opération, si l'odeur de la chair qui brûlait ne les en eût avertis ²⁾. Tout chez lui révélait une volonté et une persévérance extraordinaires; il persistait dans ses amitiés comme dans ses haines; jamais il n'oubliait un service, et jamais aussi il ne pardonnait à une offense. C'est ce qu'éprouvèrent ses condisciples auxquels, tout jeune encore, il avait donné la liberté de choisir les postes qu'ils voudraient occuper au cas où il deviendrait premier ministre ³⁾. Les trois étudiants qui à cette occasion avaient feint de prendre sa proposition au sérieux et qui avaient nommé les emplois qu'ils ambitionnaient, les obtinrent en effet sous son ministère, tandis que le quatrième qui avait parlé d'une manière inconvenante expia son imprudence par la perte de ses biens ⁴⁾. Parfois, cependant, quand il avait tort et qu'il le sentait, il réussissait à vaincre l'opiniâtreté de son caractère. Un jour qu'il était question d'une amnistie à accorder, il parcourait la liste des prisonniers, lorsque son regard tomba sur le nom d'un de ses

¹⁾ Al-Maḡkarī, *Nafh at-ṭīb (Analectes...)*, t. I, p. 274.

²⁾ *Ibid.*, t. I, p. 274.

³⁾ Voyez plus haut, p. 186 et suiv.

⁴⁾ Ibn al-Ḥaṭīb, *Iḥāṭa*, ms. Gayangos, fol. 118 r^o.

serviteurs contre lequel il avait conçu une haine violente et qui était depuis longtemps en prison, sans qu'il eût mérité d'être traité de la sorte. «Celui-là, écrivit-il sur la marge, restera où il est jusqu'à ce que l'enfer vienne le réclamer.» Mais la nuit venue, il chercha en vain le repos; sa conscience le tourmentait, et dans cet état intermédiaire qui n'est ni le sommeil, ni la veille, il crut voir un homme d'une laideur repoussante et d'une force surhumaine, qui lui disait: «Rends la liberté à cet homme, sinon tu seras puni de ton injustice!» Il tâcha encore de chasser ces noires visions, mais n'y réussissant pas, il se fit apporter sur son lit ce qu'il faut pour écrire, après quoi il dressa l'ordre de mettre le prisonnier en liberté, mais en ajoutant ces mots: «Cet homme doit sa liberté à Dieu, et al-Manşūr n'y a consenti qu'à regret ¹).»

Une autre fois, il buvait avec le vizir Abū 'l-Muğīra Ibn Ḥazm dans un de ses superbes jardins à az-Zāhira, car, malgré le respect qu'il témoignait à la religion, il but du vin toute sa vie, à l'exception des deux années qui précédèrent sa mort ²). C'était le soir, un de ces beaux soirs comme il n'y en a que dans les pays privilégiés du Midi. Or une belle chanteuse qu'al-Manşūr aimait, mais qui avait conçu une grande passion pour l'hôte du ministre, chanta ces vers:

Le jour fuit et déjà la lune montre la moitié de son disque. Le soleil qui se couche ressemble à une joue, les ténèbres qui approchent, au duvet qui la couvre, le cristal des coupes à de l'eau congelée, et le vin à du feu liquide. Mes regards m'ont fait commettre des péchés que rien n'excuse. Hélas! gens de ma famille, j'aime un jeune homme qui se soustrait à mon amour, bien qu'il se trouve dans mon voisinage. Ah! que ne puis-je m'élançer vers lui et le serrer sur mon cœur!

Abu 'l-Muğīra ne comprit que trop bien la portée de ces vers, et il eut l'imprudence d'y répondre aussitôt par ceux-ci:

Le moyen, le moyen d'approcher de cette beauté qui est entourée d'une haie d'épées et de lances! Ah! si j'avais la conviction que ton amour est sincère, je risquerais volontiers ma vie pour te pos-

¹) Al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes . . .)*, t. I, p. 273.

²) Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, p. 310; trad., p. 481.

séder. Un homme généreux, quand il veut atteindre son but, ne craint aucun péril.

Al-Manşūr n'y tenait plus. Rugissant de colère, il tira son épée, et s'adressant à la chanteuse : « Dis la vérité, lui cria-il d'une voix de tonnerre, est-ce au vizir que s'adresse ton chant? — Un mensonge pourrait me sauver, lui répondit la vaillante jeune fille, mais je ne mentirai point. Oui, son regard m'a percé le cœur, l'amour me l'a fait dire, il m'a fait dire ce que je voulais cacher. Tu peux me punir, seigneur, mais tu es si bon, tu aimes à pardonner quand on avoue ses fautes. » En parlant ainsi elle fondit en larmes. Al-Manşūr lui avait déjà pardonné à moitié; mais ce fut à présent contre Abu ʿl-Muġīra que se tourna sa colère et il l'accabla de reproches. Le vizir l'écouta sans mot dire; puis, comme il eut fini de parler : « Seigneur, dit-il, j'ai commis une grande faute, j'en conviens; mais qu'y pouvais-je? Chacun est l'esclave de sa destinée; personne ne choisit la sienne, on la subit, et la mienne a voulu que j'aimasse là où je ne devais pas aimer. » Al-Manşūr garda quelques instants le silence. « Eh bien! dit-il enfin, je vous pardonne à tous les deux. Abu ʿl-Muġīra! celle que tu aimes, elle est à toi, c'est moi qui te la donne ¹⁾. »

Son amour de la justice était passé en proverbe. Il voulait qu'elle s'exerçât sans acception de personnes, et la faveur qu'il accordait à certains individus ne les mettait jamais au-dessus des lois. Un homme du peuple se présenta un jour à l'audience. « Défenseur de la justice, dit-il, j'ai à me plaindre de l'homme qui se trouve derrière toi, » et il montra du doigt le Slave qui remplissait l'emploi de portebouclier et dont al-Manşūr faisait grand cas. « Je l'ai cité devant le juge, poursuivit-il, mais il a refusé de venir. — Ah, vraiment! dit alors le ministre, il a refusé de venir, et le juge ne l'y a pas contraint? Je pensais que ʿAbd ar-Raĥmān b. Fuṭais (c'était le nom du juge) avait plus d'énergie. Eh bien, mon ami, dis-moi de quoi tu te plains. » L'autre lui raconta alors qu'il avait un contrat avec le Slave et que celui-ci l'avait rompu. Quand il eut fini de parler : « Ils nous causent bien des soucis, ces serviteurs de notre maison! »

¹⁾ Al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes . . .)*, t. I, pp. 406—407. A la page 407, ligne 4, il faut lire ʿān au lieu de fī.

dit al-Manşūr; puis, s'adressant au Slave qui tremblait de peur: «Remets le bouclier à celui qui se trouve à côté de toi, lui dit-il, et va humblement répondre à ta partie devant le tribunal, afin que justice se fasse... Toi, dit-il ensuite au préfet de police, conduis-les tous deux vers le juge, et dis-lui que si mon Slave a fait une contravention au contrat, je désire qu'il lui applique la peine la plus grave, la prison ou autre chose.» Le juge ayant donné raison à l'homme du peuple, celui-ci retourna après d'al-Manşūr pour le remercier. «Point de remerciements, lui dit le ministre; tu as gagné ton procès, c'est bien, tu peux être content; mais moi, je ne le suis pas encore; j'ai à punir, moi aussi, le scélérat qui n'a pas rougi de commettre une bassesse, quoiqu'il fût à mon service.» Et il lui donna son congé.

Une autre fois, son majordome était en procès contre un marchand africain. Il fut sommé par le juge de venir prêter serment; mais croyant que le poste élevé qu'il occupait le mettrait à l'abri des poursuites, il refusa de le faire. Or, un jour qu'al-Manşūr se rendait à la mosquée, accompagné de son majordome, le marchand l'accosta et lui raconta ce qui s'était passé. A l'instant même, le ministre fit arrêter le majordome, en ordonnant de le conduire devant le juge; et ayant ensuite appris qu'il avait perdu son procès, il le destitua ¹⁾.

En résumé, si les moyens qu'al-Manşūr a employés pour s'emparer du pouvoir doivent être condamnés, il faut avouer cependant qu'une fois qu'il l'eut obtenu, il l'exerça noblement. Si la destinée l'avait fait naître sur les marches du trône, on aurait peut-être peu de reproches à lui faire; peut-être, dans ce cas, aurait-il été l'un des plus grands princes dont l'histoire ait gardé le souvenir; mais ayant vu le jour dans un vieux manoir de province, il fut obligé, pour parvenir au but de son ambition, de se frayer une route à travers mille obstacles, et l'on doit regretter qu'en tâchant de les vaincre, il se soit occupé trop rarement de la légitimité des moyens. C'était sous beaucoup de rapports un grand homme, et cependant, pour peu que l'on respecte les principes éternels de la morale, il est impossible de l'aimer, difficile même de l'admirer.

¹⁾ Ces deux anecdotes sont rapportées par Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muğrib*, t. II, texte, pp. 310—311; trad., pp. 481—482.

CHAPITRE XIII.

Quand al-Muḏaffar fut de retour à Cordoue après la mort de son père, il y eut une émeute. Le peuple exigea à grands cris que le souverain se montrât et qu'il gouvernât par lui-même. En vain Hišām II fit-il dire à la foule qu'il voulait continuer à mener une vie libre de soucis: elle persista dans ses demandes et al-Muḏaffar fut obligé de la disperser à main armée¹). Depuis lors, cependant, l'ordre ne fut plus troublé. Il est vrai qu'un petit-fils de ʿAbd ar-Raḥmān III, nommé Hišām, conspira contre al-Muḏaffar; mais celui-ci, qui en fut averti à temps, le prévint en le faisant mettre à mort (décembre 1006)²). Il gouverna l'Etat comme l'avait fait son père. Il remporta plusieurs victoires sur les chrétiens, et pendant son règne la prospérité du pays croissait toujours. C'était un âge d'or, disait-on plus tard³).

Cependant un grand changement s'était accompli. L'ancienne société arabe, avec ses vertus et ses préjugés, avait disparu. ʿAbd ar-Raḥmān III et al-Manṣūr avaient eu tous les deux pour but l'unité de la nation, et ce but, ils l'avaient atteint. La vieille noblesse arabe s'était épuisée dans la lutte qu'elle avait soutenue contre le pouvoir royal; vaincue et brisée, elle était maintenant appauvrie, ruinée, et les vieux noms s'éteignaient chaque jour. La noblesse de cour, qui était attachée aux Umayyades par les liens de la clientèle, s'était mieux soutenue. Les Banū Abī ʿAbda, les Banū Šuhaid, les

¹) Cf. an-Nuwairī, *Histoire d'Espagne*, éd. Gaspar Remiro, p. 221.

²) Cf. Ibn al-Abbār, *Hulla* (Notices...), p. 159. Ibn Ḥaiyān (*apud* Ibn Bas-sām, *Daḥīra*, t. I, fol. 30 r^o 31 v^o et Ibn ʿIdārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. III, p. 27 et suiv.) donnent un récit détaillé de cette conspiration.

³) Ibn al-Abbār, *op. cit.*, p. 149. — Faute de documents, l'auteur a dû passer rapidement sur le règne d'al-Muḏaffar. [On trouvera en appendice, à la suite de la présente édition, la traduction du chapitre qu'Ibn ʿIdārī consacre à ce règne au tome III de son *Bayān*.]

Banū Ġahwar et les Banū Fuṭais ¹⁾ étaient encore des familles riches et enviées. Mais les hommes les plus puissants d'alors, c'étaient les généraux berbères et slaves ²⁾ qui devaient leur fortune à al-Manṣūr. Comme c'étaient des parvenus et des étrangers, ils inspiraient peu de respect. D'ailleurs on les considérait comme des barbares, et l'on se plaignait des vexations dont ils se rendaient coupables. D'un autre côté, les hommes de la classe moyenne s'étaient enrichis par le commerce et l'industrie. Déjà sous le règne, si troublé pourtant, du sultan ʿAbd Allāh, on avait vu des négociants et des industriels amasser rapidement de grandes fortunes sans autre capital que celui que des amis leur avaient prêté ³⁾, et à présent que le pays jouissait d'une tranquillité parfaite, de telles fortunes s'édifiaient si facilement et si fréquemment, que l'on ne s'en étonnait plus. Et cependant cette société, si florissante en apparence, portait en elle-même le germe de sa destruction. Si la lutte des races avait cessé, elle allait reparaitre sous une autre forme, sous celle de la lutte des classes. L'ouvrier détestait son patron, le bourgeois portait envie au noble, et tout le monde s'accordait à maudire les généraux, les généraux berbères surtout. Au sein d'une inexpérience universelle, il y avait de vagues aspirations vers les nouveautés. La religion était exposée à de rudes attaques. Les mesures qu'al-Manṣūr avait prises contre les philosophes n'avaient pas porté les fruits que les faḳīhs s'en étaient promis. Les esprits forts se multipliaient au contraire, et le scepticisme, qui forme le fond du caractère arabe, revêtait de plus en plus des formes scientifiques. Les disciples d'Ibn Masarra, les Masarriya comme on les appelait, formaient une secte nombreuse ⁴⁾. D'autres sectes propageaient aussi des doctrines très hardies. Une d'entre elles semble être sortie du sein de la classe religieuse elle-même. Ses membres avaient du moins étudié les tradi-

¹⁾ Ces quatre familles étaient les principales parmi la noblesse de cour. Cf. Ibn ʿIdārī, *op. cit.*, t. II, texte, p. 290; trad., p. 451.

²⁾ Sous le nom de Slaves, on comprenait aussi les chrétiens du Nord de l'Espagne qui servaient dans l'armée musulmane. Voyez Ibn al-Ḥaṭīb, *Iḥāta*, article sur Ḥubāsa, man. Gayangos, fol. 124 r^o.

³⁾ Cf. al-Ḥuṣanī, *Kitāb fūdāt Ḳurtuba*, éd. J. Ribera, p. 175—176.

⁴⁾ Cf. Ibn Ḥazm, *Kitāb al-Faṣl fi ʿl-milal*, t. II, fol. 80 v^o, 146 r^o et v^o du ms. de Leyde. — Sur cette secte, cf. le travail déjà cité de M. Asin Palacios, *Aben Masarra y su escuela*.

tions relatives au Prophète; mais leurs études, s'il faut en croire un théologien orthodoxe, avaient été superficielles et elles s'étaient portées de préférence sur des livres apocryphes et composés par les matérialistes qui avaient l'intention de saper les fondements de l'islamisme. De là l'étrange idée qu'ils se formaient de l'univers. La terre, disaient-ils, repose sur un poisson; ce poisson est soutenu par la corne d'un taureau; ce taureau se trouve sur un rocher qu'un ange porte sur son cou; au dessous de cet ange se trouvent les ténèbres, et au dessous des ténèbres il y a une eau qui n'a point de fin ¹). Sous ses formules obscures et bizarres, qui peut-être n'étaient que des symboles, les théologiens démêlaient cependant une hérésie très grave: la secte croyait que l'univers est illimité. Elle enseignait en outre qu'on peut bien imposer une religion par la fraude ou par la violence, mais qu'on ne peut pas la prouver par des arguments tirés de la raison. En même temps, toutefois, elle était hostile aux ouvrages philosophiques de la Grèce ²) sur lesquels une autre secte s'appuyait au contraire. Cette dernière se composait de naturalistes. L'étude des mathématiques les avait conduits à celle de l'astronomie. Pour croire à la religion, ils demandaient des preuves mathématiques, et n'en trouvant pas, ils la déclaraient absurde. Ils en méprisaient tous les commandements: la prière, le jeûne, les aumônes, le pèlerinage, tout cela n'était à leurs yeux qu'une folie. Les fakîhs ne manquaient pas de leur adresser le reproche que les théologiens de tous les temps se sont plu à adresser à ceux qui se sont écartés des doctrines reçues: ils les accusaient de n'avoir pour but dans leur vie que celui de s'enrichir, afin de pouvoir se livrer à des plaisirs de toutes sortes, sans respect pour les lois de la morale ³).

Cependant les sectes qui attaquaient ouvertement l'islamisme n'étaient pas les plus dangereuses; d'autres qui voulaient vivre en paix avec lui et qui ne se recrutaient pas seulement parmi les musulmans, mais aussi parmi les chrétiens et les juifs, l'étaient bien davantage, car sous le nom de religion universelle ⁴), elles prêchaient l'indiffé-

¹) Comparez sur ces idées, que Gobineau (*Trois ans en Asie*, p. 347) qualifie de «tout indiennes,» la traduction des *Protégomènes* d'Ibn Ḥaldūn, par M. de Slane, t. II, p. 2 et 3, n. 3.

²) Ibn Ḥazm, *op. cit.*, t. I, fol. 128 r^o et v^o.

³) *Ibid.*, t. I, fol. 127 r^o—128 r^o.

⁴) En arabe *al-millat al-kullīya*.

rentisme; et si les religions périssent, ce n'est jamais par des attaques directes, c'est toujours par l'indifférence, les théologiens musulmans ne l'ignoraient pas. Les hommes qui avaient adopté ces doctrines différaient en certains points et les uns allaient plus loin que les autres; mais ils avaient tous un suprême dédain pour la dialectique. «Le monde, disaient-ils, est plein de religions, de sectes, d'écoles philosophiques, qui se haïssent et s'exècrent. Voyez les chrétiens: le melchite ne peut souffrir le nestorien, le nestorien déteste le jacobite, et l'un damne l'autre. Parmi les musulmans, le mu'tazilite déclare que tous ceux qui ne pensent pas comme lui sont des incrédules; le hāriġite considère comme de son devoir de tuer ceux qui appartiennent à une autre secte, et le sunnite ne veut rien avoir de commun, ni avec l'un ni avec l'autre. Parmi les juifs, c'est la même chose. Les philosophes se damnent un peu moins, mais ils n'en sont pas plus d'accord. Et quand on se demande lequel entre cette infinité de systèmes philosophiques et théologiques renferme la vérité, il faut dire que l'un vaut l'autre. Les arguments de chaque champion ont absolument la même force, la même faiblesse si l'on veut; seulement l'un s'entend mieux que l'autre à manier les armes de la dialectique. En voulez-vous la preuve? Rendez-vous alors à ces réunions où disputent des hommes d'opinions différentes. Qu'y verrez-vous? Que le vainqueur de la veille est le vaincu du lendemain, et que dans ces savantes assemblées, les armes sont aussi journalières que sur les véritables champs de bataille. Le fait est que chacun y parle de choses dont il ne sait rien et dont il ne peut rien savoir.»

Quelques-uns de ces sceptiques acceptaient cependant un petit nombre d'arguments. Il y en avait qui croyaient à l'existence de Dieu, créateur de toutes choses, et à la mission de Muḥammad; le reste, disaient-ils, peut être vrai ou ne pas l'être; nous ne voulons ni le nier ni l'affirmer; nous l'ignorons, voilà tout, mais notre conscience ne nous permet pas d'accepter des doctrines, dont la vérité ne nous a pas été démontrée. Ceux-là, c'étaient les modérés. D'autres acceptaient seulement l'existence d'un créateur, et les plus avancés n'avaient aucune croyance. Ils disaient que l'existence de Dieu, la création du monde, n'avaient pas été prouvées, mais qu'il n'avait pas été prouvé non plus que Dieu n'existât pas ou que le monde eût existé de toute éternité. Quelques-uns enseignaient qu'il

faut conserver, en apparence du moins, la religion dans laquelle on est né; d'autres soutenaient que la religion universelle était la seule chose nécessaire, et ils entendaient sous ce nom les principes de morale que prêche chaque religion et que la raison approuve ¹⁾.

Les novateurs en matière de religion avaient un grand avantage sur les novateurs en matière de gouvernement: ils savaient ce qu'ils voulaient. En politique au contraire, personne n'avait des idées bien arrêtées. On était mécontent de ce qui existait, et il semblait que, par le développement progressif de sa situation, la société était poussée vers une révolution. Cette révolution, al-Manşūr l'avait prévue. Un jour qu'il promenait ses regards sur son superbe palais d'az-Zāhira et sur les magnifiques jardins qui l'entouraient, il fondit tout à coup en larmes en s'écriant: «Malheureuse Zāhira! Ah! je voudrais connaître celui qui te détruira sous peu!» Puis, quand l'ami qui l'accompagnait lui eut témoigné sa surprise à cause de cette exclamation: «Toi-même, lui dit-il, tu seras témoin de cette catastrophe. Je le vois déjà saccagé et ruiné, ce beau palais, je vois le feu de la guerre civile dévorer ma patrie ²⁾!» Mais si cette révolution se faisait, quel en serait le but et par quels moyens s'accomplirait-elle? C'est ce dont personne ne se rendait compte; mais il y avait du moins une seule chose sur laquelle tout le monde était d'accord: on voulait que le pouvoir fût arraché à la famille d'al-Manşūr. Ce vœu n'a rien qui doive nous surprendre. Les peuples monarchiques n'aiment pas que le pouvoir soit exercé par un autre que le monarque. Aussi tous les ministres qui se sont pour ainsi dire substitués au souverain ont été l'objet d'une haine violente et implacable, quels que fussent leurs mérites et leurs talents. Cette considération suffirait à la rigueur pour expliquer l'aversion qu'inspiraient les Āmirides; mais il ne faut pas oublier non plus qu'ils avaient froissé des sentiments et des affections légitimes. S'ils s'étaient contentés jusque-là d'exercer le pouvoir au nom d'un prince umayyade, ils avaient cependant laissé apercevoir qu'ils visaient plus haut, qu'ils convoitaient le trône. Cette ambition avait exaspéré contre eux, non

¹⁾ Ibn Ḥazm, *op. cit.*, fol. 228 r^o—230 v^o.

²⁾ Cf. al-Maḥḥarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes . . .)*, t. I, p. 387; Ibn 'Abd al-Mun'im al-Ḥimyārī, *ar-Rauḍ al-mi'ṭār*, article az-Zāhira, et surtout Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. III, p. 64—65.

seulement les princes du sang, qui étaient en grand nombre, mais encore la classe religieuse qui était fort attachée au principe de la légitimité, et la nation en général, qui était fort dévouée à la dynastie ou qui du moins croyait l'être. Joignez-y que la noblesse de cour désirait la chute des 'Āmirides, parce qu'elle se promettait d'un changement une augmentation de pouvoir, et que le bas peuple de la capitale applaudissait d'avance à chaque révolution qui lui permettrait de piller les riches et d'assouvir la haine qu'il leur portait. Cette dernière circonstance aurait dû servir, ce semble, à rendre les classes aisées plus prudentes. Cordoue étant devenue une ville manufacturière et qui renfermait des milliers d'ouvriers, la moindre émeute pouvait prendre en un clin d'œil un caractère fort alarmant; une guerre terrible entre les riches et les pauvres pouvait en résulter. Mais l'inexpérience était telle, que l'imminence d'un tel péril ne semble avoir frappé personne. Les classes aisées ne voyaient encore dans les ouvriers que des auxiliaires, et elles pensaient que tout rentrerait dans l'ordre dès que les 'Āmirides auraient été écartés.

La chute des 'Āmirides était donc le vœu presque universel au moment où al-Muḍaffar mourut à la fleur de l'âge (octobre 1008). Son frère 'Abd ar-Raḥmān lui succéda. Les faḳīhs haïssaient ce jeune homme. A leurs yeux sa naissance était déjà une tache ineffaçable, car sa mère était la fille d'un Sancho, soit du comte de Castille, soit du roi de Navarre ¹⁾; aussi ne l'appelait-on pas autrement que Sanchol ²⁾, le *petit Sancho*, et c'est sous ce sobriquet qu'il est connu dans l'histoire. Sa conduite était peu propre à faire oublier sa naissance. Aimant passionnément les plaisirs, il ne se faisait point scrupule de boire du vin en public, et l'on se racontait avec une profonde indignation qu'un jour qu'il entendait le muezzin crier du haut d'un minaret: «Accourez à la prière!» il avait dit: «S'il criait:

1) Cf. à ce sujet Dozy, *Recherches*, 3^{ème} édition, t. I, p. 184—192: «Mariage d'Almanzor avec une fille de Bermude II et avec une autre princesse du Nord. Abdérame-Sanchol.»

2) Aujourd'hui on dirait Sanchuelo, mais à l'époque dont il s'agit, on disait Sanchol. Voyez *Recherches*, *loc. cit.*, p. 188. — Cf. aussi Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. III, texte, p. 38; d'après cet auteur, la mère de 'Abd ar-Raḥmān s'appelait 'Abda, fille de Sancho le chrétien. Et il tranche l'incertitude de l'auteur quant à son origine, puisque, p. 42 du texte, il déclare qu'elle était navarraise (*baḣkunaḣiya*).

Accourez à la coupe, il ferait bien mieux ¹).» On l'accusait d'ailleurs d'avoir empoisonné son frère al-Muḍaffar, et l'on racontait à ce sujet qu'ayant coupé une pomme avec un couteau dont un côté avait été enduit de poison, il avait mangé une moitié après avoir donné l'autre à son frère ²).

Ces inculpations étaient peut-être plus ou moins hasardées; mais ce qui est certain, c'est que Sanchol ne possédait pas les talents et l'habileté d'al-Manṣūr ou d'al-Muḍaffar. Et néanmoins il osa faire ce que ni l'un ni l'autre n'avaient osé. Régnant de fait, ils avaient cependant laissé à un umaiyade le titre de monarque; ils n'avaient pas été califes malgré l'ardente envie qu'ils avaient de l'être. Sanchol conçut le projet téméraire de le devenir en se faisant déclarer héritier présomptif du trône. Il parla de ce dessein à quelques hommes influents, parmi lesquels le cadi Ibn Dakwān et le secrétaire d'Etat Ibn Burd étaient les principaux, et quand il se fut assuré de leur concours, il adressa sa demande à Hiṣām II. Malgré sa nullité, le calife semble avoir reculé un instant devant une démarche aussi grave, d'autant plus que, d'après l'opinion générale, Muḥammad avait dit que le pouvoir n'appartenait qu'à la race ma'addite. Il consulta quelques théologiens; mais ceux auxquels il s'adressa obéissaient à l'impulsion d'Ibn Dakwān. Aussi lui conseillèrent-ils de consentir à la demande de Sanchol, et pour vaincre ses scrupules, ils lui citèrent les paroles du Prophète qui lui avait dit: «Le jour dernier n'arrivera pas avant qu'un homme de la race de Kaḥṭān tienne le sceptre ³).» Le calife se laissa persuader et un mois après la mort de son frère, Sanchol fut déclaré héritier du trône en vertu d'une ordonnance qui avait été rédigée par Ibn Burd ⁴).

¹) Cf. an-Nuwairī, *Histoire d'Espagne*, éd. Remiro, p. 229 et surtout Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. III, texte, p. 68, d'après Ibn 'Aun Allāh et ar-Raḡīk.

²) Cf. Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, éd. Tornberg, t. VIII, p. 499 = *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, p. 384—385; *Raiḥān al-albāb*; *Anales Toledanos II* (p. 403). Cette manière d'empoisonner n'était pas rare; al-Bakrī, *Description de l'Afrique*, éd. de Slane, p. 121, *in fine*, en donne un autre exemple. — D'après Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. III, texte, p. 37, *in fine*, al-Muḍaffar fut empoisonné à l'instigation de son frère par une servante de son harem.

³) Ibn al-Abbār, *Hulla* (*Notices...*), p. 150.

⁴) Le texte de ce document est donné par Ibn Bassām, *Daḡīra*, t. I, fol. 24 v^o; Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. III, texte, p. 44—46; an-Nuwairī, *Histoire*

Cette ordonnance porta le mécontentement des Cordouans à son comble. Tout le monde se mit à répéter ces vers qu'un poète venait de composer: «Ibn Dakwān et Ibn Burd ont blessé la religion d'une manière inouïe. Ils se sont révoltés contre le Dieu de vérité, puisqu'ils ont déclaré le petit-fils de Sancho héritier du trône¹⁾.» On se racontait avec une grande satisfaction qu'en passant devant le palais d'az-Zāhira, un saint homme s'était écrié: «O palais, toi qui t'es enrichi des dépouilles de bien des maisons, Dieu veuille que bientôt chaque maison s'enrichisse des tiennes²⁾!» En un mot, la haine et le mauvais vouloir étaient partout. Cependant la révolte à main armée ne se montra pas encore; pour le moment, le peuple se laissait encore intimider et contenir par la présence de l'armée. Mais elle allait partir. Trompé par la tranquillité apparente qui régnait dans la ville, Sanchol avait annoncé qu'il allait faire une campagne contre le royaume de Léon, et le vendredi 14 janvier de l'année 1009, il quitta la capitale à la tête de ses troupes. Il avait eu l'idée de se coiffer d'un turban, coiffure qui en Espagne n'était portée que par les hommes de loi et les théologiens, et il avait ordonné à ses soldats d'en faire de même. Les Cordouans virent dans ce caprice un nouvel outrage contre la religion et ses ministres³⁾.

Après avoir franchi la frontière, Sanchol tenta en vain de forcer Alphonse V à descendre des montagnes où il s'était retranché. Puis, la neige ayant rendu les chemins impraticables, il fut obligé à la retraite⁴⁾; mais à peine arrivé à Tolède, il apprit qu'une révolution avait éclaté dans la capitale.

Un prince de la maison d'Umaiya, nommé Muḥammad, s'était mis à la tête du mouvement. Fils de ce Hišām qu'al-Muḍaffar avait fait décapiter, et par conséquent arrière-petit-fils de 'Abd ar-Raḥ-

d'Espagne, p. 221—224; Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, éd. de Būlak, t. IV, p. 148—149; al-Maḥḥārī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes...)*, t. I, p. 277—278.

¹⁾ Ibn al-Abbār, *Ḥulla (Notices...)*, p. 150. Cf. Dozy, *Recherches*, 3^{ème} éd., t. I, p. 189.

²⁾ Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. III, texte, p. 65, *in fine*; al-Maḥḥārī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes...)*, t. I, p. 388.

³⁾ Ibn 'Idārī, *op. cit.*, t. III, texte, p. 48.

⁴⁾ Cf. Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, t. VIII, p. 499 = *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, p. 385. On donna à cette campagne le nom de «campagne de la boue» (*ḡazwat at-ṭīn*): an-Nuwairī, *Histoire d'Espagne*, p. 224, l. 8.

mān III, il s'était tenu caché à Cordoue pour échapper au sort qui avait frappé son père, et à cette époque, il avait fait connaissance avec plusieurs hommes du peuple. Grâce à l'or qu'il ne ménageait pas, grâce aussi à l'appui que lui prêtait un faḳīh fanatique, nommé al-Ḥasan b. Yaḥyā, et au concours de plusieurs Umayyades, il forma bientôt une bande de quatre cents hommes résolus et intrépides. La rumeur d'une conspiration parvint bien aux oreilles du ʿamiride Ibn ʿAsḳalāḡa, auquel Sanchol avait confié le gouvernement de Cordoue pendant son absence, mais ce bruit était si vague qu'Ibn ʿAsḳalāḡa, encore qu'il fit visiter plusieurs maisons suspectes, ne découvrit rien. Ayant donc fixé au mardi 15 février l'exécution de son projet, Muḥammad b. Hišām b. ʿAbd al-Ġabbār choisit parmi ses hommes trente des plus déterminés, auxquels il ordonna de cacher des armes sous leurs habits et de se rendre vers le soir à la terrasse qui se trouvait près du palais califien. «Je viendrai vous rejoindre une heure avant le coucher du soleil, ajouta-t-il, mais gardez-vous de rien entreprendre avant que je vous en donne le signal.»

Ces trente hommes s'étant rendus à leur poste, où ils n'éveillèrent aucun soupçon, car la terrasse du palais, qui avait vue sur la chaussée et sur le fleuve, était une promenade fort fréquentée, Muḥammad fit prendre les armes à ses autres partisans en leur enjoignant de se tenir prêts. Puis il monta sur sa mule, et, arrivé sur la terrasse, il donna à ses trente hommes le signal de se précipiter sur le poste qui gardait l'entrée du palais. Attaqués à l'improviste, ces soldats furent aussitôt désarmés, et alors Muḥammad courut vers l'appartement d'Ibn ʿAsḳalāḡa, qui causait et buvait en ce moment avec deux jeunes filles de son harem. Avant qu'il eût eu le temps de se défendre, il avait déjà cessé de vivre.

Peu d'instants après, les autres conjurés, que leur chef avait fait avertir, se mirent à parcourir les rues en criant: Aux armes, aux armes! Le succès dépassa leurs espérances. Le peuple qui, pour se soulever, n'attendait qu'une occasion, un signal, les suivit en poussant des cris d'allégresse, et, attirés par le bruit, les campagnards des environs vinrent aussi se joindre à la foule. On se porta vers la prison dorée de Hišām II, et l'on fit des brèches dans deux endroits du mur. Le malheureux monarque espérait encore qu'on viendrait le secourir. Les hauts dignitaires étaient à az-Zāhira, où

ils pouvaient disposer de quelques contingents slaves ou autres; mais en recevant la nouvelle qu'une émeute avait éclaté, ils avaient cru d'abord qu'Ibn 'Asḳalāga la dompterait, et plus tard quand ils apprirent que la chose était bien plus grave qu'ils ne l'avaient soupçonné, ils furent paralysés par la frayeur. Tout le monde semblait avoir perdu la tête, et l'on ne fit rien pour délivrer le monarque. Ce dernier, qui craignait à chaque instant de voir le palais envahi par la foule, prit enfin le parti d'envoyer un messenger à Ibn 'Abd al-Ġabbār pour lui dire que, s'il voulait lui laisser la vie, il abdiquerait en sa faveur. «Quoi! répondit Muḥammad à ce messenger, le calife pense-t-il donc que j'ai pris les armes pour le tuer? Non, je les ai prises parce que j'ai vu avec douleur qu'il voulait ôter le pouvoir à notre famille. Il est libre de faire ce qui lui plaît; mais s'il veut me céder la couronne de son plein gré, je lui en serai fort reconnaissant, et dans ce cas, il pourra exiger de moi tout ce qu'il voudra.» Puis il fit venir des théologiens et quelques notables, auxquels il ordonna de dresser un acte d'abdication, et cet acte ayant été signé par Hiṣām, il passa le reste de la nuit dans le palais. Le lendemain matin, il nomma un de ses parents premier ministre, confia à un autre umayyade le gouvernement de la capitale, et les chargea d'inscrire sur le registre de l'armée tous ceux qui le désireraient. L'enthousiasme fut si grand et si universel que tout le monde accourut pour se faire soldat; hommes du peuple, riches négociants, cultivateurs des environs, imāms des mosquées, pieux ermites, chacun s'empressait à devancer les autres, chacun voulait verser son sang pour défendre la dynastie légitime contre le libertin qui avait voulu usurper le trône.

Muḥammad ordonna ensuite à son premier ministre d'aller s'emparer d'az-Zāhira. Les dignitaires qui s'y trouvaient ne songeaient pas même à se défendre; ils se hâtèrent de se soumettre et de demander grâce au nouveau calife. Celui-ci leur accorda leur demande, mais seulement après leur avoir reproché durement leur connivence aux projets ambitieux de Sanchol.

C'est ainsi que s'écroula, en moins de vingt-quatre heures, le pouvoir des 'Āmirides. Personne ne s'était attendu à un succès aussi prompt. L'allégresse était universelle à Cordoue; elle était vive surtout dans les rangs inférieurs de la société. Le peuple, qui va tou-

jours vite dans sa joie comme dans sa colère, voyait s'ouvrir tout un avenir de bonheur; mais si les hommes de la classe moyenne avaient pressenti les vastes et douloureuses conséquences de cette révolution, ils se seraient bien gardés d'y prendre part, et ils auraient pensé, selon toute apparence, que le despotisme éclairé des *Āmirides*, qui avait donné au pays une prospérité enviable et la gloire militaire, valait mieux que l'anarchie et le régime arbitraire de la soldatesque qui allait peser sur eux.

Déjà en ce moment, les excès qui accompagnent à l'ordinaire une révolution faite par le peuple, ne firent pas défaut. Muḥammad, qui pouvait commander des pillages, n'avait pas encore assez d'autorité pour les défendre. Prévoyant ce qui allait arriver, il avait donné l'ordre de transporter à Cordoue les trésors et les objets précieux qui se trouvaient à az-Zāhira; mais les pillards étaient déjà à l'œuvre. Ils enlevèrent du palais jusqu'aux portes et aux boiseries, et beaucoup d'hôtels qui appartenaient aux créatures d'al-Manṣūr et de sa famille, furent pillés aussi. Durant quatre jours, Muḥammad ne put ou n'osa rien faire contre ces brigands. Il réussit enfin à réprimer leur audace, et les richesses amassées à az-Zāhira étaient si considérables que, sans compter ce que le peuple en avait emporté, on y trouva un million et demi de pièces d'or et deux millions cent mille pièces d'argent. Quelque temps après, on découvrit encore des cachettes où gisaient deux cent mille pièces d'or. Quand le palais se trouva entièrement vide, on y mit le feu, et bientôt cette magnifique résidence ne fut plus qu'un monceau de ruines.

Sur ces entrefaites, deux actes officiels avaient été communiqués, après le service du vendredi (18 février), au peuple rassemblé dans la mosquée. Le premier contenait l'énumération des forfaits de Sanchol et l'ordre de le maudire dans les prières publiques; en vertu du second, plusieurs impôts récemment établis furent abolis. Huit jours après, Muḥammad annonça au peuple qu'il avait pris le surnom par lequel nous le désignerons dorénavant, celui d'al-Mahdi ¹⁾, et quand il fut descendu de la chaire, on lut un appel à la guerre contre Sanchol. Cette dernière proclamation eut un effet prodigieux. L'enthousiasme de la capitale s'était communiqué aux provinces, de

¹⁾ *Al-Mahdī bi 'llāh*, «guidé par Dieu».

sorte qu'en peu de temps al-Mahdī se vit à la tête d'une armée fort nombreuse; mais comme c'était le peuple qui avait fait la révolution et qu'il ne voulait pas se laisser commander par les anciens généraux qui avaient appartenu tous au parti de la cour, cette armée eut pour officiers supérieurs des hommes du peuple ou de la classe moyenne, des médecins, des tisserands, des bouchers, des selliers. Pour la première fois, l'Espagne musulmane était démocratisée; le pouvoir avait échappé, non seulement aux *Āmirides*, mais aux nobles en général.

Cependant Sanchol, quand il eut reçu à Tolède la nouvelle de l'insurrection de la capitale, s'était porté sur Calatrava. Il avait l'intention de dompter la révolte par la force; mais pendant sa marche plusieurs de ses soldats l'abandonnèrent, et quand il voulut que ceux qui lui restaient lui prêtassent serment de fidélité, ils s'y refusèrent en disant qu'ayant déjà juré, ils ne voulaient pas le faire une seconde fois. Telle fut même la réponse des Berbères, que les *Āmirides* avaient cependant gorgés d'or et sur lesquels Sanchol croyait pouvoir compter. Il ignorait que la reconnaissance et le dévouement n'étaient pas au nombre de leurs vertus. Considérant la cause de leur bienfaiteur comme perdue, ils ne songeaient qu'à conserver leurs richesses par une prompte soumission au nouveau calife, et ils ne prenaient pas même la peine de cacher leur intention, car lorsque Sanchol eut appelé Muḥammad b. Ya'fā, un de leurs généraux, et qu'il lui eut demandé son opinion sur les dispositions des soldats à son égard, cet homme lui répondit :

— Je ne te tromperai ni sur mes propres sentiments ni sur ceux de l'armée. Je te dirai donc franchement que personne ne se battra pour toi.

— Comment, personne? lui demanda Sanchol, qui, bien que déjà désabusé sur la fidélité d'une partie de ses troupes, ne s'attendait pas toutefois à un tel aveu; et de quelle manière pourrai-je me convaincre que ton opinion est fondée?

— Fais prendre aux gens de ta maison la route de Tolède et annonce que tu vas les suivre; tu verras alors s'il y a des soldats qui t'accompagnent.

— Tu as raison peut-être, dit tristement Sanchol, et il n'osa se risquer à faire l'épreuve que le berbère lui proposait.

Au milieu de la défection générale, un seul ami sincère et dé-

voué lui restait; c'était un de ses alliés léonais, le comte de Carrion, de la famille des Gomez ¹⁾.

— Viens avec moi, lui dit ce gentilhomme; mon château t'offrira un asile, et s'il le faut, je verserai jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour te défendre.

— Je te remercie de ton offre, mon excellent ami, lui répondit Sanchol, mais je ne puis l'accepter. Il me faut aller à Cordoue où mes amis m'attendent, où ils se lèveront comme un seul homme pour soutenir ma cause dès qu'ils me sauront dans leur voisinage. J'espère d'ailleurs, j'en suis même certain, qu'au moment où j'arriverai, beaucoup de ceux qui semblent tenir à présent pour Muḥammad, quitteront cet homme pour venir se joindre à moi.

— Prince, reprit le comte, ne t'abandonne pas à de folles et chimériques espérances. Crois-moi, tout est perdu, et de même que ton armée se déclarera contre toi, de même tu ne trouveras à Cordoue personne qui te vienne en aide.

— C'est ce que nous verrons, répliqua le 'āmiride; mais j'ai résolu d'aller à Cordoue et j'irai.

— Je n'approuve pas ton dessein, lui dit alors le comte, et je me tiens persuadé que tu te laisses tromper par une illusion qui te deviendra fatale; mais quoi qu'il arrive, je ne te quitterai pas.

Ayant donné l'ordre de continuer la marche vers la capitale, Sanchol arriva à un gîte qui s'appelait Manzil Hānī. Il s'y arrêta; mais les Berbères, profitant de l'obscurité de la nuit, désertèrent en masse, et le lendemain matin il ne vit autour de lui que les serviteurs de sa maison et les soldats du comte. Ce dernier le supplia encore une fois d'accepter l'offre qu'il lui avait faite; mais ce fut inutile; le jeune homme courait follement à sa perte: «J'ai déjà envoyé le cadī à Cordoue, dit-il; il demandera ma grâce et je suis certain qu'il l'obtiendra.»

Le soir du jeudi 4 mars, il arriva au couvent de Šauš. Des cavaliers, qu'al-Mahdī avait envoyés à sa rencontre, vinrent l'y trouver le lendemain. «Que me voulez-vous? leur dit Sanchol; laissez-moi en repos car je me suis soumis au nouveau gouvernement. — Dans ce cas, lui répondit le commandant de l'escadron, tu dois nous

¹⁾ Voir sur ces comtes, Sandoval, *Cinco Reyes*, fol. 62 v^o et suiv.

suivre à Cordoue.» Sanchol dut obéir à cet ordre, malgré qu'il en eût, et quand on se fut remis en chemin, on rencontra dans l'après-midi le premier ministre d'al-Mahdi, qui était accompagné d'un détachement plus considérable. On fit halte, et tandis qu'on envoyait à Cordoue le harem de Sanchol qui se composait de soixante-dix femmes, on l'amena devant le ministre. Sanchol baisa plusieurs fois la terre devant cet umaiyade; mais on lui cria: «Baise aussi le sabot de son cheval!» Il le fit, tandis que le comte de Carrion regardait en silence la profonde humiliation de celui devant lequel un grand empire avait tremblé naguère. Puis, quand on l'eût placé sur un cheval autre que le sien: «Qu'on lui arrache son bonnet!» cria le ministre, et cet ordre ayant été exécuté, on se remit en route.

Au coucher du soleil, quand on fut arrivé à l'étape, les soldats reçurent l'ordre de lier les mains et les pieds à Sanchol. Pendant qu'ils s'acquittaient avec rudesse de cette tâche: «Vous me blessez, leur dit-il; accordez-moi un instant de répit et laissez ma main libre.» Ayant obtenu satisfaction, il tira en un clin d'œil un poignard de sa bottine; mais les soldats le lui arrachèrent avant qu'il eût eu le temps de se frapper. «Je t'épargnerai cette peine,» cria le ministre, et, le jetant par terre, il le massacra, après quoi il lui coupa la tête. Le comte fut aussi mis à mort.

Le lendemain, quand les cavaliers furent entrés dans Cordoue, ils présentèrent au calife les restes de Sanchol. Ayant fait embaumer le cadavre, al-Mahdi le fit fouler au pied par son cheval; puis il le fit clouer à une croix, revêtu d'une tunique et d'un pantalon, près d'une porte du palais et à côté de la tête qui était au bout d'une pique. Au près de ces restes hideux se tenait un homme qui criait sans interruption: «Voici Sanchol le bienheureux !) ! Que Dieu le maudisse et qu'il me maudisse moi-même!» C'était le commandant de la garde de Sanchol, qui n'avait obtenu sa grâce qu'à la condition qu'il expierait de cette manière la fidélité qu'il avait montrée à son maître 2).

1) En arabe: *al-ma'mūn*. C'était le surnom honorifique que Sanchol avait pris.

2) Sur tous ces événements, cf. an-Nuwairi, *Histoire d'Espagne*, pp. 227—230; al-Maḡḡari, *Nafḥ at-tīb (Analectes...)*, t. I, pp. 278, 379; et surtout Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. III, texte, pp. 49—74, qui donne un long récit des circonstances qui accompagnèrent l'avènement d'Ibn 'Abd al-Ġabbār et la fin de Sanchol.

CHAPITRE XIV.

Tout semblait aller d'abord selon les souhaits d'al-Mahdī. Le peuple de Cordoue l'avait porté sur le trône, les Berbères l'avaient reconnu, et cinq jours ne s'étaient pas encore écoulés depuis la mort du 'āmiride, qu'il recevait une lettre où Wāḍiḥ, le plus puissant parmi les Slaves et le gouverneur de la Frontière inférieure, l'assurait de son obéissance, en disant que la nouvelle de l'exécution de l'usurpateur lui avait causé une grande joie. Comme Wāḍiḥ devait sa fortune à al-Manṣūr, al-Mahdī ne s'était pas attendu de sa part à une soumission aussi prompte. Aussi s'empressa-t-il de lui donner des preuves de sa reconnaissance : il lui envoya beaucoup d'argent, un vêtement d'honneur, un cheval richement caparaçonné, et le diplôme de gouverneur de toutes les frontières.

Tous les partis s'étaient donc groupés autour du gouvernement. C'était du moins l'apparence, le mouvement spontané de la première heure ; mais cette unanimité était moins réelle et moins profonde qu'elle ne le paraissait. La révolution s'était accomplie sous l'empire d'une espèce de fièvre générale qui n'avait pas permis au bon sens de se faire jour ; mais la réflexion venue, on commençait à s'apercevoir que la chute des 'Āmirides n'avait pas tout terminé, tout rétabli, tout réparé, qu'il pouvait encore y avoir de quoi blâmer et se plaindre sous un autre régime. Al-Mahdī n'avait ni talents ni vertus. C'était un homme dissolu, cruel, sanguinaire, et tellement maladroit qu'il s'aliéna successivement tous les partis. Il commença par licencier sept mille ouvriers qui s'étaient enrôlés. Comme il ne pouvait laisser Cordoue à la merci des basses classes, cette mesure était sans doute nécessaire ; mais elle mécontenta le peuple, qui, tout fier d'avoir fait la révolution, s'accommodait fort bien de recevoir une grosse solde sans rien faire. Ensuite il exila de la capitale un grand nombre de Slaves 'āmirides et ôta leurs emplois à d'autres Slaves qui servaient dans le palais. C'était les jeter dans le parti

de l'opposition, tandis qu'avec un peu d'adresse il les aurait peut-être gagnés. En même temps il irrita contre lui les dévots. Ne sortant plus du palais, il ne songea qu'à s'amuser, et les pieux musulmans se racontaient avec horreur qu'il donnait des festins où une centaine de luths et autant de flûtes se faisaient entendre. «Il fait ce que faisait Sanchol,» disait-on. On l'appelait *le buveur*; on l'accusait de troubler la paix de bien des ménages; on le chansonnait comme naguère on avait chansonné son rival. Sa cruauté acheva de le perdre dans l'opinion publique. Wāḍiḥ lui ayant envoyé les têtes de plusieurs habitants des frontières qui avaient refusé de le reconnaître, il avait ordonné d'y planter des fleurs et de les placer sur les bords de la rivière, vis-à-vis de son palais. Il se plaisait à contempler cet étrange *jardin*, et il engageait ses poètes, parmi lesquels on remarquait Ṣā'īd qui, après avoir flatté les 'Āmirides, adulait maintenant leur ennemi, à composer des vers sur ce sujet ¹⁾.

Déjà brouillé avec le peuple, les Slavés, les dévots et les honnêtes gens en général, al-Mahdī ne fit rien pour s'attacher les Berbères, qui cependant s'étaient donnés à lui de leur propre mouvement. Il est vrai que ces rudes troupiers étaient fort haïs dans la capitale. Le peuple ne leur pardonnait pas d'avoir été les auteurs des troubles et les appuis du despotisme des 'Āmirides, et si al-Mahdī les eût pris ouvertement sous sa protection, il eût perdu le peu de popularité qui lui restait encore. Cependant, comme il ne lui était pas possible de les renvoyer en Afrique, il aurait dû les ménager. Il ne le fit pas. A chaque occasion il leur témoignait son mépris et sa haine; il leur défendit même de monter à cheval, de porter des armes ou d'entrer dans le palais. C'était une grande imprudence. Accoutumés à être respectés, honorés, choyés par la cour, les Berbères avaient le sentiment de leur dignité et de leur force. Aussi ne se résignèrent-ils pas à n'être plus rien dans l'Etat, et un jour que plusieurs de leurs hôtels avaient été pillés par la populace sans que la police s'y fût opposée, Zāwī et deux autres de leurs chefs vinrent trouver le calife et exigèrent impérieusement la punition des coupables. Intimidé par leur attitude ferme et résolue, al-Mahdī s'excusa de son mieux, et, voulant les apaiser, il fit couper la tête

¹⁾ Voyez Dozy, *Script. ar. loci de Abbadidis*, t. I, p. 244.

aux instigateurs des désordres qui avaient été commis. Mais il se remit bientôt de sa frayeur, et alors il recommença à vexer les Berbères.

Cependant, si étourdi qu'il fût, il ne s'aveuglait pas entièrement sur le danger de sa position, et ce qu'il craignait avant tout, c'est que le nom de Hišām II ne devînt un jour un point de ralliement pour tous les partis qu'il avait offensés? Il résolut donc, non pas de tuer son auguste prisonnier, mais de le faire passer pour mort. Un chrétien, qui ressemblait beaucoup à Hišām, venait justement de mourir (avril 1009). Al-Mahdī fit porter secrètement son cadavre au palais où il le montra à des personnes qui avaient connu Hišām. Soit que la ressemblance fût réellement très frappante, soit que les personnes en question eussent été gagnées, toujours est-il qu'elles déclarèrent que ce cadavre était celui du dernier calife. Al-Mahdī fit venir alors des personnages religieux, des notables et des hommes du peuple, et les prières des morts ayant été récitées, le chrétien fut enseveli dans le cimetière musulman avec tous les honneurs dus à la royauté. Quant au véritable Hišām, al-Mahdī le fit enfermer dans le palais d'un de ses vizirs.

Rassuré de ce côté-là, l'imprudent calife crut que dorénavant il pouvait tout se permettre. Dans le mois de mai, il fit jeter en prison, on ne sait pourquoi, un fils de 'Abd ar-Raḥmān III, qui s'appelait Sulaimān et qu'il avait nommé, peu de temps auparavant, héritier du trône. En outre, il laissa percer l'intention de faire périr dix chefs berbères. Il n'en fallait pas tant pour faire prendre les armes aux Africains, et de son côté Hišām, un fils de Sulaimān, travailla activement à se former un parti¹⁾. Il y réussit sans difficulté; les sept mille ouvriers qu'al-Mahdī avait licenciés, étaient une armée toute prête pour l'émeute. Le 2 juin, ces hommes se réunirent devant le palais de Hišām et le proclamèrent calife. Hišām les conduisit alors dans une plaine hors de la ville, et les Berbères s'étant réunis à lui, il marcha contre le palais d'al-Mahdī.

Arraché brusquement à ses plaisirs, le calife fit demander à la foule ce qu'elle voulait: «Tu as fait jeter mon père en prison, lui

¹⁾ Dans son *Ṭauḳ al-hamāma*, p. 126, Ibn Ḥazm parle incidemment de la révolte de ce Hišām, qui prit le surnom honorifique d'ar-Rašid.

fit répondre Hišām, et j'ignore ce qu'il est devenu. » Al-Mahdī rendit alors la liberté à Sulaimān; mais s'il croyait que cette mesure suffirait pour engager la foule à se disperser, il se trompait, car Hišām lui fit dire qu'il devait lui céder la couronne. Voulant gagner du temps, al-Mahdī feignit d'entrer en pourparlers avec lui; mais comme la négociation traînait en longueur, les ouvriers et les Berbères, qui s'ennuyaient de leur inaction, allèrent piller et incendier les boutiques du Faḥṣ as-Surādiḳ. Alors les Cordouans prirent les armes, non pas pour soutenir al-Mahdī, mais pour préserver leurs maisons du pillage, et bientôt les soldats que le calife avait eu le temps de rassembler, vinrent à leur secours. Le combat dura sans interruption un jour et une nuit; mais dans la matinée du vendredi 3 juin, les Berbères furent obligés de prendre la fuite dans le plus grand désordre. Une partie des Cordouans les poursuivit jusque sur les bords du Guadalmellato ¹⁾; d'autres pillèrent leurs maisons et s'emparèrent de leurs femmes, et l'on promit une prime à quiconque apporterait la tête d'un berbère. Quant à l'anti-calife Hišām, il avait été fait prisonnier de même que son père, et al-Mahdī le fit décapiter.

Quand les Berbères se furent enfin ralliés, ils firent le serment de se venger d'une manière éclatante; mais comme ils avaient peu d'habileté, ils ne savaient comment s'y prendre. Heureusement pour eux, Zāwī était là. Issu de la dynastie ṣanhāḡienne qui régnait sur cette partie de l'Afrique dont al-Ḳairawān était la capitale, il était plus civilisé et plus intelligent que ses frères d'armes, et il comprit qu'il fallait avant tout opposer un compétiteur à al-Mahdī. Il avait un umaiyade sous la main: c'était Sulaimān, un neveu de Hišām, qui, après avoir pris part à l'échauffourée de son oncle, avait suivi les Berbères dans leur fuite. Zāwī proposa à ses camarades de le reconnaître pour calife. Quelques-uns s'y refusèrent en déclarant que Sulaimān était un honnête homme, mais qu'il n'avait ni assez d'énergie pour être le chef d'un parti, ni assez d'expérience pour commander une armée. D'autres ne voulaient pas d'un chef arabe quelconque. Pour faire adopter son plan, Zāwī eut alors recours à un moyen qui, nouveau sans doute pour les Berbères, ne le serait pas

¹⁾ En arabe: *wādī Armilāt*.

pour nous. Il prit cinq lances et en ayant fait un faisceau, il les donna au soldat qui passait pour le plus fort, en lui disant : «Essaie de les briser!» Le soldat n'ayant pu en venir à bout : «Détache maintenant la corde, continua-t-il, et brise-les une à une.» En un instant, le berbère les rompit toutes. «Que cela vous serve d'exemple, Berbères, reprit alors Zāwī; unis, vous êtes invincibles; désunis, vous allez périr, car vous êtes entourés d'ennemis implacables. Songez au péril et dites-moi vite ce que vous pensez. — Nous sommes prêts à suivre tes sages conseils, cria-t-on de toutes parts, et si nous devons succomber, ce ne sera pas du moins par notre propre faute. — Eh bien! continua Zāwī en prenant Sulaimān par la main, jurez donc d'être fidèle à ce kuraïšite! Personne alors ne pourra vous accuser d'aspirer au gouvernement de ce pays, et comme il est arabe lui-même, plusieurs de sa nation se déclareront pour lui et pour vous.»

Lorsqu'on eut prêté serment à Sulaimān et que ce prince eut déclaré qu'il prenait le surnom d'al-Musta'in, Zāwī parla encore une fois : «Les circonstances sont graves, dit-il; il faut avant tout que personne ne tâche de satisfaire son ambition en s'arrogeant un pouvoir auquel il n'a pas de droits. Que chaque tribu se choisisse donc un chef, et que ce chef réponde sur sa tête de la fidélité de ses soldats au calife.» C'est ce qui eut lieu, et naturellement Zāwī fut élu par sa tribu, celle des Ṣanhāğa¹⁾. Dès le principe, Sulaimān n'eut donc aucune autorité sur les Berbères, qui avaient élu leurs capitaines sans le consulter; il n'était qu'un prête-nom, et jamais, dans la suite, il n'a été autre chose.

Puis les Africains marchèrent vers Guadalajara, et, s'étant emparés de cette ville, ils proposèrent à Wāḍiḥ de faire cause commune avec eux, en le priant de leur ouvrir les portes de Medinaceli. Mais Wāḍiḥ n'écouta pas leurs ouvertures, et ayant reçu des renforts d'al-Mahdī, il les attaqua. Il fut battu; mais les Berbères n'eurent pas à se féliciter de la victoire qu'ils avaient remportée, car Wāḍiḥ leur coupa les vivres, de sorte que pendant quinze jours, ils n'eurent que des herbes pour toute nourriture. Pour sortir de cette détresse, ils envoyèrent quelques-uns d'entre eux vers Sancho, comte de Castille. Ces messagers devaient solliciter l'intervention du

¹⁾ Cf. Ibn al-Ḥaṭīb, *Iḥāṭa*, t. I, p. 334—335 (article sur Zāwī b. Zīrī).

comte, et lui proposer une alliance au cas où al-Mahdī et Wāḍih ne voudraient pas de la paix.

Arrivés à la résidence du comte, les Africains y trouvèrent une ambassade d'al-Mahdī. Elle avait offert à Sancho des chevaux, des mulets, de l'argent, des habits, des pierres précieuses et d'autres présents et elle lui avait promis beaucoup de villes et de forteresses pour le cas où il voudrait venir au secours du calife de Cordoue. Tout était bien changé en peu de mois! Ce n'étaient plus les musulmans qui dictaient la loi aux princes chrétiens: c'était au contraire le comte de Castille qui allait décider du sort de l'Espagne arabe.

Bien renseigné sur l'état des affaires chez ses voisins et sachant que le pouvoir d'al-Mahdī ne tenait qu'à un fil, le comte promit aux Berbères de se déclarer pour eux, dès qu'ils se seraient engagés à lui céder les forteresses que les messagers d'al-Mahdī lui offraient, et quand ils y eurent consenti, il congédia les autres ambassadeurs et envoya au camp berbère mille bœufs, cinq mille moutons et mille chariots chargés de vivres. Les Berbères furent donc bientôt en état de se mettre en campagne, et le comte s'étant réuni à eux avec ses troupes, ils prirent la route de Medinaceli.

Arrivés près de cette ville, ils firent de nouvelles tentatives pour gagner Wāḍih à leur cause. Ils n'y réussirent pas plus qu'auparavant, et jugeant avec raison qu'il ne fallait pas perdre de temps, ils marchèrent directement sur Cordoue (juillet 1009). Wāḍih les suivit avec sa cavalerie et les attaqua; mais après avoir perdu beaucoup des siens, il fut forcé de prendre la fuite, et il arriva avec quatre cents cavaliers à Cordoue, où un de ses lieutenants le rejoignit bientôt avec deux cents autres cavaliers, qui avaient eu aussi le bonheur d'échapper au carnage.

En apprenant que les Berbères marchaient contre la capitale, al-Mahdī, après avoir fait donner des armes à tous ceux qui étaient en état d'en porter, s'était retranché dans une plaine à l'est de Cordoue. Mais au lieu d'y attendre l'ennemi, il eut l'imprudence d'aller à sa rencontre; les deux armées se heurtèrent à Ḳanṭiṣ (5 novembre 1009), et un escadron de trente Berbères suffit pour jeter le désordre dans les rangs de la masse indisciplinée de leurs adversaires. Dans leur fuite précipitée, ces bourgeois, ces ouvriers et ces faḳihs se renversaient l'un l'autre. Les Berbères et les Castil-

lans les sabraient par centaines, et il y en eut aussi beaucoup qui trouvèrent la mort dans les flots du Guadalquivir. On évalue à dix mille ¹⁾ le nombre de ceux qui périrent dans cette horrible boucherie.

Wāḍih avait vu bien vite que tout était perdu, et accompagné de ses six cents cavaliers, il s'était porté au galop vers le Nord. De son côté, al-Mahdī avait cherché un asile dans son palais, où il se vit bientôt assiégé par les Berbères. Il crut se sauver en rendant le trône à Hišām II. L'ayant donc fait tirer de sa prison, il le plaça de manière que les Berbères pussent le voir; puis il leur envoya le cadi Ibn Dakwān pour leur dire que Hišām vivait encore, qu'il le regardait comme son maître, et que lui-même n'était que son premier ministre. Les Berbères ne firent que rire de ce message. «Hier Hišām était mort, répondirent-ils au cadi, et vous avez récité sur son cadavre les prières des morts, toi et ton émir; comment donc vivrait-il aujourd'hui? Au reste, si tu dis la vérité, nous remercions Dieu de ce que Hišām vit encore; mais nous n'avons pas besoin de lui, nous ne voulons d'autre calife que Sulaimān.» Le cadi tâcha en vain de persuader son maître, et il parlait encore lorsque les Cordouans, qui tremblaient à l'aspect du prince qui menaçait leurs murs, allèrent à sa rencontre et le reconnurent pour leur souverain.

Tandis que Sulaimān faisait son entrée dans la capitale, où les Berbères et les Castillans commirent toutes sortes d'excès, al-Mahdī alla se cacher dans la maison d'un certain Muḥammed de Tolède, qui lui fournit les moyens de gagner cette ville; car toutes les frontières, depuis Tortosa jusqu'à Lisbonne, tenaient encore pour lui. Aussi quand Sancho rappela à Sulaimān sa promesse, celui-ci se vit obligé de lui répondre que, pour le moment, il ne pouvait y satisfaire, parce qu'il ne possédait pas encore lui-même les villes dont il s'agissait; mais il s'engagea pour la seconde fois à les céder dès qu'elles seraient en son pouvoir, et alors Sancho quitta Cordoue avec ses troupes, qui s'étaient enrichies aux dépens des habitants de la ville (14 novembre 1009).

Le sort de Hišām ne changea pas. Sulaimān, après l'avoir forcé d'abdiquer en sa faveur, le fit enfermer de nouveau; mais cédant

¹⁾ Ce nombre se trouve chez l'historien le plus ancien et le plus digne de foi, à savoir Ibn Haiyān (*apud* Ibn Bassām, *Daḥira*, t. I, fol. 8 r^o). D'autres donnent vingt mille, ou même trente-six mille.

au désir des anciens serviteurs des ^ʿĀmirides, il fit ensevelir, avec les cérémonies ordinaires, le corps de Sanchol.

Cependant al-Mahdī était arrivé à Tolède, où les habitants lui avaient fait un excellent accueil. Sulaimān se mit en marche pour aller l'attaquer et envoya des personnages religieux aux Tolédans pour les menacer de sa colère s'ils continuaient à se montrer rebelles. Mais ces menaces demeurèrent sans effet, et ne voulant pas entreprendre le siège d'une place aussi forte que Tolède, espérant d'ailleurs qu'elle se soumettrait spontanément dès que le reste de l'Etat lui en aurait donné l'exemple, il se porta contre Medinaceli. Pendant sa marche, beaucoup de Slaves vinrent grossir son armée, et il s'empara de Medinaceli sans coup férir, car Wāḍiḥ avait évacué cette ville et s'était retiré à Tortosa. De là il écrivit à Sulaimān pour lui dire qu'il le reconnaîtrait, pourvu toutefois qu'il lui fût permis de rester où il était. Il n'en agissait ainsi que pour échapper aux poursuites de Sulaimān et pour gagner du temps. Sa ruse lui profita: Sulaimān donna dans le piège et laissa à Wāḍiḥ le gouvernement de toutes les frontières.

Ayant dès lors les mains libres, Wāḍiḥ se hâta de conclure une alliance avec les deux comtes catalans, Raymond de Barcelone et Ermengaud d'Urgel, auxquels il promit tout ce qu'ils voulaient, après quoi il marcha vers Tolède, accompagné d'une armée catalane et de la sienne, et opéra sa jonction avec les troupes d'al-Mahdī. Sulaimān somma alors les Cordouans de prendre les armes; mais comme ils n'obéissaient qu'à contre-cœur aux Africains, ils s'excusèrent en disant qu'ils étaient hors d'état de combattre. A Ḳanṭiṣ, ils l'avaient montré du reste, et les Berbères, qui préféraient ne pas avoir dans l'armée des soldats de leur trempe, prièrent Sulaimān de s'en remettre à eux du soin de lui procurer la victoire. Sulaimān se laissa persuader, et, s'étant avancé jusqu'à ^ʿAḳabat al-baḳar, endroit qui se trouvait environ à quatre lieues de Cordoue ¹⁾, il rencontra l'armée de son adversaire, qui se composait de trente mille musulmans et de neuf mille chrétiens (première moitié de juin 1010). Ses généraux le placèrent à l'arrière-garde, en lui enjoignant de ne point quitter son poste, lors même que les ennemis le fouleraient

¹⁾ Voyez al-Idrisī, *Description . . .*, p. 213. Aujourd'hui Castillo del Bacar.

aux pieds. Puis ils attaquèrent les troupes catalanes; mais se conformant aux règles de la stratégie orientale, ils tournèrent bientôt le dos à l'ennemi pour revenir ensuite impétueusement à la charge. Malheureusement, Sulaimān, qui recevait des ordres de ses capitaines, ne comprenait même pas leur tactique. Voyant l'avant-garde retourner en arrière, il ne douta point qu'elle n'eût été battue, et croyant que tout était perdu, il se mit à fuir de toute la vitesse de son cheval; les cavaliers qui l'entouraient suivirent son exemple. Cependant les Berbères revenaient à la charge, et ils attaquèrent l'ennemi avec une telle fureur qu'ils tuèrent soixante chefs catalans, parmi lesquels se trouvait le comte Ermengaud d'Urgel; mais quand ils virent que Sulaimān avait quitté son poste, ils se retirèrent sur az-Zahrā², de sorte que les Catalans restèrent maîtres du champ de bataille. C'est ainsi que Sulaimān perdit, par son ignorance et sa lâcheté, la bataille de 'Aḳabat al-baḳar; bataille dont il serait peut-être sorti vainqueur, s'il avait compris la tactique de ses capitaines, ou s'il avait bien voulu obéir à leurs ordres. Au reste, la victoire fut remportée par les Catalans, car les troupes de Wāḏiḥ et d'al-Mahdī ne semblent pas avoir pris une part bien active au combat.

Al-Mahdī rentra dans Cordoue, et cette malheureuse ville qui avait déjà été pillée, six mois auparavant, par les Castellans et les Berbères, fut pillée de nouveau cette fois par les Catalans. Puis al-Mahdī se mit à la poursuite des Berbères, qui marchaient vers Algeciras, en tuant tous ceux qu'ils rencontraient et pillant les villages, mais qui retournèrent sur leurs pas quand ils apprirent que leurs adversaires les cherchaient. Le 21 juin ¹⁾, les deux armées ennemies en vinrent aux mains près de l'endroit où la Guadaira se jette dans le Guadalquivir. Cette fois les Africains tirèrent une éclatante vengeance de l'échec qu'ils avaient essuyé à 'Aḳabat al-baḳar. L'armée d'al-Mahdī fut mise en déroute; beaucoup de capitaines slaves et plus de trois mille Catalans restèrent sur le champ de bataille, et d'ailleurs un grand nombre de soldats avaient trouvé la mort dans les flots du Guadalquivir ²⁾.

¹⁾ Cette date est donnée par an-Nuwaitī. Elle se trouve aussi dans un document latin, publié dans *l'Esp. sagr.*, t. XLIII, p. 156.

²⁾ «Dans les flots de la mer», dit an-Nuwaitī. On sait que le flux va jusqu'à l'endroit où la bataille s'était livrée.

Deux jours après, les vaincus rentrèrent dans Cordoue, et les Catalans, furieux de leur défaite, s'y conduisirent avec une cruauté inouïe. Ils massacrèrent notamment tous ceux qui offraient quelque ressemblance avec les Berbères; mais quand al-Mahdī les pria de marcher encore une fois contre l'ennemi, ils s'y refusèrent en disant que les pertes qu'ils avaient subies ne le leur permettaient pas. Ils quittèrent donc Cordoue (8 juillet), et malgré tout le mal qu'ils y avaient fait, les habitants les virent partir à regret, car les hordes berbères, contre lesquelles les Catalans auraient pu les défendre, leur inspiraient encore plus d'effroi. «Après le départ des Catalans, dit un auteur arabe, les habitants de Cordoue, quand ils se rencontraient dans les rues, se faisaient réciproquement des compliments de condoléance, comme on en fait à ceux qui ont perdu leur fortune ou leur famille.»

Pendant al-Mahdī, qui avait imposé à la ville une contribution extraordinaire afin de pouvoir payer ses troupes, se mit en marche contre l'ennemi. Mais après le départ des Catalans, son armée avait perdu le courage, et à peine eut-elle fait sept lieues qu'une terreur panique, l'idée seule de devoir combattre sous peu les terribles Berbères, la fit retourner à Cordoue. Al-Mahdī dut donc se résigner à attendre les ennemis dans la capitale, qu'il fit entourer d'un fossé et d'une muraille; mais la destinée voulait qu'au lieu de tomber par les Berbères, il tombât par les Slaves.

Quelques-uns de ces derniers, parmi lesquels Wāḍih occupait le premier rang, servaient sous ses drapeaux; mais d'autres, tels que Ḥairān et 'Anbar, suivaient le parti opposé. Tous sentirent enfin que, pour parvenir au but de leur ambition, c'est-à-dire au pouvoir, leur union était nécessaire, et ils résolurent de replacer Hišām II sur le trône. Ce plan arrêté, Wāḍih prit grand soin de fomenter le mécontentement des habitants de la capitale. Il fit répandre les bruits les plus exagérés sur la vie déréglée du *buveur*, et tout en improuvant en public les désordres que les soldats se permettaient, il les favorisa en secret. Puis, lorsque ses menées eurent ôté au calife le peu de popularité qu'il possédait encore, Ḥairān, 'Anbar et les autres généraux slaves de l'armée de Sulaimān offrirent leurs services à al-Mahdī. Celui-ci accepta leur offre avec empressement; mais ces soi-disant auxiliaires étant entrés dans Cordoue, il ne tarda

pas à s'apercevoir qu'ils complotaient sa perte, et comme il n'était pas en état de leur résister, il résolut d'aller chercher, pour la seconde fois, un asile à Tolède. Les Slaves le prévinrent. Le dimanche 23 juillet 1010, ils parcoururent les rues à cheval en criant: «Vive Hišām II!» et ayant tiré ce prince de sa prison, ils le placèrent sur le trône revêtu des vêtements royaux.

Al-Mahdī se trouvait en ce moment dans le bain. Informé de ce qui se passait, il court à la grande salle et va s'asseoir à côté de Hišām; mais 'Anbar le prend rudement par le bras, le jette du haut du trône et le force à s'asseoir en face de Hišām. Celui-ci lui reproche, dans les termes les plus cruels, les maux qu'il lui a fait souffrir. Puis 'Anbar le prend encore une fois par le bras, le traîne sur la plate-forme et tire l'épée pour lui couper la tête. Al-Mahdī le prend à bras le corps; mais au même instant, les glaives des autres Slaves s'abaissent sur lui. Peu de temps après, son cadavre gisait à l'endroit où il avait fait jeter, dix-sept mois auparavant, celui d'Ibn 'Askalāğa. Porté au trône par une conspiration, une autre conspiration l'avait privé du trône et de la vie¹⁾.

¹⁾ Tous les événements rappelés dans le chapitre qui précède sont relatés en détail par Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muğrib*, t. III, texte, p. 74—100. Cf. aussi an-Nuwairī, *Histoire d'Espagne*, p. 229—231; Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, t. IV, p. 150—151; Ibn Ḥaiyān, *apud* Ibn Bassām, *Dağīra*, t. I, fol. 7 v^o, 8 r^o et v^o. (Ibn Bassām semble avoir fort abrégé ce passage); 'Abd al-Wāhid al-Marrākuṣī, *al-Mu'ğib*, texte, p. 28—30; trad., p. 33—36; Ibn al-Abbār, *Ḥulla* (*Notices...*), p. 159—160; Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, t. VIII, p. 500—502 = *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, p. 385—389; al-Maḳḳarī, *Nafḥ aṭ-ṭīb* (*Analectes...*), t. I, p. 278; Rodrigue de Tolède, *Hist. Arabum*, c. 32—35. Sur les dates, on peut comparer un article dans Dozy, *Recherches*, t. I, p. 238 et suiv., 710 de la 1^{re} édition. Sur l'épithète d'Otton, évêque de Girona, voyez aussi *Esp. sagr.*, t. XLIII, p. 157 et suiv.

CHAPITRE XV ¹⁾.

Avec un souverain aussi faible que l'était Hišām II, les Slaves étaient tout puissants. Aussi Wāḍiḥ, qui était resté premier ministre, tenta-t-il de gouverner l'Espagne comme son patron al-Manšūr l'avait fait. Malheureusement pour lui, les circonstances étaient bien changées, et Wāḍiḥ n'était pas al-Manšūr. Il est vrai qu'au commencement il ne rencontra pas d'opposition dans la capitale. La tête d'al-Mahdī fut promenée dans les rues sans qu'un murmure se fît entendre, car personne ne regrettait ce tyran; mais Wāḍiḥ s'était flatté de l'espoir que les Berbères reconnaîtraient aussi le monarque auquel il avait rendu la couronne, et il fut bientôt à même de se convaincre qu'un tel espoir était chimérique, car lorsqu'il leur eut envoyé la tête d'al-Mahdī en les priant de se soumettre à Hišām, leur indignation fut si vive que, si Sulaimān ne se fût pas interposé pour sauver la vie à ceux qui apportaient ce message, ils les auraient massacrés. Sulaimān lui-même versa des pleurs à la vue de la tête de son parent; il la fit nettoyer et l'envoya à 'Ubaid Allāh, le fils d'al-Mahdī, qui se trouvait à Tolède.

Détrompé sur le compte des Berbères, Wāḍiḥ éprouva, peu de temps après, qu'il avait des ennemis dans la ville même. Quelques Umayyades qui ne voulaient pas de la domination slave et qui croyaient veiller à leurs propres intérêts en servant ceux de Sulaimān, firent savoir secrètement à ce dernier qu'il devait s'avancer le 12 août jusqu'aux portes de la capitale, et qu'alors ils la lui livreraient. Sulaimān promit de venir; mais Wāḍiḥ fut informé du complot par Ḥairān et 'Anbar. Il fit arrêter les conspirateurs et lorsque Sulai-

¹⁾ Sur ce qui suit, cf. Ibn Ḥaiyān, *apud* Ibn Bassām, *Daḡīra*, t. I, fol. 8 v^o; Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, texte, t. III, p. 100 et suiv.; an-Nuwairī, *Histoire d'Espagne*, éd. G. Remiro, p. 231—232; Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, t. IX, p. 152—154 = *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, p. 408—411; Rodrigue de Tolède, c. 36—39.

mān se présenta au jour fixé sous les murs de la ville, il fut attaqué brusquement et forcé à une retraite précipitée.

Espérant que cette retraite aurait rendu les Berbères plus traitables, Wāḍiḥ entama de nouveau des négociations avec eux; mais elles demeurèrent sans résultat, et sur ces entrefaites, Sulaimān demanda du secours à son ancien allié, Sancho de Castille, en offrant de lui céder des forteresses qu'al-Manṣūr avait conquises. On ne sait si c'étaient les mêmes que celles qu'il lui avait déjà promises auparavant; mais ce qui est certain, c'est que le comte trouva cette fois le moyen d'agrandir son territoire sans se donner la peine de faire une expédition en Andalousie. Comme les forteresses en question ne se trouvaient pas au pouvoir de Sulaimān, mais au pouvoir de Wāḍiḥ, il fit savoir à ce dernier que, s'il ne les lui cédait pas, il marcherait avec les Castellans au secours des Berbères. La chose parut si importante à Wāḍiḥ qu'il n'osa prendre sur lui la responsabilité ni d'un refus ni d'un consentement. Il convoqua donc les notables, et, leur ayant communiqué le message de Sancho, il leur demanda leur opinion. La crainte de voir les Berbères renforcés par les Castellans fit taire chez les notables le sentiment de l'honneur national, et ils répondirent qu'à leur avis, la demande devait recevoir satisfaction. Dans le mois d'août ou de septembre 1010, Wāḍiḥ conclut donc un traité avec Sancho, et lui fit livrer, au dire des écrivains arabes, plus de deux cents forteresses, parmi lesquelles les chroniqueurs chrétiens ¹⁾ nomment San-Estevan, Coruña del Conde, Gormaz et Osma. Un tel exemple était contagieux. Voyant que, pour obtenir des places fortes, il suffisait de quelques menaces, de quelques gros mots, un autre comte en fit demander à son tour, en annonçant que, si on ne les lui donnait pas, il irait se joindre, sur le champ, à Sulaimān. On n'osa les lui refuser. Ainsi l'empire musulman en proie à la guerre civile et réduit à l'impuissance la plus complète, s'en allait par lambeaux. Les Cordouans se félicitaient-ils encore de la chute des Āmirides comme au jour fatal où ils avaient salué avec un enthousiasme irréfléchi le prompt succès de la révolution? Il est permis d'en douter; mais quels qu'aient été leurs

¹⁾ *Annales Compostellani* (Esp. sagr., t. XXIII); *Chronicon de Gardeña*, (*ibid.*, *id.*).

sentiments à cette époque, ils ne pouvaient plus retourner sur leurs pas. Dans les circonstances données, ils devaient se résigner à courber la tête devant les ennemis de leur religion, à subir le maître que les Slaves et les Berbères voulaient leur imposer, à être maltraités et pillés tantôt par les uns, tantôt par les autres, à accepter, en un mot, toutes les conséquences auxquelles s'exposent les peuples qui, sans marcher vers un but clairement défini, sans avoir une grande et saine idée politique ou religieuse à réaliser, se lancent étourdiement dans le tourbillon des révolutions.

Pour le moment, ce ne fut pas eux, toutefois, qui souffrirent le plus de la férocité des Berbères. Après avoir assiégé Cordoue pendant un mois et demi, ceux-ci s'étaient portés contre Madīnat az-Zahrā², dont ils se rendirent maîtres après un siège de trois jours seulement, grâce à la trahison d'un officier qui leur livra une des portes de la ville (4 novembre 1010). La boucherie commença aussitôt, et si les Cordouans eussent encore été dans l'incertitude au sujet du sort que les Berbères leur réservaient, les choses qui se passèrent à Madīnat az-Zahrā² les auraient renseignés à cet égard. Les soldats de la garnison furent égorgés presque tous. Les habitants avaient cherché un refuge dans la mosquée; mais la sainteté de ce lieu n'imposa pas aux Berbères. Hommes, femmes, enfants, tous furent massacrés pêle-mêle. Après avoir pillé la ville, on l'incendia, et alors cette résidence, l'une des plus magnifiques de l'Europe, devint ce qu'al-Madīnat az-Zāhira, naguère sa rivale en beauté, était déjà, à savoir un monceau de décombres.

Pendant tout l'hiver, une partie de l'armée africaine pilla les environs de Cordoue et empêcha que les vivres entrassent dans la ville. Dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, les habitants des campagnes y affluaient en foule, et leur nombre dépassa bientôt celui des habitants; mais comme les denrées étaient montées à des prix excessifs, il était impossible de les nourrir et la plupart d'entre eux moururent de faim. Le gouvernement lui-même était à bout de ressources; pour se procurer un peu d'argent. Wāḍiḥ fut obligé de vendre la plus grande partie de la bibliothèque d'al-Ḥakam II ¹). En même temps, d'autres bandes parcouraient les provinces. Les

¹) Al-Maḥḥarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes ...)*, t. I, p. 250.

plus grandes cités tombèrent entre leurs mains et le plus souvent les habitants subirent le sort qui avait frappé ceux de Madīnat az-Zahrā². L'Espagne présentait partout le spectacle le plus douloureux. Les villages étaient déserts et l'on pouvait parcourir pendant des jours entiers les routes naguère [les plus fréquentées sans rencontrer âme vivante.

Dans l'été de 1011, la détresse de l'Espagne et spécialement de Cordoue, ne fit qu'augmenter. Cette malheureuse ville que la peste ravageait¹⁾, semblait prendre plaisir à aggraver ses maux par la discorde. Les soldats attribuaient à Wādīḥ les calamités qui les frappaient, et le général slave Ibn Abī Wadā^ca, l'ennemi personnel du ministre, fomentait leur mécontentement. Outragé en public et sentant que sa position était insoutenable, Wādīḥ chargea un certain Ibn Bakr d'aller faire des propositions de paix à Sulaimān. Cette démarche excita la plus vive indignation. Lorsqu'Ibn Bakr, qui avait eu un entretien avec l'anti-calife, fut de retour et qu'il se présenta dans la salle du conseil, les soldats se précipitèrent sur lui sans lui laisser le temps de communiquer la réponse qu'il avait reçue, et le massacrèrent en présence du calife et de Wādīḥ. Ce dernier résolut alors de chercher un refuge auprès des Berbères; mais Ibn Abī Wadā^ca, qui avait eu vent de ce projet, l'empêcha de l'exécuter. Ayant réuni ses soldats, il pénétra avec eux dans le palais du ministre. « Misérable, lui cria-t-il, tu as gaspillé l'argent dont nous avons tant besoin! Tu as voulu nous trahir et nous livrer aux Berbères! » Puis il le frappa de son épée; ses soldats en firent autant et, peu d'instant après, ils promenaient sa tête à travers les rues et pillaient les demeures de ses partisans, tandis que son cadavre gisait là où gisaient ceux d'al-Mahdī et d'Ibn 'Asḩalāḡa (16 octobre 1011).

Il se passa encore une année et demie avant que les ennemis vinsent épargner aux Slaves et aux Cordouans la peine de s'ent'égorgger. Dans cet intervalle, Ibn Abī Wadā^ca gouverna la ville d'une main ferme et avec une sévérité inexorable. Les faḩīhs le secondaient activement; il proclamait que la guerre contre les Ber-

¹⁾ Ibn ḩazm, *Tauḩ al-ḩamāma*, p. 109; cf. Rodrigue de Tolède, c. 38.

bères était une guerre sainte. Quelquefois ceux du dedans remportaient des avantages. Dans le mois de mai 1012, un illustre guerrier berbère tomba entre leurs mains. C'était Ḥubāsa, un neveu de Zāwī. Frappant à droite et à gauche, il s'était jeté au plus fort de la mêlée, lorsque la sangle de sa selle se lâcha, et au moment où il se penchait pour la reboucler, un Slave chrétien le démonta par un vigoureux coup de lance. D'autres Slaves l'achevèrent. Son frère Ḥabbūs tâcha encore de disputer son cadavre aux ennemis; mais après un combat acharné, il fut repoussé. Les Slaves portèrent en triomphe la tête de Ḥubāsa au palais, et abandonnèrent son corps aux insultes de la populace, laquelle, après l'avoir mutilé et traîné par les rues, le livra aux flammes. Les Berbères étaient furieux: « Nous vengerons notre capitaine, criaient-ils, et même quand nous aurons versé le sang de tous les Cordouans, il n'aura pas encore été vengé assez ¹⁾. » Ils redoublèrent donc d'efforts; mais le désespoir avait donné aux Cordouans des forces surhumaines, et Ibn Abī Wadā'a fit une sortie si vigoureuse qu'il força les ennemis à lever le siège. Il sut aussi les repousser de Séville; mais il ne put les empêcher de prendre Calatrava, et bientôt après ils revinrent devant les murs de la capitale. Malgré la résistance désespérée des Cordouans, ils réussirent à combler le fossé, ce qui les mit à même de s'emparer de la partie orientale de la ville. Une fois encore, la fortune semblait vouloir favoriser les Cordouans, car ils contraignirent leurs ennemis à évacuer le quartier dont ils s'étaient rendus maîtres; mais ce fut leur dernier triomphe. Le dimanche 19 avril 1013, les Berbères entrèrent dans la ville par la porte du faubourg de Secunda, qu'un officier, qui s'était vendu à eux, leur livra.

Cordoue paya sa longue résistance d'un torrent de sang. Les Slaves s'étant retirés dès qu'il n'y eut plus d'espoir, les Berbères se mirent à parcourir les rues en poussant des cris féroces. Ici ils pillaient, là ils violaient, partout ils massacraient. Les hommes les plus inoffensifs tombaient victimes de leur aveugle fureur. Ici c'était le vieux Sa'īd b. Mundir, qui avait été prédicateur de la mosquée principale du temps d'al-Ḥakam II, et qui était renommé par sa

¹⁾ Cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. III, texte, p. 412 et Ibn al-Ḥaṭīb, *Iḥāṭa*, ms. de Gayangos, fol. 124 r^o.

vertu et sa dévotion¹⁾); là c'était l'infortuné Marwān, de la noble famille des Banū Ḥudair, qui avait perdu la raison par suite d'un amour malheureux²⁾. Ailleurs gisait le corps du savant Ibn al-Faraḍī, l'auteur d'un précieux dictionnaire biographique et qui avait été cadi de Valence sous le règne d'al-Mahdī. Le vœu qu'il avait fait dans un moment d'enthousiasme religieux s'était accompli: il avait obtenu la palme du martyr³⁾. Les victimes furent si nombreuses qu'on a pas même essayé de les compter. Bientôt l'incendie vint éclairer de ses sinistres lueurs ces scènes horribles. Les plus beaux palais devinrent la proie des flammes. «J'ai appris enfin, écrivit plus tard Ibn Ḥazm⁴⁾, ce qu'est devenu mon superbe palais dans le Balāṭ Muḡīt. Un homme qui venait de Cordoue me l'a raconté. Il m'a dit qu'il n'en reste que des ruines. Je sais aussi, hélas! ce que sont devenues mes femmes: les unes sont dans la tombe, les autres mènent une vie errante dans des contrées lointaines.»

Le deuxième jour après la prise de la ville, Sulaimān alla prendre possession du palais califien. Tous les Cordouans qui, par un hasard quelconque, avaient échappé aux sabres des Berbères, vinrent se ranger sur son passage. Troublés et navrés jusqu'au fond de l'âme par les horribles spectacles qu'ils avaient eus sous les yeux, ils s'évertuaient néanmoins pour crier: Vive le calife! Sulaimān sut apprécier à sa juste valeur cet enthousiasme factice. «Ils me souhaitent une longue vie, dit-il en se servant des paroles d'un ancien poète, mais ils me tueraient s'ils m'avaient en leur pouvoir⁵⁾.»

Arrivé au palais, il fit venir Hišām II:

— Traître, lui dit-il, n'avais-tu pas abdiqué en ma faveur et ne

¹⁾ Cf. Ibn Ḥazm, *op. cit.*, p. 41; Ibn Baškuwāl, *Kitāb aṣ-Ṣila*, p. 241, n° 470. D'après ce dernier, il se nommait Abū 'Uymān Sa'īd et était le fils de l'ancien cadi de Cordoue Muḍir b. Sa'īd; il fut tué le 6 šauwāl 403 (20 avril 1013).

²⁾ Ibn Ḥazm, *op. cit.*, p. 97—98.

³⁾ Ibn Bassām, *Daḡīra*, t. I, fol. 161 r°; al-Makḡarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes . .)*, t. I, p. 546. Ce personnage, qui se nommait Abū 'l-Walīd 'Abd Allāh b. Muḡammad b. Yūsuf b. Naṣr Ibn al-Faraḍī, a fait l'objet d'une notice (avec bibliographie) par M. Ben Cheneb, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. II, p. 398. Son *Kitāb Ta'rīḫ 'ulamā' al-Andalus* a été publié à Madrid en 1891 par F. Codera (*Bibliotheca Arabico-Hispana*, t. VIII).

⁴⁾ Ibn Ḥazm, *Ṭauḡ al-ḥamāma*, p. 104; cf. p. 87—88.

⁵⁾ Ibn al-Abbār, *Hulla (Notices . .)*, p. 164.

m'avais-tu pas promis de ne plus prétendre au trône? Pourquoi donc as-tu violé ta parole?

— Hélas! lui répondit le pauvre homme en joignant les mains, tu sais que je n'ai pas de volonté, moi; je fais ce que l'on m'ordonne. Mais épargne-moi, je t'en supplie, car je déclare de nouveau que j'abdique et que je te nomme mon successeur.

Quant aux Berbères, ils s'établirent d'abord à Secunda, mais trois mois après, tous les habitants de Cordoue, à l'exception de ceux qui demeuraient dans le faubourg oriental et dans le quartier qui s'appelait la cité, furent frappés d'une sentence d'exil, et leurs biens furent confisqués au profit des vainqueurs, qui occupèrent alors les maisons qui avaient échappé à l'incendie ¹⁾.

¹⁾ Cf. Ibn Bassām, *Daḥīra*, fol. 1^{vo} et suiv.; Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. III, texte, p. 113—114; 'Abd al-Wāḥid al-Marrākūši, *al-Mu'ǧīb*, texte, p. 28, trad., p. 33—34; Ibn Ḥazm, *Ṭauk al-ḥamāma*, p. 104.

CHAPITRE XVI ¹⁾.

Dès le commencement de la guerre civile, plusieurs gouverneurs s'étaient rendus indépendants; la prise de Cordoue par les Berbères porta le dernier coup à l'unité de l'empire. Les généraux slaves s'emparèrent des grandes villes de l'Est; les chefs berbères auxquels les 'Āmirides avaient donné des fiefs ou des provinces à gouverner, jouissaient aussi d'une indépendance complète, et le peu de familles arabes qui étaient encore assez puissantes pour se faire valoir, n'obéissaient pas davantage au nouveau calife, de sorte que l'autorité de ce dernier ne s'étendait que sur cinq villes considérables. C'étaient Cordoue, Séville, Niébla, Ossonoba et Béja.

Il y avait peu d'apparence que cet état de choses changeât. Les Berbères étaient pressés de jouir des richesses qu'ils avaient acquises par le sac de la capitale et d'une foule d'autres villes, et Sulaimān lui-même, bien qu'il eût été forcé de faire la guerre pendant quatre ans, n'était nullement belliqueux. Par un contraste bizarre, ce chef des hordes féroces qui avait ravagé tout l'empire, était un homme plein de droiture, de douceur et de générosité. Il aimait les lettres, il faisait de bons vers, et il apportait dans l'amour une tendresse, une soumission et une galanterie tout à fait chevaleresques. Tout ce qu'il voulait, c'était de contribuer, autant qu'il était en son pouvoir, à faire succéder un peu de calme aux orages. Malheureusement pour lui, les cruautés de ses troupes, dont il avait été témoin

¹⁾ Sur ce qui suit, voir surtout Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. III, texte, p. 115 et suiv.; Ibn Ḥaiyān, apud Ibn Bassām, *Daḡira*, fol. 6 v^o, 7 r^o et v^o; 22 v^o—24 r^o, 120 r^o—122 v^o; 127 v^o—129 r^o, 9 r^o et v^o; al-Maḡkārī, *Nash at-tīb (Analectes...)*, t. I, p. 315—319; 'Abd al-Wāḥid al-Marrākūšī, *al-Mu'ǧīb*, texte, p. 35—38, trad., p. 42—46; Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, t. IX, p. 188 et suiv. = *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, p. 420 et suiv.; an-Nuwayrī, *Histoire d'Espagne*, éd. G. Remiro, p. 231 et suiv.; Ibn al-Ḥaṭīb, *Iḥāṭa*, article sur 'Alī b. Ḥammūd (manuscrit de l'Escorial); Ibn al-Abbār, *Ḥulla (Notices...)*, p. 160, 161. Comparez Rodrigue de Tolède, c. 40—44, et Dozy, *Recherches*, t. I, p. 227—232.

sans pouvoir les empêcher (car il ne les commandait qu'à la condition de leur faire exécuter leur propre volonté), l'avaient rendu extrêmement impopulaire. Pour les Andalous, il était un homme sans foi ni loi, un impie, un mécréant, un usurpateur qui avait été placé sur le trône par les Berbères et par les chrétiens du Nord, c'est-à-dire par deux peuples qu'on avait en horreur; et quand il eut l'imprudence d'envoyer aux différentes villes des lettres dans lesquelles il annonçait qu'il les traiterait de la même manière dont il avait traité Cordoue, au cas où elles refuseraient de le reconnaître, il s'éleva contre lui comme un concert de malédictions¹⁾. «Que Dieu n'ait point pitié de votre Sulaimān, disait un poète, car il a fait tout le contraire de ce qu'a fait celui dont parle l'Écriture²⁾. L'un a enchaîné les démons, l'autre les a lâchés, et dès lors ils se sont répandus en son nom dans notre pays pour piller nos demeures et pour nous massacrer.» — «J'ai fait le serment, disait-il encore, d'enfoncer mon épée dans la poitrine des tyrans, et de rendre à la religion la splendeur qu'elle a perdue. Ah! quel étrange spectacle! Voici un descendant de 'Abd Šams qui s'est fait berbère et qui a été couronné en dépit de la noblesse! eh bien! puisque j'ai le choix, je ne veux pas obéir à ces monstres. Je m'en remets à la décision du sabre; s'ils succombent, la vie aura de nouveau des charmes pour moi, et si la destinée veut que ce soit moi qui périsse, j'aurai du moins la satisfaction de ne plus être témoin de leurs forfaits³⁾.»

Tels étaient les sentiments des Andalous, et c'étaient aussi ceux des Slaves qui, dans les prières publiques, continuaient à prononcer le nom de Hišām II, quoique Sulaimān les suppliât maintes fois d'y substituer le sien, en les assurant qu'il se contenterait de cet espèce d'hommage, sans exiger rien de plus⁴⁾. Et cependant ils n'étaient pas certains que Hišām vivait encore. Les bruits les plus contradictoires couraient au sujet du sort de ce monarque. Les uns disaient que Sulaimān l'avait fait tuer, les autres qu'il l'avait fait enfermer dans un cachot du palais. Cette dernière assertion trouvait le plus de crédit, car lorsqu'un usurpateur avait fait mettre à mort celui

1) Cf. Ibn Bassām, *Dağira*, t. I, fol. 6 r^o et v^o.

2) On sait que Sulaimān est la forme arabe de Salomon.

3) Cf. al-Mağğarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes...)*, t. I, p. 280.

4) Cf. Ibn Bassām, *Dağira*, t. III, fol. 5 r^o.

auquel il avait ôté le trône, il montrait d'ordinaire son cadavre au peuple de la capitale, et Sulaimān n'avait montré à personne celui de Hišām ¹⁾. Les Slaves continuaient donc à combattre au nom de ce souverain. Ḥairān était le plus puissant parmi eux. Client d'al-Manṣūr, qui l'avait nommé gouverneur d'Almería ²⁾, il avait pris la fuite au moment où les Berbères entraient dans Cordoue; mais, poursuivi par eux, il avait dû accepter le combat. Abandonné par ses troupes qui avaient pris la fuite, et criblé de blessures, il avait été laissé pour mort sur le champ de bataille; mais ayant recouvré assez de forces pour pouvoir marcher, il était retourné à Cordoue où un ami qu'il avait parmi les vainqueurs lui avait donné l'hospitalité; cet ami l'avait aussi pourvu d'argent après sa guérison, de sorte que Ḥairān avait été à même de retourner dans l'Est. Alors beaucoup de Slaves et d'Andalous s'étaient rangés sous son drapeau, et après un siège de vingt jours, il s'était remis en possession d'Almería. Il trouva maintenant un puissant allié dans un général de Sulaimān.

Ce général s'appelait 'Alī Ibn Ḥammūd. Il descendait du gendre du Prophète, mais comme sa famille était établie en Afrique depuis deux siècles, elle était berbérisée, et lui-même parlait fort mal l'arabe. Gouverneur de Ceuta et de Tanger, tandis qu'al-Ḳāsim, son frère aîné, était gouverneur d'Algeciras, il était presque indépendant dans sa province; cependant son ambition n'était pas satisfaite; elle était telle que le trône seul pouvait la contenter. Pour y arriver, il ne vit qu'un moyen: c'était de conclure une alliance avec les Slaves, et il s'adressa à cet effet à Ḥairān. Afin de le gagner, il inventa une fable assez bizarre. Il prétendit que Hišām II avait lu dans un livre de prédictions qu'après la chute des Umayyades, un 'Alide, dont le nom commencerait par la lettre 'ain, régnerait sur l'Espagne. «Or, ajoutait-il, Hišām a entendu parler de moi après la prise de Cordoue, et de sa prison il m'a envoyé quelqu'un pour me dire: — J'ai le pressentiment que l'usurpateur m'ôtera la vie; je te nomme donc mon successeur et je m'en remets à toi du soin de me venger.» Trop heureux d'avoir un tel auxiliaire et persuadé que Hišām II

¹⁾ Cf. Dozy, *Abbad.*, t. I, p. 222.

²⁾ Cf. al-Maḳḳarī, *Nafh at-ṭīb (Analectes...)*, t. I, p. 102.

vivait encore, Ḥairān accepta cette version sans la discuter; et comme ʿAlī lui promettait que, si l'on retrouvait Hišām, il serait replacé sur le trône, il s'engagea de son côté à reconnaître ʿAlī, au cas où il serait prouvé que Hišām avait cessé de vivre ¹⁾.

Ces conditions arrêtées, ʿAlī traversa le Détroit et pria ʿĀmir b. Fatūḥ, le gouverneur de Malaga, de lui livrer cette ville. Client d'un client umayyade, et par conséquent déjà très porté à faire cause commune avec les Slaves, ʿĀmir avait d'ailleurs des griefs personnels contre les Berbères, car un de leurs chefs lui avait enlevé Ronda ²⁾. Il consentit donc à satisfaire la demande de ʿAlī, lequel se porta ensuite vers Almuñecar, où il opéra sa jonction avec Ḥairān, après quoi on marcha sur Cordoue.

ʿAlī ne comptait pas seulement sur les Slaves, mais aussi sur une grande partie des Berbères. En général, ces derniers faisaient peu de cas de Sulaimān. Ils l'avaient proclamé calife parce qu'au moment où ils avaient besoin d'un prétendant, il s'était trouvé là par hasard; mais comme à leur gré, il était trop doux et qu'il ne possédait point de talents militaires, les seuls qu'ils fussent en état d'apprécier, ils n'avaient pour lui que du mépris. ʿAlī, au contraire, leur inspirait du respect par sa bravoure, et ils le regardaient comme leur compatriote. Joignez-y que Zāwī, le plus puissant de leurs chefs, qui était alors gouverneur de Grenade et qui avait placé Sulaimān sur le trône, avait une haine invétérée contre tous les Umayyades, parce que la tête de son père Zirī, qui avait péri en Afrique dans un combat qu'il livra aux partisans de cette dynastie, avait été attachée aux murailles de la citadelle de Cordoue, où elle était restée jusqu'à l'époque où lui et les siens prirent et pillèrent cette capitale. C'était une insulte qu'il n'avait jamais pardonnée aux Umayyades ³⁾. Aussi se déclara-t-il pour ʿAlī, dès que celui-ci eut levé l'étendard de la révolte. Son exemple eut beaucoup d'influence sur la conduite des autres Berbères. Ceux que Sulaimān envoya contre son compétiteur, se laissèrent battre. « Emir, lui dit alors un général

¹⁾ Ibn ʿIdāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. III, texte, p. 120.

²⁾ Cf. Dozy, *Abbad.*, t. II, p. 214.

³⁾ Comparez Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, *Histoire des Berbères*, t. II, p. 8 et 61 avec Ibn Ḥaiyān, apud Ibn Bassām, *Daḡīra*, t. I, fol. 122 r^o et Ibn ʿIdāri, *al-Bayān al-muḡrib*, t. III, texte, p. 268.

berbère, si tu veux remporter la victoire, il faut que tu te mettes à notre tête.» Il y consentit; mais quand on fut arrivé dans le voisinage du camp ennemi, on prit sa mule par la bride et on le livra à son adversaire.

Le dimanche 1^{er} juillet de l'année 1016, 'Alī et ses alliés firent leur entrée dans la capitale. Le premier soin de Ḥairān et des autres Slaves fut de retrouver Hišām II; mais à la grande satisfaction de 'Alī, leurs recherches furent inutiles. 'Alī demanda alors à Sulaimān, en présence des vizirs et des faḳīhs, ce qu'était devenu Hišām: «Il est mort,» répondit Sulaimān, sans donner, à ce qu'il semble, des détails plus précis. «Dans ce cas, reprit 'Alī, dis-moi où se trouve son tombeau.» Sulaimān lui en indiqua un et quand on l'eut ouvert, on déterra un cadavre que 'Alī montra à un serviteur de Hišām en lui demandant si c'était celui de son maître. Ce serviteur qui, à ce qu'on assure, savait que Hišām vivait encore, mais qui avait été intimidé par 'Alī, répondit affirmativement à cette question, et pour preuve il fit remarquer une dent noire dans la bouche du cadavre, en assurant que Hišām en avait eu une aussi. Son témoignage fut confirmé par d'autres personnes qui voulaient s'insinuer dans les bonnes grâces de 'Alī ou qui craignaient de lui déplaire, de sorte que les Slaves se virent obligés d'admettre que le souverain légitime était mort et de reconnaître 'Alī pour son successeur. Quant à Sulaimān, 'Alī donna l'ordre de le mettre à mort, ainsi que son frère et son père; mais lorsqu'on mena ce dernier au supplice, 'Alī lui dit:

— Vous avez tué Hišām, vous autres, n'est-ce pas?

— Non, lui répondit ce pieux septuagénaire, qui, absorbé par des exercices spirituels, n'avait pris aucune part aux événements politiques; aussi vrai que Dieu m'entend, nous n'avons pas tué Hišām. Il vit encore...

Sans lui laisser le temps d'en dire davantage, 'Alī, qui craignait qu'il ne fit des révélations dangereuses, donna au bourreau le signal de lui couper la tête¹⁾. Puis il fit enterrer de nouveau, et avec toutes les honneurs dus à la royauté, le cadavre qui passait pour celui de Hišām II.

¹⁾ Ces détails importants se trouvent chez Ibn Ḥaiyān, Ibn 'Idārī et Ibn al-Aḡr. Abu 'l-Fidā' (t. III, p. 28) a copié ce dernier auteur.

Ce monarque était-il mort en effet? L'esprit de parti a jeté un voile épais et presque impénétrable sur cette question. Il est certain que Hišām n'a pas reparu, et que le personnage qui dans la suite s'est donné pour lui était un imposteur. Mais d'un autre côté, il n'a jamais été bien prouvé que Hišām ait été tué par Sulaimān ou qu'il soit mort de mort naturelle sous le règne de ce prince, et les clients umaiyades qui l'avaient connu affirment que le cadavre déterré sur l'ordre de 'Alī n'était pas le sien. Il est vrai que Sulaimān lui-même déclara, en présence des hommes les plus considérés de Cordoue, que Hišām avait cessé de vivre; mais son témoignage nous paraît suspect, et il se peut que 'Alī lui ait donné l'espoir que, s'il faisait cette déclaration, il aurait la vie sauve. Sulaimān, d'ailleurs, n'était nullement sanguinaire, et il n'est pas à présumer qu'il ait commis un forfait devant lequel même le féroce al-Mahdī avait reculé. Il faut remarquer aussi que, si Hišām était mort sous son règne, il aurait montré aux Cordouans le cadavre de ce monarque, comme la coutume et son propre intérêt l'exigeaient. Les clients umaiyades ¹⁾ prétendent bien qu'il méprisait trop les Cordouans pour le faire, mais ils oublient qu'il ne méprisait pas les Slaves, qu'il faisait tous ses efforts pour se faire reconnaître par eux, et que le meilleur moyen pour y parvenir eût été de les convaincre de la mort de Hišām. Nous avons, enfin, le témoignage du vieux père de Sulaimān, qui, malgré l'affirmation contraire de son fils, prenait Dieu à témoin que Hišām vivait encore. Ce pieux vieillard aurait-il menti au moment où il allait comparaître devant le tribunal de l'Éternel? Nous ne le pensons pas.

Toutes ces raisons nous portent à croire qu'il y avait quelque vérité dans les récits des femmes et des eunuques du harem. Ces personnes disaient que Hišām avait pu s'évader près du palais sous le règne de Sulaimān, et qu'après s'être tenu caché à Cordoue, où il avait gagné sa vie comme ouvrier, il était allé en Orient. Sulaimān avait-il favorisé son évasion après lui avoir fait jurer de ne plus l'inquiéter? Était-il resté en relations avec lui et savait-il où il se trouvait? Ce sont là des questions que suggèrent les paroles du père de Sulaimān, mais auxquelles nous ne pouvons donner une

¹⁾ Cf. Dozy, *Abbad.*, t. I, p. 222.

réponse positive. Toutefois, il ne nous paraît pas improbable que Hišām, las de voir servir son nom de cri de guerre à des ambitieux qui ne lui laissent pas même l'ombre du pouvoir, soit allé se cacher dans un coin obscur de l'Asie, et qu'il y ait terminé, inconnu et en repos, une vie remplie de tourments et de douleurs.

Quoi qu'il en soit, 'Alī régnait maintenant, et il semblait qu'une ère meilleure allait commencer. Quoiqu'à demi-berbère, le fondateur de la dynastie ḥammūдите se déclara dès le principe pour les Andalous. Il prêtait une oreille attentive aux chants de leurs poètes, bien qu'il les comprît à peine, donnait audience à tous ceux qui voulaient lui parler, et s'opposait avec la plus grande fermeté aux extorsions que les Berbères se permettaient. Il punissait avec une inexorable rigueur leurs moindres délits contre la propriété. Un jour, par exemple, il rencontra l'un d'eux qui avait une corbeille remplie de raisins sur sa selle. Il l'arrêta et lui demanda comment ces fruits se trouvaient en sa possession. Un peu étonné de cette question, le cavalier lui répondit nonchalamment : « Je les ai trouvés à mon gré et je les ai pris. » Il paya son larcin de sa tête. 'Alī méditait même une grande mesure : il voulait rendre aux Cordouans tout ce que les Berbères leur avaient enlevé pendant la durée de la guerre civile. Malheureusement pour les habitants de la capitale, l'ambition de Ḥairān le contraignit à changer tout à coup de conduite.

D'abord Ḥairān l'avait servi avec zèle. Dans sa province il avait fait arrêter et punir ceux qui intriguaient en faveur des Umayyades ¹⁾, et s'il eût persisté à soutenir la cause de 'Alī, le calme n'aurait pas tardé à renaître. Mais il aspirait à jouer le rôle d'al-Manšūr, et comme il s'apercevait que 'Alī n'était pas homme à se contenter de jouer celui de Hišām II, il conçut le projet de rétablir l'ancienne dynastie, sauf toutefois à régner en son nom. Il chercha donc un prétendant, et vers le mois de mars 1017 ²⁾, il le trouva dans la personne d'un arrière-petit-fils de 'Abd ar-Raḥmān III, qui portait le même nom que son bisaïeul et qui demeurait à Valence ³⁾. Beaucoup d'Andalous lui promirent leur appui. De ce nombre était Mun-

¹⁾ Cf. Ibn Ḥazm, dans Dozy, *Catalogue des mss. de Leyde*, t. I, p. 225.

²⁾ Cf. al-Maḳḳarī, *Nafh at-ṭīb (Analectes...)*, t. I, p. 315, l. 19. Les mêmes paroles se trouvent dans Ibn Ḥaiyān.

³⁾ Cf. Ibn Ḥazm, *loc. cit.*

dir, le gouverneur de Saragosse, de la famille des Banū Hāšim, qui marcha en effet vers le Midi, accompagné de son allié Raymond, le comte de Barcelone. Trahi ainsi par le parti qu'il favorisait, et s'apercevant que le peuple de la capitale désirait aussi le rétablissement des Umayyades sur le trône, 'Alī se crut obligé de sévir contre ceux qu'il avait protégés jusque-là, et de se jeter entre les bras des Berbères qu'il avait persécutés. Il leur rendit donc la liberté de traiter Cordoue comme une ville conquise, et lui-même leur donna l'exemple. Pour se procurer de l'argent, il imposa des contributions extraordinaires, et ayant fait arrêter un grand nombre de notables, parmi lesquels se trouvait Ibn Ġahwar, l'un des membres les plus considérés du conseil d'Etat, il ne leur rendit la liberté qu'après leur avoir extorqué des sommes énormes. A l'injustice il joignit l'outrage, car au moment où ces notables sortaient de la prison et où leurs serviteurs leur amenaient leurs montures: «Ils peuvent fort bien retourner chez eux à pied, dit-il; je veux que l'on mène leurs mulets à mes écuries.» Même les biens des mosquées qui provenaient de legs pieux ne furent pas respectés. Se servant à cet effet de l'entremise d'un faḳīh à l'âme vile, qui s'appelait Ibn al-Ġaiyār, 'Alī força les curateurs à les lui livrer¹⁾. Une sombre terreur régnait à Cordoue. La ville fourmillait d'agents de police, d'espions, de délateurs. Il n'y avait plus de justice. Tant que 'Alī avait protégé les Andalous, les juges avaient montré pour eux une grande partialité; mais leur complaisance pour le pouvoir était telle, qu'à présent ils ne faisaient plus aucune attention aux plaintes qu'on leur adressait contre les Berbères, quelque légitimes qu'elles fussent. Beaucoup d'autres personnes s'étaient vendues également au monarque. «La moitié des habitants, dit un historien contemporain, surveillait l'autre moitié.» Les rues étaient désertes, on n'y voyait presque plus que des infortunés tenus pour suspects, qu'on menait en prison. Ceux qui n'avaient pas encore été arrêtés se cachaient dans des souterrains et attendaient la nuit pour aller acheter des denrées. Dans sa haine contre les Andalous, 'Alī jura même de détruire la capitale après en avoir chassé ou exterminé les habitants. La mort le dispensa de tenir son ser-

1) Cf. Ibn Ḥaiyān, *apud* Ibn Bassām, *Daḥīra*, t. III, fol. 141 r^o.

ment. Dès le mois de novembre 1017, il avait marché jusqu'à Guadix pour combattre les insurgés; mais alors les pluies l'avaient forcé à retourner sur ses pas. On était maintenant en avril 1018, et comme il avait appris que les alliés s'étaient déjà avancés jusqu'à Jaen, il avait annoncé une grande revue pour le 17, après quoi on se mettrait en campagne; mais au jour fixé, les soldats l'attendirent en vain, et lorsque les officiers se furent rendus au palais pour s'informer du motif de son absence, ils le trouvèrent assassiné dans le bain.

Ce crime avait été commis par trois Slaves du palais, qui auparavant avaient été au service des Umayyades. Ils n'avaient aucun grief personnel contre le monarque, car ils jouissaient de sa faveur et de sa confiance, et d'un autre côté, il ne paraît pas qu'ils se soient laissé séduire aux instigations de Ḥairān ou des Cordouans. Plus tard, du moins, quand ils eurent été arrêtés et condamnés au dernier supplice, ils nièrent constamment que leur dessein leur eût été suggéré par qui que ce fût. Tout porte donc à croire que, lorsqu'ils résolurent de tuer leur maître, ils voulaient délivrer la pays d'un despote dont la tyrannie était devenue insupportable.

Quoi qu'il en soit, la mort de 'Alī causa une grande joie dans la capitale. Toutefois elle n'eut pas la chute des Ḥammūdides pour conséquence. 'Alī avait laissé deux fils, dont l'aîné, qui s'appelait Yaḥyā, était gouverneur de Ceuta, et il avait laissé aussi un frère, al-Ḳāsim, qui était gouverneur de Séville. Quelques-uns parmi les Berbères voulaient donner le trône à Yaḥyā; mais d'autres firent observer qu'il vaudrait mieux le donner à al-Ḳāsim qui était tout près. Leur avis prévalut, et six jours après la mort de son frère, al-Ḳāsim fit son entrée dans la capitale, où on lui prêta serment.

De leur côté, Ḥairān et Muḍīr avaient convoqué, pour le 30 avril, tous les chefs sur lesquels ils croyaient pouvoir compter. L'assemblée qui fut nombreuse et dont plusieurs faḳīhs faisaient partie, résolut que le califat serait électif, et ratifia l'élection de 'Abd ar-Raḥmān IV, qui prit le titre d'al-Murtaḍā. Cela fait, on marcha contre Grenade. Arrivé devant cette ville, al-Murtaḍā écrivit à Zāwī en termes très polis et le somma de le reconnaître pour calife. Ayant entendu la lecture de cette lettre, Zāwī ordonna à son secrétaire d'écrire sur le revers la sūrate CIX du Coran, conçue en ces termes:

«O infidèles! je n'adorerai point ce que vous adorez, et vous n'adorerez pas ce que j'adore; je n'adore pas ce que vous adorez, et vous n'adorez pas ce que j'adore. Vous avez votre religion, et moi j'ai la mienne.»

Après avoir reçu cette réponse, al-Murtaḍā adressa à Zāwī une seconde lettre. Elle était remplie de menaces et al-Murtaḍā y disait entre autres choses: «Je marche contre toi accompagné d'une foule de chrétiens et de tous les braves de l'Andalousie. Que feras-tu donc?» La lettre se terminait par ces vers:

Si vous êtes pour nous, votre sort sera heureux; mais si vous êtes contre nous, il sera déplorable!

Zāwī y répondit en citant la sūrate CII, ainsi conçue:

«Le désir d'augmenter le nombre des vôtres vous préoccupe, et vous visitez même les cimetières pour compter les morts¹⁾; cessez de le faire: plus tard, vous connaîtrez votre folie! Encore une fois, cessez de le faire; plus tard, vous connaîtrez votre folie! Cessez de le faire; si vous aviez la sagesse véritable, vous n'agiriez point ainsi. Certainement, vous verrez l'enfer; encore une fois, vous le verrez de vos propres yeux. Alors on vous demandera compte des plaisirs de ce monde!»

Exaspéré par cette réponse, al-Murtaḍā résolut de tenter le sort des armes.

Cependant Ḥairān et Mundir s'étaient aperçus que ce calife n'était pas celui qu'il leur fallait. Ils se souciaient fort peu, au fond, des droits de la famille d'Umaiya, et s'ils combattaient pour un umaiyade, c'était à la condition qu'il se laisserait gouverner par eux. Al-Murtaḍā était trop fier pour accepter un tel rôle; il ne se contentait nullement de l'ombre du pouvoir, et au lieu de se conformer aux volontés de ses généraux, il voulait leur imposer les siennes. Dès lors, ils avaient résolu de le trahir, et ils avaient promis à Zāwī qu'ils abandonneraient al-Murtaḍā aussitôt que le combat se serait engagé.

Ils ne le firent pas cependant, et l'on se battit plusieurs jours de suite. Enfin Zāwī fit prier Ḥairān de réaliser sa promesse. «Nous

¹⁾ Voyez l'explication de ces mots dans une note de Sale sur sa traduction anglaise du Coran.

n'avons tardé à le faire, lui répondit Ḥairān, qu'afin de te donner une juste idée de nos forces et de notre courage, et si al-Murtaḍā eût su gagner nos cœurs, la victoire se serait déjà déclarée pour lui. Mais demain, quand tu auras rangé tes troupes en bataille, nous l'abandonnerons.»

Le lendemain matin, Ḥairān et Muḍdir tournèrent en effet le dos aux ennemis. Il s'en fallait beaucoup que tous leurs officiers approuvassent leur conduite; tout au contraire, plusieurs en étaient vivement indignés. De ce nombre était Sulaimān Ibn Hūd, qui commandait les troupes chrétiennes dans l'armée de Muḍdir, et qui, sans se laisser entraîner par les fuyards, continuait à ranger ses soldats en bataille. Passant près de lui: «Sauve-toi donc, misérable, lui cria Muḍdir; penses-tu que j'aie le loisir de t'attendre? — Ah! s'écria alors Sulaimān, tu nous plonges dans un malheur effroyable, et tu couvres ton parti d'opprobre!» Convaincu cependant de l'impossibilité de la résistance, il suivit son maître.

Abandonné par la plupart de ses soldats, al-Murtaḍā se défendit avec le courage du désespoir, et peu s'en fallut qu'il ne tombât entre les mains des ennemis. Il leur échappa cependant, et il était déjà arrivé à Guadix, hors des limites du territoire de Grenade, lorsqu'il fut assassiné par des émissaires de Ḥairān.

Ḥairān expia, par la ruine de son propre parti, sa lâche et infâme trahison: les Slaves ne furent plus en état de réunir une armée, et les Berbères, leurs ennemis, étaient dorénavant les maîtres de l'Andalousie. Cependant Cordoue eût pu être heureuse encore, autant du moins qu'un peuple peut l'être quand il est dominé par un autre peuple. Le régime du sabre avait à peu près cessé; un gouvernement moins irrégulier et moins dur tendait à s'affermir. Al-Ḳāsim aimait la paix et le repos; il n'aggravait pas les maux des Cordouans par des oppressions nouvelles. Voulant faire oublier les anciennes dissensions, il fit venir Ḥairān, se réconcilia avec lui, et donna à un autre Slave, Zuhair, le seigneur de Murcie, les fiefs de Jaen, de Calatrava et de Baeza. Son orthodoxie était bien un peu suspecte: on le disait attaché aux doctrines šīcites; cependant, quelles qu'aient été ses propres opinions, non seulement il ne les imposait à personne, mais il n'en parlait même pas, et il ne changea rien à l'état de l'Islam en Andalousie. Grâce à la modération de ce prince,

la dynastie hammūдите avait donc des chances de durer. Il est vrai que le peuple de la capitale avait peu d'affection pour elle; mais à la longue, il se serait probablement consolé de la perte de ses anciens maîtres, si des circonstances indépendantes de sa volonté n'eussent fait renaître des espérances déjà prêtes à s'évanouir.

Se défiant des Berbères, al-Ḳāsim chercha ailleurs ses appuis. Les Berbères avaient à leur service beaucoup d'esclaves noirs. Al-Ḳāsim les leur acheta, en fit venir d'autres d'Afrique, en forma des régiments et confia à leurs chefs les postes les plus considérables ¹⁾. Il irrita par là les Berbères, et son neveu Yaḥyā sut exploiter à son profit leur mécontentement. Il leur écrivit une lettre où il leur disait entre autres choses: «Mon oncle m'a privé de mon héritage, et il vous a fait un grand tort en donnant à vos esclaves noirs les emplois qui vous appartiennent. Eh bien! si vous voulez me donner le trône de mon père, je m'engage à mon tour à vous rendre vos dignités et à remettre les noirs à leur place.» Comme il était à prévoir, les Berbères lui promirent leur appui. Yaḥyā passa donc le Détroit avec ses troupes et aborda à Malaga, dont son frère Idrīs, qui faisait cause commune avec lui, était gouverneur. Il y reçut une lettre de Ḥairān, qui, toujours prêt à soutenir chaque prétendant, sauf à se tourner contre lui quand il triomphait, lui rappelait ce qu'il avait fait pour son père et lui offrait ses services. Idrīs lui conseilla de ne pas accepter cette offre. «Ḥairān, dit-il, est un homme perfide, il veut te tromper. — J'en conviens, lui répondit Yaḥyā, mais laissons-nous tromper, puisque nous n'y perdons rien,» et il écrivit au seigneur d'Almería pour lui dire qu'il acceptait ses services, après quoi il se prépara à marcher vers Cordoue. Son oncle jugea prudent de ne pas l'attendre. Dans la nuit du 11 au 12 août 1021, il s'enfuit vers Séville, accompagné seulement de cinq cavaliers, et un mois plus tard, son neveu fit son entrée dans la capitale. Son règne, toutefois, fut de courte durée. Les noirs ne tardèrent pas à aller rejoindre al-Ḳāsim; plusieurs capitaines andalous suivirent leur exemple, et à la fin Yaḥyā se vit même abandonné par une grande partie des Berbères, qu'indignait

¹⁾ Cf. Ibn Ḥaiyān, fol. 128 r^o; 'Abd al-Wāhid al-Marrākuṣī, *al-Mu'ǧīb*, texte, p. 45, trad., p. 54—55; al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-tīb (Analectes...)*, t. I, p. 316, 318.

son orgueil. Sa position devint alors si dangereuse qu'il craignait à chaque instant d'être arrêté dans son propre palais. Il résolut donc de se mettre en sûreté et, abandonnant Cordoue à son sort, il partit de nuit pour se rendre à Malaga. Al-Ḳāsim revint alors et le 12 février 1023, il fut proclamé calife pour la seconde fois; mais son pouvoir ne reposait sur aucune base solide, et il diminua de plus en plus. En Afrique, Idrīs, qui était alors gouverneur de Ceuta, lui enleva la ville de Tanger qu'il avait fait fortifier avec soin et où il comptait se retirer dans le cas où il n'aurait pu se maintenir en deçà du Détroit; en Espagne, Yaḥyā lui enleva Algeciras, où se trouvait son épouse ainsi que ses trésors. Dans la capitale même, il ne pouvait compter que sur les noirs. Encouragés par cet état de choses, les Cordouans qui avaient vu avec une froide indifférence la lutte entre l'oncle et le neveu, recommencèrent à remuer. L'idée de s'affranchir du joug des Berbères était au fond de tous les cœurs, et le bruit se répandit qu'un membre de la famille d'Umāya se montrerait bientôt pour prendre possession du trône. Al-Ḳāsim s'en alarma et comme aucun umāyade n'avait été nommé, il donna l'ordre d'arrêter tous ceux que l'on pourrait trouver. Ils se cachèrent alors, soit parmi les gens des classes inférieures, soit dans les provinces; mais les mesures d'al-Ḳāsim n'empêchèrent pas la révolution d'éclater. Poussés à bout par les vexations des Berbères, les Cordouans prirent les armes le 31 juillet 1023. Après un combat acharné, les deux partis conclurent une espèce de paix ou plutôt de trêve, en promettant de se respecter réciproquement. Cette trêve fut de courte durée, bien qu'al-Ḳāsim tâchât de la prolonger par une condescendance simulée envers le peuple. Le vendredi 6 septembre, après la prière de midi, le cri: Aux armes, aux armes! se fit entendre de toutes parts, et alors les Cordouans chassèrent al-Ḳāsim et ses Berbères, sinon des faubourgs, du moins de la ville-même. Al-Ḳāsim s'établit à l'ouest et assiégea les insurgés pendant plus de cinquante jours. Ils se défendirent avec une grande opiniâtreté; mais quand ils commencèrent à manquer de vivres, ils demandèrent aux assiégeants la permission de quitter la ville avec leurs femmes et leurs enfants. Cette proposition fut rejetée et alors les Cordouans prirent une résolution que le désespoir leur dictait. Ayant démoli une porte, ils sortirent tous de la ville le jeudi

31 octobre, et se ruèrent avec tant de fureur sur leurs ennemis que ceux-ci prirent la fuite dans le plus grand désordre. Les capitaines se retirèrent dans leurs fiefs; al-Ḳāsim lui-même espérait trouver un refuge à Séville; mais encouragée par l'exemple que Cordoue lui avait donné, cette ville lui ferma ses portes et se constitua en république. Il se jeta alors dans Jerez; mais Yaḥyā vint l'y assiéger et le força à se rendre. Le rôle qu'al-Ḳāsim avait joué sur la scène politique finit alors. Yaḥyā, qui l'avait traîné à Malaga chargé de fers, avait juré de le tuer; mais ses scrupules l'empêchèrent longtemps de tenir son serment. Dans son sommeil il croyait voir son père qui lui disait: «Ne tue pas mon frère, je t'en conjure. Quand j'étais encore enfant, il m'a fait beaucoup de bien, et quoiqu'il fût mon aîné, il ne m'a pas disputé le trône.» Maintes fois, néanmoins, quand il était ivre, il voulait le mettre à mort; mais il cédait toujours au conseil de ses convives, qui lui représentaient que, puisqu'al-Ḳāsim était prisonnier, il ne pouvait lui nuire. Al-Ḳāsim resta donc enfermé pendant treize ans dans un château de la province de Malaga; mais dans l'armée 1036, Yaḥyā entendit dire qu'il avait tâché de gagner la garnison et de la pousser à une révolte. «Eh quoi! s'écria-t-il alors, ce vieillard a-t-il encore de l'ambition? Dans ce cas, il faut en finir avec lui,» et il donna l'ordre de l'étrangler¹⁾.

Quant aux Cordouans, ayant recouvré leur indépendance, ils résolurent, non pas en tumulte, mais avec ordre, avec régularité, de replacer les Umayyades sur le trône. Dans le mois de novembre 1023, des assemblées furent formées, des délibérations établies. Les vizirs résolurent de proposer à leurs concitoyens trois personnes, entre lesquelles ils auraient à choisir, à savoir Sulaimān, un fils de 'Abd ar-Raḥmān IV al-Murtaḍā, 'Abd ar-Raḥmān, un frère d'al-Mahdī, et Muḥammad Ibn al-'Irāḳī. Ils se tenaient convaincus que Sulaimān, dont ils avaient mis le nom en tête de la liste, obtiendrait la majorité des suffrages; aussi le secrétaire d'Etat, Aḥmed Ibn Burd,

¹⁾ L'auteur a cru devoir préférer ici le témoignage du chroniqueur copié par al-Maḳḳarī, *Nafh at-ṭib* (*Analectes...*), dont le récit est le plus circonstancié, à celui d'al-Ḥumaidī (*apud* 'Abd al-Wāhid al-Marrākuṣī, *al-Mu'ǧǧib*, texte, p. 37, trad., p. 44-45).

avait déjà fait dresser l'acte d'investiture au nom de ce candidat.

Leur influence, toutefois, était moins grande qu'ils ne l'avaient cru, et ils s'étaient gravement trompés quand ils pensaient que le parti du second candidat 'Abd ar-Raḥmān, n'était pas à craindre. Ce 'Abd ar-Raḥmān, un jeune homme de vingt-deux ans, qui avait été exilé par les Ḥammūdides, était rentré secrètement dans la capitale peu de temps auparavant. Témoin de la révolte des Cordouans contre les Berbères, il avait essayé à cette occasion de se former un parti et de se faire proclamer calife. Ce projet avait échoué. Les vizirs, qui dirigeaient l'insurrection et qui ne voulaient pas de lui, avaient fait jeter ses émissaires dans la prison, où ils étaient encore au moment où l'élection allait avoir lieu, et ils avaient essayé de faire arrêter 'Abd ar-Raḥmān lui-même. Plus tard, toutefois, quand ils formèrent une liste de candidats, ils avaient cru devoir y placer son nom, car ils craignaient que, s'ils ne le faisaient pas, ils mécontenteraient plusieurs de leurs concitoyens; mais loin de penser que ce prince serait pour Sulaimān un compétiteur dangereux, ils le mettaient au contraire à peu près sur la même ligne que le troisième candidat, Muḥammad Ibn al-'Irāḳī, qui ne jouissait d'aucune popularité.

Se croyant donc sûrs de leur fait, les vizirs invitèrent les nobles, les soldats et le peuple à se réunir dans la grande-mosquée le 1^{er} décembre, afin de choisir un calife. Au jour fixé, Sulaimān se présenta le premier dans la mosquée, accompagné du vizir 'Abd Allāh b. Muḥāmis. Il était vêtu avec magnificence et la joie brillait sur son visage, car il se tenait convaincu que le choix du peuple tomberait sur lui. Ses amis vinrent à sa rencontre et le prièrent de s'asseoir sur une estrade fort élevée, qui avait été dressée pour lui. Quelque temps après, 'Abd ar-Raḥmān entra dans la mosquée par une autre porte. Il était entouré de beaucoup de soldats et d'hommes du peuple, et aussitôt que cette multitude eût passé le seuil de la porte, elle le proclama calife en faisant retentir l'édifice d'acclamations bruyantes. Les vizirs, qui ne s'attendaient à rien de semblable, étaient plongés dans une stupeur qui les rendaient muets, et d'ailleurs il leur eût été impossible de se faire entendre au milieu du tumulte. Ils se résignèrent donc à accepter 'Abd ar-Raḥmān comme calife, et Sulaimān, encore plus étonné et plus troublé qu'eux, fut

forcé de leur donner l'exemple. On l'entraîna vers 'Abd ar-Rahmān auquel il baisa la main et qui le fit asseoir à ses côtés. Le troisième candidat, Muḥammad Ibn al-'Irāqī, prêta aussi le serment, et alors le secrétaire d'Etat effaça avec un grattoir le nom de Sulaimān dans l'acte d'investiture, et y substitua celui de 'Abd ar-Rahmān V, qui prit le titre d'al-Mustaḍhir.

CHAPITRE XVII.

Quand on raconte l'histoire d'une époque désastreuse et déchirée par les guerres civiles, on éprouve parfois le besoin de détourner la vue des luttes de partis, des convulsions sociales, du sang versé, et de distraire l'imagination en se reportant vers un idéal de calme, d'innocence et de rêverie. Nous nous arrêterons donc un instant pour appeler l'attention sur les poèmes qu'un amour pur et candide a inspiré au jeune 'Abd ar-Raḥmān V et à son vizir Ibn Ḥazm. Il s'en exhale comme un parfum de jeunesse, de simplicité et de bonheur, et ils ont un attrait d'autant plus irrésistible, que l'on s'attendait moins à entendre ces accents doux et sereins au milieu du bouleversement universel, ce chant de rossignol au milieu de l'orage.

Presque enfant encore, 'Abd ar-Raḥmān aimait éperdument sa cousine Ḥabība (Aimée), la fille du calife Sulaimān. Mais il soupirait en vain. La veuve de Sulaimān s'opposait au mariage et lui donnait à entendre que rien ne pressait. Il composa alors ces vers, où le sentiment d'une fierté blessée perce à côté d'un amour profondément senti :

Toujours des prétextes pour ne pas m'accorder ma demande, des prétextes contre lesquels ma fierté se révolte ! Son aveugle famille veut la forcer à me refuser, mais peut-on refuser la lune au soleil ? Comment la mère de Ḥabība, qui connaît mon mérite, peut-elle ne pas me vouloir pour gendre ?

Je l'aime bien cependant, cette jeune fille belle et candide de la famille de 'Abd Šams, qui mène une vie si retirée dans le harem de ses parents : je lui ai promis de la servir comme un esclave pendant toute ma vie, et je lui ai offert mon cœur pour dot.

De même qu'un sacre fond sur une colombe qui déploie les ailes, de même je m'élançai vers elle dès que je la vis, cette colombe des Banū 'Abd Šams, moi qui suis issu de la même illustre famille.

Qu'elle est belle! Les Pléiades lui envie la blancheur de ses mains, et l'Aurore est jalouse de l'éclat de sa gorge.

Tu as imposé à mon amour un jeûne bien long, ô ma bien-aimée: qu'est-ce que cela te ferait si tu me permettais de le rompre?

C'est dans ta maison que je cherche le remède à mes maux, dans ta maison sur laquelle Dieu veuille répandre ses grâces! C'est là que mon cœur trouverait un soulagement à ses souffrances, c'est là que s'éteindrait le feu qui me dévore.

Si tu me repousses, ô cousine, tu repousseras, je le jure, un homme qui est ton égal par la naissance et qui, par suite de l'amour que tu lui as inspiré, a un voile devant les yeux.

Mais je ne désespère pas de la posséder un jour et de mettre ainsi le comble à ma gloire, car je sais manier la lance alors que les chevaux noirs semblent rouges à force d'être teints de sang. Je rends honneur et respect à l'étranger qui s'est abrité sous mon toit; je comble de bienfaits le malheureux qui fait un appel à ma générosité. Personne dans sa famille ne mérite plus que moi de la posséder, car personne ne m'égale en réputation, en renommée. J'ai ce qu'il faut pour plaire: la jeunesse, l'urbanité, la douceur et le talent de bien dire.

On ignore quels étaient les sentiments de Ḥabība à l'égard du jeune homme, les écrivains arabes ayant laissé dans l'incertain et le vague cette belle et fugitive apparition, dont l'imagination aimerait à fixer les traits. Cependant elle ne paraît pas avoir été insensible aux hommages de 'Abd ar-Raḥmān. L'ayant rencontré un jour, son regard s'abaissa sous le regard plein de feu du prince; elle rougit et dans son trouble elle oublia de lui rendre son salut. 'Abd ar-Raḥmān interpréta de travers ce manque apparent de politesse, qui en réalité n'était qu'une pudique timidité, et il composa alors ce poème:

Salut à celle qui n'a pas daigné m'adresser une seule parole;
salut à la gracieuse gazelle dont les regards sont autant de flèches
qui me percent le cœur. Jamais, hélas! elle ne m'envoie son image
pour calmer l'agitation de mes rêves. Ne sais-tu donc pas, ô toi
dont le nom est si doux à prononcer, que je t'aime au delà de toute

expression, et que je serai pour toi l'amant le plus fidèle qui soit au monde ¹⁾?

Il ne semble jamais avoir obtenu la main de Ḥabiba, et en général il ne fut pas heureux en amour. Il est vrai qu'une autre beauté ne fut pas cruelle pour lui; mais dans la suite elle manqua à la foi promise, témoin ces vers qu'il lui adressa :

Ah! que les nuits sont longues depuis que tu me préfères mon rival! O gracieuse gazelle, toi qui a rompu tes serments et m'es devenue infidèle, les as-tu donc oubliées, ces nuits que nous avons passées ensemble sur un lit de roses? La même écharpe ceignait alors nos reins; nous nous entrelacions comme s'entrelacent les perles d'un collier, nous nous embrassions comme s'embrassent les branches des arbres, nos deux corps n'en formaient qu'un seul, tandis que les étoiles semblaient des points d'or scintillant sur un champ d'azur ²⁾.

Le jeune ʿAbd ar-Raḥmān avait un ami qui lui ressemblait sous beaucoup de rapports et dont il fit son premier ministre. C'était ʿAlī Ibn Ḥazm. Ses ancêtres, qui demeuraient sur le territoire de Niébla, avaient été chrétiens jusqu'à l'époque où son bisaïeul, Ḥazm, embrassa l'islamisme; mais honteux de son origine et voulant en effacer la trace, il reniait ses aïeux. De même que l'avait fait son père, Aḥmad, qui avait été vizir sous les ʿĀmirides, il prétendait descendre d'un persan affranchi par Yazīd, le frère du premier calife umaiyade, Muʿāwiya ³⁾, et quant à la religion qui avait été celle de ses pères, il avait pour elle le plus profond dédain. «Il ne faut jamais s'étonner de la superstition des hommes, dit-il quelque

¹⁾ Cf. Ibn al-Abbār, *Ḥulla* (Notices...), p. 165, 166. Le manuscrit d'Ibn Bassām, *Daḥīra* (t. I, fol. 11 r^o et v^o) a servi à corriger quelques fautes dans ces textes.

²⁾ Cf. al-Maḥḥārī, *Nafḥ at-ṭīb* (Analectes...), t. I, p. 285; variantes chez Ibn Bassām, *op. cit.*, fol. 11 v^o, 12 r^o.

³⁾ Cf. Dozy, *Catalogue des man. orient. de la Bibl. de Leyde*, t. I, p. 227. — Sur Ibn Ḥazm, cf. la notice de C. van Arendonk, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. II, p. 407—410 et le premier volume (Madrid, 1927) de l'importante étude, en cours de publication, de D. Miguel Asín Palacios, *Abenházam de Córdoba y su historia crítica de las ideas religiosas*.

part dans son traité sur les religions. Les peuples les plus nombreux et les plus civilisés y sont sujets. Voyez les chrétiens! Ils sont en si grand nombre qu'il n'y a que leur créateur qui puisse les compter, et il y a parmi eux des savants illustres, ainsi que des princes d'une rare sagacité. Néanmoins, ils croient qu'un est trois et que trois sont un; que l'un des trois est le père, l'autre le fils, le troisième l'esprit; que le père est le fils et qu'il n'est pas le fils; qu'un homme est Dieu et qu'il n'est pas Dieu; que le Messie est Dieu en tous points et que cependant il n'est pas le même que Dieu; que celui qui a existé de toute éternité a été créé. Celle de leurs sectes qu'on appelle les Jacobites et qui se compte par centaines de mille, croit même que le créateur a été fouetté, souffleté, crucifié et mis à mort; enfin que l'univers a été privé pendant trois jours de celui qui le gouverne ¹⁾! . . . Ces sarcasmes, du reste, ne sont pas d'un sceptique: ils sont d'un musulman très zélé. Ibn Ḥazm soutenait en religion le système des Dāhirites, secte qui s'attachait strictement aux textes et qui appelait la décision par analogie, c'est-à-dire l'intervention de l'intelligence humaine dans les questions du droit canon, une invention du mauvais esprit. En politique, il était pour la dynastie légitime, dont il était devenu le client grâce à une fausse généalogie, et les Umayyades n'avaient pas de serviteur plus fidèle, plus dévoué, plus enthousiaste. Lorsque leur cause semblait irrévocablement perdue, quand 'Alī Ibn Ḥammūd occupait le trône et que même Ḥairān, le chef du parti slave, l'eut reconnu, il fut du petit nombre de ceux qui ne perdirent pas courage. Entouré d'ennemis et d'espions, il continua cependant d'intriguer et de comploter, car la prudence, comme c'est le propre des âmes enthousiastes, ne lui paraissait que de la lâcheté. Ḥairān découvrit ses menées, et, lui ayant fait expier son zèle intempestif par plusieurs mois de prison, il le frappa d'un arrêt d'exil. Ibn Ḥazm se retira alors auprès du gouverneur du château d'Aznalcazar, non loin de Séville, et il s'y trouvait encore quand il apprit que l'umayyade 'Abd ar-Raḥmān IV al-Murtaḍā avait été proclamé calife à Valence. Il s'embarqua aussitôt pour lui offrir ses services et combattit en héros dans la bataille qu'al-Murtaḍā perdit par la trahison de ses soi-disant

¹⁾ Ibn Ḥazm, *Kitāb al-Faṣl fi 'l-milal*, t. II, fol. 227 r^o.

amis; mais étant tombé entre les mains des Berbères vainqueurs, il ne recouvra la liberté qu'assez tard ¹⁾).

Le temps viendra où Ibn Ḥazm sera le plus grand savant de son temps et l'écrivain le plus fertile que l'Espagne ait produit à quelque époque que ce soit. Mais pour le moment, il était avant tout poète, et l'un des poètes les plus gracieux que l'Espagne arabe ait eus. Il était encore dans l'âge heureux des illusions, car il ne comptait que huit ans de plus que son jeune souverain. Lui aussi avait eu son roman d'amour; roman bien simple au reste, mais qu'il a raconté avec tant de candeur, de délicatesse, de naïveté et de charme, que nous ne pouvons résister à la tentation de le reproduire avec ses propres paroles. Toutefois nous serons forcé de supprimer çà et là quelques métaphores hasardées, quelques broderies, quelques paillettes, qui, dans l'opinion d'un arabe, donnent au discours une grâce inimitable, mais que la sobriété de notre goût tolérerait difficilement.

« Dans le palais de mon père, dit Ibn Ḥazm, il y avait une jeune fille qui y recevait son éducation. Elle comptait seize ans, et aucune femme ne l'égalait en beauté, en intelligence, en pudeur, en retenue, en modestie, en douceur. Le ton badin et les galants propos l'enuyaient et elle parlait peu. Personne n'osait élever ses désirs jusqu'à elle, et pourtant sa beauté conquérait tous les cœurs, car bien que fière et avare de ses faveurs, elle était cependant plus séduisante que la coquette la plus raffinée. Elle était sérieuse et n'avait pas de goût pour les amusements frivoles, mais elle jouait du luth d'une manière admirable.

« J'étais bien jeune alors et je ne pensais qu'à elle. Je l'entendais parler quelquefois, mais toujours en présence d'autres personnes, et pendant deux ans, j'avais en vain cherché l'occasion de lui parler sans témoins. Or, un jour, il y eut dans notre demeure une de ces fêtes comme il y en a souvent dans les palais des grands, et à laquelle les femmes de notre maison, celles de la maison de mon frère, celles, enfin, de nos clients et de nos serviteurs les plus considérés avaient été invitées. Après avoir passé une partie de la journée dans le palais, ces dames allèrent au belvédère, d'où l'on

¹⁾ Cf. Dozy, *Catalogue des man. de Leyde*, t. I, p. 225, 230.

avait un magnifique coup d'œil sur Cordoue et ses environs, et elles se placèrent là où les arbres de notre jardin n'obstruaient pas la vue. J'étais avec elle, et je m'approchai de l'embrasure où elle se trouvait; mais dès qu'elle me vit à ses côtés, elle courut avec une gracieuse rapidité vers une autre embrasure. Je la suis; elle m'échappe de nouveau. Elle connaissait très bien mes sentiments à son égard, car les femmes ont plus de finesse pour deviner l'amour qu'on leur porte que le bédouin, qui voyage la nuit dans le désert, n'en a pour reconnaître la trace de la route; mais heureusement, les autres dames ne se doutaient de rien, car, tout occupées à chercher le plus beau point de vue, elles ne faisaient pas attention à moi.

«Puis, les dames étant descendues au jardin, celles qui, par leur position et leur âge, avaient le plus d'influence, prièrent la dame de mes pensées de chanter quelque chose, et j'appuyai leur demande. Elle prit alors son luth et se mit à l'accorder avec une pudeur qui, à mes yeux, doublait ses charmes; après quoi elle chanta ces vers d'al-'Abbās Ibn al-Aḥnaf¹⁾:

Je ne pense qu'à mon soleil à moi, à la jeune fille souple et flexible que j'ai vue disparaître derrière les sombres murailles du palais. Est-ce une créature humaine, est-ce un génie? Elle est plus qu'une femme; mais si elle a toute la beauté d'un génie, elle n'en a pas la malice. Son visage est une perle, sa taille un narcisse, son haleine un parfum, et en totalité elle est une émanation de la lumière. Quand on la voit, revêtue de sa robe jaune, marcher avec une légèreté inconcevable, on dirait qu'elle pourrait mettre le pied sur les choses les plus fragiles sans les briser.

«Pendant qu'elle chantait, ce n'étaient pas les cordes du luth qu'elle frappait de son plectrum: c'était mon cœur. Jamais ce jour délicieux n'est sorti de ma mémoire, et sur mon lit de mort je m'en souviendrai encore. Mais depuis ce temps je n'entendis plus sa douce voix, je ne la revis même pas.

Ne la blâme pas, disais-je dans mes vers, si elle t'évite et te fuit,

¹⁾ Sur ce poète de la cour des 'Abbāsides, cf. T. H. Weir, dans l'*Encyclopédie de l'Islām*, t. II, p. 382.

car elle ne mérite pas de reproches. Elle est belle comme la gazelle ou la lune, mais la gazelle est timide, et il n'est point donné à un mortel d'atteindre à la lune.

Tu me prives du bonheur d'entendre ta voix suave, disais-je encore, et tu ne veux pas que mes yeux contemplent ta beauté. Tout absorbée dans tes pieuses méditations, toute à Dieu, tu ne penses plus aux mortels. Qu'il est heureux, ce *ʿAbbās* dont tu as chanté les vers ! Et pourtant, s'il t'avait entendue, le grand poète, il serait triste, il te porterait envie comme à son vainqueur, car en chantant ses vers, tu y as mis une sensibilité dont il n'avait point d'idée.

« Ensuite, trois jours après qu'al-Mahdī eut été déclaré calife, nous quittâmes notre nouveau palais, qui se trouvait dans le quartier oriental de Cordoue, à savoir dans le faubourg dit d'az-Zāhira, pour nous établir dans notre ancien palais situé dans le quartier occidental, le Balāṭ Muḡīṭ; mais pour des raisons qu'il serait inutile d'exposer, la jeune fille ne nous y suivit pas. Puis, Hišām II étant remonté sur le trône, ceux qui étaient alors au pouvoir nous firent tomber en disgrâce; ils nous extorquèrent des sommes énormes, ils nous firent jeter en prison, et quand nous eûmes recouvré la liberté, nous fûmes obligés de nous cacher. Vint la guerre civile. Tout le monde eut à en souffrir, mais notre famille plus que toute autre. Mon père mourut sur ces entrefaites, le samedi 21 juin 1012, et notre sort ne s'améliora point. Mais un jour que j'assistais aux funérailles d'un de mes parents, je reconnus la jeune fille au milieu des pleureuses. J'avais bien des motifs de tristesse ce jour-là; tous les malheurs semblaient vouloir me frapper à la fois, et pourtant, lorsque je la revis, le présent avec ses misères semblait disparaître comme par enchantement; elle me rappelait le passé, mon amour de jeune homme, mes beaux jours flétris, et pour un moment je redevenais jeune et heureux comme je l'étais autrefois. Mais, hélas ! ce moment fut court, et rappelé bientôt à la triste et sombre réalité, ma douleur, aggravée des souffrances que me causait un amour sans espoir, n'en fut que plus cuisante et plus aiguë.

Elle pleure un mort que tout le monde respectait et honorait, disais-je dans une pièce de vers composée à cette occasion; mais

celui qui vit encore a bien plus de droit à ses larmes. Chose étonnante! elle plaint celui qui est mort naturellement, doucement, et elle n'a nulle pitié pour celui qu'elle fait mourir de désespoir.

«Peu de temps après, lorsque les troupes berbères se furent emparées de la capitale, nous fûmes frappés d'un arrêt d'exil, et je quittai Cordoue au milieu du mois de juillet de l'année 1013. Cinq ans s'écoulèrent pendant lesquels je ne revis plus la jeune fille. A la fin, lorsque je fus revenu à Cordoue en février 1018, j'allai loger chez une de mes parentes et là je la retrouvai. Mais elle était tellement changée que j'avais peine à la reconnaître et que l'on dut me dire que c'était elle. Cette fleur que naguère on contemplait avec ravissement et que chacun eût voulu cueillir si le respect ne l'eût retenu, était maintenant fanée; à peine lui restait-il quelques traces pour attester qu'elle avait été belle. C'est que pendant ces temps désastreux, elle n'avait pu prendre aucun soin d'elle-même. Elevée sous notre toit, au milieu du luxe, elle s'était vue forcée tout à coup de gagner sa vie par un travail assidu. Hélas! les femmes sont des fleurs bien fragiles: dès qu'on ne les soigne pas, elles se fanent. Leur beauté ne résiste pas, comme celle des hommes, au hâle du soleil, au simoun, à l'intempérie des saisons, au manque d'égards. Toutefois, telle qu'elle était, elle m'aurait encore rendu le plus heureux des hommes si elle avait voulu m'adresser une tendre parole; mais elle resta indifférente et froide comme elle l'avait toujours été pour moi. Peu à peu, cette froideur commença à me détacher d'elle; la perte de sa beauté fit le reste.

«Je ne lui ai jamais rien reproché et aujourd'hui encore je ne lui reproche rien. Je n'en ai pas le droit. De quoi me plaindrais-je? Je pourrais me plaindre, si elle m'eût bercé d'un espoir trompeur; mais jamais elle ne m'a donné le moindre espoir, jamais elle ne m'a rien promis ¹⁾.»

Dans le récit qu'on vient de lire, on aura sans doute remarqué les traits d'une sensibilité exquise et peu commune chez les Arabes, qui préfèrent généralement les grâces qui attirent, les yeux qui

¹⁾ Ibn Ḥazm, *Tauḥīd al-ḥamāma*, éd. Pétrouf, p. 102—105.

préviennent, le sourire qui encourage. L'amour que rêve Ibn Ḥazm est un mélange d'attrait physique sans doute — l'objet regretté n'étant plus ce qu'il était, ses regrets sont bien moins cruels — mais aussi d'inclination morale, de galanterie délicate, d'estime, d'enthousiasme, et ce qui le charme, c'est une beauté calme, modeste, pleine d'une douce dignité. Mais il ne faut pas oublier que ce poète, le plus chaste, et je serais tenté de dire, le plus chrétien parmi les poètes musulmans, n'était pas arabe de pur sang. Arrière-petit-fils d'un espagnol chrétien, il n'avait pas entièrement perdu la manière de penser et de sentir propre à la race dont il était issu. Ils avaient beau renier leur origine, ces Espagnols arabisés; ils avaient beau invoquer Mahomet au lieu d'invoquer le Christ et poursuivre leurs anciens coreligionnaires de leurs sarcasmes: au fond de leur cœur il restait toujours quelque chose de pur, de délicat, de spirituel, qui n'était pas arabe.

CHAPITRE XVIII.

Sept semaines s'étaient à peine écoulées depuis le moment où les Cordouans avaient élu 'Abd ar-Raḥmān V et où celui-ci avait nommé Ibn Ḥazm son premier ministre, que déjà l'un avait cessé de vivre et que l'autre, disant adieu pour toujours à la politique et aux grandeurs mondaines, cherchait la consolation et l'oubli du passé dans l'étude, le silence et la prière. Ce n'est pas qu'on pût leur reprocher d'avoir porté dans les affaires sérieuses la vanité et les caprices que le public attribue trop souvent en privilège aux poètes; au contraire, on aimait à leur reconnaître une grande aptitude pour le gouvernement. Elevés dans la rude école de l'infortune et de l'exil, ils avaient appris de bonne heure à connaître les hommes, à comprendre, à juger les événements. Mais ils étaient entourés de périls de tout genre. 'Abd ar-Raḥmān ne s'appuyait que sur la jeune noblesse. Outre 'Alī Ibn Ḥazm, un cousin de ce dernier, nommé 'Abd al-Wahhāb Ibn Ḥazm, et Abū 'Āmir Ibn Ṣuhaid étaient ses conseillers habituels. C'étaient des hommes d'esprit et de talent, mais qui choquaient les musulmans rigides par la liberté de leurs opinions religieuses. Quant aux patriciens plus âgés, ils avaient voulu voter pour Sulaimān, et ce candidat ayant été repoussé par la majorité, ils avaient cependant intrigué si ouvertement en sa faveur, que 'Abd ar-Raḥmān s'était vu obligé de les faire arrêter. Les personnes sensées approuvaient cette mesure, parce qu'elles la croyaient nécessaire; mais l'aristocratie en était mécontente. On reprochait d'ailleurs au monarque de retenir prisonnier ses deux compétiteurs. Il les traitait amicalement, il est vrai, mais il ne leur permettait pas de sortir du palais. D'un autre côté, comme les malheurs publics avaient tari presque toutes les sources de travail, il y avait une foule d'ouvriers inoccupés, qui étaient tout prêts à frapper de leur hache tout l'édifice de la vieille société. Et malheureusement ces cohortes de la destruction avaient un chef. C'était un

umaiyade qui s'appelait Muḥammad. Au moment où les assemblées se formaient pour élire un monarque, il avait espéré que le choix tomberait sur lui. Son nom, toutefois, ne fut pas même prononcé, ce qui n'a rien d'étonnant, car ce Muḥammad était un homme sans esprit, sans talents, sans culture, et qui ne connaissait d'autres plaisirs que ceux de la table et de la débauche. Mais lui-même ne se jugeait pas ainsi, et quand il apprit que personne n'avait pensé à lui et que l'on avait donné le trône à un tout jeune homme, il ne mit point de bornes à sa fureur. Il se servit alors de l'influence qu'il avait sur les artisans, qui prenaient sa grossièreté pour de la bonhomie et avec lesquels il vivait dans une intimité si étroite, qu'un tisserand, nommé Aḥmad b. Ḥālid, était son meilleur ami. Vigoureusement et habilement secondé par cet homme, Muḥammad stimula chez les artisans la passion du pillage et du bouleversement, et prépara tout pour une insurrection formidable.

Une coalition de la populace avec les patriciens qui avaient été arrêtés, ne semblait pas à craindre d'abord, puisque les uns et les autres avaient des candidats différents; mais Sulaimān étant venu à mourir, les patriciens consentirent à s'allier aux démagogues. L'un d'entre eux, Ibn 'Imrān, leur servit d'intermédiaire. Dans sa bonté imprévoyante, 'Abd ar-Raḥmān V lui avait rendu la liberté, quoiqu'un de ses amis s'y fût opposé et qu'il eût dit: «Si cet Ibn 'Imrān fait un pas ailleurs que dans ta prison, il retranchera toute une année de ta vie.» En effet, c'était un homme fort dangereux. Il tâcha de gagner les chefs de la garde, et il y réussit d'autant plus facilement que la garde elle-même était mécontente du calife. Deux jours auparavant, une troupe berbère était arrivée à Cordoue pour offrir ses services au monarque, et celui-ci, qui sentait qu'entouré de périls de tous genres, il avait besoin de soldats, avait accepté leur offre. C'est ce qui avait excité la jalousie de la garde, et celle-ci, stimulée par Ibn 'Imrān, s'adressa alors au peuple. «C'est nous qui avons vaincu les Berbères, disaient les soldats, c'est nous qui les avons chassés, et à présent cet homme que nous avons placé sur le trône tâche de les faire rentrer dans la ville et de nous soumettre de nouveau à leur empire détesté.» Le peuple qui, pour s'insurger, n'attendait qu'une occasion, qu'un signal, se laissa facilement séduire par ces instigations, et au moment où 'Abd ar-Raḥmān ne se dou-

tait encore de rien, la foule avait déjà envahi son palais et délivré les nobles qu'il avait fait arrêter. Le malheureux monarque comprit aussitôt que c'était à sa vie qu'on en voulait. Il demanda à ses vizirs ce qu'ils lui conseillaient de faire. Ceux-ci, qui craignaient pour leur propre vie, délibéraient encore sur le parti à prendre, lorsque les gardes leur crièrent qu'ils n'auraient rien à redouter pourvu qu'ils abandonnassent 'Abd ar-Raḥmān à son sort. Alors l'égoïsme l'emporta chez la plupart d'entre eux; ils quittèrent furtivement le monarque, l'un après l'autre. Bientôt, cependant, ils s'aperçurent que les promesses des gardes avaient été fallacieuses, car plusieurs d'entre eux, tels que le préfet de la ville, furent tués au moment où ils sortaient du palais par la porte du hammam.

'Abd ar-Raḥmān lui-même, qui était monté à cheval, voulut sortir par cette même porte. Les gardes l'en empêchèrent en lui montrant les pointes de leurs lances et en l'accablant d'injures. Il retourna alors sur ses pas, et, ayant mis pied à terre, il entra dans le hammam. Là il ôta tous ses vêtements à l'exception de sa tunique, et il se cacha dans le four.

Sur ces entrefaites, le peuple et les gardes traquaient les Berbères comme s'ils eussent été des bêtes fauves. Ces malheureux furent massacrés partout où ils avaient cherché un refuge, dans le palais, dans le hammam, dans la mosquée. Les femmes du harem de 'Abd ar-Raḥmān échurent en partage aux gardes, qui les conduisirent à leurs demeures.

Muḥammad triomphait. Proclamé calife dans la chambre où le calife détrôné se tenait caché, il se rendit vers la grande salle et s'assit sur le trône, entouré des gardes et de la populace. Cependant sa position était précaire tant que son prédécesseur vivait encore. Il ordonna donc de le chercher partout, et quand enfin on l'eut trouvé, il le fit mettre à mort (18 janvier 1024).

Muḥammad prit le titre d'al-Mustakfi. Il tâcha de se rendre populaire en donnant de l'argent et des titres à tous ceux qui en voulaient; mais la colère de la bourgeoisie et de la noblesse fut extrême quand il nomma son ami, le tisserand, premier ministre. Au reste, son règne ne fut pas de longue durée. Il gouverna mal, comme cela se conçoit. Sachant que l'on conspirait contre lui, il fit jeter en prison plusieurs membres de sa famille. L'un d'entre eux fut

même étranglé sur son ordre, ce qui causa une grande indignation à Cordoue. Il fit aussi arrêter les principaux conseillers de son prédécesseur, tels que les deux Ibn Ḥazm, et afin de ne pas être frappé du même sort, Abū 'Āmir Ibn Šuhaid et plusieurs autres quittèrent la capitale et se rendirent à Malaga auprès du ḥammūdide Yaḥyā, qu'ils excitèrent à aller mettre un terme à l'anarchie qui régnait à Cordoue¹). Les tentatives qu'ils firent à cet effet ne demeurèrent pas absolument infructueuses. On apprit du moins à Cordoue que Yaḥyā se préparait à venir attaquer la ville, et alors une émeute y éclata (mai 1025). Le vizir de Muḥammad II, l'ancien tisserand, fut assassiné à coups de couteau par le peuple, qui, dans sa rage brutale, ne cessa de frapper son cadavre que lorsqu'il eut perdu tout reste de chaleur. Quant à Muḥammad II, son palais fut cerné, et alors les gardes vinrent le trouver et lui dirent: «Dieu sait que nous avons fait tout ce que nous pouvions pour affermir ton pouvoir, mais nous voyons à présent que nous avons tenté l'impossible. Nous devons nous mettre en marche pour aller combattre Yaḥyā qui nous menace, et nous craignons qu'il ne t'arrive quelque chose de fâcheux quand nous serons partis. Nous te conseillons donc de quitter la ville en secret.» Voyant que tout était perdu pour lui, Muḥammad résolut de suivre leurs conseils. Ayant donc pris le costume d'une chanteuse et s'étant couvert le visage d'un voile, il sortit du palais et de la ville, accompagné de deux femmes. Puis il alla cacher sa honte dans un obscur village de la frontière, où il fut empoisonné par un officier trop compromis pour n'avoir pas été forcé de le suivre, mais qui s'ennuyait d'être enchaîné à un proscrit²).

Pendant six mois, il n'y eut pas de monarche à Cordoue. La ville fut gouvernée, tant bien que mal, par le conseil d'Etat; mais une telle situation ne pouvait encore se prolonger longtemps. Un

¹) Cf. Ibn Bassām, *Daḥīra*, t. I, fol. 82 v^o.

²) Sur les événements dont le récit précède, cf. Ibn Ḥaiyān, *apud* Ibn Bassām, *Daḥīra*, t. I, fol. 9 v^o—11 r^o; 114 r^o—115 r^o et surtout Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. III, texte, p. 135—143; Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, t. IX, p. 193—194 = *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, p. 428—430; 'Abd al-Wāḥid al-Marrākuṣī, *al-Mu'ǧīb*, texte, p. 38—40, trad., p. 46—49; al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-ṭīb (Analectes...)*, t. I, p. 319—320; Rodrigue de Tolède, c. 44.

jour il faudrait en arriver là, mais le moment n'était pas venu : le vieux monde s'écroulait, mais le nouveau n'en était qu'aux essais. Aux hommes de bon sens, la monarchie semblait encore la seule forme de gouvernement compatible avec l'ordre, mais en qui la rétablir ? Dans la personne d'un umayyade ? On l'avait voulu, on l'avait tenté. On avait choisi le meilleur prince que possédât cette maison, lorsqu'on avait donné le trône à 'Abd ar-Raḥmān V, et cependant l'entreprise avait complètement échoué. Pour maintenir l'ordre, pour contenir la populace toujours inquiète, toujours agitée et prête à tout moment pour l'émeute, le pillage et l'assassinat, il fallait un prince qui disposât de troupes étrangères, et les Umayyades n'en avaient pas. On s'avisa donc de rendre le trône au ḥammūdide Yaḥyā, dont on n'avait pas eu trop à se plaindre, et cette pensée ne vint pas, ce nous semble, à quelques personnes mal intentionnées, comme un auteur arabe donne à l'entendre ¹⁾, mais à tout le parti de l'ordre, qui ne voyait pas d'autre moyen de salut. On entra donc en négociations avec Yaḥyā qui résidait à Malaga. Il accepta l'offre des Cordouans sans empressement, presque avec indifférence, et se défiant de la mobilité habituelle de ceux qui la faisaient, sachant d'ailleurs que pour eux il n'était qu'un pis aller, il resta où il était et se borna à envoyer à Cordoue un général berbère accompagné de quelques troupes (novembre 1025).

L'événement montra qu'il avait agi sagement. Les habitants de la capitale ne tardèrent pas à se lasser de la domination africaine, et ils prêtèrent une oreille avide aux émissaires des seigneurs slaves de l'Est, Ḥairān d'Almería et Muḡāhid de Dénia, qui leur disaient que, s'ils voulaient s'en affranchir, leurs maîtres viendraient les aider. Cette promesse n'était pas vaine. Dans le mois de mai de l'année 1026, lorsque les esprits leur parurent suffisamment préparés, les deux princes marchèrent vers la capitale avec des troupes nombreuses, et alors les Cordouans se mirent en insurrection et chassèrent le gouverneur que Yaḥyā leur avait donné, après avoir tué un assez grand nombre de ses soldats. Cela fait, ils ouvrirent leurs portes à Ḥairān et à Muḡāhid ; mais quand il s'agit d'établir un gouvernement, les deux princes ne furent pas d'accord, et comme

¹⁾ Al-Ḥumaidī, que tous les autres chroniqueurs arabes ont copié.

Ḥairān craignait d'être trahi par son allié, il se hâta de retourner à Alméria (12 juin). Muḡāhid resta encore quelque temps dans la capitale, mais lui aussi la quitta sans avoir rétabli la monarchie. Après son départ, les membres du conseil d'Etat résolurent de le faire, encore qu'une triste expérience eût dû leur apprendre qu'ils allaient tenter l'impossible. Un prince umaiyade, jeté sans l'appui de troupes étrangères au milieu de deux classes irréconciliables, était condamné d'avance à succomber, soit par une insurrection populaire, soit par une conspiration des patriciens. Pour rétablir un gouvernement stable, le rappel des Umayyades n'était donc qu'un moyen trompeur, mais c'était le seul que les plus habiles sussent imaginer. Abu 'l-Ḥazm Ibn Ḡahwar, alors l'homme le plus influent dans le conseil, chérissait surtout cette idée. Il se concerta donc avec les chefs des frontières qui passaient pour appartenir au parti umaiyade ou slave, mais qui, à vrai dire, n'avaient en commun entre eux qu'une haine profonde contre les Berbères. Après de longues négociations, quelques-uns de ces seigneurs donnèrent enfin leur assentiment au projet, probablement parce qu'ils étaient convaincus qu'il n'avait aucune chance de réussir, et l'on résolut de donner le trône à Hišām, frère aîné de 'Abd ar-Raḡmān IV al-Murtaḏā. Ce prince demeurait à Alpuente, où il avait cherché un refuge après le meurtre de son frère. Dès le mois d'avril 1027, les habitants de Cordoue lui prêtèrent serment, mais près de trois ans se passèrent encore avant que toutes les difficultés fussent aplanies, et pendant ce temps, Hišām III, surnommé al-Mu'tadd¹⁾, errait de ville en ville, car plusieurs chefs s'opposaient à ce qu'il se rendit à Cordoue²⁾. Les Cordouans apprirent enfin qu'il allait arriver. Les membres du conseil d'Etat firent aussitôt, pour le recevoir avec pompe, les préparatifs nécessaires; mais avant que tout fût prêt, on reçut la nouvelle, le 18 décembre 1029, que Hišām allait entrer dans la ville. Les troupes se portèrent alors à sa rencontre, et toute la ville retentit de cris d'allégresse. La foule encombrait les rues par lesquelles le prince devait passer, et l'on s'attendait à le voir déployer une pompe magnifique et toute royale. Cet espoir fut déçu :

¹⁾ Ou al-Mu'tamid, selon d'autres.

²⁾ Cf. 'Abd al-Wāḡid al-Marrākuṣī, *al-Mu'ġib*, texte, p. 40, 41, trad., p. 49.

Hišām était monté sur un cheval médiocre et pauvrement équipé. Il portait des vêtements simples et nullement en harmonie avec la dignité califienne. Il n'y eut donc aucun prestige; néanmoins le peuple le salua avec de bruyants témoignages de joie, car on espérait que les désordres étaient finis et qu'un gouvernement équitable et vigoureux allait naître.

Hišām III était peu fait pour réaliser de telles espérances. Bon et doux, il était en même temps faible, irrésolu, indolent, et ne savait apprécier que les plaisirs de la table. Dès le lendemain, les patriciens furent à même de se convaincre que leur choix n'avait pas été heureux. Il y eut alors, dans la salle du trône, une grande audience, et tous les fonctionnaires furent présentés au calife; mais nullement accoutumé aux réceptions, aux harangues, le vieillard put à peine balbutier quelques mots, et un des grands dignitaires dut prendre la parole en son nom. Ensuite, quand les poètes lui récitèrent les pièces de vers qu'ils avaient composées à l'occasion de son avènement au trône, il ne sut leur adresser aucune parole gracieuse; il ne semblait même pas comprendre ce qu'on lui récitait.

Le début du calife avait donc déjà dissipé toute illusion; mais ce fut pis encore quand, peu après, il nomma al-Ḥakam b. Sa'īd son premier ministre. Client des Āmirides, al-Ḥakam avait exercé d'abord le métier de tisserand dans la capitale, et c'est là qu'il avait fait la connaissance de Hišām, car les princes umaiyades formaient souvent des liaisons dans les basses classes de la société, dont ils recherchaient l'appui. Plus tard, pendant la guerre civile, al-Ḥakam s'était fait soldat, et comme il ne semble avoir manqué ni de bravoure ni de talents militaires, il était monté rapidement en grade, et avait gagné l'estime des seigneurs des frontières sous lesquels il servait. Ensuite, Hišām ayant été proclamé calife, il était allé le trouver, et lui ayant rappelé leur ancienne amitié, il avait su si bien s'insinuer dans ses bonnes grâces qu'il n'avait pas tardé à le dominer entièrement. Nommé premier ministre, il prit soin que la table du monarque fût chargée chaque jour des mets les plus exquis et des meilleurs vins; il l'entoura de chanteuses, de danseuses, il tâcha, en un mot, de lui rendre la vie aussi douce que possible, et le faible Hišām, indifférent à tout le reste, trop heureux même de ne

pas avoir à se mêler d'affaires qui l'ennuyaient, lui abandonnait volontiers le gouvernement de l'Etat.

Al-Ḥakam trouva le trésor vide. Pour suffire aux dépenses, il fallait trouver des revenus plus considérables et plus prompts que ceux que la loi accordait; mais comment s'y prendre? Lever de nouvelles contributions, il ne fallait pas y songer, c'eût été le plus sûr moyen de se rendre impopulaire. Le ministre dut donc recourir à divers expédients, peu honorables, il est vrai, mais commandés par la nécessité. Ayant découvert des objets précieux que les fils d'al-Muḏaffar le 'āmiride avait déposés chez leurs amis, il s'en empara et força les principaux négociants à les acheter à un prix très élevé. Il les contraignit aussi à acheter le plomb et le fer qui provenaient des palais royaux démolis pendant la guerre civile. Mais l'argent acquis de cette manière ne suffisant pas encore, il accorda sa confiance à un faḳīh haï et décrié, Ibn al-Ġaiyār, qui, dans le temps, avait déjà indiqué au calife 'Alī b. Ḥammūd des moyens efficaces, mais honteux, pour remplir le trésor. Cette fois encore, cet homme sut procurer à al-Ḥakam des revenus considérables aux dépens des mosquées. Cette action frauduleuse ne resta pas secrète, et les Cordouans, les faḳīhs surtout, en murmurèrent. Il n'y avait pas longtemps, toutefois, que les faḳīhs qui siégeaient dans le tribunal avaient laissé augmenter leurs traitements, quoiqu'ils n'ignorassent pas que l'argent qu'on leur donnait provenait de contributions illégales, et que, par conséquent, il ne leur était pas permis de l'accepter. Aussi al-Ḥakam s'indigna-t-il de l'hypocrisie des faḳīhs, et il leur répondit en leur lançant un manifeste fulminant. Abū 'Āmir Ibn Šuhaid, qui l'avait composé, le lut en public, d'abord dans le palais, ensuite dans la mosquée (juin 1030). Vivement offensés, les faḳīhs tâchèrent de faire partager leur colère au peuple; mais comme les masses ne semblent pas avoir eu de graves motifs de plainte, ils n'y réussirent pas. De son côté, le gouvernement redoubla de rigueur. Un vizir qui avait trempé dans un complot fut exécuté, et Ibn Šuhaid voulait qu'on sévît contre les *gros bonnets*, comme il disait: «Ne fais pas attention aux déclamations de cette troupe d'avares qui méritent bien qu'on les vole, disait-il dans une pièce de vers adressée au calife, et laisse à ma langue de basilic le soin de leur dire leur fait.»

Si al-Ḥakam n'avait eu contre lui que les théologiens, il se serait maintenu au pouvoir, car à cette époque ils avaient trop peu de crédit pour lui nuire; mais il avait des ennemis bien autrement dangereux: presque toute la noblesse lui était hostile. La bassesse de sa naissance était aux yeux des patriciens une tache ineffaçable. Ils voyaient en lui, non pas un officier de fortune, mais un tisserand, et ils le mettaient à peu près sur la même ligne que le premier ministre de Muḥammad II, quoiqu'il y eût une grande différence entre les deux hommes, l'un n'ayant jamais été autre chose qu'un artisan, et l'autre ayant passé les meilleures années de sa vie dans les camps ou à la cour des princes de la frontière. Peu scrupuleux sur les moyens de remplir le trésor, ils auraient facilement pardonné à un homme de leur caste les opérations financières auxquelles le ministre avait été forcé de recourir; mais comme c'était un plébéien qui les avait faites, ils les dénoncèrent au peuple dès qu'ils en eurent vent, et les exploitèrent au profit de leur haine. Cette haine, du reste, nuisait à leur propres intérêts. Au commencement al-Ḥakam ne s'était pas senti de répugnance pour eux, il ne les avait pas exclus de parti pris, à preuve qu'il avait fait du patricien Ibn Šuhaid son ami et son confident; mais comme il voyait qu'ils ne répondaient à ses avances que par le dédain et le mépris, comme il ne trouvait chez eux que mauvais vouloir, répulsion, hostilité ouverte, sa susceptibilité s'était alarmée, et il avait cherché ses employés parmi les plébéiens. Ceux auxquels il confiait des postes étaient frappés d'avance de la réprobation de la noblesse; aussi ne manquait-elle pas de dire que le ministre ne donnait les emplois qu'à «de jeunes tisserands sans expérience, des vauriens sans religion, qui ne s'occupaient que de vins, de fleurs et de truffes, qui montraient leur esprit aux dépens des gens les plus respectables et se moquaient des malheureux qui venaient leur demander justice.» Quant à al-Ḥakam lui-même, ils le déclaraient un intrigant sans capacité, un officier sans courage, un bon cavalier et rien de plus. La haine les aveuglait peut-être; mais ce qui est certain, c'est que, pour faire tomber celui qu'ils haïssaient, ils recoururent aux moyens les plus odieux.

Ils tâchèrent d'abord de pousser le peuple à une émeute, en lui disant que la stagnation du commerce, dont les calamités publiques

étaient la véritable cause, ne devait être imputée qu'aux droits que le ministre avait établis sur plusieurs marchandises. Ces discours portèrent leurs fruits, et quelques hommes du peuple promirent aux nobles d'aller attaquer la demeure du ministre; mais averti à temps par un de ses amis, ce dernier quitta son palais, et, s'étant installé dans celui du calife, il abolit les impôts dont on se plaignait, et adressa au peuple un long manifeste, dans lequel il disait qu'il n'avait établi ces droits que pour satisfaire aux besoins pressants du trésor, mais que dans la suite il essaierait de s'en passer. Le peuple ayant donc cessé de murmurer, les nobles eurent recours à un autre moyen. Comme al-Ḥakam avait peu de confiance dans les soldats andalous qui étaient à la dévotion des patriciens, il tâchait de former des contingents berbères ¹⁾. Les Andalous en murmuraient et les nobles ne manquèrent pas de fomenter leur mécontentement; mais s'apercevant de ce qui se tramait contre lui, al-Ḥakam prit des mesures efficaces pour maintenir les soldats dans l'obéissance et punit les boute-feu en retenant leur paye. Alors les patriciens essayèrent de le faire tomber en disgrâce auprès de Hišām. Ils n'y réussirent pas davantage: al-Ḥakam avait plus d'influence qu'eux sur l'esprit du faible monarque, et l'entrée du palais leur fut interdite. Ibn Ğahwar seul, le président du conseil d'Etat, conservait un certain empire sur le calife, qui le regardait avec un certain sentiment mêlé de reconnaissance, car c'était à lui qu'il était redevable de son trône ou plutôt de son oisiveté dorée. Tous les efforts d'al-Ḥakam pour faire destituer Ibn Ğahwar de ses fonctions demeurèrent infructueux; cependant il ne se laissait pas décourager; il insistait sans cesse auprès du monarque et se promettait bien de vaincre à la fin ses scrupules. Ibn Ğahwar le savait; il s'apercevait peut-être qu'il perdait du terrain, et dès lors, son parti était pris: il fallait en finir, non seulement avec le ministre, mais avec la monarchie, et dorénavant, le conseil d'Etat règnerait seul. Ses collègues goûtèrent facilement ce projet; mais comment feraient-ils pour gagner des partisans? La difficulté était là; il y avait bien des gens prêts à tout entreprendre pour détrôner Hišām III, mais quant à substituer

¹⁾ Cf. Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, t. IX, p. 199 = *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, p. 435—436.

une oligarchie au gouvernement d'un seul, nul, sauf les membres du conseil, ne semble y avoir songé, tant les sentiments et les idées étaient encore monarchiques. Les conseillers crurent donc prudent de cacher leur jeu, et feignant de vouloir seulement substituer un autre monarque à Hišām III, ils entrèrent en négociations avec un parent du calife. Il s'appelait Umaiya. C'était un jeune homme téméraire et ambitieux, mais peu clairvoyant. Les conseillers lui donnèrent à entendre que, s'il voulait se mettre à la tête d'une insurrection, il pourrait conquérir le trône. Sans soupçonner qu'il n'était pour eux qu'un instrument qu'ils repousseraient dès qu'ils s'en seraient servis, le jeune prince accueillit avidement leurs ouvertures, et comme il ne ménageait pas l'argent, il gagna facilement les soldats dont le ministre avait retenu la paye. En décembre 1031 ¹⁾, ces hommes se mirent donc en embuscade, fondirent sur al-Ḥakam au moment où il sortait du palais, le jetèrent dans la boue et l'assassinèrent avant qu'il eût eu le temps de tirer son épée; puis ils lui coupèrent la tête, et l'ayant lavée dans un cuvier de la poisonnerie, car le sang et la boue l'avaient rendue méconnaissable, ils la promenèrent au bout d'une pique. Umaiya vint alors diriger les mouvements des soldats et de la foule qui s'était réunie à eux tandis que Hišām, effrayé par les cris horribles qu'il entendait retentir autour de sa demeure, montait sur une tour très haute, accompagné des femmes de son harem et de quatre slaves.

— Que me voulez-vous, cria-t-il aux insurgés qui s'emparaient déjà du palais; je ne vous ai rien fait, moi; si vous avez quelque sujet de plainte, allez trouver mon vizir, il vous fera justice.

— Ton vizir? répondit-on d'en bas; on va te le montrer.

Et alors Hišām vit, au bout d'une lance, une tête horriblement mutilée.

— Voici la tête de ton vizir, cria-t-on, de cet infâme auquel tu as livré ton peuple, misérable fainéant!

Tandis que Hišām cherchait encore à apaiser ces hommes féroces qui ne lui répondaient que par des injures et des outrages, une autre bande pénétra jusqu'aux appartements des femmes, où l'on prit tout ce qui valait la peine d'être emporté, et où l'on trouva

¹⁾ Cf. Ibn Ḥaiyān, *apud* Ibn Bassām, *Daḡīra*, t. I, fol. 157 r^o.

des chaînes entièrement neuves, qu'al-Ḥakam, disait-on, avait fait fabriquer pour les nobles. Umaiya stimulait les pillards du geste et des paroles. «Prenez, mes amis, criait-il, toutes ces richesses sont à vous; mais tâchez donc aussi de monter sur la tour et tuez-moi cet infâme.» On tenta l'escalade, mais en vain, la tour était trop haute. Hišām appelait à son secours les habitants de la ville qui ne prenaient pas de part au pillage; mais personne ne répondit à son appel.

Cependant Umaiya, convaincu que les vizirs allaient le reconnaître pour calife, s'était établi dans la grande salle. Assis sur le sofa de Hišām et entouré des principaux d'entre les pillards, auxquels il avait déjà conféré des emplois, il leur donnait des ordres, comme s'il était déjà calife: «Nous craignons qu'on ne te tue, lui dit un de ceux qui se trouvaient là, car la fortune semble avoir abandonné ta famille. — N'importe, lui répondit Umaiya, que l'on me prête serment aujourd'hui, et que l'on me tue demain ¹⁾!» Le jeune ambitieux ne se doutait pas de ce qui se passait alors dans la maison d'Ibn Ġahwar.

Dès le commencement de l'émeute, le président du conseil avait délibéré avec ses collègues, qu'il avait convoqués dans sa demeure, sur les mesures qu'il fallait prendre, et tout ayant été réglé entre eux, les membres du conseil se rendirent au palais, accompagnés de leurs clients et de leurs serviteurs, tous bien armés. «Que le pillage cesse! crièrent-ils; Hišām abdiquera, nous vous en répondons.» Soit que la présence de ces hauts dignitaires imposât à la multitude, soit qu'elle craignît d'en venir aux mains avec leur escorte, soit, enfin, qu'il n'y eût plus grand chose à piller, l'ordre se rétablit peu à peu. «Rends-toi et descends de la tour, crièrent alors les vizirs en s'adressant à Hišām; tu abdiceras, mais tu auras la vie sauve.» Malgré qu'il en eût, Hišām fut obligé de se mettre entre leurs mains, car il manquait de vivres dans la tour. Il descendit donc et les vizirs le firent conduire avec ses femmes dans une espèce de corridor qui faisait partie de la grande-mosquée. «J'aimerais mieux être jeté dans la mer que de passer par tant de tribulations, s'écria-t-il pendant le trajet. Faites de moi ce que

¹⁾ Cf. Ibn al-Atīr, *Kāmil*, t. IX, p. 199 = *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, p. 436.

vous voudrez, mais épargnez mes femmes, je vous en supplie.»

A la nuit tombante, les vizirs convoquèrent les principaux habitants de Cordoue dans la mosquée et se consultèrent avec eux sur ce que l'on ferait de Hišām. On résolut de l'enfermer dans une forteresse qu'on nomma et de le faire partir sans délai. Quelques šaihs furent chargés d'aller communiquer cette décision au captif.

Quand ils furent arrivés dans le corridor, un triste spectacle frappa leurs regards. Ils trouvèrent Hišām assis sur les dalles et entouré de ses femmes qui pleuraient les cheveux épars et à peine vêtues. L'œil triste et morne, il tâchait de réchauffer contre sa poitrine sa fille unique, qu'il aimait passionnément et jusqu'à la folie. La pauvre enfant, trop jeune encore pour comprendre le malheur qui avait frappé son père, frissonnait dans cet endroit mal aéré, humide, et que le froid très vif de la nuit rendait plus glacial encore, et elle se mourait de faim, car, soit oubli, soit raffinement de cruauté, personne n'avait songé à donner un peu de nourriture à cette famille infortunée.

Un des šaihs prit la parole.

— Nous venons t'annoncer, seigneur, dit-il, que les vizirs et les notables, réunis dans la mosquée, ont arrêté que tu...

— Bien, bien, interrompit Hišām, je me soumettrai à leur décision, quelle qu'elle soit; mais faites donc donner, je vous en supplie, un morceau de pain à cette pauvre enfant qui se meurt de faim.

Profondément émus, les šaihs ne purent retenir leurs larmes. Ils firent apporter du pain, et alors celui qui portait la parole reprit en ces termes:

— Seigneur, on a arrêté qu'à la pointe du jour tu seras transporté dans une forteresse où tu devras rester prisonnier.

— Soit, répondit Hišām d'un air triste, mais résigné. Je n'ai plus qu'une seule grâce à vous demander: donnez-nous une lumière, car l'obscurité qui règne dans ce triste endroit nous fait peur.

Le lendemain, dès que Hišām eut quitté la ville, les vizirs annoncèrent par un manifeste aux Cordouans que le califat était aboli à perpétuité et que le conseil d'Etat avait pris en mains les rênes du gouvernement. Puis ils se rendirent au palais. Umaiya y était encore. Il avait cru fermement jusque-là aux promesses secrètes des vizirs, et déjà il avait convoqué les officiers afin qu'ils lui prêtassent serment. Il allait être détrompé. Les vizirs reprochèrent aux

officiers et aux soldats la précipitation avec laquelle ils allaient reconnaître un aventurier, sans avoir attendu la décision des notables. «Les notables, poursuivit Ibn Ġahwar, ont aboli la monarchie, et le peuple a applaudi à cette mesure. Gardez-vous donc, soldats, d'allumer la guerre civile; souvenez-vous des bienfaits que vous avez reçus de nous, et attendez-vous à en recevoir de plus considérables, si vous vous montrez disposés à nous obéir.» Puis, s'adressant aux officiers: «Je vous charge, leur dit-il, d'arrêter Umaiya, de le conduire hors du palais d'abord, et ensuite hors du territoire de la ville.»

Cet ordre fut exécuté sur le champ. Umaiya, au comble de la fureur, criait vengeance contre les perfides vizirs qui, après l'avoir bercé d'espérances trompeuses, le chassaient comme un vil criminel, et il essayait d'intéresser les officiers à sa cause; mais comme ceux-ci étaient accoutumés à obéir aux membres du conseil, les promesses qu'il leur prodigua furent aussi vaines que ses menaces et ses injures. On ne sait pas au juste quel fut son sort. Quelque temps se passa sans qu'on entendît parler de lui. Dans la suite, il tâcha de rentrer dans Cordoue, et il y en a qui disent qu'à cette occasion les patriciens le firent assassiner secrètement ¹⁾.

Quant au malheureux Hišām, il s'enfuit du château où on l'avait enfermé ²⁾ et se rendit à la ville de Lérída qui était alors au pouvoir de Sulaimān Ibn Hūd. Soit oubli, soit dédain, dit un auteur de l'époque, le sénat (car nous pouvons donner désormais ce nom au conseil d'Etat) ne lui avait jamais fait signer un acte d'abdication; jamais il ne lui avait fait déclarer, en présence de témoins, qu'il était incapable de régner et que le peuple était délié de son serment, comme cela se faisait d'ordinaire quand on détrônait un prince ³⁾. Personne ne s'occupa plus de lui, on l'oublia, et quand il mourut cinq ans plus tard (décembre 1036), sa mort fut à peine remarquée à Cordoue. Le reste de l'Espagne s'en soucia moins encore ⁴⁾.

¹⁾ Cf. Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, t. IX, p. 199 = *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, p. 436.

²⁾ *Ibid.*, *id.*

³⁾ Cf. Ibn Haiyān, *apud* Ibn Bassām, *Daḥīra*, t. III, fol. 139 v^o—143 v^o.

⁴⁾ Sur le règne d'al-Muṭtadd, cf. surtout le récit détaillé d'Ibn 'Idāri, *al-Bayān al-muḡrib*, texte, t. III, p. 145—152.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE II (*suite*).

LES CHRÉTIENS ET LES RENÉGATS.

	Pages
Chapitre X	3
Chapitre XI	12
Chapitre XII	23
Chapitre XIII	39
Chapitre XIV	53
Chapitre XV	68
Chapitre XVI	75
Chapitre XVII	92
Chapitre XVIII	107

LIVRE III.

LE CALIFAT.

Chapitre I	117
Chapitre II	136
Chapitre III	153
Chapitre IV	167
Chapitre V	176
Chapitre VI	186
Chapitre VII	200
Chapitre VIII	210
Chapitre IX	222
Chapitre X	237
Chapitre XI	251
Chapitre XII	263
Chapitre XIII	276
Chapitre XIV	290
Chapitre XV	301
Chapitre XVI	308
Chapitre XVII	324
Chapitre XVIII	333
